

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Monseigneur le Comte
de PROVENCE.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-
ulture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

JUILLET 1773.

TOME XL.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M^{te} le
Comte de PROVENCE, rue des Mathurins,
hôtel de Clugny.



AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI,





JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUILLET 1773.

EXTRAIT.

Traité des Maladies vénériennes , dans lequel on indique un nouveau remède dont l'efficacité est constatée par des expériences réitérées, & un succès constant depuis dix années ; par M. PRESSAVIN, gradué de l'université de Paris , & membre du collège royal de chirurgie de Lyon. A Genève, & se trouve à Paris, chez Didot le jeune ; & à Lyon, chez les freres Périsset, 1773 , in-12.

LE Traité des Maladies vénériennes ; dont j'entreprends l'analyse , mérite d'autant plus d'être distingué de ces pro-

4 TRAITÉ DES MALADIES VÉNÉR.

ductions dictées par la cupidité & l'avarice, dont on inonde depuis quelque tems le public, que l'auteur a joint à la publication d'un remède inconnu avant lui des observations précieuses sur le traitement des divers accidens & des complications de la maladie ; observations qui décèlent un praticien non moins éclairé, que pénétré de ses devoirs.

Il a mis à la tête de son Livre un avant-propos, dans lequel il rend compte des motifs qui l'ont engagé à le publier ; il a la prudence d'avertir ses lecteurs que, quelque facile que paroisse sa méthode, quelques précautions qu'il ait prises pour ne rien omettre, ceux qui croiroient pouvoir s'administrer les remèdes sans consulter les gens de l'art, s'exposeroient à les prendre infructueusement, souvent même à aggraver leurs maux, parce qu'il est tant de variétés, soit dans le genre des maladies, soit dans la nature des tempéramens, qu'on ne sçauroit trop apporter de précautions pour éviter les méprises toujours dangereuses, & qu'il n'appartient qu'aux gens de l'art, & même qu'à ceux qui sont très-versés dans cette matière, de bien distinguer & de bien connoître les indications que chaque état particulier peut présenter.

On trouve à la suite de cet avant-propos une dissertation que l'auteur avoit publiée

TRAITÉ DES MALADIES VÉNÉR. 5

en 1767, pour prouver l'efficacité de son nouveau remède & sa supériorité sur tous les remèdes connus.

Le Traité des maladies vénériennes est divisé en treize chapitres, & suivi des formules des remèdes que l'auteur propose pour combattre les différens accidens de ce genre de maladie.

M. Pressavin a cru devoir rechercher dans le chapitre premier l'origine du mal vénérien. Il rejette également l'opinion de ceux qui l'ont fait venir d'Amérique, & celle qui le croit de toute antiquité; il ne croit pas non plus qu'il ait pu naître d'aucune dépravation de l'air; il aime mieux supposer qu'il a pris naissance dans le commerce que quelques hommes infâmes ont eu avec des brutes. Selon lui le virus vérolique ainsi acquis, a dû demeurer long-tems inconnu, parce que ses premiers progrès n'ont pu être que très-lents. On en a remarqué seulement de tems en tems quelques accidens; c'est ainsi qu'on trouve dans quelques auteurs des douzième, treizième & quatorzième siècles, la description de certains symptômes analogues à ceux que produit aujourd'hui le virus vérolique. La guerre que Charles VIII porta dans le royaume de Naples, en 1493, (ou plutôt en 1594,) qui rassembla en Italie deux armées nombreuses, la débauche naturelle

6 TRAITÉ DES MALADIES VÉNÉR.

des soldats, celle des femmes excitée par la chaleur du climat, & qui, comme cela arrive toujours dans ces circonstances, prodiguent leurs faveurs à un grand nombre, toutes ces circonstances hâterent successivement les progrès du virus vénérien, qui jusqu'alors avoit été méconnu, parce qu'il avoit été moins général. De-là, conclut-il, est venu le préjugé que cette maladie a pris naissance en Europe, en 1494.

Après avoir déclaré au commencement du chapitre second que c'est en vain qu'on a essayé jusqu'ici de découvrir la nature du virus vénérien, il s'occupe à décrire les phénomènes qu'il a coutume de produire, & il les divise en symptômes primitifs & en consécutifs. Il ne regarde comme symptômes primitifs, que ceux qui paroissent peu de tems après le commerce qu'on a eu avec une personne infectée du virus vérolique. Ils sont assez uniformes, & leur variété ne consiste que dans l'intensité plus ou moins grande des accidens; ils attaquent communément les parties qui ont eu un contact immédiat avec le sujet infecté. M. Prellavain croit que le virus ne peut se communiquer que par le coït, l'allaitement, ou des baisers sur la bouche; encore faut-il, dans ce dernier cas, que la personne infectée ait des chancres dans cette partie. Ces symptômes primitifs sont la gonorrhée,

TRAITÉ DES MALADIES VÉNÉR. 7

les bubons, les chancres, les excroissances verruqueuses comme fics, condylomes, &c.

Les symptômes consécutifs sont beaucoup plus variés ; il semble que le virus, quand il s'est une fois allié à nos humeurs, prenne en les viciant le caractère des maladies auxquelles chacune d'elles est naturellement sujette. Mêlé avec la lymphe, il produit des engorgemens dans les glandes comme le virus scrophuleux, le virus cancéreux & plusieurs affections de la lymphe. Mêlé avec l'humeur qui lubrifie les gaines des tendons, l'interstice & les membranes des muscles, il donne naissance à des douleurs qui ressemblent à celles du rhumatisme. Lorsqu'il se joint à la sinovie, qu'il pénètre le périoste ou le tissu des os, il cause des douleurs semblables à celles de la goutte, des ankyloses, des exostoses, des caries, le ramollissement des os ; symptômes qui lui sont communs avec le vice rachitique & scrophuleux. S'il se jette sur la peau, il affecte tous les caractères des maladies psoriques ; s'il se porte sur quelques viscères, il y produit des accidens qu'on ne sçauroit distinguer d'avec ceux que pourroit faire naître tout autre cause. M. Preffavin conclut, de cet exposé, qu'il est très-difficile de reconnoître dans un sujet les traces d'un virus vénérien, lorsqu'on ne trouve en lui que des symptômes

8 TRAITÉ DES MALADIES VÉNÉR.

consécutifs, puisqu'ils sont communs à plusieurs autres maladies : il en excepte cependant les pustules & les autres éruptions qui ont un caractère particulier lorsqu'elles sont vénériennes.

Les accidens que le virus vénérien a coutume de produire, sont plus ou moins graves dans les différens sujets, 1^o suivant la quantité du virus qui s'est introduite dans le sang ; 2^o suivant sa qualité. Car, quoiqu'il soit toujours le même, sa violence augmente ou diminue, suivant la nature du tempérament du sujet qui le contracte, suivant la qualité naturelle de ses humeurs, & le séjour qu'il fait dans son sang ; 3^o les remèdes qu'on administre pour cette maladie, lorsqu'ils en ont manqué la guérison, contribuent aussi beaucoup à changer la qualité du virus ; 4^o les accidens du virus varient aussi suivant les dispositions particulières du sujet qui le contracte.

Le grand nombre de personnes que M. Pressavin a traités de la maladie vénérienne, l'a mis à portée de faire un grand nombre d'observations aussi importantes que curieuses sur la communication du virus vénérien. « Lorsqu'un homme en » qui le virus n'est pas entièrement dé- » truit, quoiqu'il ne conserve aucun symp- » tôme apparent de cette maladie, con- » noît habituellement une femme, il ne

» manque pas de lui communiquer du vi-
 » rus , lequel s'annonce ordinairement par
 » quelques-uns des accidens primitifs ; & ,
 » si dans cet état cet homme continue à
 » connoître cette femme , il est rare qu'il
 » reprenne d'elle les accidens dont elle est
 » atteinte , tandis qu'elle les communiquera
 » infailliblement à tout autre personne qui
 » la verroit pour la première fois.

» Le virus peut séjourner long-tems
 » dans quelque partie du corps sans se dé-
 » velopper , c'est-à-dire lorsque les acci-
 » dens primitifs ont disparu , ou d'eux mê-
 » mes , ou par l'usage de quelques remè-
 » des palliatifs. Il arrive quelquefois qu'une
 » personne dans cet état voit pendant plu-
 » sieurs années une femme sans lui rien
 » communiquer ; mais le virus venant à se
 » développer , il peut alors le transmettre ,
 » même avant qu'il en ait lui-même éprouvé
 » aucun accident. »

M. Pressavin parcourt dans son troisième chapitre les différens traitemens qu'on a employés jusqu'ici pour combattre la maladie vénérienne : il résulte de l'exposé qu'il en fait , que la plupart de ces méthodes ont eu quelques avantages qui en ont soutenu la vogue plus ou moins long-tems ; mais leur inefficacité dans beaucoup de cas , & les accidens qui accompagnoient l'administration de quelques-unes d'elles , a fait désirer

jusqu'ici aux praticiens d'en trouver une plus sûre & plus efficace ; c'est ce que M. Pressavin se flatte d'avoir découvert dans son nouveau sel mercuriel ; mais, avant d'exposer sa méthode, il a cru devoir examiner par quel mécanisme le mercure opéroit la guérison des maladies vénériennes. Il commence par réfuter l'opinion de feu M. Astruc, qui paroît avoir été adoptée par la plûpart des écrivains qui l'ont suivi. Il convient qu'on ne peut donner sur ce sujet que des conjectures. Il imagine donc que le mercure a la propriété d'adoucir l'âcreté du virus vérolique en s'unissant avec lui ; que ce virus adouci, ne cause plus dans le sang, ni sur nos solides, les effets qu'il a coutume de produire ; les sécrétions & les excrétiions deviennent plus libres : c'est pourquoi nous voyons souvent avec surprise des accidens très-graves se calmer comme par enchantement, dès les premiers jours de l'administration du mercure, surtout lorsqu'on a employé ce remède sous une forme propre à le faire passer promptement dans le sang. On ne peut pas attribuer ce calme à l'expulsion du virus qui n'a pas encore eu le tems de s'évacuer, ni au rétablissement des désordres qu'il a causés, tant sur les fluides que sur les solides ; puisque tous les vices locaux subsistent encore. Ce ne peut donc être que par l'adou-

cissement que reçoit le virus de son union avec le mercure , que certaines douleurs , que l'irritation & l'inflammation des ulcères chancreux se dissipent sensiblement dès les premiers jours du traitement.

Cette explication rend une raison très-satisfaisante des cures qui ne sont que palliatives, & on peut en déduire des principes très-intéressans sur le traitement des maladies vénériennes. Elle apprend, 1^o à se méfier de la disparition des symptômes véroliques , & à prolonger le traitement bien au-delà du tems où on les a vus se dissiper, parce que le virus, enveloppé par le mercure , peut rester sans effet dans le corps ; mais, s'il n'en est pas entièrement chassé, on le reverra bientôt exercer tous ses ravages. Il deviendra même moins docile à l'action du mercure , parce qu'il aura changé alors de caractère en s'atténuant de plus en plus. 2^o Elle nous apprend le peu de confiance qu'on doit avoir à ces traitemens légers dans lesquels , pour des accidens véroliques récents, on se contente de faire prendre quelques bols mercuriels ou quelques frictions , sans apporter toutes les précautions que ce remède exige. Ces traitemens insuffisans , en adoucissant l'âcreté du virus , diminuent, & font même quelquefois disparoître les symptômes, mais n'en détruisent jamais la cause.

Il résulte de ces observations que , pour

12 TRAITÉ DES MALADIES VÉNÉR.

opérer une cure complète & radicale des maladies vénériennes, 1^o il faut que le mercure qui en est le seul spécifique soit préparé de manière à pouvoir pénétrer dans nos vaisseaux ; ce qui doit donner l'exclusion à toutes les préparations mercurielles insolubles dans nos humeurs, telles que les différens précipités, le mercure doux, la panacée, les étiofs, le cinnabre, &c. 2^o Il n'est pas moins essentiel que le mercure soit introduit en une certaine quantité, sans quoi on n'obtient qu'une cure palliative ; mais, pour pouvoir introduire dans nos humeurs cette quantité de mercure qu'exige la cure des maladies vénériennes, il faut que la préparation mercurielle soit assez douce pour être donnée à une certaine dose sans craindre d'altérer les organes qui doivent la recevoir, & sur lesquels elle exerce sa première action ; ce qu'on ne peut pas attendre du sublimé corrosif quoique très-soluble. Sa causticité doit le faire redouter, quoique d'ailleurs il renferme des qualités qui le rendent très-propre à la cure des maladies vénériennes.

En combinant le mercure avec la crème de tartre, M. Pressavin a trouvé un remède qui réunit tous les avantages des préparations mercurielles les plus solubles sans en avoir les inconvéniens. En effet, suivant ses observations, il est plus soluble que le su-

blimé corrosif, puisque ce dernier demande quinze fois son poids d'eau pour le dissoudre parfaitement, tandis que le sel végétomercureiel n'en exige que le quadruple de son poids. Quant à sa douceur, son action sur l'estomac n'est du tout point sensible, à moins qu'il ne soit donné à une dose assez forte pour exciter le vomissement, effet qui lui est commun avec tous les sels métalliques; mais ce vomissement n'est jamais accompagné de ces accidens qui annoncent l'âcreté & la causticité des autres sels mercuriels, comme le resserrement de l'estomac, le cardialgie & les mouvemens convulsifs. Ce sel contient beaucoup de mercure, d'où il résulte que ceux qui en font usage, reçoivent en peu de tems une quantité de mercure assez considérable qui se mêle intimement avec leurs humeurs, & pénètre en peu de tems tout le virus dont elles sont infectées, ce qui arrête bientôt les progrès de la maladie, & détruit dès les premiers jours tous les accidens qui ne sont pas entretenus par un vice local bien opiniâtre; mais cette quantité même de mercure que le malade reçoit, l'expose à une salivation quelquefois abondante, si ce remède ne lui est pas administré avec prudence; ce qu'il faut avoir soin d'éviter, & ce qu'on peut éviter facilement. Il est assez ordinaire que, dans les premiers jours de

14 TRAITÉ DES MALADIES VÉNÉR.

L'usage de ce remède , les malades en soient purgés, mais d'une maniere très-douce, & presque toujours sans coliques. Cette évacuation qui ne dure pas long-tems ne sçauroit nuire à son effet ; l'évacuation la plus constante qu'il entretient est celle des urines & de l'insensible transpiration.

Quelques avantages que cette préparation mercurielle paroisse avoir sur toutes les autres dans le traitement des maladies vénériennes, M. Pressavin convient cependant de bonne foi qu'il l'a trouvée quelquefois en défaut, & c'est principalement dans les personnes qui avoient été affectées de scrophules ou du rachitis, affections lesquelles, quoique détruites, laissent toujours dans la lymphe une disposition à l'épaississement, disposition qui se développera toutes les fois qu'il surviendra quelque principe coagulant, tel que le virus vénérien. Il a observé encore la même inefficacité dans ceux qui étoient affectés du scorbut, ou qui avoient quelque disposition à cette maladie. Il n'a pas trouvé de meilleur moyen de remédier au défaut d'action du mercure dans ces fortes de tempéramens, qu'en soutenant les forces de l'estomac qu'il altère toujours plus ou moins, sur-tout dans ces fortes de tempéramens. Le quinquina, la gentiane, la rhubarbe & les fleurs de camomille, ont été les substances qui lui ont

paru les plus propres à remplir cette vue ; d'un autre côté, pour aider l'action systaltique des vaisseaux que le mercure doit parcourir, & par ce moyen lui ouvrir un passage libre & faciliter l'excrétion du virus, il a eu recours aux bois sudorifiques dont la vertu anti-vénérienne, quoique inférieure à celle du mercure, est démontrée par l'expérience. Il a choisi le gayac & la falsepareille qui sont, de tous les bois sudorifiques, ceux qui conviennent le mieux aux deux tempéramens plus difficiles à guérir. Le gayac pour ceux en qui la lymphe est naturellement épaisse ; & la falsepareille, pour ceux en qui on découvre les signes d'une âcreté muriatique dans le sang, & par conséquent, une disposition scorbutique. Il compose, avec les stomachiques indiqués ci-dessus & ces deux sudorifiques, un syrop dans lequel il fait entrer sa préparation mercurielle. Dans les tempéramens sanguins & bilieux, il retranche le gayac, parce que ce bois aiguillonne trop fortement la fibre, & agite trop le sang. Voici la formule de ce remède, & la préparation de l'eau végeto-mercurielle qui en fait la base.

» Prenez mercure révivifié du cinnabre,
 » une livre ; faites-le dissoudre à un feu
 » doux dans une livre & quatre onces d'es-
 » prit de nître.

16 TRAITÉ DES MALADIES VÉNÉR.

» Faites ensuite une forte lessive d'alcali
» du tartre, vous ferez pour cela fondre
» une livre de sel de tartre dans environ
» demi-livre d'eau.

» Dans le tems que ces deux liqueurs,
» c'est-à-dire, la dissolution mercurielle &
» la lessive seront bouillantes, vous les mê-
» lerez ensemble en jettant la dissolution
» mercurielle sur la liqueur alcaline dans
» un vaisseau de verre ou de terre, qui con-
» tienne au moins douze livres d'eau. Il
» faut avoir soin de bien agiter le mélange
» à mesure qu'on vuide la dissolution. Il se
» forme sur le champ un précipité couleur
» de briques pilées.

» Jetez sur ce précipité une grande
» quantité d'eau de pluie, &, après l'avoir
» agitée, laissez reposer jusqu'à ce que l'eau
» paroisse claire; décantez alors cette eau,
» & rejetez une égale quantité de nouvelle
» eau, avec le même procédé que vous réi-
» terez jusqu'à quatre fois.

» Le précipité étant de cette manière
» bien lavé, vous le laisserez à sec dans le
» vase, & vous y verserez dessus cinq bou-
» teilles de bon & fort vinaigre; vous ferez
» bouillir pendant deux heures, avec le
» soin de bien tenir le pot couvert, & de
» remuer de tems en tems le fond; décan-
» tez ensuite la liqueur pendant qu'elle est
» bouillante, & versez dessus cette liqueur
» une

» une seconde lessive de sel de tartre , faite
 » comme la précédente ; il se formera à
 » l'instant un précipité blanc que vous fé-
 » parerez , après avoir laissé reposer la li-
 » queur pendant une demi-heure : ce pré-
 » cipité , lavé comme ci-dessus , sera mis dans
 » un matras avec trois livres d'eau & qua-
 » tre onces de crème de tartre pilée ; &
 » après l'avoir fait bouillir pendant deux
 » heures , vous laisserez refroidir : elle de-
 » viendra alors aussi limpide que la plus
 » belle eau de fontaine ; vous la décanterez
 » & la conserverez dans une bouteille bien
 » bouchée : c'est l'eau végéto-mercurielle.

» Le procédé que je viens de donner
 » pour obtenir l'eau végéto-mercurielle , est
 » un peu dispendieux , mais il a l'avantage
 » de ne laisser à ce remède aucune causti-
 » cité , ni aucune qualité nuisible à l'esto-
 » mac. Il est un moyen de la faire de ma-
 » niere qu'elle revienne beaucoup moins
 » chère sans diminuer sa vertu anti-véné-
 » rienne ; elle est seulement un peu moins
 » douce : cependant elle l'est encore assez
 » pour qu'on n'ait point à craindre de son
 » usage aucuns accidens. Il s'agit de pren-
 » dre le premier précipité dans l'état où il
 » est prêt à recevoir le vinaigre ; il faut y
 » verser dessus huit bouteilles d'eau de
 » pluie , & demi-livre de crème de tartre ;
 » faire ensuite bouillir la liqueur jusqu'à ce

18 TRAITÉ DES MALADIES VÉNÉR.

» qu'on s'apperçoive que le précipité qui
» étoit rouge est devenu blanc comme la
» neige. On retire alors le vase du feu, &
» la liqueur refroidie se décante pour être
» conservée dans des bouteilles ; de cette
» façon , la pinte de l'eau végéto-mercu-
» rielle ne revient pas à plus de cinquante
» sols, tandis que par le premier procédé
» elle revient à près de quinze livres ; &
» encore cette dernière doit être donnée
» à une dose double de la première.

Syrop anti-vénérien.

» Prenez d'Ecorce de Quinquina ,
» Racine de Gentiane , de cha-
» que quatre onces.
» Rhubarbe , deux onces.
» Gayac rapé , une livre.
» Salsépareille , deux livres.

» Faites bouillir le tout pendant six heu-
» res dans douze pintes d'eau ; ajoutez sur la
» fin quatre onces séné mondé , & une
» once camomille romaine ; passez ensuite la
» liqueur ; mettez-là dans une bassine avec
» quatre livre de cassonade & quatre livres
» de miel blanc ; faites bouillir en écumant,
» jusqu'à consistance d'un syrop un peu
» liquide.

» Ce syrop se donne à la dose de six
» onces, dans laquelle on met depuis une

» jusqu'à trois cuillers de l'eau végeto-mer-
 » curielle, suivant la nature de la maladie
 » & le tempérament du malade. »

C'est dans le quatrième chapitre que M. Pressavin expose le traitement des maladies vénériennes en général. Il établit d'abord que, pour les maladies récentes, on doit préférer l'administration intérieure du mercure aux frictions, non pas que celles-ci ne soient très-efficaces contre la vérole, mais parce qu'il seroit cruel, & souvent difficile d'affujettir les malades à tout le régime & à toutes les précautions que cette méthode exige; précautions sans lesquelles on n'obtient qu'une cure palliative, souvent même on voit aggraver la maladie, parce que le mercure, administré en frictions, passe de la superficie du corps dans l'intérieur, & facilite au virus son entrée dans le sang, d'où ensuite il n'est pas capable de le chasser, quand on ne soutient pas son action par les soins qu'exige ce traitement.

M. Pressavin assure que les maladies vénériennes récentes, quelques graves qu'elles puissent être, ne résistent pas long-tems à son remède. Il suffit de prendre pour son administration les précautions suivantes.

Il faut d'abord pratiquer une saignée afin de désemplir les vaisseaux & de donner au remède plus de facilité à agir dans le sang.

On doit ensuite vider exactement les premières voies avec les purgatifs : quelquefois même il est à propos de faire vomir, lorsqu'on a lieu de soupçonner un amas de bile dans l'estomac. Cette précaution de purger les malades avant de leur administrer le mercure est indispensable, parce que ce remède détrempe les saburres qui se trouvent dans les premières voies, & les entraîne avec lui dans le sang, d'où naissent souvent des maladies étrangères à l'effet du virus vérolique.

M. Preffavin veut qu'on évite d'attaquer les symptômes extérieurs qui doivent tous céder à l'action du remède que l'on administre, s'il a assez d'efficacité pour opérer la cure radicale du virus vénérien. C'est la guérison de ces symptômes, sans le secours d'aucun topique, qui confirme la destruction totale de ce virus. Il assure que tous ces accidens cedent ordinairement à son remède, que quelquefois seulement certains bubons viennent à suppuration, mais qu'alors même ils sont toujours réduits à un abcès simple qui n'exige qu'un coup de lancette pour donner jour au pus.

Le régime auquel on est obligé de soumettre le malade, consiste à le laisser manger un peu moins qu'à son ordinaire, à le tenir à l'usage du bouilli & du rôti, & à le laisser boire peu de vin, qu'il est nécessaire

de tremper de beaucoup d'eau. La cure des maladies vénériennes récentes s'opere par cette méthode en vingt-quatre ou trente jours, lorsqu'elles ne sont pas accompagnées de bubons qui se terminent par la suppuration.

Quant aux maladies invétérées, elles exigent plus de tems, plus de précautions, & un régime plus sévère. M. Preffavin prescrit alors presque toujours l'usage des bains pour détremper les humeurs & faciliter la transpiration; mais ces bains ne retardent point l'administration du remède qu'il fait prendre dans le même tems. On peut faire prendre depuis douze jusqu'à vingt bains, suivant les effets qu'ils produisent. Le régime doit être sévère, parce que, dans une vérole invétérée, toutes les humeurs sont impregnées du virus. Il faut donc laisser au remède la faculté d'agir avec toute l'énergie dont il est susceptible; &, pour cela, il est à propos de diminuer, autant qu'il est possible, la quantité des alimens, parce que le chyle qui en résulte lorsqu'il est abondant, enveloppe le remède & diminue son action. Dans les maladies graves, qui ont déjà résisté à plusieurs traitemens, M. Preffavin ne permet aux malades que deux portages par jour, & quelques bouillons dans les intervalles. Dans celles qui sont moins invétérées, il laisse manger à chaque repas

22 TRAITÉ DES MALADIES VÉNÉR.

quatre onces de pain avec un peu de bouilli ou de rôti, & alors le malade peut vaquer à ses affaires, avec la précaution de se tenir chaudement, & de ne faire qu'un exercice modéré.

Il donne son remède à la dose de six onces deux fois par jour. La première dose doit être prise le matin à jeun, une heure avant de se lever, la seconde après midi, quatre heures après le repas. Il faut demeurer ensuite deux heures sans rien prendre pour donner au remède le tems de passer seul dans le sang. Si le malade est déjà très-exténué, il faut lui faire boire un bon bouillon deux heures après le remède ; mais, si son tempérament est assez replet pour supporter plus long-tems la diète, au lieu de bouillon, on doit lui donner une tisane faite avec la bardane & la réglisse ; dont il prendra une pinte par jour. Ceux à qui on est obligé de donner du bouillon dans l'intervalle des repas, ne doivent boire de cette tisane que la moitié de la dose prescrite.

Il me faudroit copier ce chapitre tout entier, si je voulois rapporter toutes les observations utiles & intéressantes que l'auteur y donne sur la nécessité où l'on est quelquefois de suspendre le remède, sur celle de varier sa méthode ; car l'auteur a la bonne foi de convenir que la fièvre n'est

pas infailible, & qu'il l'a trouvée en défaut chez un malade qu'il guérit néanmoins avec le secours des frictions : aussi entre-t-il dans les plus grands détails sur le traitement par cette dernière méthode. Les bornes d'un extrait ne me permettent pas non plus de le suivre dans ce qu'il dit sur le traitement des gonorrhées & des différens accidens qui les accompagnent, ainsi que sur le traitement des autres accidens vénériens, tels que les fistules & les abcès au périnée, la fausse gonorrhée, l'ophtalmie vénérienne, le bubon, les chancres, les excroissances verruqueuses, les exostoses & les autres maladies des os, &c. on y découvre par-tout un praticien éclairé & de bonne foi. En un mot, je connois peu de livres où l'on trouve autant de vues neuves & utiles. Il est terminé par une suite d'observations qui confirment l'efficacité de la méthode de l'auteur, dont on ne sçauroit assez louer le désintéressement avec lequel il a publié son remède dans un tems sur-tout où le public est inondé de charlatans de toute espece qui ont l'impudence de vendre au poids de l'or, & sous le voile du mystère, des remède inefficaces, ou très-connus.





M É M O I R E

*Sur une Maladie épidémique qui règne à
Boulogne-sur-Mer, depuis l'année 1771;
par M. DAUNOU, maître en chirurgie,
& chirurgien de l'Amirauté.*

Boulogne est le théâtre d'une maladie épidémique, qui a tous les caractères d'une fièvre continue maligne, putride & vermineuse. Elle se fit sentir dans le mois de Juin 1771, exerça ses ravages pendant dix mois à plusieurs reprises (a). Cette maladie fut dans quelques-uns, inflammatoire, dans d'autres bilieuse : tantôt elle étoit inflammatoire & bilieuse en même tems, tantôt maligne & souvent vermineuse. Parmi les malades, il y en eu chez qui toutes ces circonstances se réunissoient. Cette maladie n'a pu être assujettie à aucune méthode régulière, à cause de la variété dans les symptômes, de la manière qu'ils se succédoient les uns aux autres, des diverses métastases qui en résultoient.

Cette maladie a pris toutes sortes de formes : voici les principaux traits. Dans le premier période, les symptômes furent si variables, qu'ils ne se développoient que

(a) Les pauvres, plutôt que les riches, étoient attaqués de cette maladie.

par gradation , sous des faces si différentes, que dans certains sujets le prélude de la maladie n'étoit point différent de celui d'une fièvre continue ordinaire ou sinoque. Violent mal de tête , rougeur du visage & des yeux , grand accablement , oppressions , lassitude générale , un pouls vif & fréquent ; les déjections paroissoient à peu près comme dans l'état de santé : le tout précédé d'un frisson.

Chez les autres, une petite fièvre fut suivie d'une douleur & pesanteur de tête ; tout le corps , & principalement le visage , étoit enflammé.

D'autres furent pris d'abord par la fièvre la plus rapide ; les yeux ne tarderent point à devenir rouges & larmoyans : il couloit par le nez beaucoup de sérosité.

D'autres éprouvoient des nausées & une gêne dans la respiration ; la langue étoit sèche , avec altération , ayant un goût amer , gras & pâteux , avec un sentiment de pesanteur ou d'embarras à la région épigastrique.

La fièvre en prit d'autres sans avoir été précédée d'aucun frisson , mais d'une légère chaleur ; quelques heures après , il survenoit un petit frisson que la chaleur de la fièvre dissipoit presque aussitôt.

D'autres furent l'espace de trois jours dans un dégoût général ; la bouche étoit sèche , sans altération ni fièvre sensible. La couleur

du visage , le pouls , la respiration , paroissent conformes à l'état de santé.

D'autres furent pris d'une chaleur la plus brûlante ; le pouls ne sortit point de son état naturel ; mais deux ou trois jours après , les malades furent travaillés d'un mal-aise qui se faisoit sentir dans toute l'habitude du corps , & étoit accompagné de nausées ; la bouche étoit sèche , avec altération : la fièvre étoit alors peu de chose. A ces symptômes se joignoient ordinairement , dans les jeunes sujets , des hémorragies nasales.

Chez quelques autres , un embarras dans la tête , des douleurs dans le dos , une diminution de forces & d'appétit , une petite fièvre , avec redoublement vers le soir ; le sommeil dérangé en étoit le prélude.

Quelques-uns restoient dans cet état sans garder le lit , jusqu'à ce qu'une irruption imprévue les obligeoit de s'y mettre.

Cette maladie prit à d'autres par un grand mal de tête à l'endroit du front , & quelquefois à l'occiput , & très-souvent précédés l'un & l'autre d'un léger frisson ; la langue étoit blanche dans quelques-uns , & dans d'autres jaunâtre , ou chargée d'une crasse brune , & sur-tout à la base ; le goût étoit amer.

D'autres enfin furent pris d'une douleur à la tête , suivie d'une pesanteur aux tem-

pes ; le frisson se fit sentir presque aussitôt, & la fièvre se manifesta d'abord ; le pouls étoit foible, irrégulier ; la langue étoit lisse, tendue, fort sèche & fort rouge, sans altération. Quant aux excrétiions, les urines étoient aux uns crues & pâles, aux autres d'un rouge brun.

Quelquefois cette maladie étoit préparée de longue main, par un affaïssement du corps, un air triste, un tein plombé, des yeux nébuleux, qui nous faisoient prédire la maladie future ; quelquefois elle se déclaroit sans aucun prélude, souvent avec des nausées : voilà ce qui se passoit les quatre, cinq & six premiers jours ; ce qui en imposoit dans ces commencemens. Il falloit voir & attendre, l'on perdoit un tems précieux ; on hésitoit entre la crainte de trop faire, ou de ne pas faire assez.

Dans le second période, qui étoit celui de l'augmentation des symptômes, ils varioient selon l'espece de la maladie.

Quand cette fièvre étoit inflammatoire, le pouls devenoit plus vif & plus dur, la peau brûlante & sèche : les malades étoient sourdement saisis d'un certain engourdissement du cerveau & d'une douleur gravative & permanente dans le front, qui se propageoit jusqu'au derriere de la tête, avec une roideur considérable dans les muscles du cou : cette douleur gravative sembloit

s'étendre tout le long de l'épine du dos ; les malades éprouvoient en même tems des picotemens , des engourdissemens , des petites chaleurs passageres ; les yeux étoient allumés , le visage rouge , le bas-ventre douloureux , les urines toujours crues.

Quand la maladie a dégénéré en fièvre putride bilieuse , ce qu'on connoissoit par le pouls moins fréquent & moins dur , le visage étoit pâle , jaune , livide , les yeux battus , la langue chargée d'un limon jaunâtre , avec des envies de vomir , il survenoit une douleur fixe à l'estomac , & qui étoit accompagnée de vomissemens dans les uns , & de diarrhées dans les autres ; les urines furent modiques & crues.

Quand elle étoit maligne , le pouls étoit alors très-peu févreux , & presque dans son état naturel ; la tête se prenoit davantage ; le malade tomboit dans un délire sourd ; les yeux étoient nébuleux , larmoyans ; le visage plombé , avec un air stupide ; quelquefois , au contraire , le malade étoit impatient ; il avoit plus de vivacité ; il s'annonçoit des soubresauts dans les tendons : tous ces symptômes prenoient de la force ; les sueurs devenoient plus copieuses , plus gluantes & fétides ; quelquefois il paroissoit alors des petites rougeurs entre cuir & chair : d'autres fois le corps se trouvoit couvert en peu de jours de boutons cristallins ,

semblables aux vifcicules qui brillent sur les feuilles de la plante nommée glaciale ; c'est là le moment où la nature faisoit le dernier effort pour les éruptions. Si elle prenoit le dessus , le pouls perdoit de sa concentration , les autres symptômes diminueoient ; si l'éruption ne se faisoit qu'imparfaitement , ce qui étoit le plus ordinaire , le délire , des angoisses , des érétismes , des ébranlemens dans toute la machine en étoient les suites. Enfin les malades étoient comme assommés par des stupeurs universelles , accompagnées de spasmes ; souvent le mal venoit fondre sur la poitrine , qui étoit bientôt affectée d'une oppression violente & de mille points irréguliers. Dans ce cas , les malades périssoient , s'il ne s'établissoit pas une expectoration de crachats épais & même purulens ; les urines étoient crues.

Quand elle étoit vermineuse , le malade rendoit des urines blanchâtres ; souvent il sentoit des maux d'estomac ou des douleurs de colique , & quelquefois des vers qui montoient le long de l'œsophage. Il en rendoit par haut & par bas , tantôt morts & tantôt vivans.

Dans le troisieme état ou période , la maladie étoit dans toute sa force. Les symptômes étoient d'autant plus violents , que la cause morbifique avoit plus de vivacité , ou que le malade avoit des humeurs plus

dépravées, ou les solides moins bien constitués ; alors le délire augmentoit ; les yeux devenoient hagards ou abattus ; le visage étoit tantôt plombé , tantôt d'un rouge pourpré , selon que la fièvre étoit dans sa rémission ou dans son redoublement ; la respiration devenoit laborieuse ; le ventre météorisé ; les selles & les urines s'échappoient involontairement dans le lit , (d'où provenoit les excoriations & les escarres qui se formoient sur les parties qui étoient exposées à l'humidité & à la mal-propreté :) alors les soubrefauts des tendons , l'intermittence & l'irrégularité dans le pouls , les éruptions , ne tarديوient point à paroître : en un mot , les symptômes propres à chaque espece de maladie étoient portés au degré le plus violent.

Dans le quatrieme état ou période , où la nature paroissoit victorieuse , toutes les fonctions se rétablissoient , les sens reprenoient leurs jeu. L'ame , absorbée par l'embarras des nerfs , instrument de ses fonctions , se répandoit au-dehors ; le trouble intérieur n'enfantoit plus des idées phantastiques ; les sensations étoient nettes ; le pouls devenoit libre , dégagé , (s'il conservoit un peu de concentration , on devoit craindre la récédive.) Les malades éprouvoient une grande démangeaison à la peau : l'épiderme se renouvelloit ; il restoit quel-

quelquefois dans la convalescence une stupeur dans tous les membres, un engourdissement du cerveau & une espèce d'imbécillité, nouvel indice d'une dépuration imparfaite; j'en ai vu plusieurs garder long-tems des surdites, des tremblemens; le plus grand nombre des malades rendoient des selles bilieuses.

Ces divers états ou périodes sont parcourus en plus ou moins de tems, selon le début plus ou moins violent de la maladie.

En général, cette maladie n'étoit pas sans danger; cependant, lorsque cette fièvre maligne putride étoit sans complication, elle étoit la moins dangereuse: la vermineuse l'étoit davantage, à cause de l'irritation que la présence des vers faisoit dans l'estomac ou dans les intestins, & les spasmes qui en résultoient; ensuite la bilieuse, à cause de la vivacité, des redoublemens ou de la chaleur qu'elle produisoit. La plus dangereuse enfin étoit la maligne, parce qu'outre que l'humeur morbifique étoit plus âcre, & comme elle étoit souvent compliquée, le danger varioit selon les complications.

Le grand nombre des malades que j'ai eus occasion de traiter avec le succès le plus heureux, m'a mis à portée de connoître le caractère & la nature de la maladie; je crois devoir communiquer au public mes observations.

J'ai observé dans le traitement, que les matieres vicieuses retenues dans l'estomac excitoient le vomissement, & portoient par leur présence le trouble dans le genre nerveux ; lorsqu'elles passoient dans les voies de la circulation, elles caufoient des défordres dans les solides ou liquides, ou dans les uns ou dans les autres.

Les tensions douloureuses, les gonflemens & la contraction des hypocondres & de l'abdomen, étoient presque toujours suivis de mauvais effets ; ils étoient d'autant plus dangereux, qu'ils supprimoient les évacuations qui devoit se faire par la voie des felles, sur-tout vers le dernier tems de la maladie où cette suppression occasionnoit des dépôts mortels.

Dans cette maladie, lorsque la pourriture s'opposoit à la coction, elle portoit avec elle une malignité capable d'exciter dans l'économie animale divers défordres spasmodiques.

Le flux de ventre fétide qui n'étoit pas compliqué avec la coliquation putride dans les humeurs, cédoit ordinairement par l'évacuation de ces matieres ; aussi on le terminoit en les expulsant promptement : au lieu que le flux de ventre, qui étoit causé par une coliquation putride, persistoit ordinairement fort long-tems, malgré les purgations.

Les

Les cours de ventre qui étoient entretenus par la bile, & d'autres matieres dépravées retenues dans les premieres voies, & qui agissoient par irritation à la maniere des purgatifs les plus puissans, devoit être distingués des précédens, parce qu'il présentoit des indications différentes.

Les lésions de la gorge, de la poitrine, la difficulté de la déglutition, l'irrégularité de la respiration, l'affaiblissement & le relâchement des chairs, la contraction de ces parties, l'irrégularité des mouvemens des organes de la face & d'autres symptômes convulsifs, étoient toujours un présage des plus funestes.

Les érosions, l'aridité de la bouche, de la langue, marquoient une grande acrimonie dont les effets étoient fort dangereux; lorsque cette acrimonie étoit septique, elle produisoit dans la bouche des aphtes ou des petits ulcères: les glandes amygdales, la luette n'en étoient point exemptes. Lorsque cette acrimonie fronçoit les orifices excréteurs, elle cauçoit une grande aridité. Cette sécheresse extrême portoit coup jusqu'aux organes de l'odorat; voilà pourquoi les malades ne se mouchoient jamais qu'à la fin de la maladie. Les narines étoient toujours sèches & dilatées.

On devoit regarder en général le froid & les frissonnemens dans le cours de cette

maladie, comme très-désavantageux, parce qu'ils affectoient beaucoup l'action du cœur & des artères, & dérangoient le mécanisme de la coction. La chose étoit des plus sensibles, par l'affaïssement dans lequel se trouvoit le malade, & par la crudité des urines.

Les grandes douleurs de tête, accompagnées de sueurs & de constipation, menaçoient toujours le malade des mouvemens convulsifs.

Les grandes évacuations étoient ordinairement suivies de convulsions très-dangereuses, aussi la saignée & les purgations excessives augmentoient-elles le péril : d'où l'on doit conclure que la saignée étoit inutile, & même dangereuse toutes les fois que la foiblesse qu'éprouvoit le malade étoit l'effet de quelque grande évacuation, de la putridité des humeurs, ou de quelque matieres corrompues qui séjournoient dans les hypocondres ; mais il n'y avoit point de remède plus indiqué qu'une saignée, lorsque cette foiblesse n'étoit qu'apparente, c'est-à-dire, lorsqu'elle n'étoit produite que par la surabondance des humeurs ou leur raréfaction.

Les hémorragies nasales qui arrivoient dans l'état de crudité, étoient d'un mauvais présage ; elles étoient suivies de douleurs lancinantes ou pulsatives à la tête, & de mouvemens convulsifs. Toutes ces affections

étoient des plus à craindre, lorsqu'il ne se présentoit aucun signe de coction.

La chaleur modérée, le pouls, les urines approchant de l'état naturel, ne devoient pas rassurer sur l'état du malade. Il périffoit avec toutes ces belles apparences, ou la maladie ne continuoit pas moins son cours avec les accidens les plus graves.

La situation constante du malade sur le dos ramenant à lui les genoux, avec un visage plombé ou livide, étoit d'un facheux présage. Il en étoit de même, lorsqu'en touchant le pouls il retiroit la main comme en tremblant.

Les parotides n'ont paru que très-rarement, & ne se sont jamais terminées par suppuration; elles ne faisoient que paroître & disparaître aussitôt. J'ai vu dans cette circonstance se faire un suintement purulent par l'oreille du côté où la parotide avoit paru pour un moment gorgée. Cet écoulement fut des plus salutaires au malade.

Le saignement de nez, qui étoit précédé d'une douleur fixe aux oreilles ou à la nuque, annonçoit toujours quelque chose de funeste.

La surdité qui avoit lieu dans les premiers jours, étoit un mauvais signe; il n'en étoit pas de même si elle survenoit vers le douze ou le quatorzième jour, ou dans l'état de la maladie.

Les personnes mal saines ou mal constituées, d'un tempérament délicat , cacochimies, prises de cette maladie, avoient tout à craindre, ou si elles ne périssent pas, du moins effuyoient-elles la maladie la plus compliquée.

Les douleurs des hypocondres, lorsqu'elles n'étoient pas calmées par des évacuations, on pouvoit les regarder comme dangereuses.

Les déjections que le malade rendoit d'une couleur verte ou couleur de café, rendoient le danger extrême; il n'en étoit pas de même, si elles étoient jaunes & bilieuses, principalement sur la fin de la maladie.

Dans cette maladie, une partie de molécules des humeurs subissoient dans leur forme & dans leur texture un tel changement, qu'elles passaient alors par la voie des urines, & donnoient à cet excrément différens degrés de consistance, ce qui produisoit des urines troubles, épaisses, enflammées, briquetées, gluantes, laiteuses, muqueuses, filandreuses, brunes, de couleur mélangées, &c. Toutes ces variétés irrégulières de cette humeur étoient si diversément combinées, ou même si décomposées, qu'on ne pouvoit y reconnoître qu'un état vicieux ou une sorte de désordre dans leur formation, qu'une confusion

qu'on ne pouvoit débrouiller ni déterminer, même par l'application la plus exacte & la plus occupée à y trouver des signes & des pronostics.

Le sang que l'on tiroit, étoit quelquefois dissout, quelquefois on y voyoit un coagulum flottant dans une grande quantité de sérosité bilieuse; d'autres fois, il étoit d'un rouge vif & sec.

Les saignées n'ont que très-rarement procuré quelque soulagement; elles ne servoient qu'à plonger les malades plus promptement dans un affaîssement; à l'égard du choix de la saignée, celle du bras étoit toujours à préférer à celle du pied, même dans un commencement de délire ou d'affection comateuse, ces symptômes n'étant plus souvent que sympathiques, & la dérivation du sang vers le bas-ventre étant à craindre, eu égard à la disposition inflammatoire qui avoit souvent lieu dans les viscères qui y sont renfermés. La saignée au bras comme révulsive, suivant les forces du malade, remplissoit l'objet qu'on s'étoit proposé.

Les malades qui rendoient des urines huileuses, noirâtres & d'une odeur fétide, périssoient presque toujours.

Les spasmes d'anxiété, les angoisses, le mal-aise, les importunités, les inquiétudes, la débilité, la consternation, la tristesse,

les soupirs, les langueurs, la foiblesse; l'oppression de poitrine, la respiration lente, la pâleur, le froid de la peau, la confusion des idées étoient des accidens très-dangereux, & même mortels; car, dans le combat qui se faisoit alors entre la maladie & la nature, on voyoit la défaite de celle-ci, non-seulement par les signes de mauvais présage, mais encore par la privation des signes favorables.

Les éruptions milliaires, pourpreuses, cristallines, &c. ne furent ici qu'imparfaites; elles ne servirent qu'à plonger le malade dans une débilité continuelle. On ne pouvoit les regarder comme étant une dépuration, mais plutôt comme une complication de malignité qui se fixoit en partie à la peau, se déposant quelquefois aussi par métastase, sur les parties internes, y causant des dépôts dangereux par la débilité de l'action des capillaires artériels.

Le flux naturel au sexe qui paroïssoit dans le commencement de la maladie, étoit toujours de mauvais augure, & surtout lorsqu'il venoit à contre-tems; le danger redoubloit lorsqu'il reparoïssoit à diverses reprises dans le progrès & l'état de la maladie: c'en étoit fait des malades s'il tournoit en perte.

On ne sçauroit fixer ici la durée de cette maladie à cause de la variété des symptô-

mes, de l'incertitude de leurs commencemens pour avoir été le plus souvent appelé trop tard.

Elle n'avoit aucun terme fixe, ni pour la vie, ni pour la mort; il y a eu des malades hors de danger les quinze, vingt, & même plutôt; d'autres seulement au quarantieme ou cinquantieme jour; cela dépendoit des complications; les autres périssoient quelquefois les neuf, treize, dix-huit, vingt, trente, & même plus tard, après avoir eu des alternatives de mieux & de pire.

Telle est l'histoire de cette maladie, qui, comme on le voit, étoit un vrai prothée, que l'on ne pouvoit lier de quelque nature qu'en fut la cause; il est évident qu'elle portoit son action sur les nerfs & sur la masse des humeurs.

C A U S E.

L'action continuelle de l'air sur les corps humains a, sans contredit, beaucoup de part aux différens changemens qu'il éprouve, & les variations dont ce fluide est susceptible, rétablissent ou dérangent la santé; j'estime donc qu'on doit attribuer la cause de cette maladie populaire épidémique à un air insalubre ou mal-faisant, qui, par son intempérie ou par son impureté, s'étoit chargé de particules & d'exhalaisons putrides. Ces

particules morbifiques ont trouvé dans les uns plutôt que dans les autres des dispositions à y éclore, s'insinuant d'abord dans l'estomac, exerçant leur malignité dans les voies de la digestion : ajoutons à cette première cause la mal-propreté, & une autre tirée des alimens les plus grossiers & les plus difficiles à digérer, dont le bas-peuple se nourrit; cette nourriture, combinée avec le suc digestif, a formé un chile septique, lequel à son tour a communiqué sa mauvaise qualité à la masse générale des humeurs en affectant l'action des solides.

Le vulgaire regarde cette maladie comme épidémique contagieuse, il est vrai qu'il est assez ordinaire de confondre les maladies populaires épidémiques avec les contagieuses. Il suffit pour cela qu'on voie deux ou plusieurs personnes malades dans la même maison, pour qu'on lui donne ce caractère. Cependant ces maladies ne sont communes parmi le menu peuple, que parce qu'elles dépendent d'une cause générale à laquelle tous les hommes qui habitent un certain pays sont exposés, & non pas comme l'imaginent la plupart, parce qu'elles se communiquent d'un sujet affecté aux personnes saines.

T R A I T E M E N T.

Dans le traitement, il étoit difficile de

bien faïfir l'indication à caufe des faces différentes fous lefquelles cette maladie fe préfentoit. Toutes les variétés fournilloient matiere à des tentatives critiques , fouverit inutilement hafardées. Vouloit-on d'abord combattre cette maladie par des faignées multipliées, on ne tarroit point à en reconnoître l'infuffifance; on fut même obligé de les exclure du traitement, dans le cas où il fe préfentoit un embarras où la gêne du pouls n'étoit que l'effet d'un fpafme violent caufé par la préfence d'un levain qui tenoit l'action du cœur & du fyftême artériel dans la contrainte, doù s'enfuivoit l'abattement & la langueur, &c. Cet état étoit plutôt un obftacle à la faignée, qu'il ne la favorifoit; ceci a été confirmé par l'expérience : mais elle étoit moins ménagée lorsqu'il y avoit pléthore, & lorsque la maladie s'annonçoit par les fympômes caractérisés, à raifon de l'engorgement inflammatoire, dont les vifceres étoient menacés, & fur-tout lorsqu'une oppreffion confidérable de poitrine annonçoit que la circulation étoit interceptée dans les poumons. Quoiqu'elle fût, dans ce dernier cas, la mieux indiquée, le remède ne réuffiffoit pas toujours; car le plus fouverit il n'alloit point à la caufe, il ne combattoit que quelques effets qui fe reproduifoient continuellement, peut-être même par la malheu-

reuse situation des malades forcés de respirer un air mal-sain.

On fut aussi bientôt convaincu par les observations, que les remèdes échauffans de toute espèce dont on avoit fait usage, même dans les éruptions, étoient plus propres à troubler la nature, qu'à tourner à son avantage; on a également observé que la nature outrepassoit son pouvoir par des diarrhées qui ne tarديوient guères d'être funestes par les mauvais effets des purgatifs trop souvent réitérés; & tout purgatif, de quelque espèce qu'il fût, donné dans les premiers jours de cette maladie sans préparation préliminaire, bien loin de diminuer le mal, augmentoit au contraire l'éretisme du genre nerveux.

Comme les premières voies étoient le foyer spécial ou essentiel de la maladie, il étoit de toute nécessité de les délivrer au plutôt des matières dégénérées ou tendantes à la putridité, qu'elles pouvoient renfermer, & dont le prélude de la maladie présentoit souvent des signes non-équivoques : la langue chargée d'une crasse jaune, un goût amer, avec un sentiment de malaise à la région de l'estomac, avec envie de vomir, indiquoient une évacuation prompte des matières contenues dans les premières voies, & même de celles qui croupissoient, dans le réservoir & con-

duits excréteurs des viscères. L'ipécacuanha me parut être le remède le plus propre à remplir cet objet : la délicatesse ou la sensibilité des tempéramens, un âge tendre, une poitrine foible ou fort ébranlée, &c. pouvoient plus facilement supporter les effets de ce remède, que ceux de quelque potion émétique. Outre le fruit de l'évacuation de l'ipécacuanha, il en résulte un autre avantage ; il réveille le ton engourdi du genre nerveux, & ranime l'action systaltique languissante, par des légères secousses qu'il excite dans l'estomac & dans les autres parties qui concourent au vomissement. Il est de fait que l'on voit les malades sensiblement mieux après l'effet, quoique les matieres évacuées soient réduites à peu de choses.

La nature étant mise à l'aise, il étoit de la dernière importance de connoître l'espèce particulière de la maladie qui se présentoit à traiter. Lorsque la fièvre n'étoit accompagnée d'aucuns mauvais symptômes, ni marquée par aucun caractère singulier, on mettoit le malade à un régime convenable ; on donnoit le tems à la nature d'agir ; elle guérissoit le malade si on ne la troubloit point.

La maladie devenant putride inflammatoire, on mettoit en usage la saignée, (si le pouls étoit plein, si le malade étoit san-

guin naturellement ;) les boissons délayantes , humectantes , nitrées , le petit-lait , la tisane faite avec la racine d'oseille & la limonade ; on ajoutoit quelquefois à la tisane la crème de tartre , lorsqu'il y avoit tension & douleur de colique ; on faisoit usage de lavemens rendus légèrement purgatif , avec le miel mercuriel ou lénitif fin ; on ne négligeoit point les fomentations des plantes de même nature. La grande chaleur du corps & celle de la peau , la blancheur & la sécheresse de la langue , la tension douloureuse du bas-ventre , s'opposoient à l'usage des purgatifs ; ils ne furent employés qu'après la diminution de la chaleur & le relâchement du bas-ventre.

Lorsque la fièvre étoit putride & bilieuse , la saignée n'étoit point nécessaire ; il falloit tourner toutes ses vues du côté des correctifs de la bile. Les délayans & les évacuans étoient , selon l'indication de la nature , les remèdes qu'il falloit employer ; le petit-lait bien clarifié , les boissons délayantes & adoucissantes recommandées ci-dessus , servoient à la détremper ; les lavemens de petit-lait , ceux qui sont émolliens rendus légèrement purgatifs , les apôsèmes laxatifs composés de tamarin , de manne & crème de tartre ; les pruneaux bouillis avec le petit-lait , servoient à l'évacuer ; ces minoratifs doux n'agaçoient point les nerfs ; ils

avoient cet avantage qu'on pouvoit le réitérer suivant le besoin , sans procurer aucun mauvais effet. Quand les symptômes étoient visiblement entretenus par des amas de matieres bilieuses dans les premieres voies , ou par la présence des vers dans l'estomac , ce qui étoit marqué par des nausées & une haleine puante , il falloit sur le champ revenir à l'ipécacuanha.

Lorsque la fièvre étoit putride & maligne , la saignée n'en étoit point le remède. Si le malade étoit pléthorique , après le vomitif qui étoit toujours dans ce cas-là indiqué par des nausées ou vomissemens , on mettoit le malade à l'usage de l'eau d'orge , légèrement acidulée avec le suc de limon ou le vinaigre. Les boissons de racine d'oseille , comme plante acidule , & la tranche de citron , la limonade légère , la boisson faite seulement d'eau & de vinaigre , étoient celle qui méritoit toute préférence : elle a été d'une grande utilité aux pauvres ; si le ventre étoit météorisé : on appliquoit des fomentations des plantes émollientes , la camomille & le mélilot ; on le tenoit libre par l'eau de tamarin & par les lavemens émolliens. S'il y avoit diarrhée , & si les selles fréquentes affoiblissoient trop le malade par leur quantité , les absorbans en petite dose , l'eau de riz , la décoction blanche , faite avec la mie de pain blanc & la corne de

cerf, furent les moyens employés avec succès ; si la maladie étoit vermineuse, on avoit recours aux vermifuges.

Lorsqu'il y avoit délire ou affection comateuse, les vésicatoires à la nuque, aux jambes, les lavemens pour tenir le ventre libre, la vapeur de l'eau chaude reçue par le nez, les bains des jambes, sont les moyens qui furent employés pour aller au secours de la tête. Si la langue étoit sèche, on employoit, pour la rendre humide, la tranche de citron, la gelée de groseille. La déglutition se faisant difficilement, le collire de Lanfranc adouci, & le rob de sureau, appaisoient l'inflammation de la gorge ; si la respiration devenoit fort embarrassée, sans perdre de vue la cause efficiente de la maladie, on remédioit au vice de la poitrine : la racine & feuilles d'althéa avec les fleurs de sureau données de tems en tems, en forme de thé, édulcoré avec le syrop de tussilage, l'oxymel scillitique avec le kermès, calmoient l'irritation de cette partie en provoquant l'expectoration.

Dans le cas où la nature sembloit partager ses efforts par différentes reprises d'éruption, il n'étoit pas surprenant de voir tomber le malade dans un état de stupeur, puisque le cerveau qui porte la vie & le sentiment dans les différentes parties du corps, étoit affecté par préférence. Les

spasmes du genre nerveux, la concentration du pouls, l'oppression de poitrine, &c. en étoient la suite. Les efforts de la nature étoient ici très-souvent imparfaits ; dans ce cas, le levain milliaire errant, parvenu à la peau, l'éruption ne se faisoit que par reprises, & en détail ; alors la maladie traînoit en longueur. Dans d'autres efforts où la nature se trouvoit pleinement victorieuse, ce qui étoit d'abord lassitude, engourdissement, concentration du pouls, &c. devenoit ensuite une éruption bénigne, pure & complotte qui jugeoit le malade.

Aux approches des crises de l'éruption, les malades prenoient une boisson faite avec la racine de scorfonère & la serpentaïre de virginie. La poudre tempérante, composée de nître, camphre, sel sédatif d'Homberg, & les yeux d'écrevisses, a été donnée avec succès. Dans cette maladie, j'en restois là tant que la nature étoit ferme dans sa marche ; mais l'éruption devenant languissante, je me tournois du côté des vésicatoires ; la poitrine paroissant engluée de matiere épaisse, alors je faisois prendre une potion faite de syrop d'érésimun, l'oxymel scillitique, ou même quelque grains de kermès minéral pour évacuer une partie de l'humeur, tandis que le reste est sollicité par l'expectoration. Si les ébranlemens du genre nerveux étoient considérables,

j'insistois davantage sur la poudre tempérante, y ajoutant le succin, & quelquefois le contraïerva; pendant tout le tems de l'éruption, j'ajoutois à l'eau panée quelque cuillerées de vin; il n'étoit nullement besoin de plus forts cordiaux, ils ne servoient qu'à augmenter l'incendie: enfin s'il y avoit de la chaleur, j'appuyois davantage sur les acides & les rafraîchissans; en un mot, ici comme dans toutes les maladies éruptives & toutes les fièvres aiguës, le but du praticien doit être de modérer les efforts de la nature, s'ils sont trop actifs, ou de leur prêter la main, s'ils sont languissans. On avoit soin d'augmenter l'élasticité de l'air, en faisant ouvrir de tems en tems les portes ou les fenêtres; on arrosoit la chambre avec le vinaigre; on recommandoit de ne point surcharger les malades de couvertures.

Comme le troisieme état ou période étoit celui où le malade périltoit davantage, il falloit aussi redoubler ses soins. La premiere chose qui exigeoit une attention particuliere, c'étoit les forces; la seconde, la violence des symptômes; la troisieme, c'étoit le couloir par lequel la nature annonçoit de tems en tems qu'elle cherchoit à expulser son ennemi, si les forces étoient suffisantes pour fournir au combat, si le pouls ne paroissoit point mauvais, si les pulsations,

fatious, quoique fréquentes, étoient libres; un pouls de cette espece étoit d'un heureux présage : il n'y avoit alors rien à faire que de ne point charger l'estomac d'une quantité de bouillon, de drogues ou de boisson; une tasse de bouillon très-léger, acidulé avec le citron, de trois heures en trois heures, étoit suffisante. La nature aux prises avec son ennemi emploie toutes ses forces à le combattre; donner alors du bouillon sans discrétion, ou des drogues à digérer, c'étoit lui faire faire diversion de ses forces & de son travail, en même tems l'exposer à être vaincue; si ces forces paroissoient se bien soutenir, les bouillons de plantes potageres acidulés, avec le croûton de pain, étoit une nourriture suffisante jusqu'à ce que le combat fut fini. Si le malade étoit trop foible, il étoit de la plus grande importance de le soutenir. Le confortatif ordinaire étoit le vin, l'eau & le sucre ensemble un peu acidulés; il étoit des cas où on donnoit aussi le sel d'absinthe avec le syrop de limon & l'eau de menthe: l'élixir de vitriol étoit quelquefois employé.

Une attention essentielle à avoir, c'étoit que les boissons & les bouillons fussent légers, simples, & donnés chaque fois en très-petite quantité; si l'on tomboit dans le contraire, le hoquet & les vents étoient fréquens; le ventre devenoit plus dur &

plus douloureux, l'érétisme du genre nerveux & membraneux plus considérable.

La nature, devenue victorieuse, se déchargeoit de la matiere morbifique, tantôt par les sueurs, tantôt par des crachats purulens, ou par des urines chargées, ou par des selles bilieuses; ainsi, lorsqu'on voyoit qu'elle cherchoit une voie plutôt qu'un autre, il falloit bien se donner de garde de la contrecarrer, il falloit la suivre & l'aider dans toutes ses indications.

Peut-être que l'ouverture des cadavres auroit*jeté quelque lumiere sur la théorie de la maladie; &, par une suite nécessaire, on auroit pu entrevoir des indications; mais en vain auroit-on voulu entreprendre de le faire, une certaine antipathie mal entendue ne l'auroit point permis.

L E T T R E

De M. DESCLEMENT, docteur régent de la faculté de Médecine de Paris, à M. ROUX, sur les méthodes de traiter la Goutte Sereine, proposées par MM. BABELIN & JANIN.

Vous n'ignorez pas, mon cher confrere, que M. Babelin, chirurgien oculiste de Paris, a fait insérer dans le Mercure du mois de Septembre dernier, l'annonce de la

LETTRE SUR LES MÉTHODES, &c. 51
guérison de la demoiselle Penaudier, attaquée de goutte sereine parfaite depuis plus de dix ans. Vous sçavez aussi que M. Pellier, oculiste de la ville de Metz, a invité, par la Gazette Salutaire, N^o XLII année 1772, MM. Babelin & Janin a communiquer au public leurs méthodes de guérir la goutte sereine.

M. Janin a répondu, à l'invitation de M. Pellier, dans le Journal Encyclopédique du mois de Septembre 1772, que c'est par l'électricité qu'il opère la guérison de la goutte sereine : que, par la méthode particuliere qu'il a d'administrer le fluide électrique, il évite les maux de tête insupportables que produit la machine électrique ordinaire. Il promet de donner le reste de sa méthode au public, lorsqu'il aura terminé un Mémoire auquel il travaille sur les affections du nerf optique & de la rétine.

Nous ne pouvons nous empêcher de louer le zèle de M. Pellier, qui, animé du desir de rendre au public les importans services que ces deux oculistes annoncent, reclame, au nom de l'humanité, la communication des moyens qu'ils ont employés.

M. Janin dit avoir guéri dix-sept personnes par sa méthode. Nous sommes bien éloignés de révoquer en doute les succès qu'il a eus. Mais ce qui vous surprendra sans

doute autant que moi, & ce qui me détermine à vous faire cette lettre, c'est que, M. Janin qui étoit à Paris lorsque M. Babelin annonça la cure de la demoiselle Penaudier, qui a vu laditte demoiselle, & sçu d'elle qu'avant le traitement, *elle ne voyoit pas d'un œil depuis long-tems ; que M. Babelin l'a fait saigner à différentes fois, & lui a fait faire, usage de différens remèdes.* M. Janin, dis-je, ait cherché à infirmer les succès de M. Babelin, en disant dans la lettre que nous avons citée : « Com-
 » ment se peut-il faire que la saignée soit
 » un moyen curatif contre la goutte se-
 » reine, tandis qu'il est de fait que les sai-
 » gnées trop répétées ou trop copieuses
 » produisent souvent cette maladie : inter-
 » rogez, ajoute-t-il, nombre d'aveugles
 » par la goutte sereine, & vous verrez que
 » la plupart avoueront qu'ils n'ont perdu
 » la vue que par la saignée, sur-tout à la
 » suite de celle du pied. Il dit plus, &
 » l'expérience journaliere, (la sienne peut-
 » être,) le confirme, qu'une seule saignée
 » du pied est capable d'éteindre le peu de
 » vue dont jouit une personne affectée
 » d'une goutte sereine imparfaite.

Il faut que M. Janin soit bien intimement persuadé que *l'absence du fluide électrique dans l'organe visuel cause la cécité,* & que l'électricité seule peut rétablir le

cours de ce fluide sensitif, pour se refuser à l'expérience, & affirmer qu'une saignée du pied, dans la goutte sereine imparfaite, est capable d'éteindre le peu de vue dont jouit une personne affectée de cette maladie.

Si on en croyoit M. Janin, les causes de la goutte sereine parfaite, assignées par tous les auteurs qui ont traité de cette maladie, seroient chimériques; ainsi les règles, les hémorrhoides supprimées, les coups à la tête, l'apoplexie, le lait remonté, les dartres rentrées, les levains scorbutique, vérolique, &c. les engorgemens, les tumeurs sanguines, lymphatiques ou autres, soit dans l'intérieur de l'œil, soit sur la rétine, le nerf optique, soit autour du nerf optique, reconnues par l'ouverture des cadavres, devroient être enlevées par le fluide électrique: & l'organe, qui, a raison de la paralysie dont il étoit affecté, étoit devenu insensible à l'action du soleil le plus fort, devroit recouvrer ses facultés. Nous voulons bien ne pas supposer à M. Janin cette maniere de penser. Nous nous contenterons de remarquer que tout effet a une cause, que la cécité ne consiste pas seulement dans l'absence du fluide électrique, dans les filieres nerveuses de l'organe visuel, mais dans l'obstacle qui empêche le fluide nerveux de passer du cer-

LETTRE SUR LES MÉTHODES

veau dans la rétine, & de la rétine au cerveau; supposons maintenant que la suppression des règles ait occasionné une goutte sereine parfaite, ou même imparfaite, pour mieux quadrer avec l'affertion de M. Janin. L'indication qui se présente, selon nous, seroit de rétablir le cours des règles, & de débarrasser la tête du sang dont elle est surchargée, effets que nous serions en droit d'attendre de la saignée du pied. Suivant M. Janin, l'électricité appliquée à sa manière, peut rétablir le cours du fluide sensitif dans l'organe visuel, sans la saignée. Il faudroit aussi qu'il pût rétablir le cours des règles; car, si on ne détruit pas la cause, l'effet doit subsister. Or, admettons pour un moment que l'électricité rétablisse le cours des esprits dans l'organe de la vue, son effet ne seroit pas plus durable que le tems de l'action du fluide électrique: les malades ressentiront, comme M. Janin en est convenu, des maux de tête insupportables; & la goutte sereine, au lieu de guérir, deviendra plus rebelle, parce que l'on aura augmenté l'engorgement qui la produit. Il y a apparence que les deux malades que M. Janin a électrisés avec l'appareil ordinaire, étoient dans le cas de pléthore que nous avons proposé, de même que ceux de MM. Bertholon & Dessausseur, puisqu'ils ont ressenti des maux de tête

DE TRAITER LA GOUTTE SEREINE. 55
insupportables, après avoir été électrisés
avec la machine ordinaire.

Si on avoit appliqué l'électricité après
avoir désempli les vaisseaux de la tête, &
rétabli le cours du sang, le fluide électri-
que auroit pu être de quelque utilité en ce
qu'il se feroit fait un passage à travers les
filieres nerveuses qui avoient été affaîsées
par la compression. Peut-être la méthode
particuliere que M. Janin annonce d'appli-
quer le fluide électrique, ne consiste-t-elle
que dans les moyens que nous indiquons.
Je puis assurer M. Janin que le fluide élec-
trique n'est pas nécessaire pour surmonter
l'affaîssement dont nous parlons, & que
l'esprit animal seul suffit pour y parvenir. Il
en conviendrait certainement s'il avoit été
témoin de la multitude de gouttes sereines
que M. Babelin a guéries par sa méthode.

Nous ne disconvenons pas que la sai-
gnée du pied, même celle du bras, comme
nous l'avons vu, & celle de la préparate ne
puisse faire perdre la vue à ceux qui n'ont
pas même de goutte sereine imparfaite ;
mais nous ne pouvons nous empêcher d'a-
vertir M. Janin qu'il est dans l'erreur de
croire que la plupart de ceux qui ont des
gouttes sereines, en ont été attaqués à la
suite des saignées, particulièrement de cel-
les du pied. Si cela étoit, il faudroit s'en
prendre à l'artiste plutôt qu'à l'art qui donne

56 LETTRE SUR LES MÉTHODES

les règles que l'on doit suivre dans ce cas.

M. Babelin a la bonne foi de convenir que la méthode qu'il suit dans les cas supposés, n'est pas de son invention, qu'il en est redevable à M. Woloufe, son maître, qui la tenoit de M. Hecquet.

En ouvrant les fastes de la médecine, nous trouvons que les saignées ont été employées par les médecins de la plus haute antiquité pour le traitement de la goutte fereine. Paul d'Egine^s, Aétius, Celse, les conseillent; Capivaccius, Spigel, Plempius, Riviere, Boerhaave, Hoffman, & les oculistes modernes Saint-Yves, Ferrein, Guer-
rin, Gendron, y ont eu recours. Sans doute ils ont été fondés sur des heureux succès ! D'après tant d'autorités, sur quel fondement M. Janin a-t-il put former ce doute ? *Comment se peut-il faire que la saignée soit un moyen curatif dans la goutte fereine, &c.* se feroit-il laissé entraîner par l'autorité de M. Jean, qui avance que *c'est chercher la pierre philosophale que de vouloir chercher des remèdes pour guerir la goutte fereine, que cette maladie est absolument incurable.* L'autorité de Boerhaave qui dit, *Centies curatur morbus ille, quoties apoplecticus in sanitatem restituitur*, suffira-t-elle pour le rassurer ? Nous ne citerons pas Gendron qui dit la même chose, parce qu'il la prise de Boerhaave sans le citer.

M. Janin veut-il sçavoir le *quomodo*? C'est que toutes les fois que la goutte seraine est produite par un engorgement inflammatoire, ou une tumeur qui comprime le nerf optique ou la rétine, la saignée étant le remède le plus convenable pour détruire tout engorgement, elle enlève l'obstacle qui comprime le nerf optique; & plus l'engorgement est ancien, plus il faut répéter les saignées. Ainsi, loin que les saignées trop répétées ou trop copieuses produisent la goutte seraine, elles la guérissent, comme il pourra s'en convaincre de nouveau par ses yeux, en voyant traiter cette maladie, ou en s'en faisant rendre compte par les malades. Mais, comme le nombre & le lieu des saignées dépendent de la complication des causes, on sent que c'est à l'artiste à les diriger suivant les circonstances, & qu'il n'est pas possible de décrire cette méthode comme la formule d'un remède polychreste. Ce que M. Hecquet a dit sur l'usage des saignées pour la guérison de la goutte seraine, nous paroît devoir satisfaire ceux qui désirent sçavoir la méthode que suit M. Babelin. C'est pourquoi nous nous dispenserons d'en dire davantage; nous pourrions ajouter que l'éternuement, les purgatifs & les vomitifs ont aussi occasionné des gouttes seraines, &, pour ne pas em-

58 LETTRE SUR LES MÉTHODES, &c.

pêcher de donner l'émétique à ceux qui en auroient besoin, nous dirons à M. Jannin que ceux à qui le vomissement avoit ôté la vue, l'ont recouvrée par le même moyen.

Mais c'est le propre des finges de la médecine de déblatérer contre les gens de l'art. Ils tâchent de séduire le public par une doctrine qui flatte son penchant. Aussi ne sommes nous pas surpris qu'un ecclésiastique qui veut se faire passer pour oculiste, ait blâmé l'usage des saignées dans le traitement des maladies des yeux. Cet homme, qui a fait preuve de son peu de lumieres dans une mauvaise lettre qu'il a fait distribuer aux portes de toutes les maisons de Paris, déclare qu'il n'emploie pas les saignées pour guérir les maladies des yeux. C'est avec son baume, dont il tient la recette de feu madame sa mere, laquelle sans doute la possédoit comme M. son fils, depuis la mort de ses grands parens. C'est avec cette merveilleuse recette, dis-je, que ce nouvel oculiste promet guérir toutes les maladies des yeux.



OBSERVATIONS

*Sur les Fécules ou parties vertes des Plantes,
& sur la matiere glutineuse ou végétô
animale; par M. ROUELLE, démonf-
trateur en Chymie au Jardin du Roi.*

Les fécules, ou parties vertes des plantes, avoient été mifes au rang des réfines par feu mon frere, à cause de leur folubilité dans tous les menftrues huileux, & dans les liqueurs spiritueufes. Il définiffoit ces fécules, un composé 1^o d'une partie colorante verte réfineufe, 2^o d'une portion du parenchyme ou des fibres de la plante, divifée par le pilon; & il faisoit observer que, toutes les fois que l'on traitoit par la coction, foit les fécules, foit le fuc des plantes avec les huiles & les graiffes qui diffolvent la partie verte, il reftoit toujours une portion de matiere infoluble, qu'il regardoit, fuivant ce que je viens dire, comme appartenant au parenchyme ou aux parties fibreufes de la plante.

J'ai donné, dans le Journal de Médecine du mois de Mars dernier, & dans l'Avant Coureur, &c. l'analyfe de plufieurs fécules ou parties vertes des plantes. J'ai fait voir que des fécules prises dans différentes familles de plantes, après avoir été féchées, donnoient dans leur analyfe à la cornue,

les mêmes produits que les substances animales; ce qui prouve que les fécules ou parties colorantes vertes des plantes ne sont pas composées de pure matiere végétale, puisqu'on n'y retrouve pas les produits de l'analyse végétale, mais au contraire, ceux des matieres animales.

Lorsque j'ai donné ce premier travail dans le Journal de Médecine, & que j'ai dit que *les fécules vertes n'étoient pas une résine, puisque leurs produits analytiques étoient tout à fait différens de ceux de toutes les résines connues*, je n'ai pas cru devoir m'expliquer plus clairement sur la nature de cette matiere; j'annonçai cependant dès-lors qu'on pouvoit démontrer dans tous les végétaux une matiere absolument semblable à la matiere glutineuse du froment. Je me réservai de faire connoître plus particulièrement ce genre de matiere qui est composé en effet d'une résine pure, qui colore en verd tous les végétaux, & de cette matiere glutineuse ou végéto-animale.

La matiere glutineuse qui se trouve dans toutes les fécules, y est généralement plus abondante que la partie verte résineuse; cette derniere ne fait guères, dans les plantes que j'ai examinées, que la troisieme, quatrieme ou cinquieme partie de la fécule; je me bornerai pour le présent à un exemple, & j'en indiquerai quelques autres.

Fécule de la Ciguë.

On prend la quantité qu'on veut de ciguë, lorsqu'elle est presque au point de la floraison. On la pile soigneusement dans un mortier de marbre avec un pilon de bois. On soumet cette plante à la presse, & le suc qu'on en obtient, on le passe sur une toile bien serrée, ou sur un blanchet de drap. On fait chauffer ce suc au point de pouvoir tenir le doigt dedans quelques minutes. La fécule se sépare & vient nager en partie au-dessus de la liqueur, une autre portion se précipite ou reste flottante dans le suc. On passe le tout sur une toile, la liqueur vient claire, & il reste sur la toile la partie féculente que l'on ramasse avec soin. Tel est le procédé qu'on suit ordinairement pour obtenir les fécules des plantes.

REMARQUES.

I. Si on eût fait quelque attention à ce qui se passe dans ce procédé, on auroit vu que la portion de la fécule qui se sépare la première est la plus verte. En augmentant la chaleur, on voit très-distinctement, sous la première portion de fécule qui nage sur la liqueur, une partie de matière qui fait des flocons ou points blancs très-marqués & très-distincts; ce qui indique deux fécules.

II. Si l'on fait chauffer ce suc au point de n'avoir que le degré de chaleur du lait lorsqu'on le trait, & si l'on ôte la bassine de dessus le feu, la fécule qui se sépare est d'un plus beau verd que celle de la Remarque I. Qu'on verse tout de suite le suc sur une toile, la liqueur qui passe est encore colorée d'une légère teinte de verd.

III. Cette liqueur, ainsi séparée de la partie verte, remise à chauffer plus fortement que la première fois, il se sépare encore une fécule légèrement colorée en verd, & d'un blanc sale. Cette seconde fécule contient une plus grande quantité de matière glutineuse, ou *végéto animale*, que la première qui en contient aussi assez abondamment comme on le verra.

IV. Cette fécule séparée par la méthode ordinaire, on la met dans des terrines de grais ou de terre vernissée. On la délaye avec soin au moyen d'une spatule de bois, en versant dessus peu-à-peu jusqu'à huit ou neuf pintes d'eau par terrine. On laisse le tout reposer vingt-quatre heures, afin de donner le tems à la fécule de se précipiter. On décante l'eau, on en remet la même quantité une seconde & une troisième fois, à chacune desquelles on laisse encore reposer vingt-quatre heures. Après la troisième lotion, on met la fécule sur une toile montée sur un châssis de

bois, afin d'en séparer le plus d'humidité qu'il est possible; ensuite on met la fécule avec la toile sur une plaque ou sur un dres-soir de plâtre, afin que la plus grande partie de l'eau qu'elle contient encore s'y im-bibe : alors cette fécule devient assez ferme; on la coupe par petits morceaux, & on la met à sécher sur des feuilles de papier placées sur des tamis.

V. On pourroit employer plusieurs moyens pour séparer ces deux fécules; mais il y en a qui sont peu praticables, & d'autres trop dispendieux. Le plus commode est celui de l'esprit-de-vin, qui, comme on sçait, n'a point d'action sur la matiere vé-géto-animale, tandis qu'au contraire il est le dissolvant de la partie colorante verte. Il suffit, pour cela, de mettre la fécule sé-chée, en poudre fine, & de la faire digé-rer dans l'esprit-de-vin à différentes reprises.

L'esprit-de-vin dissout la partie verte & laisse la partie *végéto-animale*; mais ce tra-vail est très-long à cause de l'union que ces deux matieres ont contractée ensemble par la dessiccation; j'ai même observé qu'il étoit très-difficile de les séparer totalement.

VI. On parvient plus facilement à la sé-paration de ces deux substances, avec la fécule fraîche, suivant le procédé ci-dessus. (Remarque IV.) Quand elle est prête à subir la dessiccation, on la met dans un

mortier de marbre, &, au moyen d'un pilon de verre ou de bois, on la délaie soigneusement, & peu-à-peu avec de l'esprit-de-vin. On verse le tout dans un matras de verre assez grand pour contenir huit à neuf pintes d'esprit-de-vin. On fait digérer vingt-quatre heures au bain-marie ou au bain de sable; on laisse refroidir, on décante l'esprit-de-vin que l'on filtre. On remet huit à neuf pintes de nouvel esprit-de-vin, on repete la digestion une seconde & une troisieme fois, comme la premiere; &, après avoir eu les trois teintures, on les met dans la cucurbite d'étain d'un alembic, pour distiller tout l'esprit-de-vin qui passe clair & qui a l'odeur de la ciguë. Il reste dans la cucurbite une matiere résineuse très-molle, qui adhère aux doigts comme la thérébentine. L'esprit-de-vin qu'on a retiré dans la distillation, se remet successivement en trois portions sur la fécule qui est dans le matras, où il se charge encore d'une forte couleur verte. On distille cette nouvelle teinture comme la premiere, & on réitere la distillation ainsi que les digestions de ce même esprit-de-vin, jusqu'à ce que la fécule ne lui donne plus de teinture, & qu'il sorte clair. La partie colorante verte que l'on obtient d'une pareille quantité de fécule, varie un peu; cela dépend d'abord de l'état & de l'âge de
de

de la plante, ensuite de la partie de la plante que l'on prend, les feuilles ou les tiges, la plante en entier.

VII. La fécule qui reste dans le matras est d'un gris blanchâtre sale, & devient noirâtre, après avoir été séchée. Elle fait elle seule plus des trois quarts de la matière soumise à l'expérience; c'est-là *la substance glutineuse ou végéto-animale*, comme son analyse va le démontrer.

VIII. *Analyse de la substance glutineuse ou végéto-animale, séparée de la partie colorante verte de la fécule de la ciguë.*

J'ai placé au fourneau de réverbère une cornue dans laquelle j'avois mis quatre onces de cette matière. En donnant le feu peu à peu, il a passé d'abord une petite quantité de phlegme, ensuite les premières gouttes qui sont venues après ce phlegme étoient un esprit alcali volatil. En haussant le feu par degrés, cet alcali volatil s'est concentré, & j'ai eu à la fin de la distillation un alcali volatil concret. Il passoit en même tems une huile nageante sur l'esprit alcali volatil, comme celle qu'on retire de la matière végéto-animale de la farine, & de la partie caséuse du lait.

Le *caput mortuum* est assez volumineux. Les morceaux de cette matière glutineuse

se sont ramollis & réunis ensemble, de sorte que ce *caput mortuum* est assez égal, & ressemble beaucoup à celui de la partie glutineuse du bled & de la partie caséuse du lait. Il pèse une once & plus.

IX. *Distillation de la partie verte, ou féculé de la ciguë, séparée par l'esprit-de-vin de la matière végeto-animale.*

J'ai mis deux onces de cette partie colorante verte dans une cornue de verre. Cette cornue a été placée au fourneau de réverbère à feu nud, avec un balon pour récipient. J'ai donné le feu peu à peu, & quelques gouttes de phlegme ont passé. Le feu augmenté, vient une liqueur acide qui croît en force, & il passe une huile claire colorée d'un beau jaune, qui devient plus foncée en s'épaississant. L'acide qui monte est alors très-pénétrant, & approche de celui de la cire. L'huile est légère & nage sur l'acide, comme la plupart des huiles tirées des résines. Enfin le *caput mortuum* est assez volumineux & léger, & son poids est de trois gros soixante grains.

X. Le romarin épuisé de la partie extractive par des décoctions répétées, n'est plus, dit Boerhaave, qu'une terre ou un squelette de la plante, contenant encore une petite portion d'huile grossière qui donne un peu

de flamme, mais dont la cendre ne fournit point d'alcali fixe.

Ce sçavant médecin n'a pas connu que ce romarin épuisé donnoit de l'alcali fixe, & contenoit une partie colorante verte, soluble dans les graisses, les huiles, les résines & dans l'esprit-de-vin. Mon frere, comme je l'ai déjà dit, & comme cela est écrit, imprimé même depuis long-tems, & enfin connu de tout le monde, est le premier qui ait démontré cette partie verte dans le romarin épuisé; mais, outre cela, il y a encore dans ce romarin épuisé par l'eau & l'esprit-de-vin, deux substances; sçavoir, 1^o une très-petite portion de matiere glutineuse ou végéto-animale; 2^o une substance de nature végétale, insoluble dans l'eau & l'esprit-de-vin. Le romarin ainsi épuisé par ces deux menstrues, soumis à la distillation, donne encore de l'acide & de l'huile assez sensiblement; par conséquent il reste dans le romarin un principe ou une matiere inconnue jusqu'ici qui a échappé à l'action de ces deux menstrues. Je ferai connoître plus amplement cette substance par la suite.



EXPÉRIENCES ET OBSERVATIONS

Sur le Sel qu'on trouve dans le Sang de l'Homme & des Animaux, ainsi que dans l'eau des Hydropiques; par M. ROUELLE, démonstrateur en Chymie au Jardin Royal des Plantes.

Les auteurs sont peu d'accord en général sur la nature des fels qu'on trouve dans le sang humain & dans le sang des animaux.

Plusieurs font mention du sel fixe qu'on retire du résidu de la distillation du sang, par la calcination & la lixiviation, & y ont reconnu la présence d'un sel lixiviel. Mais, comme le rapporte M. Haller dans ses *Elémens de Physiologie*, la nature de ce sel est encore très-douteuse. Ce sel est fixe au feu; du reste, il a assez le caractère du sel marin & d'un sel lixiviel, de sorte qu'il paroît mêlé de l'un & de l'autre. Il dit qu'il fait effervescence avec les acides, qu'il tombe en *deliquium* à l'air, & qu'il ne décrépité point. On le trouve même dans les animaux qui ne mangent point du tout de sel marin.

On y démontre aussi la présence du sel marin, non-seulement par des expériences décisives tirées de la réaction & de la dé-

composition, mais encore par la crySTALLISATION. Boyle en a précipité l'argent en lune cornée, & en a fait de l'eau régale avec de l'eau forte. Enfin on a retrouvé ce sel, non-seulement dans le sang brûlé ou séché, mais encore dans les cendres des chairs, des cornes, des os, de l'urine & du lait de différens animaux. On a même calculé les proportions, & l'on a trouvé qu'il abonde dans certaines maladies comme dans la goutte, suivant l'observation de Pinelli, qui a obtenu d'une livre de sang d'un gouteux, une demie dragme de sel, c'est-à-dire vingt fois plus que n'en a retiré Barchusen.

Mais il ne s'agit ici que des sels qu'on retire du sang, après qu'il a subi la torture du feu.

Il n'en est pas de même du sang en nature, dit M. Haller. Pas une expérience ne prouve qu'il y ait aucun sel pur & séparé dans ce fluide. Ni l'odeur, ni l'effervescence avec les alcalis, ni le goût, ni aucun autre caractère ne nous font voir qu'il soit acide; on démontre tout aussi peu qu'il soit de nature alcaline. Il ne fait effervescence avec aucun acide, si ce n'est avec l'huile de vitriol qui, s'échauffant considérablement, même avec l'eau & la glace, fait voir manifestement que cette effervescence ne prouve rien. Il ne précipite pas

les substances que les acides tiennent en dissolution. Enfin il n'altère point les couleurs des végétaux. On n'a qu'un seul exemple encore fort incertain du sang d'un gouteux, qui verdit le syrop de violettes.

D'un autre côté, M. Haller croit que le sang approche de la nature alcaline, de sorte que, réduit en consistance d'extrait par une douce évaporation, il tend un peu à l'alcalescence. L'eau dans laquelle on lave les grumeaux donne des signes d'alcali, selon M. de Haen, & le sang séché fait effervescence avec les acides. Il s'ensuit de ce peu de mots, que M. de Haen est de tous les auteurs celui qui a le mieux vu.

Mais, soit que ces auteurs n'aient fait ces expériences, pour ainsi dire, qu'en passant, & qu'il n'y aient pas mis cet ordre & cette suite qui sont nécessaires pour convaincre, & porter les faits jusqu'à la démonstration, soit enfin qu'il y ait un tems & un point de maturité pour les vérités physiques, comme pour d'autres choses, il est toujours vrai de dire qu'il n'y a jusqu'ici rien d'arrêté là-dessus, & que la présence d'un sel lixiviel, dans le sang & la sérosité des animaux est encore presque aussi peu claire, que la manière dont ce sel y est contenu, est ignorée.

Je rends pourtant, & de grand cœur, justice à ces hommes célèbres qui m'ont

dévançé dans l'examen de ce fluide. Je sens combien les premiers pas sont difficiles à faire dans la carrière des sciences ; & pour avoir établi une bonne culture dans une terre nouvelle , on n'en doit pas moins le tribut de reconnoissance à ceux qui l'ont déjà défrichée.

Il s'agit donc maintenant d'examiner 1^o s'il y a un véritable sel alcali ou lixiviel dans le sang de l'homme & des animaux.

2^o De voir de quelle nature est ce sel ; est-ce l'alcali fixe des plantes ou végétal , ou bien le natrum ou la base de sel marin ?

3^o Enfin, ce sel y est-il dans un état de combinaison , en sorte qu'on ne puisse l'y démontrer qu'après la décomposition du sang ; ou plutôt n'est-il pas simplement en dissolution dans la sérosité ? C'est sur quoi l'expérience va nous instruire.

§. I. La sérosité du sang humain & des quadrupèdes, l'eau des hydropiques, comme dans l'ascite, dans l'hydrocèle, &c. ont, comme on sçait, les propriétés suivantes.

1^o D'être coagulées par la plûpart des acides.

2^o De l'être aussi par l'ébullition, comme le blanc d'œuf.

3^o D'être miscibles à l'eau, de prendre corps & de clarifier les liqueurs , comme fait le blanc d'œuf.

4^o De verdir le syrop de violettes aussi sensiblement qu'une eau qui contient un peu d'alcali fixe.

§. II. On sçait encore que la sérosité du sang humain & des quadrupèdes, distillée au bain-marie, ne donne que de l'eau qui a une légère odeur, propre à chaque sécrétion animale. Cette eau n'altère nullement la couleur du syrop de violettes ; preuve qu'elle ne contient point d'alcali volatil, & que la propriété de verdir le syrop de violettes, qui se manifeste dans la sérosité, n'est pas due à l'alcalescence ni à l'alcali volatil de cette liqueur, comme l'ont cru des auteurs, mais bien à un alcali fixe.

Après la distillation au bain-marie, il reste une matiere sèche, fragile, plus ou moins colorée, qui a l'apparence d'une colle-forte, mais qui en differe en plusieurs choses, 1^o en ce qu'elle se dissout très-difficilement dans l'eau ; 2^o en ce qu'elle contient de l'alcali fixe, ou *natrum* libre & non combiné ; du moins s'il y en a de combiné avec les autres parties qui constituent la sérosité, ce doit être fort peu de chose.

§. III. La sérosité du sang humain & des quadrupèdes séchée au bain-marie, fait une matiere qui ressemble à la colle-forte. § II. Si on garde cette matiere dans un bocal fermé d'un simple papier, elle reprend de

l'humidité, se ramollit un peu & n'est plus cassante. Au bout de six à huit mois, une année; on observe à sa surface une légère efflorescence saline. C'est une vraie base du sel marin ou *natrum*, qui verdit le syrop de violettes, & fait effervescence avec les acides, pourvu qu'on en ait assez ramassé pour faire ces expériences.

§. IV. L'eau des hydropiques n'est, comme on sçait, qu'un épanchement ou une infiltration de la sérosité du sang. Cette liqueur présente les mêmes phénomènes que celle du §. III.

§. V. Si on prend de la sérosité du sang humain, de celui des quadrupèdes, de l'eau des hydropiques, de l'eau d'une hydrocèle, la quantité, par exemple, de cinq ou six livres, qu'on les étende de deux parties d'eau distillée, dans laquelle on aura mis depuis six gros jusqu'à une once d'acide vitriolique ordinaire, qu'on mêle bien la sérosité avec cette eau acidule, qu'on sèche le tout au bain-marie, & qu'après la dessiccation, on passe plusieurs fois de l'eau bouillante sur le résidu, ces lotions sont légèrement acides; qu'on sature ensuite avec de la craie la surabondance de l'acide vitriolique, qu'on filtre la liqueur & qu'on évapore soigneusement au bain-marie, on obtient un vrai sel de Glauber.

On pourroit m'objecter que l'acide vi-

trique que j'ai employé dans mon expérience, étoit à la vérité affoibli par la grande quantité d'eau & par la sérosité; mais que par l'évaporation & la dessiccation de la sérosité, il s'est reconcentré, a réagi sur la sérosité, l'a décomposée, s'est uni à l'alcali fixe qui faisoit partie de la composition de la sérosité, & a formé le sel de Glauber; & que, par conséquent, l'alcali fixe n'est point simplement mêlé à la sérosité. Les deux expériences suivantes vont servir de réponse à cette objection, & prouver évidemment que l'alcali fixe ou *natrum* est simplement mêlé à la sérosité, comme de l'alcali fixe à de l'eau.

§. VI. Si on mêle à la sérosité l'eau dans laquelle on a mis de l'acide vitriolique, & qu'on fasse prendre cinq ou six bouillons à ce mélange, la sérosité se coagule. Qu'on mette ensuite le tout à filtrer sur une toile, une partie de l'eau passe. Cette eau, après en avoir saturé l'excès d'acide avec de la craie, & l'avoir refiltrée, étant évaporée au bain-marie avec soin & précaution, donne un vrai sel de Glauber. On ne pourra pas objecter ici la réaction de l'acide vitriolique sur la sérosité.

§. VII. Si on prend cinq ou six livres de sérosité ou d'eau d'hydropique, qu'on y mêle la même quantité de vinaigre distillé, qu'on évapore le tout au bain-marie,

& que l'on fasse des lotions avec de l'eau distillée, qu'on filtre, qu'on évapore la liqueur jusqu'à un certain point, & qu'on acheve l'évaporation à l'air, on obtient de beaux cristaux de terre foliée à base de sel marin ou *natrum*.

§. VIII. Ces deux dernières expériences des §. VI & VII prouvent donc que la base du sel marin ou *natrum*, est non-seulement dans la sérosité du sang humain, mais qu'elle est encore, ainsi que le sel marin & le sel fébrifuge de Sylvius, dans toute la masse du sang, c'est-à-dire dans la sérosité & dans la partie rouge, & que ces substances y circulent sans être combinées; du moins s'il y en a dans l'état de combinaison, c'est fort peu de chose. Je démontrerai par d'autres expériences, s'il y a une portion d'alcali fixe ou *natrum* qui soit combinée dans la sérosité.

§. IX. La sérosité du sang des quadrupèdes donne exactement les mêmes résultats, & présente les mêmes phénomènes par le même analyse, avec cette différence pourtant qu'elle contient, ce me semble, toujours une quantité plus considérable d'alcali, que la sérosité du sang humain.

J'ai dit que le *natrum* étoit simplement en solution, non-seulement dans le sang entier, mais particulièrement dans la sérosité. Cependant, en distillant au bain-marie,

76 EXPÉRIENCES SUR LE SEL, &c.

soit le sang entier, soit la sérosité seule, cet alcali ne se manifeste point & n'a pas d'action, ou du moins très-peu sur les autres principes, puisqu'on a souvent observé que le phlegme, qui monte en grande quantité, n'altère point le syrop de violettes; mais je m'arrête ici. Je me propose de donner plus en détail dans une dissertation particulière, l'analyse complète des trois principes qui constituent le sang; sçavoir, la partie rouge, la lymphe ou partie fibreuse, & la sérosité.

S U I T E

Des remèdes proposés contre les Vers stongles, & Observations relatives.

9^o M. Le Marie, ancien chirurgien des hôpitaux du roi dans l'Inde, & chirurgien-major de la marine, attaché au département de Nantes; m'a adressé la Lettre suivante, en date du 8 Mai.

» L'humanité m'a toujours guidé, c'est
» pourquoi je me presse de secourir le ma-
» lade; &, pour l'engager à avoir de la
» confiance dans le traitement que je vais
» prescrire, je lui dirai que la semaine der-
» nière j'ai traité un maréchal, mon voisin,
» âgé d'environ trente ans, qui tenoit cette
» maladie de sa nourrice, & qu'il avoit été

SUITE DES REMÈDES PROPOSÉS, &c. 77

» traité par plusieurs médecins & chirurgiens sans en avoir pu guérir. Il vint me voir, & je remarquai les yeux d'un blanc de lait. Je lui fis tirer la langue qu'il avoit blanche; il avoit le pouls fréquent; ces vers l'éveilloient la nuit pour vomir de la pituite; il avoit le cœur toujours embarrassé, & avoit un mal-aïse dans tout le corps. Le ventre lui faisoit souvent mal, je lui dis qu'il falloit au moins quinze jours de traitement sans interruption; l'envie de guérir à cet âge le déterminâ.

PREMIER REMÈDE.

R̃. *Quinquina*,
Rhubarbe,
Semen-contra, aa. ʒj.

» réduits en poudre très-fine que vous ferez bouillir dans chopine d'eau, avec ʒj crème de tartre; réduire le tout à moitié, & ayez bien soin de remuer les poudres pendant qu'elles cuiront; quand la décoction sera refroidie, passez cette décoction par un linge fin & serré, vous la mêlerez ensuite avec quatre cuillères de suc épuré d'oseille ou de pissen-lit, ou de chicorée sauvage; on fait tiédir le tout si l'on veut, & on le prend le matin, en une dose, & on se conduit comme ayant pris médecine: chaque fois

78 SUITE DES REMÈDES PROPOSÉS

» qu'on va, on prend un gobelet de bouil-
 » lon clair rafraîchissant, fait avec un jarret
 » de veau, dans lequel on met une ou deux
 » cuillerées de suc épuré chaque fois qu'on
 » en prend. On prend ce remède trois
 » jours de suite si cela se peut; si le malade
 » se trouvoit fatigué, il mettra un jour d'in-
 » tervalle; à la dernière prise, il observera
 » la quantité de vers qu'il rendra.

» Le quatrième jour, il prendra le deu-
 » xième remède suivant:

R^j. *Quinquina*,
Semen-contra, aa. ʒj.

» réduits en poudre fine délayé dans de
 » l'eau avec un peu de syrop des cinq ra-
 » cines ou de limon, & prendra deux heures
 » après un bouillon avec les sucs épurés &
 » ʒj de crème de tartre.

» On tiendra cette conduite tant que le
 » malade rendra des vers; s'il cesse d'en
 » rendre deux jours de suite, on donnera
 » le premier remède le jour suivant, parce
 » qu'il en reste quelquefois de morts; par ce
 » moyen on les expulse: on laissera le malade
 » un mois tranquille, à moins qu'il ne res-
 » sente quelques mal-aîses. Le malade cité
 » ci-dessus a été guéri en onze jours, & a
 » rendu vingt-deux vers, dont trois d'un
 » pied de longueur, le moindre de cinq
 » pouces.

CONTRE LES VERS STRONGLES. 79

» Je ne prescris aucun régime, le médecin du malade le prescrira, il faut qu'il soit fortifiant, c'est pourquoi je fais prendre un peu de vin à midi, le soir un potage, comme j'ai lieu de penser que le malade est dans un état chronique. Je ne prescris aucuns remèdes généraux, je les crois inutiles.

» La meilleure preuve que je puis vous alléguer en faveur de ma méthode, est mon désintéressement. Je n'exige du malade, que lorsqu'il sera guéri, il rende son traitement public. Je prie le médecin de ne rien ajouter au traitement, ce qui mettroit ces remèdes, vraiment utiles, dans l'oubli, dans le cas où est la misère du peuple, qui vit de si mauvais pain, que cette maladie est générale dans les provinces, & principalement dans les nôtres. »

10° Un anonyme propose les remèdes suivans comme infallibles, & éprouvés depuis un grand nombre d'années contre les vers strongles.

I. Purgation anthelminthique pour un adulte.

*Prenez de Semen-contrà entier & récent,
de Raclure de Corne-de-Cerf nouvelle,
de Tablettes de Citron fraîches,
de chaque une demi-once.*

80 SUITE DES REMÈDES PROPOSÉS

» Faites bouillir le semen-contrà & la corne-
» de-cerf dans deux verres d'eau réduit à
» un. Passez la décoction , & dans la cola-
» ture dissolvez les tablettes de citron.

II. *Emplâtre vermifuge.*

» Prenez un demi-gros de mercure revivifié,
» du cinnabre & bien purifié ; éteignez-le
» en le triturant avec deux onces de fiel de
» bœuf que vous y mêlerez peu à peu.
» Ensuite ajoutez deux gros de vieille thé-
» riacque, un gros d'aloës, une tête d'ail
» mondée, des feuilles d'absinthe & de ta-
» néfie, de chaque une demi-poignée.

» Pilez le tout pour le réduire en forme
» d'onguent, ou en consistance de cata-
» plasme : partagez-le en deux parties égales.

III. *Vin contre les Vers.*

Prenez une pinte de vin blanc foible
& mûr.

» Mettez infuser pendant quarante-huit
» heures avant d'en faire usage ,

Une tête d'ail pelée & écrasée.

*Une demi-poignée de feuilles sè-
ches d'Absinthe.*

Deux gros de semen-contrà entier.

*Deux gros de graine de Génivière
concassée.*

» On met sur sur le goulot de la bou-
» teille

CONTRE LES VERS STRONGLES. 82

» teille un morceau de mouffeline pour
» verser le vin, afin qu'il n'entraîne rien.

Usage de ces remèdes.

» On aura deux morceaux de peau de
» gaud ou de toile à demi-usée, l'un de
» forme triangulaire pour le creux de l'es-
» tomac, l'autre rond pour le nombril ; on
» y étendra l'espece d'onguent ci-dessus ;
» on les appliquera aux endroits indiqués,
» & on les y maintiendra avec le bandage
» de corps & le scapulaire.

» Le lendemain de cette application, on
» prend la potion anthelminthique, pendant
» l'effet de laquelle on se comporte comme
» dans celui d'une autre médecine, s'y
» étant d'ailleurs préparé la veille par beau-
» coup de limonade légère, une demi-
» diète, & quelques lavemens du lait coupé
» & de sucré.

» Pendant huit jours après cette purga-
» tion, on prend tous les matins, à jeun ;
» plein un verre à vin de liqueur du vin
» contre les vers, & dans la journée deux
» gobelets d'eau de citron.

» Le huitieme jour on réitere les lave-
» mens, & l'on renouvelle l'application
» des cataplasmes ou emplâtres. Le neu-
» vieme, on reprend la potion anthelmin-
» thique, & l'on se conduit ensuite comme
» après la premiere.

82 SUITE DES REMÈDES PROPOSÉS

» On peut répéter ces remèdes jusqu'à
» trois fois. Une expérience de plus de qua-
» rante ans a mis le sceau à leur efficacité, &
» il y en a vingt au moins, que le praticien
» qui les communique s'en est assuré par la
» sienne propre. On leur a même vu ex-
» pulser deux vers solitaires. On en pro-
» portionne la dose à l'âge, &c. »

11^o M. Urvoy, maître en chirurgie à
Nozay, près Nantes, m'a adressé dans une
Lettre du 23 Mai, la méthode suivante.

» Je donne d'abord le soir, demi-once
» huile d'amande douce, une once de syrop
» diacode, deux onces eau de pourpier,
» le tout en une prise ; le lendemain matin
» je donne semen-contra, vingt-quatre
» grains ; rhubarbe, quinze grains ; jalap en
» poudre, dix grains ; le tout incorporé, que
» l'on prend en bols, & un bouillon par-
» dessus ; le soir suivant, même potion que
» le précédent.

» Ces remèdes ne sont que pour indis-
» poser les vers & les étourdir, si l'on peut
» parler ainsi, le suivant est pour expulser
» sur le champ par le vomissement & par
» les selles, non-seulement les vers, mais
» encore leurs œufs ou petits, & l'humeur
» gluante dans laquelle ils les déposent. Pre-
» nez tartre stibié, quatre grains ; sel d'Ep-
» som, trois gros ; sucre, six gros ; faites

CONTRE LES VERS STRONGLES. 83

» bouillir le tout dans eau commune,
 » douze onces, un *miserere*; partagez ce
 » remède en trois prises égales; donnez la
 » première le matin à jeun, la seconde une
 » heure après, plutôt ou plus tard suivant
 » la disposition du malade à vomir, l'on
 » donne la troisième si les deux premières
 » ne font pas vomir suffisamment, où on
 » la mêle dans l'eau tiède & sucrée, que
 » l'on doit faire boire copieusement au
 » malade pour faciliter les évacuations haut
 » & bas.

» Le soir du même jour l'on prend un
 » julep anodin, le lendemain l'on fait bouillir
 » dans une pinte d'eau, un moment même
 » quantité de tartre stibié, de sel d'Epſom &
 » du sucre, que ci-devant; l'on partage ce re-
 » mède en quatre parties, pour en prendre
 » une tous les matins en deux prises éga-
 » les, froides, à une heure de distance,
 » & tous les soirs vingt-quatre grains de pou-
 » dre à vers en bols, avec le syrop diacode,
 » & même quelques gouttes anodines.

» Ce remède m'a constamment réussi;
 » j'aime mieux ne citer personne, que de
 » citer tous ceux à qui je l'ai adminis-
 » tré avec succès, même cette année. Les
 » vers dans l'estomac occasionnent souvent
 » une douleur à l'orifice supérieur de cet
 » organe, qu'on seroit tenté de prendre
 » pour une inflammation & une toux vive

84 SUITE DES REMÈDES PROPOSÉS

» & fréquente qu'on attribuerait à une affec-
 » tion de la poitrine ; c'étoit les cas où se
 » trouvoit mon épouse lorsque je lui admi-
 » nistrai ce remède au commencement du
 » mois d'Avril dernier, elle étoit accouchée
 » du 19 Février précédent ; quelque tems
 » après, elle fut attaquée d'une fièvre-tierce
 » accompagnée d'accidens , qui me firent
 » soupçonner un épanchement de lait dans
 » le sang , la fièvre se dissipa , & , malgré
 » cela , ma femme étoit languissante. Elle
 » ressentoit une grande douleur qu'elle in-
 » diquoit au creux de l'estomac ; elle avoit
 » toujours , disoit-elle , un morceau au fond
 » de la bouche , qu'elle ne pouvoit avaler,
 » ce qui la gênoit beaucoup. Elle touffoit
 » si vivement, qu'elle s'imaginait être pul-
 » monique ; elle avoit l'air triste , le regard
 » languissant ; elle se chagrinoit & pleuroit
 » en mon absence ; je ne pouvois la per-
 » suader que sa maladie étoit l'effet des vers
 » dans l'estomac , que si elle vouloit pren-
 » dre les remèdes que je donnois aux au-
 » tres , même à nos enfans , elle en ren-
 » droit par la bouche ; elle s'y détermina
 » enfin , & le succès confirma ce que je lui
 » avois prédit ; car elle rendit par haut &
 » par bas quantité de vers ; la prétendue
 » inflammation d'estomac & de poitrine qui
 » la chagrinoit , disparut aussitôt ; la gaieté
 » & la santé revinrent.

CONTRE LES VERS STRONGLES. 85

» Je pourrois dire quelque chose à l'é-
» gard de plusieurs enfans que j'ai ouverts,
» soupçonnés d'être morts par l'effet des
» vers, deux avoit fait un long usage d'eau
» de fougere & autres fameux vermifuges,
» l'un avoit seulement dans la vésicule du
» fiel quantité de petits vers vivans ; ainsi la
» bile n'est pas un poison pour eux ; le se-
» cond avoit une hydropisie vertébrale
» qu'on ne soupçonnois point, &c. Je dirai
» un jour quelque chose de l'un & de l'au-
» tre, ainsi que de gros escarabées que j'ai
» trouvés vivans l'an dernier, en grand
» nombre, dans une bouteille d'élixir de
» vie ; ainsi les spiritueux & les amers, ré-
» putés les plus grands vermifuges, ne sont
» pas à toutes épreuves. »

12^o M. de Lépinier, docteur en médecine de la faculté de Caën, résidant au château de Lanloup, près Saint-Brieux en Bretagne, m'a écrit pour m'annoncer qu'il possédoit un remède qui lui avoit réussi lorsque tous les autres avoient manqué, il le fera passer à la personne qui m'a envoyé l'avis inséré dans le Journal d'Avril dernier, si elle le desire ; pour cet effet, il faudra lui écrire en droiture.



OBSERVATION

*Sur une Tumeur anévrysmale à l'avant-bras ;
par M. BOURIENNE, chirurgien major
des armées du roi, de l'hôpital royal mi-
litaire de Saint-Omer, &c. en Corse.*

Le 22 Juin 1772, on apporta à l'hôpital militaire de Bastia, le nommé Vive-Lamour, soldat au régiment de Quercy, lequel avoit reçu deux coups de bayonnette, l'un à la partie antérieure & latérale droite de la poitrine, non pénétrant ; l'autre à l'avant-bras gauche, entrant vers la partie inférieure & interne pris de l'extrémité cubitale, & pénétrant obliquement dans les muscles jusqu'à la partie moyenne supérieure, où l'extrémité de la bayonnette étoit parvenue sous la peau sans la traverser. Je remarquai dans cet endroit une tumeur plate & échimosée ; la face interne de l'avant-bras se gonfla & forma une tumeur oblongue assez considérable, accompagnée de battemens qui répondoient aux pulsations artérielles : la plaie étoit sans hémorragie.

Les accidens qui accompagnoient la tumeur ne me laisserent aucun doute sur son caractère ; je la jugeai anévrysmale, & procédai, en conséquence, aux moyens d'en arrêter l'augmentation. Je plaçai une com-

presse languette sur le trajet de l'artère brachiale, qui fut recouverte d'une autre, de façon que la compression fut graduée de la partie supérieure vers le plis du bras; le tout fut soutenu par un bandage propre à remplir l'indication que je me proposois, qui étoit de ralentir le cours du sang successivement jusqu'à la tumeur : la plaie fut pansée simplement, & la tumeur recouverte de compresses graduées imbibées d'eau-de-vie camphrée & ammoniacée, & légèrement comprimée par un bandage. Le sujet étant jeune, je tournai mes vues du côté des saignées; j'en fis faire assez brusquement deux, dont les effets furent secondés par une diète sévère, par des tisanes émulsionnées, des lavemens émolliens, afin d'affoiblir le malade & de diminuer ainsi la force de la vélocité de la circulation, & par-là d'empêcher la tumeur anévrismale de croître. L'avant-bras fut arrosé souvent avec l'eau-de-vie dont j'ai fait mention ci-dessus. Le lendemain, la douleur que le blessé éprouvoit étoit moins vive; mais un pouls dur & fréquent me déterminèrent à réitérer la saignée, les mêmes remèdes, soit topiques ou internes, furent continués, & la tumeur ne me parut point acquérir plus de volume; le troisième jour, je levai l'appareil de l'avant-bras, la tumeur étoit un peu diminuée, le malade ne sentoît que très-peu

de douleur, mais les pulsations se faisoient encore sentir facilement, ce qui fut remarqué par beaucoup de chirurgiens; l'échymose avoit augmenté, différentes taches noires & jaunes m'annonçoient que le sang extravasé commençoit à se résoudre, & que j'obtiendrois par les moyens employés une prompte résolution: la plaie commençoit à suppurer, mais en petite quantité; les mêmes remèdes furent continués, ainsi que le bandage, la suite du traitement a été le même; l'échymose s'est augmentée chaque jour, & la tumeur a diminué de volume; en trois semaines, le blessé a été entièrement guéri.

L'accroissement subit de la tumeur, les battemens sensibles qui se faisoient sentir, n'ont laissé aucun doute sur son caractère; l'instrument dans son trajet avoit divisé une des artères de l'avant-bras, il est probable que c'étoit la cubitale; il n'est pas facile de décider l'endroit où elle étoit divisée; si des observations antérieures sur de pareilles tumeurs ne m'avoient pas appris qu'il ne faut jamais se presser de faire des incisions pour mettre l'artère divisée à découvert & employer la ligature, j'aurois suivi dans ces sortes de cas les préceptes recommandés par plusieurs auteurs.

Je sçai que tous les praticiens ne pensent pas comme moi; ils recommandent dans

les premiers tems de mettre l'artere à découvert & d'en faire la ligature ; mais est-il toujours prudent & facile de mettre ce moyen en usage , sur-tout dans l'anévrisme faux ? L'incertitude de l'endroit où l'artere se trouve lésée , le délabrement qu'il faudroit faire , le peu de succès qu'on pourroit avoir en faisant la recherche du vaisseau , doit faire employer de préférence une compression méthodique , & j'ose assurer que ce n'est point un tatonnement cruel ni effrayant pour le malade : je pourrois citer plusieurs observations où des chirurgiens habiles ont éprouvé l'inutilité des incisions pour découvrir l'artere divisée ; ils ont été obligés d'avoir recours à la compression , moyen qui devient alors insuffisant , & conduit souvent en peu de tems le blessé à la mort , tout chirurgien instruit doit en sentir la raison. Ai-je besoin d'avertir que je ne parle ici que de la division d'une des arteres de l'avant-bras ou de la jambe , produite par un instrument aigu , comme épée , bayonnette , &c.

Il n'en est pas de même des plaies faites par armes à feu , le délabrement , qui en est l'effet , permet presque toujours d'employer la ligature , lorsqu'il y a un artere de divisé , & souvent est-on forcé d'employer les moyens de compression avant que d'en venir à ce premier , c'est-à-dire la ligature.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

M A I 1773.

THERMOMÈTRES.				BAROMÈTRES.		
Jours du mois.	A 6 h. du mat.	A 2 h. & demie du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pour. lig.	A midi. pour. lig.	Le soir. pour. lig.
1	9	12	6	27 10	27 10	27 10 $\frac{1}{2}$
2	5 $\frac{1}{4}$	12 $\frac{1}{4}$	7 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{4}$	27 11	27 11
3	7	11 $\frac{1}{4}$	6 $\frac{3}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
4	5	12 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
5	4	10 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	28 1	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
6	4 $\frac{1}{4}$	10 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	28	27 11	27 9 $\frac{1}{2}$
7	5 $\frac{1}{4}$	11 $\frac{1}{4}$	5 $\frac{1}{2}$	28 9	27 10	28
8	5	13	9 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1	28 $\frac{1}{2}$
9	9	14 $\frac{3}{4}$	10 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{3}{4}$	27 9 $\frac{1}{2}$
10	11	13	8 $\frac{1}{4}$	27 9	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$
11	8 $\frac{1}{4}$	12	7	27 8 $\frac{1}{2}$	27 9	27 11 $\frac{1}{2}$
12	7	11	7	28	28 1	28 1 $\frac{1}{4}$
13	6	12 $\frac{1}{2}$	9	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	27 11 $\frac{1}{2}$
14	9 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 9	27 9
15	12 $\frac{3}{4}$	16 $\frac{3}{4}$	11 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 9
16	11 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{4}$	12	28	28	28
17	11 $\frac{1}{4}$	20	14	28	27 11	27 11
18	16	22 $\frac{1}{4}$	16 $\frac{1}{2}$	27 11	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10
19	15 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{4}$	17 $\frac{1}{4}$	27 8 $\frac{1}{4}$	27 8	27 7 $\frac{1}{2}$
20	14 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{4}$	13	27 7	27 9	27 10
21	13	19 $\frac{1}{2}$	14	27 11	27 11	27 11 $\frac{1}{2}$
22	14 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	14	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11
23	13	16 $\frac{1}{4}$	14	27 10 $\frac{3}{4}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
24	12	17 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{3}{4}$	27 10	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9
25	12 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{3}{4}$	27 9	27 9	27 9 $\frac{1}{2}$
26	10 $\frac{1}{2}$	16	10	27 10 $\frac{1}{4}$	27 11	28
27	11	14 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{4}$	28	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$
28	11	14 $\frac{1}{4}$	10 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2 $\frac{1}{4}$
29	9	11 $\frac{1}{4}$	11	28 3	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{4}$
30	10 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{4}$	11 $\frac{1}{2}$	28 4	28 3 $\frac{1}{4}$	28 4

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	O. nuâ. pluie.	O. pluie. nua.	Beau.
2	O. n. pet. pl.	O. nuages.	Nuages.
3	O-N-O. nua.	N-O. nuages.	Nuages.
4	N. b. nuag.	N. pluie, nua.	Nuages.
5	N. nuages.	N. nuages.	Nuages.
6	N. nuages.	N. nuages.	Nuages.
7	N-E. couv. v.	N. nuages.	Beau.
8	N. nuages.	O. nuages.	Nuages.
9	S-S-O. pluie, couvert.	S-S-O. c. écl. tonn. pluie.	Beau.
10	S. nuages.	O. pl. grêle.	Beau.
11	S-O. c. pluie.	S-O. pl. grêle.	Nuages.
12	O. cou. pluie.	N. couvert.	Nuages.
13	N. léger nua.	N. nuages.	Nuages.
14	E. couv. pl.	O. pluie. nua.	Couvert.
15	S-O. nua. pl.	S-S-O. pluie.	Couvert.
16	O. c. pet. pl.	O. pet. pl. n.	Nuages.
17	S. nuages.	E. nuages.	Ecl. tonn. pl.
18	S-E. nuâges.	S. nuages, pl.	Couvert.
19	O. cou. pluie.	N-N-O. pluie.	Couvert.
20	S. couv. pluie.	S. nuages.	Nuages.
21	O. couvert.	O. nuag. gr. pluie, tonn.	Nuages.
22	O. couvert.	S-O. nuages.	Nuages.
23	O-S-O. c. pl.	S-O. pl. nua.	Pluie.
24	O. nuages.	O. nua. pluie.	Couvert.
25	S-O. couv. pl.	S-O. pluie. n.	Couvert.
26	S-S-O. nuag.	S-O. couv. pl.	Beau.
27	S. couv. pluie.	S. pluie, nuag. vent.	Pluie.
28	O. cou. vent.	N. couv. vent.	Beau.
29	N. couvert.	N-N-E. nuag.	Nuages.
30	N. nuages.	N-N-E. nuag.	Beau.

92 OBS. MÉTÉOR. FAITES A PARIS.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 22 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de 4 degrés au-dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de 18 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 4 lignes; & son plus grand abaissement, de 27 pouces 7 lignes. La différence entre ces deux termes est de 9 lignes.

Le vent a soufflé 10 fois du N.

2 fois du N-N-E.

1 fois du N-E.

2 fois de l'E.

1 fois du S-E.

5 fois du S.

3 fois du S-S-O.

6 fois du S-O.

1 fois de l'O-S-O.

12 fois de l'O.

1 fois de l'O-N-O.

1 fois du N-O.

1 fois du N-N-O.

Il a fait 8 jours, beau.

27 jours, des nuages.

18 jours, couvert.

3 jours, du vent.

20 jours, de la pluie.

2 jours, de la grêle.

3 jours, des éclairs & du tonnerre.

*MALADIES qui ont régné à Paris;
pendant le mois de Mai 1773.*

On a continué d'observer de fausses pleurésies & péripneumonies; & la fièvre putride qui avoit

commencé à se manifester le mois dernier a été observée pendant tout le mois, ainsi que les petites-véroles.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois d'Avril 1773;
par M. BOUCHER, médecin.*

La température de l'air a été assez favorable ce mois, la liqueur du thermomètre s'étant constamment maintenue à quelques degrés au-dessus du terme de la congélation, si ce n'est les trois premiers jours du mois. Elle a même été observée, quelques jours de bon matin, à la hauteur de 8 degrés au-dessus de ce terme; & le 21, elle s'est portée dans l'après-diner à celui de $13\frac{1}{2}$ degrés.

Du 3 au 20, il y a eu des pluies modérées, qui étoient desirées pour les champs nouvellement ensemencés.

La hauteur du mercure dans le baromètre a varié; mais il a été toujours observé, du 1^{er} au 22, au-dessous du terme de 28 pouces.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de $13\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 2 degré au-dessus du même terme. La différence entre ces deux termes est de $12\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $2\frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 3 lignes. La différence entre ces deux termes est de $11\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du Nord.

3 fois du Nord vers l'Est.

2 fois de l'Est.

94 OBS, MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

2 fois du Sud vers l'Est.

6 fois du Sud.

9 fois du Sud vers l'Ouest.

5 fois de l'Ouest.

6 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 22 jours de tems couvert ou nuageux.

15 jours de pluie.

2 jours de neige.

2 jours de grêle.

1 jour, du tonnerre.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité au commencement du mois, & de la sécheresse à la fin.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois d'Avril 1773.

Les maladies aiguës ont été moins graves & moins dangereuses dans le cours de ce mois que dans les mois précédens. Peu de personnes ont succombé aux fièvres continues qui étoient partie putrides, partie inflammatoires. C'est l'effet de la saison renaissante, auquel tems les maladies quelconques sont moins fâcheuses & de moindre durée que dans l'automne & l'hiver. Nous avons néanmoins observé dans nombre de fébricitans un symptôme assez grave, à sçavoir un angine aphteux, qui rendoit la maladie plus rebelle au traitement; & c'est sur-tout dans ceux-ci que la fluxion rhumatismale-goutteuse a été la crise de la fièvre.

La fièvre tierce, qui s'étoit manifestée dès le mois précédent, a étendu son empire dans tout le cours de celui-ci, ce qui est ordinaire à cette saison : elle a attaqué principalement les corps cacochimes. Il étoit bien plus sûr pour le salut des malades, & pour ne pas les exposer à la

MALADIES REGN. A LILLE. 95
récidive, d'incister long-tems sur l'emploi des
remèdes fondans, après celui des remèdes gé-
néraux, que de chasser la fièvre par le moyen
du quinquina.

LIVRES NOUVEAUX.

Chimie expérimentale & raisonnée; Par M.
Baumé, maître apothicaire de Paris, démonstra-
teur en chimie, & de l'académie royale des scien-
ces. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1773, in-8°;
3 vol. prix 18 liv. relié.

Dictionnaire raisonné universel de matiere mé-
dicale concernant les végétaux, les animaux &
les minéraux qui sont d'usage en médecine, leurs
descriptions, leurs analyses, leurs vertus, leurs
propriétés, &c. recueillis de manuscrits originaux,
& des meilleurs auteurs anciens & modernes, tant
étrangers que de notre pays; avec une Table
raisonnée de tous les noms que chaque pays a
donné aux mêmes végétaux, animaux & miné-
raux. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1773, in-8°,
4 vol. prix 24 liv. relié.

Gazette de santé, contenant les nouvelles dé-
couvertes sur les moyens de se bien porter, &
de se guérir quand on est malade, par un doc-
teur-régent de la faculté de médecine de Paris.
(M. Gardane.)

Cette Gazette paroîtra une fois par semaine,
à commencer du premier Juillet prochain, &
fera d'une demi-feuille chaque fois. Le prix de
l'abonnement sera de neuf livres douze sols, franc
de port, pour Paris & pour la province. On
souscrit à Paris, chez *Ruault*, libraire, rue de
la Harpe.



T A B L E.

<i>EXTRAIT. Traité des Maladies vénériennes.</i> Par M. Prellavin, gradué de l'université de Paris. Page 3	
<i>Mémoire sur une Maladie épidémique qui règne à Boulogne-sur-Mer.</i> Par M. Daunou, chir. 24	
<i>Lecture de M. Descemont, à M. Roux, médecin, sur les Méthodes de traiter la Goutte sercine.</i> 50	
<i>Observation sur les Fécules ou partie verte des Plantes.</i> Par M. Rouelle, démonstrateur de chymie. 59	
<i>Expériences & Observations sur le Sel qu'on trouve dans le Sang de l'Homme & des Animaux.</i> Par le même. 68	
<i>Suite des Remèdes proposés contre les Vers strongles.</i> 76	
<i>Observation sur une Tumeur anévrysmale à l'avant bras.</i> Par M. Bourienne, chir. 86	
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Mai 1773.</i> 90	
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Mai 1773.</i> 92	
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois d'Avril 1773.</i> Par M Boucher, médecin. 93	
<i>Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois d'Avril 1773.</i> Par le même. 94	
<i>Livres nouveaux.</i> 95	

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Juillet 1773. A Paris, ce 24 Juin 1773.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Monseigneur le Comte
de PROVENCE.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-
ulture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

A O U S T 1773.

TOME XL.



A P A R I S,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M^{re} le
Comte de PROVENCE, rue des Mathurins,
hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

A O U S T 1773.

E X T R A I T.

Dictionnaire raisonné universel de Matière médicale concernant les Végétaux, les Animaux & Minéraux qui sont d'usage en médecine ; leurs descriptions, leurs analyses, leurs vertus, leurs propriétés, &c. recueillis de manuscrits originaux, & des meilleurs auteurs anciens & modernes, tant étrangers que de notre pays, avec une Table raisonnée de tous les noms que chaque pays a donné aux mêmes végétaux, animaux & minéraux. A Paris, chez Didot le jeune, 1773, in-8°, 4 vol. Prix 24 livres relié.

C E n'est pas sans raison qu'on s'est plaint de la manie qu'on a depuis quelque tems de mettre toutes nos connoissances en Dictionnaire. Cette forme qui

oblige nécessairement à dépecer, si j'ose m'exprimer ainsi, les différentes parties d'une science, à rompre les liaisons qui les enchaînent, n'est propre qu'à flatter la paresse & l'orgueil, à donner des notions superficielles, sans procurer aucune vraie lumière. Il faut convenir cependant qu'il est des sciences qui, n'étant formées que de notions isolées, qu'aucune chaîne ne lie, peuvent sans inconvénient être présentées sous cette forme; telle est cette branche de pharmacie qu'on désigne communément sous le nom de Matière médicale. Les médicamens qui en sont l'objet, sont, comme on le sçait, des substances tirées des règnes végétal, animal ou minéral, capables d'opérer des changemens salutaires dans nos organes ou dans nos humeurs. Quoiqu'il soit possible de réunir ces substances sous quelques divisions générales prises de leurs propriétés communes, il faut convenir cependant qu'elles n'ont point de liaisons nécessaires, & que la plupart de ces propriétés étant relatives à différentes circonstances, & variant avec elles, il n'est pas possible en suivant cette méthode de classer les médicamens d'une manière absolue & déterminée. En effet, on observe tous les jours que, suivant la disposition particulière des malades, une même substance fait vomir l'un, purge l'autre par les selles, n'o-

pere presque aucune évacuation sur cet autre : qu'un même médicament qui purge à une certaine dose , agit par les urines ou par les sueurs , ou n'agit même que comme altérant , si on l'emploie à une dose plus foible. La liaison qu'on voudroit tirer de la composition intérieure de ces substances ne pourroit être que très incomplète , comme les connoissances que nous avons de cette composition , faute d'expériences suffisantes pour la constater.

Le Dictionnaire que j'annonce est précédé d'une introduction , où l'on tâche de donner quelques notions préliminaires de chimie sur les principes constitutifs des substances qu'on emploie comme médicament , sur les différentes préparations qu'on en fait , sur leurs actions. L'auteur traite d'abord de leur action en général , & à ce sujet , il les divise en toniques , relâchans , délayans , atténuans , épaississans , adoucissans : ensuite il passe à leur action particulière , & les divise à cet égard en évacuans & en altérons ; il sous-divise les évacuans en émétiques , en purgatifs , en vermifuges , en carminatifs , en diaphorétiques , en diurétiques , en expectorans , en errhines , en sialogogues , en vésicatoires , en spermatopées , en galactophores , en emménagogues. Il sous-divise les altérons en émolliens , rafraîchissans , anodins , apéritifs , résolutifs ,

repercussifs, échauffans, astringens : enfin, il fait une classe des topiques ; il observe avec raison que les vertus qu'on a attribuées à la plûpart d'entr'eux sont purement imaginaires. En traitant de chacun de ces articles, l'auteur essaye de donner une idée de l'opération, du genre de médicamens qui en fait l'objet : de-là il passe à l'emploi qu'on en fait en médecine ; enfin il donne une liste des substances qui appartiennent à chaque genre. Je suis obligé d'observer que cette introduction qui pourroit être de la plus grande utilité, est peut-être la partie la moins bien travaillée de tout l'ouvrage ; en général, la plûpart des notions qu'on y donne sont peu exactes, & celles qui sont exactes sont mal développées ; il n'y a que le catalogue de chaque genre de médicamens qui m'ait paru fait avec quelque soin.

Les articles qui composent le Dictionnaire sont de deux espèces, les uns sont destinés à faire connoître chaque substance qu'on emploie en médecine comme médicament : on y trouve d'abord une description très-bien faite de la substance, les préparations qu'on en retire, & la manière dont on fait ces préparations ; les vertus qu'on leur attribue, & les cas particuliers où on les a employées avec succès. En général, le plus grand nombre de ces articles

est fait avec très-grand soin, & contient toutes les notions qu'il est nécessaire d'avoir de chaque médicament. Je crois cependant devoir en excepter ceux qui ont pour objet quelques substances minérales, l'antimoine, le mercure, &c. par exemple, dans lesquels il y a beaucoup de notions fausses, même sur les préparations les plus essentielles & les plus usitées en médecine, telles que le tartre stibié, le kermès minéral, &c.

Les articles de la seconde espece ont pour objet les actions des médicamens; on y trouve assez généralement des notions exactes & des observations utiles, de sorte qu'à tout prendre, si ce Dictionnaire n'est pas sans défaut, il peut cependant, en général, être très-utile à tous ceux qui sont dans le cas de faire usage des différens médicamens. Pour faire mieux connoître à mes lecteurs la maniere dont les objets y sont traités, je vais transcrire ici quelques articles. Je commencerai par le mot *absorbant*, pour donner un exemple des articles généraux.

» **ABSORBANS**; *absorbentia medicamenta*. Le règne animal & le règne minéral fournissent beaucoup d'absorbans; on en tire peu du végétal. Ceux de cette classe sont les coraux, & quelques plantes presque marines. »

» Malgré la vertu qu'on a attribuée aux

abforbans , il eft certain qu'elle ne s'étend pas au-delà des premières voies ; puis-que , fans avoir été diffous par un acide , ils ne peuvent être portés dans les veines lactées & les autres vaiffeaux abforbans ; d'ailleurs , devenus terreo-falins par la diffolution qu'en a faite l'acide , ils ne font plus capables d'abforber l'acide qu'on a intention de détruire ; & , en fe mêlant fous la forme faline aux humeurs de la circulation , ils agacent fimplément & très-légèrement les folides , dit Cartheufer ; ils réfolvent un peu les fluides épaiffis en les incifant doucement , les détergent , & ont , par ce moyen , une vertu apéritive , diurétique , à la vérité très-foible , diaphorétique , & même en quelque façon légèrement aftringente ; d'où il paroît qu'on eft dans une très-grande erreur d'imaginer que l'acide , quelquefois difpersé dans la maffe du fang & dans la lympe , puiſſe être entraîné par ces fubſtances anti-acides. »

» Mais dans quels cas ces remèdes font-ils utiles ? c'eſt particulièrement à ceux qui font leur nourriture ordinaire de laitage , de fubſtances farineuſes , de fruits , de légumes , &c. & qui boivent abondamment des vins acides & auſteres , de vieille bière & de ſemblables boiffons : ils conviennent auffi aux enfans qui font encore à la mamelle ; c'eſt une choſe démontrée que le

succès qu'on peut en espérer, regarde seulement les maladies produites par des venins caustiques, des minéraux astringens, ou par une grande quantité de saburre acide & âcre, dans les chaleurs d'estomac ; par exemple, la boulimie, les rapports acides, les fièvres intermittentes, les quotidiennes & quartes, les coliques de ventre des enfans, l'épilepsie des enfans dont la cause est dans l'estomac, les différens vomissemens, la cardialgie, les diarrhées, les dysenteries de toute espèce, &c. Ils peuvent être encore de quelque secours dans les obstructions des viscères, la gravelle, la dysurie, le scorbut, la goutte, le rhumatisme, la coagulation du sang, l'asthme humide, &c. C'est cependant avec beaucoup de réserve, qu'il faut compter sur ces vertus ; ils sont même ordinairement nuisibles, sur-tout si l'on en use pendant long-tems & en grande quantité : aussi Hoffmann recommande-t-il de n'user qu'avec prudence des absorbans. En effet, à l'ouverture des cadavres des enfans, on a remarqué que ceux qui en avoient fait un trop grand usage, avoient l'estomac & les intestins grêles enduits d'une croûte de matiere presque solide. »

» On ne prescrit plus aujourd'hui les absorbans qu'après avoir été plus ou moins empreints de suc de citron, de vinaigre distillé, ou de quelqu'autre liqueur acide

végétale : on leur ôte par-là , finon entièrement , du moins en partie , leur vertu anti-acide ; ils agissent plus sûrement dans des cas douteux , & deviennent par ce moyen résolutifs , astringens , & même diurétiques. Pour les administrer avec sûreté , il faut rejeter les plus grossiers , les plus durs , tels que les pierres qui ne peuvent se dissoudre que par de puissans acides , & n'employer que les plus tendres , capables d'être promptement dissous par les acides végétaux ; sans qu'il soit nécessaire de les mettre digérer dans un lieu chaud , comme les yeux d'écrevisses , les coquillages , &c. »

» Les absorbans , dit M. Vogel , ont quelque chose de terrestre-alkalin ou de salino-alkalin , soit en partie , soit en totalité. Quoi qu'il en soit , de même que les absorbans temperent puissamment les humeurs acides qui sont hors du corps , lorsqu'on les mêle avec elles , ainsi ils paroissent opérer le même effet avec les humeurs de notre corps , lorsqu'elles sont devenues acrimoneuses ; c'est pourquoi s'ils sont purement terreux , ils corrigent les humeurs acides des premières voies : s'ils sont salino-alkalins , en tout ou en partie , ils pénètrent dans la masse du sang , & non seulement ils corrigent sa lenteur , mais ils excitent même quelques sécrétions séreuses. Bien que les absorbans purement terreux soient à peine

capables de pénétrer les vaisseaux lactées, cependant, comme une grande partie d'humeurs séreuses y abonde continuellement, & se porte dans le sang, ils peuvent agir un peu sur elles & les adoucir. »

» Ces remèdes rafraîchissent un peu, en ce que, recevant des particules salino-sulfureuses, ils en rompent l'activité qui provient de la chaleur augmentée; ils emportent par conséquent l'humidité des solides, & accroissent la putridité de la bile. Si ce sont des substances brûlées ou fossiles, elles absorbent plus puissamment les humeurs; si ce sont des substances animales, on leur reconnoît une légère qualité stimulante & résolutive, le feu leur ayant communiqué un caractère salino-alkalin. Quelques absorbans de la classe des animaux contiennent déjà naturellement quelque chose de salin; ceux-ci même sans ustion résolvent un peu les humeurs, & irritent les fibres. »

» On met au nombre des principaux absorbans les coquillages, les pierres d'écrevisses, le crystal de roche préparé, la corne de cerf brûlée, les sels tirés de la cendre des plantes. On en peut faire des remèdes extemporanés. »

L'auteur donne ensuite une liste de quelques substances auxquelles il prétend qu'on reconnoît encore cette propriété: on y trouve d'excellens stomachiques & quel-

ques purgatifs, qui peuvent à la vérité remédier aux incommodités pour lesquelles on prescrit les absorbans, mais dont la manière d'agir est bien différente des absorbans terreux & alcalins. Quoi qu'il en soit, pour donner un second exemple, je vais rapporter en entier l'histoire des deux polygala d'Europe & de Virginie.

» 1^o POLYGALA, ou POLYGALON; herbe à lait. *Polygala officin.* *Polygala vulgaris*, C. B. P. & Tournef. Inst. rei herb. *Polygalon multis*, J. B. *Polygala cærulea*, *purpurea*, *alba*, Tabern. Icon. *Onobrychis tertia purpurea*, Dalecamp Lugd. Hist. *Polygaloïdes*, Haller, Helv. *Polygala floribus imberbibus, sparsis, carinæ apice subrotundo, caule fructicoso, foliis lanceolatis.* Linn. »

» Sa racine est ligneuse, dure, menue, vivace, blanche, verdâtre ou purpurine, d'une saveur amère & un peu aromatique. Il s'en élève à la hauteur d'un demi-pied des tiges grêles, assez fermes, dont les unes sont droites & les autres couchées. Ses feuilles sont alternes, les unes oblongues & pointues, les autres arrondies. Ses fleurs sont petites, disposées en manière d'épi, bleues ou violettes, ou rouges ou purpurines; c'est un tuyau évasé partagé en deux lèvres, dont la supérieure est échancrée & l'inférieure frangée. A chaque fleur succède

un fruit ou capsule aplatie , partagée en deux loges, où sont contenues des graines oblongues. »

» Cette plante se trouve dans les lieux champêtres & montagneux : sa fleur paroît en Mai, Juin & Juillet. »

» Son nom lui vient de ce qu'on croit qu'elle augmente le lait des animaux qui s'en nourrissent. »

» Elle possède à peu près les mêmes vertus que le polygala de Virginie ; elle paroît cependant lui être un peu inférieure en faveur & en efficacité. M. Duhamel s'en est servi avec succès dans la pleurésie ; il a observé qu'elle favorisoit l'expectoration , & qu'elle avoit la propriété de dissoudre la croûte inflammatoire du sang. On la donne en poudre à la dose d'un demi-gros. »

» 2^o POLYGALA DE VIRGINIE, *Polygala caule simplici erecto foliis ovato-lanceolatis, alternis, integerrimis, racemo terminatrice erecto.* Gronov. Virgin. *Polygala floribus, imberbibus, spicatis, caule erecto, herbaceo, simplicissimo, foliis lato-lanceolatis.* Linn. Amœnit. acad. »

» Sa racine, (nommée en anglois *the rattle-snake root* ; & en françois , *racine contre la morsure du serpent à sonnettes*, ou *seneka*,) est vivace, longue de quatre ou cinq pouces, de la grosseur du petit doigt,

tortueuse, branchue, garnie dans toute sa longueur d'une côte saillante; jaunâtre en dehors, blanche en dedans, d'une saveur âcre, un peu amère & légèrement aromatique; ses tiges sont en grand nombre, les unes droites, les autres couchées à terre, cylindriques, point branchues, lisses, faibles, & longues environ d'un pied. Ses feuilles sont alternes, ovales, terminées en pointe, lisses, presque sans pédicule; de l'extrémité de chaque feuille sort un petit épi de fleurs, semblables à celles du polygala ordinaire, mais plus petites, alternes & sans pédicule. »

» Sa saveur, dit M. Vogel, est d'abord farineuse, ensuite un peu acide & d'une âcreté brûlante, qui occasionne au gosier un resserrement, accompagné d'une légère toux. Il y a très-long-tems que sa racine est connue en Amérique, & qu'on l'emploie comme un spécifique contre la morsure fatale du serpent à sonnettes. M. Tennent, médecin Anglois, qui a demeuré plusieurs années à la Virginie, a vu deux habitans du pays qui avoient été mordus par ce serpent. Le lendemain de leur blessure, ils essuyèrent les mêmes symptômes que ceux de la pleurésie & de la péripneumonie; sçavoir, difficulté de respirer, toux, crachement de sang coagulé, avec le pouls fort & fréquent: le pied blessé étoit très-

enflé, & les lèvres de la plaie livides. Quoiqu'ils eussent pris, aussitôt leur accident, de la racine de seneka en poudre, leur corps ne laissa pas de s'enfler en peu de minutes, avec une très-grande foiblesse, & presque sans pouls; mais, dès que le remède eut commencé à faire son action, les forces & le pouls revinrent, & l'enflure diminua peu-à-peu. Ils prenoient trois fois par jour de la décoction de cette racine dans du lait, ce qui doit se continuer jusqu'à ce que la plaie soit entièrement guérie. Ils se contentoient d'appliquer sur le pied enflé un cataplasme fait avec la décoction de cette racine dans du lait : c'étoit au mois de Juillet, tems auquel le venin de ce reptile est très-pernicieux. Sans ce remède éprouvé, la morsure faite par ce serpent causeroit la mort en peu d'heures.»

» La racine de polygala n'est pas moins utile contre les morsures des autres serpens & des vipères; son effet est certain; on la mâche, on en avale le suc, & on l'applique mâchée sur la plaie; mais elle est outre cela d'un grand secours dans la pleurésie & dans la péripneumonie. M. Tennent, qui en a fait usage, (*Essay on the pleuresy*, Philadelphie, 1736, in-8°,) la donnoit en poudre & dans une décoction aqueuse.

On trouve d'autres observations favorables faites depuis, dans les Mémoires de l'académie des sciences de Paris, années 1739, page 135; 1744, page 37; 1748, page 514. Il n'y a pas long-tems que M. Linnæus en a fait un essai sur lui-même. *Dissert. spécific. Canad.* 1756. Elle est encore efficace contre la goutte, le rhumatisme, l'asthme, l'hydropisie, l'étéisie, en ce qu'elle divise fortement la pituite, qu'elle chasse l'urine, & que chez quelques personnes elle ouvre même le ventre. Sa dose en poudre est de trente-quatre grains, & de trois cuillerées en décoction & en teinture vineuse. Voici comment on prépare la décoction : on met cuire trois onces de cette racine dans deux livres d'eau commune, jusqu'à la diminution d'un tiers ; dans la pleurésie, on fait prendre la quantité que nous avons indiquée, de trois heures en trois heures : à plus forte dose, elle excite le vomissement. Si on mâche le seneka, il fait couler la salive ; c'est un bon remède qui doit se trouver dans les boutiques. »

Je vais donner pour finir, l'article de la rhubarbe.

» RHUBARBE vraie, *Rhabarbarum sinense folio crispo, flagellis rarioribus & minoribus.* Amman herb. 206. *Rhabarbarum folio longiori, hirsuto, crispo, florum tyroso*

tyrso longiori & tenuiori, Amman Ruth. 9.
Rheum foliis subvillosis, petiolis aequalibus,
 Linn. Diff. de Rhab. 1, T. I. »

» On a été long-tems sans avoir une description exacte de la rhubarbe ; aucun de ceux qui ont voyagé en Chine où elle croît, & d'où elle est apportée en Europe, ne se font mis en peine de la voir sur pied & de la décrire. Les soins que MM. de Jussieu ont pris pour faire croître cette plante au Jardin du Roi où elle vient bien, ont fait connoître ses caractères. Les voici tels qu'ils se font présentés à leurs yeux. »

» Sa racine est grosse, vivace, arrondie, longue d'un pied & demi, même plus, branchue & rameuse, d'un roux noirâtre en dehors ; mâchée, nouvellement tirée de terre, on lui trouve une saveur visqueuse un peu amère, qui se fait sentir sur la langue & sur le palais ; & , sur la fin, il reste une impression gommeuse & un peu astringente. Du sommet de la racine sortent plusieurs feuilles couchées sur la terre, placées en rond les unes sur les autres ; elles sont entières, grandes, taillées en forme de cœur, garnies à leur base de deux oreillettes, & portées sur de longs pédicules charnus, garnies de nervures qui se partagent en tous sens, & vont jusqu'au bord de la feuille, qui est oncée & fort plissée. Sa tige qui sort du milieu des feuilles, &

s'éleve d'un pied & demi environ , est anguleuse , cannelée , garnie un peu au-dessus de son milieu de quelques enveloppes membraneuses , d'où sortent des fleurs ramassées en forme de petites grappes. Chaque fleur est soutenue par un petit pédicule particulier , blanc & menu , est sans calyce , d'une seule pièce , en cloche , découpée en six parties obtuses & inégales. Le pistil qui est triangulaire , se change en une semence pointue triangulaire. »

» Cette plante pousse au printems dans nos climats ; elle donne sa fleur au mois de Juin : ses semences ont acquis leur maturité au mois de Juillet & d'Août. »

» La rhubarbe croît dans la partie septentrionale de l'empire de la Chine , elle est apportée en Europe par les marchands des Indes , & principalement par les Hollandois. Le tems le plus favorable pour tirer de terre cette racine , selon Bernard Valentinus , est au commencement du printems , avant que le suc renfermé dans la racine soit monté dans les nouvelles feuilles ; après quoi elle devient moins pesante : on ôte toutes ses fibres ; on la dégage de toutes les impuretés qui l'enveloppent ; on la coupe par gros morceaux ; on la laisse pendant quatre jours sur des claies à l'ombre , où l'on a soin de la retourner trois ou quatre fois le jour , afin

qu'elle se dessèche insensiblement sans rien perdre de son suc ; c'est pourquoi l'on doit choisir les morceaux les plus secs , compactes , odoriférans , qui communiquent une couleur jaune à la salive , lorsqu'on les mâche , & rejeter ceux qui sont légers , cariés ; vieux & sans odeur. »

» Toute la véritable rhubarbe , dit M. Vogel , vient de la Chine ; elle est transportée par les Calmouks & par les Calmouks-Buchares , dans la Sibérie & la Russie , comme elle l'est par les Buchares Chinois , partie à Pekin , métropole de la Chine , d'où quelquefois , par échange , elle passe dans la Russie , & partie dans les contrées maritimes de la Chine , sur-tout à Quanton , où abordent les vaisseaux des Hollandois , des Anglois , des François , des Suédois , des Danois , qui , souvent pour s'en procurer , la font monter à fort haut pris , en enchérissant les uns sur les autres ; Gmelin , Dissertat. §. 6. Cette plante ne croît donc pas , & n'a jamais crû , comme plusieurs l'ont dit , auprès du Pont-Euxin , ni auprès de ce fleuve , connu autrefois sous le nom de Rha , & aujourd'hui sous celui de Volga. La rhubarbe qui vient de la Chine par terre , est préférable à celle qu'on apporte en Europe par mer après une longue navigation ; l'air renfermé des vaisseaux , les vapeurs qui s'échappent des différentes

marchandises, & sur-tout des aromates; l'ardeur du soleil en alterent la qualité. Par terre, ce sont les Russes, les Buchares & les Perses qui transportent les racines de rhubarbe sur des chameaux; elles sont enveloppées chacune d'étoupe ou de coton, de peur que l'ardeur du soleil ne les gâtent, & qu'une, venant à être corrompue, ne transmette l'infection aux autres; ils la vendent aussi aux Turcs, qui la revendent enfin dans les Echelles du Levant. C'est principalement l'hiver que les Russes, qui habitent sur les confins de l'empire Chinois, la transportent sur la neige à Moskow & à Pétersbourg. Cette rhubarbe qu'on appelle aujourd'hui rhubarbe Moscovite, a d'ailleurs ce privilège singulier, que les Russes apportent la plus grande attention lors de l'achat sur les confins mêmes de l'empire de Chine; il se fait par l'ordre même de l'impératrice, & sous la direction de ceux qu'elle a chargés de ce qui regarde la matiere médicale. Elle envoie donc un apothicaire avec un commissaire chargé d'acheter toute la rhubarbe, tant bonne que mauvaise, qui est apportée par les Chinois & autres marchands voisins, & de la remettre ensuite à l'apothicaire, dont les dépêches portent expressément qu'il tiendra toute cette provision exactement à l'abri de la pluie & de l'ardeur du soleil, à Kiachta,

dernière place de l'empire de Russie, de manière cependant que la communication de l'air ne soit pas interceptée; qu'il sépara ensuite la bonne d'avec la mauvaise, & qu'après avoir fait cette séparation avec le plus grand soin, il jettera au feu toute la mauvaise, de peur qu'elle ne tombe entre les mains de gens avides & intéressés; pour la bonne, il en fera dissiper, s'il est nécessaire, toute l'humidité à l'air libre; & ce ne sera enfin qu'après avoir été bien séchée & parfaitement nettoyée de ce qui peut être resté d'écorce ligneuse, sale & de toutes sortes d'excroissances, qu'elle sera transportée à Moskow & à Pétersbourg. Dès que la rhubarbe y est arrivée, on la met une seconde fois entre les mains d'un apothicaire, afin qu'il fasse une revue plus exacte, & qu'il en ôte ce qu'il pourroit y avoir encore de mal-propre, soit de la substance corticale fibreuse, soit des excroissances; c'est cette rhubarbe bien mondée qu'on envoie dans les autres pays. Je rapporte ceci, dont il n'est fait mention dans aucun traité de matière médicale, sur la foi de J. Bernard de Fischer, qui, comme témoin oculaire, & ayant lui-même présidé à cette vente & à cet examen de la rhubarbe, a eu soin de le faire insérer dans les *Actes des curieux de la nature*, Vol. X, obs. 20, ce qui est encore confirmé par un autre témoin ocu-

laire. J. G. Gmelin, *De Rhabarbaro offic.* Tubingæ, 1742, §. 19. »

» Les caractères de la vraie & excellente rhubarbe font d'avoir une couleur jaune tirant sur le rouge, d'être très-sèche, mais friable, avec une certaine dureté, épaisse & dense, assez ressemblante en volume & en figure à la corne du pied d'un cheval, ou au moins à une partie, décorée enfin d'un nombre infini de raies circulaires d'un rouge pâle, mêlé d'un peu de blanc, comme la noix muscade. Elle est très-sujette à être mangée des vers, à moins qu'on ne la tienne dans un lieu bien sec : avec le tems, elle acquiert beaucoup de sécheresse, plus de légèreté, une couleur rouge plus foncée. Elle a cela de commun avec les autres végétaux, que sa bonté varie suivant la diversité du sol où elle croît. Sa saveur est amère, glutineuse, avec une légère adstriction ; elle communique une couleur de safran à la liqueur dans laquelle on la laisse infuser. »

» On reconnoît dans la rhubarbe une vertu diurétique ; en effet, elle donne à l'urine de l'odeur & une couleur de safran. Elle rend aussi le lait amer & jaune, si l'on en fait usage long-tems. Paullini, *Dissert. medico-phys.* C. I, obs. 20. Au reste, elle est d'une grande efficacité pour corriger les vices de la bile, pour lever les obstructions des viscères, & pour remédier à plusieurs

maladies qui proviennent de la pituite & de l'attonie ; on la donne à petite dose qu'on repete souvent , pendant quelques semaines. Dès que la bile n'est pas assez abondante, Baglivi recommande qu'on en mâche un instant avant le dîner, afin que le chyle ne soit point privé de ce baume , page 430. Il en a donné avec succès l'infusion dans les convulsions des enfans , qui sont presque toujours causées par le vice de l'estomac , page 114. Hamilton, *de Prax. reg.* page 26 , 29, en recommande l'usage contre l'ulcere des reins, la goutte, les fleurs-blanches. Burgrave, *de Aere aquis & locis*, *Frankfurt*, §. 5, 6, a guéri avec la rhubarbe le rachitis. Detherding, *Dissert. & Bucwald*, *Dissert. de curat. diab. per Rhubarbarum*, le diabète ; Rhodius, cent. 11, obs. 2, les vapeurs hypochondriaques ; Co-hausen, *A. N. C.* Vol. VII, obs. 76, la fièvre tierce. »

» Elle a réussi entre les mains de M. Werloff, dans les hydropisies, *Commerc. norimb.* 1735, page 58 ; entre celles de M. Cramer, *ibid.* page 257, dans les douleurs de colique. On ne fait plus usage aujourd'hui de la rhubarbe torréfiée, dont on a autrefois trop loué l'efficacité dans les flux de ventre »

Ce petit nombre d'articles est plus que suffisant pour donner aux lecteurs une idée

de la méthode qu'on a suivi dans ce Dictionnaire , & de la manière dont les sujets y sont traités. Je ne dois pas oublier de faire observer qu'on a mis à la fin une Table , dans laquelle on trouve par ordre alphabétique les noms grecs , latins , arabes & françois , de toutes les substances d'usage en médecine ; cette Table , qui occupe deux cents vingt-huit pages , caractère de petit romain , ne peut manquer d'être très-utile aux étudians.



O B S E R V A T I O N

Sur une jeune fille mordue d'un Chien enragé, guérie par les frictions mercurielles & par les antispasmodiques.

Nec desperandum tamen , ob exempla jam in aliis venenis constantia , de inveniendò hujus singularis veneni antidoto singulari, ВОЕНН. Aph. 1146.

La médecine auroit fait des progrès plus rapides & plus certains , si , en mettant un frein à l'empirisme qui reçoit aveuglement tous les moyens de guérir , & en éclairant la théorie qui prétend tout expliquer , elle se fût appuyée sur l'observation , & qu'elle l'eût interrogée sur les effets des remèdes. *Hanc scilicet artem haud rectius perdiscendam esse , quam ab ipsius artis exercitiò*

atque usu (a). Tous les auteurs se copient sans recourir au sceau (l'expérience) qui doit seul vérifier l'efficacité des moyens curatifs. Galien avoit reçu des médecins qui l'ont précédé, des remèdes pour la rage. Oribasé, Cælius Aurelianus, Petrus Salius, &c. les ont empruntés. Sennert, Dioscoride, Perdulcis, ont répété les éloges qu'en ont fait ces derniers. Mathiole, Palmarius, les Dictionnaires de James, de Chomel, sont leur écho. Ces spécifiques se réduisent aux absorbans, aux amers, aux acides, aux salins; à l'immersion, aux purgatifs antimoniaux, & sur-tout à l'ellébore blanc (b).

Nous voyons annoncer avec emphase une poudre de M. le Joyant, curé de Laquinte (c), dont il avoit fait présent au public, il y a quelques années (d). Cette poudre ne diffère point de celle de Palmarius, qui, de l'avén des praticiens éclairés & de bonne foi, & entr'autres de M. Tissot (e), a presque toujours manqué son effet. On en peut dire autant de la rhue, de la sauge,

(a) Sydenh. *Epist. dedicat.* p. 3.

(b) Sauvry, *Prat. des Malad. chroniq.* 1731, c. 34, p. 393.

(c) *Journ. de Méd.* Décembre 1772, t. 38, p. 525.

(d) *Journ. de Méd.* Février, 1757, t. 6, p. 151.

(e) *Avis au Peuple*, t. 1, p. 243, édit. de Lyon, 1763.

122 OBSERVAT. SUR UNE MORSURE

de l'ail, de l'omelette avec la racine d'églantier & l'huile de noix, proposée d'après un manuscrit (a); mais plusieurs médecins avoient déjà fait mention de cette racine, & le continuateur de la Matière médicale de M. Geoffroy (b) ne le donne que comme un préservatif appliqué promptement & sans lui accorder beaucoup de confiance; peut-être le cynorrhodon, le rosier sauvage, l'églantier ou gratecu, ne doit-il sa réputation qu'au songe de cette femme (c), « dont le fils servoit dans les » gardes Prétoriennes en Espagne. Elle vit » cet arbrisseau qui lui parut fort beau & » fort agréable; elle envoya de sa racine à » son fils, en le conjurant d'user de ce remède, & de compter sur la parole des » dieux; il se trouva qu'il avoit été mordu » d'un chien enragé, & étoit menacé d'hydrophobie. Le succès justifia l'oracle, & » cet homme dont l'état étoit désespéré, » guérit parfaitement. »

La difficulté de constater la rage, le danger d'attendre les symptômes pathognomoniques, ont précipité le jugement que l'on a porté en faveur de ces remèdes, qui,

(a) Journ. de Méd. 1772, t. 38, Octobre, p. 344.

(b) Suite de la Mat. méd. de Geoffroy, t. 2 & t. 9, de toute la Mat. méd. p. 254, Paris, 1750.

(c) Plin. Hist. nat. l. 25, c. 2.

n'ayant trouvé aucun virus à combattre, ont semblé victorieux, tandis qu'ils ont trompé l'espérance de tant de malades, dans les occasions où il y avoit un mal réel.

Ces préservatifs trop accrédités deviennent des armes impuissantes & dangereuses, contre lesquelles on ne peut trop prévenir le peuple. Les répandre, c'est multiplier les victimes. Parmi une foule d'exemples funestes, cette ville eut, en 1767, (j'étois alors à Paris,) celui d'un cavalier du régiment des Cuirassiers, en garnison, lequel fut mordu étant en faction. Il fit usage de plusieurs spécifiques, & notamment de celui de M. le Joyant, curé de Laquinte, qui l'envoya lui-même avec la manière de l'administrer. Le cavalier, malgré ces secours, mourut avec les symptômes les plus terribles de l'hydrophobie.

Persuadé que ces remèdes étoient insuffisants, je n'ai eu recours dans l'observation, que je vous présente qu'au mercure, dont l'efficacité indiquée par M. Sauvry (a); développée par MM. James, Nugent, & de Sauvages (b); enfin prouvée par les expériences de MM. Default (c), Darluc &

(a) Hist. acad. roy. des sciences de Paris, 1699,

(b) Dict. de Méd. de James, art Hydroph. Nugent.

De Sauvages, Dissert.

(c) Default, Journ. de Méd. Avril 1756; Août 1761.

le frere Duchoisel, me paroît avoir acquis le titre incontestable & exclusif de spécifique de la rage. Les raisons d'analogie justifient ses effets; il ne lui manque plus pour obtenir la confiance entiere des medecins & du public, que d'être appuyé d'un nombre suffisant d'expériences simples, claires & vraies (a), qui lui donnent le degré d'autorité qu'il mérite. Je me flatte que le fait suivant est du nombre. Puissai-je être de quelque utilité au projet généreux & patriotique de M. de Saint-Martin, dont le plan lumineux & solide l'emportera vraisemblablement sur les dissertations qui l'ont précédé!

F A I T.

Anne Noury, âgée de quatorze ans, a été mordue à Meslay, près Vendôme, par un chien qui avoit tous les symptômes de la rage, le 1^{er} Décembre 1772; c'étoit un matin, qui n'appartenoit à personne du village; il s'approcha tranquillement de la jeune fille qui gardoit des vaches dans une prairie. Il avoit l'air triste, la tête baissée, la gueule béante, paroissant essoufflé (b); il

Les Thèses de M. Astruc. A Montpellier 1719, de M. Kadschmied, année 1760.

(a) *Non fingendum aut excogitandum, sed invenendum quid natura faciat aut ferat.* Bacon.

(b) Dioscoride, & Mathiole, p. 809 & 810. Sennert, t. 2, p. 114.

se coucha auprès de la petite bergere. Elle lui jeta un morceau de pain qu'il saisit avec fureur, le mâcha & le rejeta, ne pouvant avaler. Il se jeta ensuite sur la fille à différentes reprises, la renversa par terre, la décoiffa, & s'agita beaucoup en la mordant aux deux bras, jusqu'à ce que ses parens & plusieurs personnes du village, attirés par ses cris, vinrent en armes à son secours. Une chienne d'une des fermes de M. de Laporte, s'élança sur ce chien qui lui donna un coup de dent; &, quoique l'autre fut plus forte, & naturellement méchante, elle s'enfuit, sans revenir à la charge, effrayée, soit de l'odeur du chien, soit de son air hideux (a).

Cet accès de fureur passé, le chien s'éloigna de la petite blessée, se coucha tranquillement lorsqu'on le tua d'un coup de fusil; en ramenant la malade, on vit le morceau de pain mâché, & humide encore de la salive écumeuse du chien.

Les blessures faites au travers des habillemens de serges sont au bras, à la partie inférieure externe du bras droit, au-dessus

Astruc, *Diff. méd. de Hydroph.* p. 60.

Allen, *Méd. pratiq.* t. 2, p. 214.

Lieutaud, *Précis de Méd. pratiq.* t. 2, p. 97.

(a) *Dict. de James*, t. 4, fol. p. 346. Lommius dit que la vue où l'aboiement d'un chien enragé effrayent les autres chiens.

de l'articulation. Cette morsure étoit en travers, & longue d'environ deux pouces & demi. Le bras gauche étoit percé d'une dent seulement, contus transversalement au-dessous du plis du bras ; la malade avoit aussi au condyle interne une autre échy-mose.

Elle est délicate, d'un tempérament lymphatique, & n'est pas encore réglée ; elle avoit eu la petite-vérole fix mois auparavant.

On a appliqué sur le champ de l'eau foulée de sel marin, à plusieurs reprises, & pendant près d'une heure ; ensuite on a mis en usage l'eau de Luce (a), extérieurement ; on lui en a fait prendre une demi-

(a) Madame de Laporte, dame de la paroisse de Meslay, tendrement affectée des maux qui frappent l'humanité, cherchant à les écarter de ceux qui l'environnent, & à les adoucir autant qu'il est possible, fut la première à employer l'eau de Luce, (proposée par M. Darluc, D. M. Journ. de Méd. Avril, 1761, p. 299,) l'eau marinée, & de m'envoyer chercher ; elle encouragea, & raffermi les assistans effrayés, & les parens de l'enfant au désespoir. Elle promit & donna des récompenses à ceux que la terreur éloignoit, pour les aider dans l'administration des remèdes, & me sollicita vivement à redoubler de soins auprès de la malade ; c'est même à son zèle éclairé que le public doit cette observation, dont le sujet & le succès lui ont paru des plus utiles & des plus importants.

cuillerée dans un verre d'eau ; ce qu'on répéta deux ou trois fois.

La malade passa la nuit assez tranquillement, sans agitation & sans rêves ; elle prit le soir quelques verres d'eau de fleurs de sureau, qu'elle vomit ; un bain de pied ; on renouvella la fomentation d'eau marinée, & une embrocation d'huile d'olive sur les bras.

Le 2 Décembre, la malade fut saignée du bras. On fit une friction de deux gros d'onguent néapolitain camphré, tant sur les plaies, qu'aux environs, & le soir aux jambes. On pansa avec un mélange de cet onguent & de basilicum. Sa boisson fut une infusion théiforme de fleurs de tilleul & de mille-feuille ; elle reçut un lavement dans le jour.

Le 3, elle prit l'émétique, qui ne la fit point vomir ; & , deux heures après, deux onces de manne, après quoi elle vomit une fois, & fit trois selles. Le soir, elle prit un demi-bain, un bol composé de dix grains de cinnabre saffice, autant de naturel, huit grains de musc (a), & deux grains de camphre, & une friction d'un gros.

Le 4, le bain, le bol & les frictions à

(a) Voyez la Collection de différentes pièces concernant la médecine, &c. par M. Simon. Journ. de Méd. Septembre, 1761, p. 197, t. 15.

pareille dose. La plaie du bras droit, qui étoit la plus considérable, suppura un peu ; une légère salivation, ou plutôt un petit crachotement parut, des frémissemens & des baillemens fréquens.

Le 5, les urines furent chargées, il y eut plusieurs selles bilieuses ; la salivation augmenta. La nuit fut accompagnée de coliques. Il y eut peu de sommeil. On cessa les frictions : on continua le bol avec les embrocations d'huile d'olive camphrée.

Le 6, les urines devinrent plus claires ; la malade vomit des matieres visqueuses & lymphatiques ; il y eut mal de tête, coliques, mal-aise ; tristesse ; le malade ne dormit point la nuit.

Le 7, les symptômes furent les mêmes ; on donna deux lavemens émolliens. La malade ne put rester dans son lit ; les lavemens calmerent les accidens ; le poulx étoit un peu ému, sans fièvre cependant : elle se couchoit par terre, ou se tenoit à genoux, le visage appuyé sur une chaise fort basse, évitant la lumière.

Le 8, la malade fut purgée avec les pilules mercurielles, qu'elle vomit deux heures après, & qui ne produisirent aucun effet. Un lavement simple lui fit faire une selle ; elle se plaignit de l'estomac & du bas-ventre. Le crachotement continua ; j'ordonnai un gargarisme rafraîchissant, qui, nettoyant la

la bouche , calma la difficulté que la malade avoit à avaler ; elle ne prenoit ses infusions théiformes & quelques verres de petit-lait, qu'avec une peine extrême. Le bol ne put passer ; il y eut mal-aise , tristesse , abattement , suffocation.

Le 9 , elle prit au matin deux onces de manne , deux gros de fel , deux gros de féné , & deux onces de syrop de pomme dans un véhicule convenable. Elle revomit cette potion deux heures après , avec de la bile jaune & verte ; elle vomit pendant trois ou quatre heures , ce qui parut la soulager beaucoup : aucun purgatif ne put pénétrer par-bas ; elle prit le soir un lavement simple qui fit très-bien. Se plaignant de coliques , on en redonna un émollient que la malade rendit sans autre effet que de se trouver soulagée. Le poulx fut bon ; elle avoit dormi assez bien la nuit précédente.

Le 10. La nuit du 9 au 10 fut fort mauvaise. Le poulx au matin fut varié , tantôt petit , serré , tantôt plus développé , annonçant une révolution prochaine ; l'estomac étoit météorisé & douloureux : sur les huit heures du matin , la malade prit une rôtie au lait , car , dans tout le cours de la maladie jusqu'ici , elle buvoit fort peu , sans hydrophobie marquée. Elle revomit cette rôtie comme tout ce qu'elle prenoit ; elle crachoit souvent , & rendoit des phlegmes

épais & filans. Depuis quelques jours, elle étoit abattue, triste, cédant à sa foiblesse, sans que l'ame parût effrayée de son accident ; elle n'a jamais eu de rêves effrayans ni laborieux. Le matin, la plaie droite étoit fort rouge & élevée, quoique déjà cicatrisée.

La malade voulut se lever sur le midi ; lorsqu'on l'habilloit, étant sur son séant, elle se plaignit d'une douleur vive dans le bras droit, qui étoit le plus blessé ; la convulsion suivit presque aussitôt dans le même bras, & se répandit par tout ses membres : alors elle tomba sans connoissance. On la crut morte. Le pouls se soutint cependant, ce qui tranquillisa les spectateurs. On lui fit flairer de l'eau de mélisse, on lui en frotta les tempes. Elle donna quelques signes de vie. On employa l'eau de Luce, qui la fit revenir très-promptement : on lui en fit avaler trente gouttes dans quelques cuillerées d'eau ; elle revint dans son état naturel. Une heure après, elle éprouva une convulsion semblable ; une troisième succéda, la malade se plaignant du bras mordu, comme s'il fût parti un trait qui le mettoit en convulsion ; elle en eut une quatrième qui ne dura pas. Dans l'intervalle de ces quatre convulsions, son esprit étoit présent ; elle rendoit raison de tout ; elle prit même un verre d'eau, entre la troisième & la quatrième, sans

hydrophobie ; elle pressentoit le moment de l'accès (a), ce qui continua jusqu'à quatre heures du soir. Depuis quatre jusqu'à neuf, elle resta abattue & absorbée. On lui donna d'abord un lavement avec deux gros de féné dans une décoction émolliente. Cinq à six minutes après, commença la cinquieme convulsion, où elle rendit le lavement sans effet. Son état étoit celui d'une personne qui rêvoit tout haut, sans parler distinctement ; il sembloit qu'elle croyoit encore garder ses vaches. On répéta un lavement pareil au dernier, auquel on ajouta quatre grains de tartre stibié ; elle le rendit encore sans effet, après une fixieme con-

(a) La rage, dans la plûpart, vient par accès ; mais on ne remarque aucune régularité, ni dans leur durée, ni dans leur retour, &c. Lieutaud, Précis de la Méd. pratiq. t. 2, p. 99.

Saliva, stomachalis & intestinalis humor, bilis & succus pancreaticus . . . sovent symptomata continenter quidem si collecta horum humorum colluveis satis fluxilis sit ; ut sanguini jugiter instilletur : periodicè verò, si præ crassitudine statâ periodo opus habeat ut colliquescat. Ceu in cacochilia observatur quæ febrium : intermittentium fomes est.

Diff. medic. de Hydroph. præside, D. Astruc ; Monspel. 1719, p. 43, c. 5, n° 6.

On a vu des enfans devenir enragés, & avoir des accès d'une heure, après quoi ils recouroient leur bon sens. Dict. de Méd. &c. de James, t. 4, art. Hydroph. p. 348.

vulsion. Après une septieme, elle rendit assez de matiere par le nez ; elle sortit de cet état pleine de rêveries : toutes ces convulsions se succéderent avec des redoublemens plus ou moins forts , jusqu'à onze heures du soir , que j'arrivai de Vendôme , d'où on m'avoit envoyé chercher (a).

Je trouvai la malade sans connoissance ; dans un état convulsif de toute la machine, & roide comme dans le tétanos. Ses bras violemment agités, comme si elle eût voulu soulever un poids. Ses orteils se courboient & se rapprochoient de la plante des pieds ; les doigts des mains étoient aussi convulsifs, mais moins. On ne put lui faire passer aucun fluide ; elle recrachoit sur le champ au visage des assistans , l'eau , le bouillon , le lait , pris même en très-petite quantité , & de force. Le ventre étoit météorisé , la respiration fort difficile ; il paroît que l'inflammation ou le resserrement spasmodique de la gorge s'opposoit à toute déglutition : un léger stertor, des mouvemens

(a) M. Chapeau, curé de Meslay, aussi connu par le goût d'agriculture qu'il cherche à inspirer à ses paroissiens, qu'il regarde comme sa famille, que par sa charité & son zèle tendre & actif auprès des malades, éclairé par une intelligence exquise & fortifiée par beaucoup de jugement & de physique, m'a aidé à recueillir jusqu'aux moindres traits qui peuvent rendre cette observation intéressante.

convulsifs de la mâchoire, un peu d'écume, me firent juger que cet état étoit compliqué d'épilepsie. Les intermissions des mouvemens convulsifs ne laissoient plus de connoissance. La malade étoit abattue, n'ouvrant point les yeux, & laissant seulement échapper quelques plaintes & quelques soupirs. J'essayai, mais en vain, de lui faire prendre quelques cuillerées d'une potion antispasmodique que j'avois apportée. Je me déterminai à la saigner du pied (a). Je fis des scarifications aux plaies cicatrisées, rouges & gonflées, & les pansai avec le basilicum aiguisé de pierre à cauter, & mêlé de partie égale d'onguent mercuriel. Je fis des embrocations d'huile d'olive chaude, de camphre & de laudanum liquide sur les bras & sur le ventre. Trois heures après, je revis la malade, toujours sans connoissance, dans les convulsions, les yeux fermés; je lui ordonnai un lavement laxatif qu'elle ne put recevoir. On lui fit passer avec des peines extrêmes une cuillerée de la potion antispasmodique; cet état dura jusqu'à six heures du matin.

Le 11, la malade ne prit rien pendant

(a) Quoique les chirurgiens de ce pays-ci soient assez éclairés pour mettre en doute si, pour sauver un malheureux, un médecin, destitué de leurs secours, peut faire lui-même les opérations qu'il est en droit d'ordonner.

la nuit ; elle fut cependant plus tranquille , se plaignant quelquefois , & répétant machinalement ce qu'on lui demandoit , *où est ton mal ?* Elle appeloit souvent sa mere , mais sans une connoissance distincte. Sur les huit heures , elle ouvrit les yeux , mais elle ne voyoit point. Elle dit qu'elle vouloit boire , mais qu'elle ne pouvoit absolument avaler ; son haleine étoit brûlante & d'une puanteur horrible , qui se faisoit sentir de fort loin. Elle étoit toujours abattue , lorsqu'on lui présentoit de l'eau , du lait ou de la potion antispasmodique : elle serroit les dents ; & , lorsque par surprise on lui en faisoit prendre quelques cuillerées , elle les recrachoit sur le champ. On essaya en vain un lavement.

Sur le midi , le poulx étoit très-petit , les extrémités froides ; la puanteur de son haleine , & l'état désespéré où on la vit , effrayerent tellement les assistans , qu'ils l'abandonnerent ; ce ne fut qu'à force d'exhortations & d'argent , qu'on les engagea à la mettre dans un bain presque froid (a). On lui jeta aussi de l'eau froide sur la tête ; elle resta près d'une demi-heure dans le bain , ensuite on la remit dans un lit bien chaud ; elle se trouva un peu mieux. Le poulx se

(a) Lorsqu'elle fut dans le bain , elle rendit une haleine épaisse , noire & très-puante , semblable à une fumée fort épaisse.

releva , mais elle refusoit toute espece de boisson , quoiqu'elle parût en desirer.

Sur les quatre heures , je lui fis faire des frictions d'onguent mercuriel camphré de deux gros , jusqu'à la partie moyenne des cuisses. Je pansai son bras avec le basilicum & l'onguent mercuriel , & continuai les embrocations d'huile , de camphre & de laudanum. J'essayai de lui faire passer quelque fluide ; elle le refusa d'abord : mais enfin , elle en prit une cuillerée qu'elle garda long-tems , comme si elle s'en fût gargarisée , & l'avalâ , quoiqu'avec peine. Elle prit ensuite quelques cuillerées de bouillon avec la même difficulté , un peu de pomme cuite ; elle reposa d'un sommeil fort tranquille , pendant deux ou trois heures , & prit du bouillon , du vin d'Alicante , & de la potion plus aisément pendant la nuit.

Le 12 , la nuit fut un peu inquiète , mais elle recouvra le matin sa connoissance avec la vue. Elle prit un verre de petit-lait. Son poulx se rétablit : on la mit dans le bain , & on fit des douches sur la tête ; elle but passablement , & fit une selle très-abondante & fort puante. On fit des frictions de deux gros sur les fesses & les lombes.

Le 13 , elle prit un minoratif qui fit rendre six selles abondantes , sans fatigue. Ses urines étoient épaisses , jaunes & copieuses. Le soir , un bain , des douches & des

136 OBSERVAT. SUR UNE MORSURE

embrocations ; les plaies pansées avec le digestif animé d'onguent mercuriel , & d'un peu de pierre à cauter en dissolution, suppueroient beaucoup.

Le 14 , la malade fut bien , elle se leva , & rendit compte de l'impossibilité qu'elle avoit à avaler , de l'étranglement qu'elle ressentoit lorsqu'on la pressoit de le faire , de la chaleur extrême de la bouche , du gosier & des parties intérieures , & du besoin pressant qu'elle avoit de boire. Sa langue s'humecta ; ses gencives étoient belles , sans aridité ; son poulx étoit bon , quoique fréquent. On l'exhorta à boire beaucoup & à se gargariser souvent ; il n'y avoit plus de mauvaise odeur. Les urines étoient claires & citronnées. On lui donna un bain , une douche & une friction de deux gros.

Le 15 , la salivation s'annonça. On fit mâcher à la malade un ou deux grains de camphre. Le ventre fut libre par un lavement. On lui donna dans le jour vingt grains de la poudre de Lob , & deux grains de camphre , un bain & une friction d'un gros. Elle buvoit beaucoup de lait.

On continua ces remèdes & ce régime jusqu'au 16 , où elle alla toujours de mieux en mieux. La suppuration du bras droit s'entretenoit par le digestif animé , auquel on ajouta même un peu de poudre de cantharides. L'autre bras étoit guéri.

Le 17, on la laissa reposer ; elle prit seulement un bain & un lavement.

Le 18, elle fut purgée avec un minoratif qui fit très-bien. Elle dormoit la nuit, n'étoit réveillée que pour rendre les urines qui étoient copieuses & de bonne qualité ; sa nourriture fut des soupes au lait qu'elle aimoit beaucoup.

On continua jusqu'au 26 les bains, la douche, la poudre de Lob camphrée, les frictions d'un gros, la salivation fut légère. Le ventre étoit libre ; l'appétit, la force, la gaieté, le sommeil, l'embonpoint revinrent, enfin toutes les preuves d'une parfaite convalescence ; elle éprouvoit seulement une légère colique en entrant dans le bain, mais qui se dissipoit bientôt. Nous terminâmes cette cure par un léger purgatif. On entretint la suppuration encore pendant quelque tems. Elle jouit actuellement d'une très-bonne santé.

R É F L E X I O N S.

Si notre malade a eu les symptômes de la rage, il est certain qu'elle doit sa guérison au mercure. Les gens sages & sensés ont désiré avoir une preuve favorable à ce remède. Quelques ignorans mal intentionnés, tant que l'état de la malade a été grave & dangereux, n'ont point douté de la rage ; mais, lorsqu'ils ont vu les accidens

138 OBSERVAT. SUR UNE MORSURE

disparoître, ils ont accusé le mercure de ce désordre. Ils ont puisé leurs preuves, 1^o dans le préjugé qui a fait regarder long-tems le mercure comme un poison; 2^o dans la précipitation avec laquelle on a été forcé de l'administrer. L'expérience journaliere, les écrivains modernes (a) répondent suffisamment au premier argument. Si le mercure s'est rendu redoutable, & a occasionné des accidens graves, ce n'a jamais été qu'après avoir poussé la salivation à l'excès; & lorsque, par imprudence ou par ignorance, on en méconnoit les progrès, & qu'on ne sçait pas mettre un frein à son irruption à la bouche (b). Fernel en fait une peinture effrayante, parce qu'il ne connoissoit le mercure que par les désordres qu'il occasionne, lorsqu'il est imprudemment administré (c).

Mais ses effets primitifs ne sont pas les convulsions, la sécheresse de la bouche,

(a) Voyez les Recherches pratiques sur les différentes manieres de traiter les Maladies vénériennes; par M. Gardane, D. M. P. Didot, 1770, p. 52, 53, &c. « Le préjugé qu'on essaye » d'entretenir est fondé sur la crainte où étoient » les anciens de son usage.... » Plus bas: « Si, en » l'administrant d'une maniere graduée, on n'é- » prouve point d'accidens.... il seroit injuste » d'en accuser le mercure. »

(b) Astruc.

(c) Fernel, c. 7, *Hydrargyri vires*.

l'épaississement de la salive ; sa paucité , & le goût insupportable de cette humeur (a).
 » Par voie de friction , il ne produit point
 » d'effet purgatif ni émétique , parce qu'il
 » n'entre point dans le corps par les voies
 » de la digestion , mais qu'il est introduit
 » immédiatement dans les vaisseaux lym-
 » phatiques & sanguins. Il y circule , les
 » parcourt tous , pénètre jusques dans leurs
 » derniers replis ; lorsqu'il est donné en
 » doses suffisantes , il procure presque tou-
 » jours une salivation plus ou moins forte. »

Ainsi , le mercure en friction agissant plus par son poids , sa divisibilité , sa mobilité , au lieu d'occasionner l'érétisme , comme s'il étoit donné sous une forme saline ou sublimée , jetteroit plutôt dans l'inaction , dans la langueur. Mais , combattu par les lavemens , les laxatifs , les bains , associé au camphre , au musc & aux autres antispasmodiques , il est contre l'expérience de la bonne physique qu'il puisse produire des convulsions ; on le regarde même alors comme un puissant antispasmodique (b).

(a) Dict. de Chimie de M. Macquer , t. 2 , art. Merc. p. 68.

(b) *Jam verò si mercurii ea sit virtus & efficacia , ut spasms medeatur , virusque hydrophobicum vel immediate corrigat immutando , vel illud idem ex insecto corpore prorsus eliminet : hydrargyrosis certè medicamentum hydrophobiae specificum*

La méthode qu'on employoit autrefois de tenir les malades dans des étuves, enveloppés de leurs linges graisseux, bouchant d'un côté la transpiration, l'excitant de l'autre par la chaleur & la raréfaction de l'air, & introduisant un médicament d'un poids extraordinaire, caufoit des accidens très-redoutable (a). Mais, 1^o notre malade étoit dans une chambre ouverte souvent, & qui n'étoit pas extrêmement chaude. 2^o Tous les malades exposés aux inconvéniens d'une trop forte salivation, ne commencent pas par éprouver les symptômes que notre malade à essuyés; & ce n'est tout au plus qu'à la suite d'un traitement long, mal conduit, & d'un pytalisme opiniâtre & excessif. 3^o La sécheresse de la bouche, la puanteur & la chaleur de l'ha-

habenda erit. Porro rem ita se habere ratio & experientia comprobant proinde argentum vivum spasmodicas vasorum, musculorumve contractions nullatenus adaugere valet. Quin è contrà medicamento antispasmodici, saltem in affectu hydrophobico vices adimplet. Quæstio medica. An hydrophobiæ hydrargyrosis, à D. d'Huaume, defensa, præside. M. B. D. Leclerc, Parisiis, 20 Décembre 1759.

Il s'appuye de l'autorité de Boerhaave, *Traët. de Méd. de Lue aphrod.*

D'Astruc, *de Morb. ven.* L. II, c. 11, de M. Geoffroy, *Mat. méd.* t. 1.

(a) Astruc, Fernel, Gardane, p. 69, *locis citatis.*

leine, la noirceur des gencives, qui se dissipèrent en moins de douze heures, ne purent être l'effet des aphtes & des ulcères que produit ordinairement la salivation. Ils ne guérissent pas si promptement.

Nous objecteroit-on que le mercure ne trouvant pas d'issue suffisante par la salivation, s'est trouvé trop resserré, & n'a pu manquer de jeter toute l'économie animale dans le désordre? Mais, 1^o la salivation s'est manifestée dès le troisième jour de l'usage des frictions, le quatrième de la maladie.

2^o Elle n'avoit reçu que trois frictions de deux gros le premier jour, & d'un gros les autres jour, ce qui faisoit, tant aux jambes qu'aux bras, environ cinq gros. Le mercure même, mal trituré, s'étoit arrêté en forme de globules sensibles aux pores de la peau; ce qui doit être retranché sur la quantité du mercure (a).

On a pris avantage de l'état du mercure mal préparé, pour insinuer qu'il étoit mal administré. « Mais on sçait qu'il n'y a qu'une » portion du mercure dissoute dans l'onguent » mercuriel, qui opere la guérison, que l'autre portion, qui reste sous la forme natu-

(a) Depuis l'accident du dixième jour, on a fait huit frictions de deux gros chaque, tantôt tous les jours, tantôt à un jour d'intervalle; la salivation a été bien entretenue, & la malade ne s'en est que mieux trouvée.

142 OBSERVAT. SUR UNE MORSURE

» ruelle, (car il en contient beaucoup aussi sous
 » cette forme,) ne fait que rouler inutile-
 » ment sur le corps, sans produire aucun
 » effet curatif (a) : on n'en doit pas non
 » plus redouter d'effet dangereux. »

3° Notre malade prenoit des antispasmodiques, des lavemens, des laxatifs, des boissons délayantes, des bains, moyens les plus propres à réfréner l'effet du mercure, à calmer l'orgasme qu'il auroit pu faire naître, & à combattre également les symptômes de la rage & l'orage du ptyalisme.

4° Elle n'étoit pas tout-à-fait exempte de préparation ; elle a été saignée, purgée, & les frictions ont toujours été accompagnées de bains. Si on se plaint de la précipitation à mettre le mercure en usage, c'est que, dans un cas aussi pressant, où il faut s'opposer à l'introduction d'un virus qui fait des progrès si rapides & si violens, ou laisse des vestiges si redoutables pour l'avenir, on ne peut trop brusquer les malades (b).

Pour achever la conviction sur l'existence de la rage & la réalité du bon effet du mer-

(a) Dict. de Chimie de M. Macquer, t. 2, p. 69.

(b) Journ. de Méd. t. 4, 1756, p. 264. Boerh. Aph. 1138.

Astruc, *Thes. de Hydr.* p. 62, *Omnia incerta sunt, at simul omnia periculi plena.*

cure, on peut comparer les différens symptômes qui ont paru dans notre malade avec ce qu'ont écrit les meilleurs auteurs.

Elle eut mal de tête, des coliques, malaise, abattement, soupirs, angoisses, crachotement fréquent, dégoût & horreur de sa salive (a), vomissement de matieres jaunes, visqueuses & verdâtres, bâillement, insomnie, météorisme de l'estomac & des intestins. Le poulx petit, ferré, écume, abondance de phlegme, haleine brûlante & fétide, capable d'éloigner & d'effrayer ceux qui s'en approchoient. Douleurs lancinantes dans les blessures, semblables à des traits de feu qui montoient le long du bras, vers la tête, & mettoient toute la machine en convulsion; syncopes, étranglement (b), accès répétés de convulsions plus ou moins longues, refus de boisson & de nourriture, délire.

Elle a avoué que les douleurs du bras l'agitoient avec une violence dont elle n'étoit pas maîtresse; qu'elle éprouvoit un resserrement horrible aux parties précor-

(a) Lieutaud, Précis de Méd. prat. t. 2, p. 99.

Dict. du Diagnost. p. 357. Allen. Abrégé de la Méd. prat. t. 2, p. 202.

(b) Journ. de Méd. Avril, 1756, p. 276 & 277.

Sennert, t. 1, p. 422.

Cælius Aurelianus, Dict. de Méd. de James, t. 4, p. 349, art. Hydroph.

diales, lorsqu'on lui présentait à boire; qu'elle ne pouvoit souffrir la lumière; que sa salive l'empestoit; qu'elle ne pouvoit rien avaler, quoiqu'elle eût une soif extraordinaire; & qu'elle sentit un feu dévorant intérieurement. Elle désiroit boire, quoiqu'il lui fût impossible de le faire. Pendant une partie de ces accidens, elle conservoit quelque présence d'esprit, mais toutes ses actions étoient involontaires (a).

Il ne lui a manqué que la fureur de mordre, qui n'est pas si commune que l'on croit (b), puisque l'éducation, le caractère des malades la modèrent presque toujours, & l'horreur de l'eau au point d'entrer en convulsion à son aspect. Mais elle en a eu les commencemens, le refus, l'éloignement, l'impossibilité de boire : *Negligentia seu negatio potûs*. Si la tête eût été plus libre, si le mercure n'eût déjà pris quelque'ascendant sur le virus hydrophobique, elle auroit eu sans doute cette horreur extrême, mais qui alors est incurable (c).

(a) Sennert, *Et si non semper hoc morbo affecti delirant. Tamen quia frequenter hoc accidit, & præterea omnes præter voluntatem agunt; etiam inter deliria de eâ agendum. Præst. L. I, Part. II, c. 16, t. 2, p. 113.*

(b) Journ. de Méd. 1756, p. 277, t. 4.

De Sauvages, Nosol. Méth. t. 2, in-4°, p. 234.

(c) Boerh. Aph. 1139. Celse, L. V, c. 27. Astruc. *Quod si aquæ timor semel accesserit, concla-*

Il seroit donc très-imprudent d'attendre cet état, malgré le vœu que forme M. Vandermonde, guidé par le desir de constater les remèdes sur de vrais hydrophobes (a). » Il seroit important, dit-il, avant de placer les frictions mercurielles, que l'on constatât cette aversion que l'on a pour l'eau, lorsque la rage est bien décidée. » L'expérience & l'autorité ne nous apprennent que trop ce que les malades ont à craindre à cette époque.

matum est, unaque salus super est, nullam sperare salutem, &c. Diff. med. de Hydr. p. 84. Lister, Exerc. méd. de Hydr. ægrotus 1^{er} Mathiol sur Dioscor. p. 811. Méad. Med. pract. d'Allen. t. 2, p. 204.

(a) Journ. de Méd. t. 5, 1756, p. 182.

OBSÉRVATION

Sur un Dépôt enkysté dans le ventricule ; avec perforation de ce viscere, dont l'adhérence s'est propagée au petit lobe du foie, aux muscles du bas-ventre, & y a formé un dépôt externe ; adressée en forme de Lettre à M. ROUX, auteur du Journal de Médecine, par M. GODOT, maître en chirurgie à Montmirail en Bris.

MONSIEUR,

De tout tems, les observateurs ont re-
Tome XL, K

connu des dépôts internes, situés en différens endroits du bas-ventre, comme l'estomac, le foie, &c. On en trouve plusieurs exemples rapportés par MM. Petit, fils, & Morand, Mémoires de l'Académie royale de chirurgie, Tome IV, in-12, pages 105 & 124.

M. Laporte, maître en chirurgie à Bruges, donne l'histoire d'une perforation de l'estomac, par une suppuration de sa propre substance, Journal de médecine du mois d'Avril 1772. Toutes ces observations ne fournissent pas une complication & un événement aussi singulier que celui qui fait le sujet de l'observation suivante.

La nommée Marie-Anne Boin, âgée de soixante-onze ans, femme de Jacques Gaudé, laboureur à Maclonay en Brie, élection de Sefanne, diocèse de Troyes en Champagne, d'une constitution foible & cacochime, ayant passé sa vie dans le travail de l'agriculture, se détermina, après la mort de son mari, en 1770, à quitter son emploi pour se retirer en cette ville, & y finir ses jours tranquillement. Son fils, laboureur à Fontaine-Armée, paroisse de Rieux, même diocèse, eut le malheur de perdre son épouse; cette tendre mere, pour consoler ce fils, & partager avec lui sa peine, alla chez lui passer le mois d'Août pour lui aider pendant la moisson; quel-

ques jours après son arrivée, elle éprouva des douleurs rhumatismales universelles, entr'autres elle en avoit une dans le creux de l'estomac, qu'elle portoit depuis sept ans, laquelle douleur épigastrique augmenta si fortement, qu'elle obligea cette bonne mere à revenir à Montmirail. Etant de retour, le prétendu rhumatisme augmenta, les syncopes succéderent, tremblement universel, avec des sueurs froides, pâleur au visage, finalement tout annonçoit une mort prochaine. Les secours que quelques voisins lui administrerent, la ranimerent, & elle revint à elle; elle eut pendant quelques jours des accès de fièvre avec frisson, à la fin duquel survint un vomissement de sang, de matieres purulentes, de bile, de vers stongles, & une peau de la largeur de cinq doigts; huit heures après ce vomissement critique, il lui prit une diarrhée dans laquelle elle rendit une quantité prodigieuse de matieres purulentes pareilles à celle du vomissement, avec des vers vivans, & une même étendue de peau: cette évacuation haut & bas parut amener du calme. Elle resta quelques jours entre la vie & la mort, ne pouvant prendre d'autres nourritures qu'un peu de vin, parce que, sitôt qu'elle avoit avalé, elle ressentoit des douleurs si aiguës, qu'elle s'évanouissoit; voyant qu'elle

ne pouvoit plus résister dans cet état, elle demanda du secours. Je fus appelé, &, après l'avoir interrogée sur tout ce qui avoit précédé ma visite, elle me fit le récit de ce que je viens de rapporter; je crus reconnoître qu'il y avoit un dépôt enkysté dans l'estomac, comme je l'ai vu arriver plusieurs fois. De dire dans quelle partie de ce viscere il étoit, je n'en sçavois rien: Je me disposai à évacuer le restant des matieres qui pouvoient séjourner dans ce viscere, & ensuite je lui fis prendre des boissons vulnéraires pour déterger l'ulcere; je mis en usage les minoratifs vulnéraires qui firent un très-bon effet: mais cette femme ressentoit toujours, à l'endroit de son prétendu rhumatisme, une douleur sourde, avec pesanteur, sur-tout après qu'elle avoit pris quelqu'aliment. Ayant examiné l'endroit où elle disoit ressentir le plus de douleur, ma surprise fut je l'avoue des plus grandes, de trouver une tumeur circonscrite, de la grosseur de la forme d'un chapeau à la région épigastrique, dont le pus paroissoit gras & pâteux; l'assemblage des symptomes, la douleur sourde, avec pesanteur dans un point fixe qui a toujours subsisté, annonçoient le foyer de l'abcès, en conséquence je me disposai à en faire l'ouverture. Je déterminai cette pauvre malade

à avoir de la confiance ; & , après avoir été munie des secours de la religion , je procédai à l'opération de la manière suivante.

Comme cette bonne mere étoit courbée par la fatigue de son état & le nombre de ses années , je fis poster un homme derrière elle , son genou dans le milieu du dos , les deux mains sur les épaules qu'elles embrassoient comme dans la réduction des clavicules , situation que je donnai pour faire faire faillie à la tumeur ; je plongeai mon bistouri droit bien tranchant à la partie supérieure de l'abcès , un peu latéralement , & je coupai longitudinalement les tégumens & les muscles de la largeur de cinq travers de doigt ; je fus inondé de pus à demi-figé , d'une puanteur insupportable. Après l'issue du pus , & avoir détruit les brides , je vis couler un pus semblable à la lie de vin ; j'examinai attentivement d'où sortoit ce pus qui infectoit ; j'apperçus que le foyer étoit au petit lobe du foie ; je portai mon bistouri à la faveur de mon doigt indicateur de la main gauche ; je fis l'ouverture d'un second dépôt , duquel il sortit une chopine de matières dont l'odeur faisoit évanouir ; je fis coucher la malade le ventre dessous quelques heures , pour donner un libre cours aux matières , afin qu'elles ne s'épanchassent point dans la capacité ; je construisis pour le pansement une tente cruciale , dont les

deux extrémités de la branche longitudinale fixoient haut & bas l'ouverture, & les extrémités de la branche transversale, tenoient la plaie ouverte suffisamment pour l'écoulement du sang & du pus. Je mis à l'aïse quelques bourdonnets dans le fond de la plaie, un emplâtre, des compresses, le tout contenu par le bandage de corps, & soutenu par le scapulaire. Trente heures après, je levai l'appareil; je trouvai les choses en bon état; la malade étoit bien soulagée, ne sentoît plus de douleurs lorsqu'elle prenoit du bouillon. Je la pansai avec un digestif ordinaire. Au huitieme pansement, je trouvai les compresses trempées comme si on les eût plongées dans un sceau d'eau, d'une couleur verdâtre, sans aucune odeur; je levai l'appareil, sous lequel je fus fort étonné de trouver un ver strongle vivant, de quatre pouces de long, & gros comme une moyenne plume à écrire; je le tirai avec mes pinces à anneaux, & j'examinai d'où cet animal pouvoit venir, sans pouvoir rien reconnoître. Je repansai ma malade comme à l'ordinaire; le neuvieme pansement, les compresses se trouverent encore pénétrées, & je retrouvai un ver strongle vivant, comme le précédent; au dixieme pansement, encore un ver mort avec un trou apparent à la partie presque moyenne & supérieure de la plaie; je portai un filet à

bouton, lequel entra de trois pouces dans l'estomac : il n'y avoit plus de doute que ce viscere ne fût perforé ; & , pour m'en convaincre, je fis avaler à ma malade un verre de tisane, ce qui lui occasionna un petit hoquet, d'après lequel l'on vit sortir la tisane par le trou où mon stilet étoit entré. Voyant que les boissons passaient toutes par la plaie, j'interdisis toute nourriture à cette femme par la bouche, & je lui prescrivis pour régime de vie des lavemens de bouillon avec des jaunes d'œufs de quatre en quatre heures ; pendant ce tems, je fis des injections agglutinatives & consolidantes, avec le baume d'Arcéus, l'huile d'hypéricum & le vin miellé ; au bout de six jours, l'ouverture de l'estomac fut réunie & cicatrisée ; je fis reprendre les bouillons par la bouche, & autres boissons, lesquelles ne passerent plus par la plaie, ce qui me confirma la parfaite réunion de ce viscere, je continuai à panser la plaie comme à l'ordinaire ; je vis avec une satisfaction & une joie infinie, régénérer la substance du foie, sans aucune apparence de dureté ni d'engorgement ; la plaie se cicatrisa, & la malade guérie de son prétendu rhumatisme en cinq semaines de tems, jouit actuellement d'une très-belle vieillesse & d'une bonne santé. Pendant tout le tems de son traitement, excepté les six jours qu'elle ne

buvoit point, elle n'a point discontinué les apofèmes vulnéraires, rendu minoratifs de tems à autres.

On m'objectera peut-être qu'en ouvrant le petit lobe du foie, j'aurois pu pénétrer dans la capacité de l'estomac ; je réponds que si cela eût été ainsi, les boissons que la malade a prises depuis le commencement de l'opération jusqu'au huitième pansement, où les vers ont commencé à paroître, auroient coulé d'abord par la plaie, comme elles ont fait fitôt la perforation de ce viscere.

O B S E R V A T I O N

*Sur un Os engagé dans l'Œsophage ; par
M. BOURIENNE, chirurgien-major
des armées du roi, en Corse.*

Le nommé Léveillé, soldat au régiment de Tournaisis, en garnison à l'Algayola, ayant mangé sa soupe, qui avoit été faite avec une tête de mouton, sentit, après la première cuillerée, un embarras douloureux à la partie supérieure du pharinx ; les douleurs devinrent vives au point que le malade ne pouvoit plus rien avaler. Ayant examiné le pharinx, je ne pus rien appercevoir ; cet homme faisoit des efforts violens pour vomir ; ils étoient accompagnés

de convulsions ; je pris un petit cierge que je frottai avec de l'huile , je lui donnai la courbure de l'arriere-bouche, & l'introduisis dans le canal ; je fis descendre cet os par gradation jusqu'à la partie inférieure de l'œsophage, où, n'ayant pu introduire le bout du cierge par rapport au resserrement du canal œsophagien, il s'arrêta. Je pris alors le parti de faire sauter le malade ; je le fis boire & manger du pain ; il fut plus tranquille , mais il éprouvoit toujours de l'embarras, & sentoît des douleurs très-vives. Le lendemain, il me dit qu'il sentoît toujours la même difficulté d'avaler les alimens solides ; je me déterminai à lui faire prendre deux grains de tartre émétique en lavage : il vomit la soupe qu'il avoit mangée la veille ; les accidens annonçoient que c'étoit un os qui se trouvoit engagé dans l'œsophage ; malgré les secours , le corps étranger resta toujours dans le même endroit ; après différentes tentatives, le malade passa quinze jours assez tranquillement , ne pouvant cependant avaler que sa soupe & autres alimens liquides. Dans l'idée où j'étois que le corps étranger tomberoit dans l'estomac , je lui faisois prendre des alimens pour favoriser sa chute. Le malade fut absent pendant quelque tems , & revint au bout de trois semaines. Le même jour de son arrivée, il sentit une douleur lancinante à la partie in-

férieure de l'œsophage, avec difficulté de respirer ; comme je connoissois la cause de ces accidens, je n'hésitai point à lui donner l'émétique ; après l'effet du remède, il prit pour boisson une décoction de figes, dont l'effet suspendit les vives douleurs ; le malade mangea du pain qu'il avala bien facilement, cependant il éprouvoit des douleurs de têts à autres, lorsque les alimens parvenoient à l'endroit où le corps étranger étoit arrêté ; les jours suivans, il avaloit plus facilement ; la douleur devint moindre ; je lui fis continuer l'eau de figes ; les douleurs cessèrent tout-à-fait, il n'en n'a plus ressenti.

Il y a lieu de croire que l'os que le malade avoit avalé, avoit peu de volume, & qu'un de ses angles s'étant engagé dans les tuniques de l'œsophage, forma toute la difficulté de pouvoir le faire descendre jusque dans l'estomac ; d'ailleurs, on sçait par l'anatomie que l'œsophage est étranglé lorsqu'il parvient à l'orifice supérieur de l'estomac, que l'on sçait n'en être qu'une continuation ; les moyens que j'employai pour faire descendre le corps étranger dans le ventricule, ne contribuèrent pas peu à l'engager encore davantage. On voit clairement, par cette observation, qu'il est toujours prudent de tenter les moyens pour l'extraire, de préférence à ceux qu'on met

en usage pour faire descendre le corps étranger dans l'estomac ; les douleurs qui sont survenues long-tems après , annonçoient l'inflammation ; & la suppuration qui aura suivi , jointe aux secouffes du vomissement , aura fait passer le corps étranger dans le ventricule.

S U I T E

Des Remèdes proposés contre les Vers strongles , & Observations relatives.

13^o Méthode éprouvée contre les vers strongles en général ; par M. Varnier , docteur en médecine à Vitri-le-François.

» On a demandé, dans le Journal de Médecine d'Avril dernier, les moyens de guérir une personne habituellement atteinte de vers strongles dans l'estomac.

» Je répondrai à cette invitation que je suis étonné que ce mal si connu ait résisté jusqu'ici à tous les remèdes efficaces qui, sans doute, ont été administrés par de très-habiles gens. Je regarde la maladie des vers comme une des moins dangereuses, lorsque les sujets sont dociles, & que les remèdes y sont bien appropriés : j'en ai guéri tout autant qu'il s'en est présenté. Je n'en ai vu mourir qu'un seul sujet, le nommé Côte, vigneron,

» pour lequel je fus mandé trop tard ; ce-
 » pendant , avant de mourir , je lui en fis
 » rendre plus de soixante. Malgré cette éva-
 » cuation , à l'instant de sa mort , les strom-
 » gles *téretes* , lui sortoient par les narines
 » & par la bouche , comme des bougies
 » blanches qui se succédoient les unes aux
 » autres. J'ai traité presque à l'agonie le
 » nommé Duvaumont , aussi vigneron ,
 » qu'on me dit avoir rendu quelques vers ;
 » je lui fis donner , le cas étant très-pres-
 » fant , un mélange d'huile d'amandes-dou-
 » ces , de syrop violat , de kermès avec la
 » coralline , par cuillerées , d'heure en heure ,
 » & quelque larmes de vin d'Alicante fé-
 » parément , & de tems en tems , pour le
 » rappeler à la vie : il rendit par-bas une si
 » prodigieuse quantité de vers , qu'il étonna
 » tout le monde. Son état d'agonie se dis-
 » sipoit à mesure que les vers sortoient. En
 » Septembre 1771 , j'ai traité la fille du
 » sieur Monvoisin , âgée de vingt-ans , fau-
 » bourg de Veau , attaquée d'une fluxion
 » de poitrine vermineuse. Elle rendit , par
 » l'effet des remèdes que je lui donnai , soi-
 » xante-dix-sept vers en deux fois , sans
 » ceux qu'on ne vit pas , & ceux qui sont
 » venus depuis , presque tous par-bas. Tous
 » ces symptômes de la maladie s'évanoui-
 » rent après cette énorme évacuation. Il y
 » a peu de médecin qui n'en ait fait autant.

» Madame la comtesse de Moucin, nièce
 » de M. Graffin , ancien directeur général
 » des monnoies , m'a fait voir , au bourg
 » de Dienville , en Champagne , un de ses
 » domestiques atteint du ver solitaire *tæ-*
 » *nia* , dont il avoit déjà rendu quelques
 » lambeaux. Ce malade avoit le teint livide,
 » basané , il étoit maigre , triste , avoit sou-
 » vent des coliques affreuses , un appétit bi-
 » zarre , & il avoit été manqué à Paris ; il
 » se dispoisoit à partir pour Lyon , où on
 » lui disoit qu'il y avoit un médecin qui
 » avoit acquis une très-grande réputa-
 » tion dans le traitement de cette mala-
 » die. On suspendit le voyage. Ne pouvant
 » rester auprès du malade , je donnai un
 » mémoire à suivre. Le malade ayant été
 » traité à Paris ; pour ne pas manquer mon
 » coup , je prescrivis un régime & des re-
 » mèdes pour un mois ; mais , au bout de
 » huit jours de leur usage , cet homme eut
 » un trouble de bas-ventre , des douleurs
 » considérables ; enfin , après plusieurs ef-
 » forts de vomissement , il rendit un strom-
 » gle monstrueux , seul , vivant , de la lon-
 » gueur de dix-huit pouces , & gros comme
 » le doigt d'un homme , au rapport de
 » M. de Montaigu , habile chirurgien de ce
 » bourg , auquel on avoit confié l'exécu-
 » tion du mémoire. Cet énorme ver a été
 » vu de plusieurs personnes : on auroit dû

158 SUITE DES REMÈDES PROPOSÉS

» le conserver dans de l'eau-de-vie. Le ma-
 » lade se trouva si bien débarrassé, qu'il
 » ne voulut pas continuer les remèdes,
 » quelques pressantes qu'aient été les solli-
 » citations qu'on ait pu lui faire, en lui di-
 » sant que ce n'étoit point le ver solitaire ;
 » objet de la maladie & du mémoire : rien
 » ne put le convaincre. Il n'a pas été à Lyon,
 » il a été guéri pour ce moment ; je ne sçais
 » ce qu'il est devenu depuis.

» Il me paroît superflu de rapporter
 » d'autres exemples qui deviendroient fas-
 » tidieux.

» Il y a lieu de croire que si le malade ;
 » qui desire d'être soulagé, n'est pas guéri
 » par les remèdes que les habiles médecins
 » qui l'ont traité on put lui prescrire, ce
 » n'est pas par l'insuffisance de ces remè-
 » des, mais c'est peut-être que les vers de
 » l'estomac sont renfermés dans un kyste ;
 » alors les remèdes ne font que glisser par-
 » dessus, & n'agissent pas contre les vers
 » qui sont défendus par ce rempart. Dans
 » ce cas que je suppose avec assez de fon-
 » dement, si le malade n'est pas exténué,
 » je commencerois après lui avoir fait boire
 » à plusieurs reprises d'une forte infusion
 » de fleurs de tanésie dans l'eau bouillante,
 » avec le sucre en manière de thé, lui
 » avoir administré deux ou trois verres de
 » bonne huile d'olive par jour, & trois

» ou quatre jours auparavant, je lui don-
 » nerois, dis-je, une dose & demie d'émé-
 » tique en fix verres d'eau chaude, le matin
 » à jeun, à une demi-heure l'un de l'au-
 » tre, &, le lendemain, un purgatif de féné-
 » mondé, sel de feignette, de chacun deux
 » gros, anis, semen-contrà, de chacun
 » demi-gros dans un gobelet d'eau, faire
 » bouillir demi-quart d'heure : ajouter sur
 » la fin deux onces de manne; passer avec
 » expression, & ajouter à la colature un
 » gros de coraline en poudre fine, passée
 » au tamis, soit fait médecine selon l'art,
 » à prendre à jeun; &, deux heures après,
 » donner une écuellée de l'infusion théi-
 » forme de tanésie ci-dessus, avec le sucre,
 » & la continuer d'heure en heure, jusqu'à
 » midi : dîner à une heure, un potage, &c.

» Si, à raison de délicatesse naturelle,
 » épuisement, hernie, ou autres raisons,
 » l'émétique ne peut pas avoir lieu, le pur-
 » gatif qui le doit suivre se peut donner
 » sans lui : on seroit bien de le répéter tous
 » les quatre ou cinq jours, à jeun, de la
 » même manière, & avec les mêmes at-
 » tentions; je donnerois en outre tous les
 » matins, aussi à jeun, aux jours interca-
 » laires de ces anthelmintiques catharti-
 » ques, les bols suivans. Prenez poudre
 » d'étain passée au tamis de soie, deux gros;
 » coraline préparée, un gros; semen-contrà,

160 SUITE DES REMÈDES PROPOSÉS

» demi-gros ; huile essentielle de tanésie ;
 » douze gouttes , avec suffisante quantité
 » de miel pour une dose dans le pain à
 » chanter ; répéter tous les matins , excepté
 » les jours du purgatif : déjeûner deux heu-
 » res après ce bôl , une bonne rôtie à l'huile
 » d'olive , avec un grain de sel ; on boira
 » par-dessus un bon verre de vin de Bour-
 » gogne , ou mieux un demi-verre de vin
 » d'Alicante.

» Je voudrois que la boisson la plus or-
 » dinaire , le jour & la nuit , pour ne pas
 » laisser un instant de repos à ces insectes
 » malfaisans , soit une tisane faite d'une pe-
 » tite poignée de fleurs de tanésie , autant de
 » sommités , de germandrée , *chamedris* ou
 » de petite centaurée , *centaurium minus* ,
 » un gros de sel d'absinthe ou de chardon-
 » béli ; en un mot , un des sels de Tachénus ,
 » qui ont la vertu particulière de fondre les
 » parties organiques des vers , & réglisse à
 » volonté ; le tout bouilli demi-quart d'heure
 » au plus , dans deux pintes d'eau , passer ,
 » boire froid , & continuer ainsi jusqu'à
 » guérison. Pour modérer le goût rebu-
 » tant de la tanésie , on pourroit ne mettre
 » ces fleurs qu'en tirant du feu , en simple
 » infusion.

○ » Tout le régime consiste , en pareil cas ,
 » à éviter les acides , le laitage , le fro-
 » mage de toute espece , le gibier faîsanté ;
 » &

CONTRE LES VERS STRONGLES. 167

» & en général, ne manger que très-peu
» de viande, peu de vin bien mûr, coupé
» de moitié eau à un repas seulement. Tou-
» tes les boissons doivent être froides : l'eau
» pure à la glace passe pour un bon re-
» mède contre les vers.

» Si j'avois le malheur d'être dans le cas
» du malade, je continuerois tous les re-
» mèdes dans l'ordre qu'ils sont prescrits,
» jusqu'à guérison radicale ; je crois que
» si les vers ne sont pas dans une poche
» particulière séparée dans la cavité de
» l'estomac, quinze jours de leur usage
» pourroient suffire pour les détruire jus-
» qu'au dernier, & peut-être moins en-
» core. »

14^o Lavement anthelminthique proposé
par un anonyme.

» Porter les médicamens immédiatement
» dans le séjour qu'occupent les œufs qui
» donnent naissance aux vers strongles : c'est
» l'objet principal qu'on doit avoir dans l'ad-
» ministration des médicamens propres pour
» leur expulsion. En effet, s'ils occupent
» les premières voies, les remèdes connus
» & annoncés dans les journaux précédent,
» doivent être donnés avec succès. Mais,
» résidant dans les secondes, principale-
» ment dans le colon, ils deviennent le
» plus souvent infructueux, attendu que la

162 SUITE DES REM. PROPOSÉS, &c.

» vertu anthelmintique se trouve modifiée
 » & très-affoiblie avant de parvenir à leur
 » retranchement. Dans ce dernier cas, les
 » lavemens, chargés de médicamens con-
 » venables, doivent être préférables. En
 » voici un qui vient de m'être communi-
 » qué, dont le succès a toujours répondu
 » à l'attente de tous ceux qui en ont fait
 » usage. »

R^j. *Semen-contr.* ʒj.
Mercure coulant. ʒʒ.
Pourpier. 1 poig.

» Le tout bouilli pendant un quart-d'heure
 » dans un demi-fetier d'eau. Passez la dé-
 » coction par un linge, & ajoutez dans
 » cette décoction une égale partie de lait,
 » & le donnez. Le lendemain, un autre la-
 » vement de lait seulement.

» *Nota.* Ce lavement anthelmintique
 » fera peut-être regardé comme inutile à
 » la personne qui implore le secours des
 » praticiens, d'autant que les vers séjour-
 » nent dans le ventricule. Mais qui est celui
 » qui assurera que les œufs de ces animaux
 » ne soient pas dans les secondes voies, &
 » qu'aussitôt après leur naissance, ils ne re-
 » montent pas vers cette partie? Au reste,
 » je l'offre pour son soulagement, & non
 » par cupidité. »



EXPÉRIENCE NOUVELLE

Sur la calcination subite de l'Or , ou plutôt sur son changement instantané en une poudre violette , ainsi que sur une semblable calcination de l'Argent, du Cuivre & de l'Etain.

Le procédé par lequel on fait le précipité d'or de couleur pourpre de Cassius, est connu de tout le monde , & sa méthode de préparer cette couleur par l'étain est devenue si commune, si triviale, qu'on a fermé les yeux sur plusieurs autres moyens, plus longs à la vérité, plus embarrassans ou plus dispendieux, qui sont rapportés dans les écrits des chimistes; ensorte que, bien loin de les répéter, on s'est permis souvent de traiter d'imposteurs ceux qui en ont fait mention, ou de les regarder du moins comme des gens séduits & trompés; & l'on a cru communément que l'étain donnoit un des principes constitutans de cette couleur, & que, sans l'étain, cette couleur pourpre étoit impossible à faire.

Cependant l'Angelot rapporte qu'après avoir trituré de l'or en feuilles pendant quatorze jours & autant de nuits, il l'avoit réduit en une poudre brune, tirant sur le noir, volatile & visqueuse; &, en ayant

fait la distillation, il en obtint quelques gouttes d'un très-beau rouge; il est visible que cette poudre d'or de l'Angelot étoit déjà rouge, ou du moins violette par elle-même avant la distillation, & qu'elle ne paroïssoit d'un brun noirâtre à l'auteur, que parce qu'elle étoit étendue, & salie par la matiere détachée nécessairement de la meule pendant une aussi longue trituration.

On trouve dans le *Sol sine veste* d'Orschall plusieurs procédés ou manipulations par lesquelles il paroît certain qu'on a converti l'or en une poudre de couleur pourpre, soit en employant la voie des dissolutions préliminaires, soit aussi par des moyens plus simples. C'est ainsi qu'on peut y parvenir, lorsqu'on fond avec une fritte ou un fondant d'émail, un peu d'or fulminant préparé pour cela, ou de la poudre qui se fait en polissant l'or par la pierre ponce, ou enfin qu'on les imbibe d'une dissolution d'or, on obtient alors des émaux colorés en pourpre, ou des verres qui ont plus ou moins la couleur de rubis. Une goutte de dissolution d'or par l'eau régale appliquée sur la peau, la teint en violet; les papiers qu'on colle sur les flacons qui renferment ces dissolutions, pour peu qu'ils en soient mouillés, prennent aussi cette couleur. Homberg ayant soumis de l'or au foier du miroir ardent, le vit s'en aller en

fumée, & ce qui resta se convertit en un verre de couleur violette. M. Macquer, en dernier lieu, a observé & fait observer la même chose, en répétant le même procédé par le même miroir.

Le sieur Comus s'occupe depuis long-tems des phénomènes de l'électricité; &, comme il a une machine assez forte, il a entrepris de soumettre à l'action du feu ou étincelle électrique, toutes les différentes substances métalliques; &, plus il va en avant, plus il voit que ce travail est étendu, & demande à être suivi & varié en mille manières différentes.

Voici ce qu'il a d'abord observé sur l'or, sur l'argent, le cuivre & l'étain.

Il a pris séparément des feuilles de ces quatre substances métalliques qu'il a disposées entre deux cartes dans une presse, & les ayant soumises à l'étincelle électrique de sa machine fortement chargée, il a vu avec un singulier étonnement que les feuilles étoient calcinées du premier coup: l'or donne une poudre violette plus ou moins foncée, qui adhère fortement aux surfaces contiguës des deux cartes; l'argent les teint en brun noirâtre; le cuivre fait encore plus noir, & l'étain donne une couleur grise ou blanc sale; ces expériences lui réussissent toujours lorsque le tems est propre, & il est le maître de charger une même carto

à plusieurs reprises différentes, & de la fonder ainsi en couleur.

Ce safran, cette chaux, ou, pour mieux dire, cette poudre d'or est-elle identique avec le précipité d'or de Cassius, ou diffère-t-elle de ce précipité? c'est ce dont il étoit important de s'assurer.

S. A. S. monseigneur le duc de Chartres, devant qui le sieur Comus a eu l'honneur de faire d'abord ces expériences, a voulu aussi être présent aux essais ultérieurs qui ont été faits par ses ordres pour s'en assurer, & c'est ce qui a été exécuté devant ce prince, le mercredi 30 Juin dernier, par MM. Rouelle & d'Arcet, qui étoient aussi venus chez le sieur Comus, & avoient déjà été témoins de cette espèce de nouvelle calcination instantanée. On va transcrire ici mot pour mot l'endroit du procès-verbal qui a été dressé par ordre du prince, & qui contient le détail de leurs procédés,

» 1^o On a appliqué de l'or réduit en pou-
 » dre violette par l'étincelle électrique uni
 » avec un fondant approprié sur différen-
 » tes porcelaines; on y a aussi appliqué en
 » même tems de l'or précipité par l'étain
 » à la manière de Cassius; le premier a
 » fondu & a donné une couleur pourpre
 » comme le précipité de Cassius, qui a
 » servi de comparaison. La couleur, à la
 » vérité, n'en est pas tout-à-fait aussi écla-

» tante ; mais cela ne vient que de la rapure
 » des cartes, qu'il est très-difficile, ou plutôt
 » impossible d'en séparer ; d'un côté, cette
 » rapure salit la couleur, & de l'autre, elle
 » rend incertaine la juste proportion du
 » fondant.

» 2^o On a traité de même la chaux ou
 » poudre d'argent, faite par le coup élec-
 » trique, & la chaux de cuivre, qu'on a
 » également appliquées sur différentes por-
 » celaines avec des fondans appropriés.
 » L'argent a donné une belle couleur jaune
 » bien franche & bien décidée, & le cui-
 » vre une belle couleur verte.

» 3^o On a fait brûler une certaine quan-
 » tité de ces cartes ainsi chargées de cette
 » poudre d'or ; on a traité ensuite cette
 » cendre avec de la litharge & de la pou-
 » dre de charbon, pour en faire la réduc-
 » tion ; le culot qu'on a obtenu par la fonte
 » a été soumis à la coupelle, & il est resté
 » un petit bouton d'or pesant un peu moins
 » de deux grains.»

Comme l'étain ne donne point de cou-
 leur & qu'il n'a fait qu'une espèce d'émail
 blanchâtre, on a négligé d'en faire mention
 sur le procès verbal.

Il résulte de ces faits, 1^o que l'étincelle
 électrique produit sur l'or un effet subit, qu'on
 n'obtient autrement que par des moyens
 plus longs, plus pénibles ou plus composés.

168 EXPÉRIENCE NOUVELLE, &c.

2^o Que cette prétendue chaux d'or n'est qu'un or pur prodigieusement divisé ; 3^o qu'elle est absolument la même que le le précipité de Cassius ; 4^o que l'étain dans le procédé de cet auteur ne contribue point à former le pourpre d'or par le concours de son phlogistique, & qu'il ne sert tout au plus qu'à l'étendre & à procurer à l'or une plus grande division ; 5^o que c'est encore moins le nitre & la manganèse qui font prendre au précipité d'or cette couleur dans la vitrification, comme quelques-auteurs l'ont prétendu, fondés sur ce que le nitre & la manganèse donnent dans certaines circonstances une couleur plus ou moins rouge ou violette aux verres dans la composition desquels on les fait entrer ; 6^o & qu'enfin tous les différens procédés par lesquels on est venu à bout de convertir l'or en une poudre semblable, se réunissent tous au but, & ne font à la fin que la même chose, c'est-à-dire qu'ils ont tous porté l'or à sa plus grande division.

Le sieur Comus, qui s'occupe assidument de ce genre d'expériences, a déjà observé d'autres phénomènes très-intéressans par les conséquences dont ils peuvent être en chimie & en physique : il se propose de les donner au public, lorsqu'il aura rendu son travail digne de lui être présenté.



NOUVELLES REMARQUES

Sur des Déplacemens de la Matrice, & sur les moyens d'y remédier; par M. LEVRET, accoucheur de madame la Dauphine, &c.

Les auteurs qui ont écrit sur la matiere que nous allons traiter, l'ont tous divisée suivant qu'ils l'ont conçue, nous en ferons autant pour remplir nos vues; mais, afin d'éviter d'être trop longs, nous supposerons nos lecteurs suffisamment instruits, non-seulement de la composition des parties de la génération des femmes, &, par conséquent, de la forme de la matrice, mais aussi de la situation naturelle de cet organe dans le bassin des adultes.

Cela supposé, nous diviserons nos remarques en trois parties principales: La première contiendra les vraies descentes de la matrice; il sera question, dans la seconde, d'un déplacement particulier de ce viscere, dont les auteurs n'ont point parlé. La troisième sera employée à décrire une autre espece d'état contre-nature de cette partie, peu connu jusqu'à présent, & chaque partie sera accompagnée d'un plan de curation fondé sur l'observation clinique.

PREMIERE PARTIE.

Sur les Descentes de la Matrice en général.

On entend par descente de la matrice,

un déplacement de cet organe qui indique de le remettre dans sa place naturelle & de l'y maintenir ; mais, comme il y a non-seulement plusieurs especes de descentes de la matrice, mais aussi de ces descentes à divers degrés, & que chaque especie a ses signes propres pour les reconnoître, de même que leurs degrés, il devient nécessaire, sans doute, de remettre sous les yeux des lecteurs, quoique sommairement, ces distinctions, à la vérité un peu moins scholastiques, mais indispensables ici, & ce que nous croyons, pour faire mieux sentir les especes de déplacement de matrice que la pratique journaliere nous a mis à portée d'observer, & que nous n'avons trouvé décrites dans aucuns des auteurs qui sont parvenus à notre connoissance.

On distingue, en général, deux especes de descentes de la matrice, une avec renversement du corps de cet organe, dont le fond passe, ou tend à passer à travers son col & son orifice, & l'autre sans renversement ; mais tous ces déplacements doivent être de haut en bas, sans quoi ils ne pourroient point être caractérisés de vraie descentes. On verra par la suite ce qui nous engage à nous exprimer ainsi.

Les deux especes principales de descentes de la matrice, dont les auteurs ont parlé, ont chacune leurs degrés d'éloignement de la place naturelle à cet organe,

dont le plus considérable porte le nom de *complet*, & tous les autres *d'incomplets*; n'importe à quel degré ils puissent être, s'ils ne sont pas assez considérables pour que la matrice soit sortie de la vulve.

Ces deux mêmes especes de descentes, ont des choses qui leur sont communes, & d'autres qui leur sont propres ou particulieres. Dans le nombre de celles qui leurs sont communes, on peut y comprendre tous les degrés de déplacement, depuis les plus petits jusques aux plus grands, les tiraillemens (proportionels à chacun de ces degrés) que souffrent les ligamens, tant larges que rongs, de la matrice, de même que le poids, plus ou moins grand, sur le fondement, la vulve, &c. & le renversement du vagin qui suit aussi souvent, proportion gardée, ces degrés dans ces deux mêmes especes de déplacement de l'*uterus*. A l'égard des signes particuliers à chacune de ces especes, & même à leurs différens degrés, nous réservons d'en parler un peu plus bas, pour des raisons qu'il sera aisé de saisir alors.

Quant aux causes des descentes de la matrice, nous les passerions volontiers toutes, sous silence, tant par la raison que les auteurs en ont fait un ample dénombrement, que parce que les indications curatives sont toutes les mêmes; mais comme

tous les auteurs, fans en excepter Mauriceau & Lamotte, ont mis au nombre de ces causes le relâchement des ligamens de la matrice, & qu'une expérience consommée nous a depuis long-tems convaincus que cette cause, qu'on a de tout tems considérée comme une des plus communes, est au contraire la plus rare, en supposant qu'elle ait jamais existé; nous croyons devoir faire remarquer, 1° que, dans toutes les vraies descentes de la matrice, fans en excepter aucune, il y a toujours non-seulement tiraillement plus ou moins douloureux des ligamens de cet organe, mais que la douleur qu'occasionne ce tiraillement, naît avec la descente, & qu'elle en suit tous les degrés; cela est si vrai, qu'un moyen sûr pour faire cesser la douleur, c'est de faire cesser la tension: aussi voit-on toujours qu'aussitôt qu'on a replacé la matrice dans son lieu naturel, n'importe par quel moyen & pour combien de tems, les tiraillemens cessent sur le champ, par le relâchement arrivé à ces mêmes ligamens, & que les douleurs cessent aussi subitement, & comme par enchantement. Si donc les auteurs avoient fait suffisamment attention à ces vérités démontrées de tout tems, ils n'auroient certainement pas mis le relâchement des ligamens de la matrice au nombre des

causes de la descente de cet organe, car c'est prendre l'effet pour la cause, & c'est ce que nous nous étions proposé de démontrer dans cette première remarque.

2^o Qu'on ne nous oppose point, comme on l'a déjà fait quantité de fois, qu'il est démontré par l'ouverture de tous les cadavres des femmes qui étoient attaquées de descentes complètes de la matrice, que les ligamens de cet organe sont toujours plus longs que dans l'état naturel, car nous ne nions pas le fait, mais que cet allongement ait été la cause de la descente, comme l'ont cru de tout tems tous les auteurs qui ont traité de ces maladies.

3^o Il faudra donc d'orénavant soustraire presque toujours cette cause prétendue des descentes de la matrice, comme n'ayant peut-être jamais existé, & reconnoître en sa place l'effet sur lequel on avoit pris le change, effet dont l'existence inséparable de la maladie est de toute ancienneté. Cette vérité est de la plus grande importance pour l'art de guérir, car c'est faute de l'avoir connue pour ce qu'elle est, que l'on voit les livres qui traitent de cette maladie, pleins de moyens indiqués pour fortifier les ligamens de la matrice (a) ;

(a) Lamotte emploie plus de la moitié de la huit cent troisième page de son Traité des Accouchemens, à décrire une composition astringente, pour être employée dans cette fausse vue.

moyens non-seulement toujours infructueux pour le but qu'on se propose , mais contraires à l'indication curative , & très-souvent dangereux. Je puis le certifier d'après une longue expérience ; c'est-elle qui m'a suggéré tout ce que je viens d'exposer , & qui , en me dévoilant l'erreur ; m'a fait mettre la vérité à sa place , en sorte qu'éclairé par elle sur ce point , toutes mes vues se portent en pareilles circonstances à replacer la matrice , & à la maintenir en place par le moyen des pessaires.

A l'égard des signes qui distinguent essentiellement les deux espèces de descentes de la matrice dont il est ici question , afin de les rendre bien sensibles , nous allons les mettre en opposition les uns avec les autres , & , pour y procéder avec ordre , nous en ferons trois classes ; la première contiendra les signes des premiers degrés de déplacement ; la seconde , ceux du deuxième , & la troisième , ceux du dernier.

4^o Dans les premiers degrés de la descente de la matrice , avec renversement de son fond dans son col , le museau de cet organe n'est point déplacé , c'est son fond qui l'est seulement , étant plus ou moins enfoncé dans la capacité de l'*uterus* , tendant à faire le cul-de-lampe , ou le faisant en effet sans aucun déplacement du vagin ; au lieu que , dans le cas de la descente , sans renversement du fond de

la matrice, le museau de cet organe est plus ou moins rapproché de la vulve, & le fond du vagin est descendu à proportion ; d'ailleurs, dans la premiere espece, le col utérin paroît plutôt raccourci qu'allongé, & c'est le contraire dans la seconde, la partie supérieure de ce col ne s'étant point élargie dans celle-ci & l'étant dans celle-là.

5^e Dans les seconds degrés de la premiere espece des descentes de la matrice, le col de cet organe s'est dilaté pour recevoir le fond qui le force à le laisser passer à travers son vuide, & le tout ensemble est plus ou moins rapproché de la vulve, sans que le vagin soit presque déplacé ; au lieu que, dans la seconde espece, plus le museau de la matrice est près de la vulve, & plus le fond du vagin s'en est aussi rapproché ; d'ailleurs, dans la seconde espece, l'orifice de la matrice est en même tems fermé & situé à la partie la plus basse, tandis que dans la premiere l'orifice est fort peu déplacé, mais dilaté à proportion du volume du fond qui s'y est introduit en forme de coin mouffe.

6^e Dans les derniers degrés de ces deux especes de déplacemens de la matrice, cet organe est entièrement descendu entre les cuisses de la femme, dans la premiere le fond en bas, au lieu qu'il est en haut dans

la seconde, ce qui rend l'un & l'autre pyriforme, avec cette différence que le moins volumineux est en haut dans le premier cas, & qu'il est en bas dans le second; d'ailleurs, dans celui-ci est placé l'orifice de la matrice, & dans celui-là, il n'y en a pas, il est resté près de la vulve, recouvert du vagin qui s'est retourné comme un gant à demi renversé, au lieu qu'il l'est complètement dans son opposé, ayant suivi le bout du museau dans la matrice où il est inséré.

7° Du nombre des femmes qui sont affligées de descente complète de la matrice, il y en a en qui la réduction de cet organe est encore possible, & d'autres où elle n'est plus praticable, si non pour toujours, au moins pour un tems plus ou moins long, mais les unes & les autres sont souvent sujetes à quelque sorte de difficulté d'uriner, & même à des rétentions d'urine qui exigent quelquefois de sonder la malade. D'ailleurs, la direction du jet de l'urine est en tout changé, au point que j'en ai vu beaucoup qui pouvoit non-seulement pisser horizontalement devant elles, comme le font ordinairement les hommes, mais se pisser sur le ventre, quoiqu'elles fussent debout, & cela, parce que le col de la vessie, au lieu d'être situé de haut en bas, comme il l'est dans l'état naturel, sa direction

direction se trouve au contraire de bas en haut, parce que le canal de l'urèthre, qui est entraîné dans la descente, se courbe au point de diriger le jet de l'urine à contre sens.

8° Lorsque la descente de la matrice, n'importe laquelle, souffre encore la réduction, la femme n'a pas toujours besoin d'être sondée, quoiqu'il lui survienne rétention d'urine (a); mais il est ordinaire que, dans le cas où la réduction est impossible, on ne puisse s'en dispenser, & alors on y trouve souvent de la difficulté, si on ne se sert de bougies creuses, ou de sondes flexibles, ou bien d'une algalie faite sur la courbure de celles qui sont pour homme, (mais en tout de moitié moins longue, soit dans la partie courbée, soit dans celle qui ne l'est pas) pourvu qu'on l'introduise de haut en bas, comme quand on sonde les hommes par-dessus le ventre, & qu'on la retire de même.

(a) Ces femmes facilitent ordinairement la sortie des urines, en se posant sur les genoux & sur les coudes, parce qu'alors la matrice remon-
tant considérablement dans l'hypogastre, la courbure du col de la vessie s'efface en plus grande partie, & l'urine sort plus librement, quoique le fond de ce viscère soit alors déclive, eu égard à son col, ce qui prouve que c'est du coude considérable que fait cette partie, que dépend alors la rétention d'urine.

9° Voilà les signes les plus essentiels pour distinguer non-seulement les deux espèces principales de descentes de la matrice les plus ordinaires, mais aussi ceux qui sont communs à ces deux mêmes espèces, suivant leurs degrés de déplacement & on a pu s'appercevoir que les plus univoques sont ceux du dernier degré de chacune de ces mêmes espèces: néanmoins, comme il y a aussi alors un déplacement de la membrane interne du vagin qui, parvenu au même degré, pourroit quelquefois en imposer, il nous paroît nécessaire d'en dire deux mots, afin de rendre la matière que nous aurons à traiter incessamment, la plus claire qu'il nous sera possible.

10° Nous dirons donc que la membrane du vagin, qui peut être soumise au tact immédiat, est quelquefois poussée elle seule au-dehors de la vulve, & cela, parce qu'après nombre d'accouchemens, elle devient de plus en plus ample, ses plis valvulaires s'étant effacés, ce qui la rend d'une plus grande étendue que celle qui est sous elle; que d'ailleurs le tissu cellulaire, qui unit ces deux mêmes membranes dans toute leur étendue, est très-sujet à s'engorger, soit par des infiltrations muqueuses, soit par des stéatomes ou des meliceris, &c.

11° Lors donc que cette membrane

*Observez
général
engorgement
inter-muqueux
commun
dans l'organe*

vient à se retourner & à sortir de la vulve à un point considérable, il arrive, ou qu'elle se retourne circulairement en plus ou moins grande partie, ou qu'il n'y en a qu'une portion, soit antérieure soit postérieure, ou des latérales, qui forme extérieurement la tumeur. Dans le premier cas, on trouve une ouverture dans le milieu de la partie la plus basse de la tumeur, qui pourroit en imposer pour une descente complète de matrice de la seconde espèce, d'autant mieux qu'il ne seroit pas impossible qu'on vît sortir les règles par cette ouverture, comme il y en a quantité d'exemples en pareils cas. Mais si on fait attention qu'alors, outre que ce seroit la partie où l'on trouveroit cette ouverture qui seroit la plus grosse, cette même ouverture, au lieu d'avoir ses bords lisses & saillans, les auroient comme rentrés, & même froncés en cul de poule.

12^o Dans le second cas, cette ouverture existe aussi, mais elle est vers un des bords de la circonférence de la tumeur, & non au centre de la partie la plus basse : d'ailleurs, il n'y a ordinairement dans ces deux cas, ni tiraillement douloureux aux ligamens de la matrice, ni pesanteur sur le fondement, ni rétention d'urine, pas même de changement de direction à son jet, par la raison que ce n'est point la matrice

qui est descendue , mais seulement une des membranes du vagin, devenue trop ample.

13^o Nous venons de dire que , dans les deux cas posés de déplacement de la membrane valvulaire du vagin , il n'y a pas *ordinairement* de tiraillement douloureux de la part des ligamens de la matrice. Or ce mot d'*ordinairement* dont nous nous sommes servis , sous-entendant une exception , il est nécessaire de rendre raison du motif qui nous a engagé à faire cette restriction ; la voici. Il y a des cas mixtes de renversement de vagin avec descente de la matrice ; & , dans ces cas , il y a plus ou moins de tiraillement des ligamens utérins. Ensorte qu'il est possible que le renversement du vagin soit complet & la descente de l'*uterus* incomplète ; alors la complication de *semiprolapsus* , devient la cause du tiraillement douloureux qui , rendant ce cas mixte , le fait différer à cet égard des précédens.

14^o Il s'est élevé entre les auteurs une dispute sur ce sujet , elle consiste essentiellement à sçavoir si , dans ces cas , c'est le vagin qui entraîne la matrice , ou si c'est celle-ci qui , par sa descente , force celui-là à se renverser , afin de distinguer dans la complication , ce qui complice de ce qui est compliqué , comme un effet doit l'être de sa cause , & de pouvoir détruire l'un

en remédiant à l'autre. Si ces mêmes auteurs n'eussent pas erré sur le prétendu relâchement des ligamens de la matrice (a), comme cause de la descente de cet organe, ils n'auroient pas été embarrassés de décider la question ; puisque, si la descente de la matrice a précédé celle du vagin, les douleurs sacro-iliaques & les inguinales, accompagnées de pesanteur dans le bassin, auront annoncé le déplacement de l'*uterus* avant qu'on se soit appercu du déplacement du vagin ; si c'est au contraire cette gaine qui s'est déplacée la première, les douleurs & les pesanteurs susdites seront survenues les dernières, & le commencement de leur existence aura marqué celui du déplacement de l'*uterus*. D'ailleurs, dans le premier cas, comme c'est le museau de la matrice qui, en descendant, entraîne la portion du vagin qui lui est insérée, c'est la partie supérieure de cette gaine qui se retourne la première, & son inférieure la dernière ; au contraire, dans le second cas, c'est l'inverse : d'où il résulte que, dans celui-ci, on ne peut voir l'orifice de la matrice, parce qu'il est resté caché dans le bas du bassin ; au lieu que, dans celui-là, cet orifice est soumis à la vue, étant situé à l'extrémité inférieure de la tumeur. On voit

(a) Voyez ce que nous avons dit aux numéros 1, 2, 3 & 4.

donc ici, avec la plus grande évidence, qu'une erreur en avoit produit une autre, & que les deux ensemble ne pouvoient manquer de dérouter ceux qui y étoient attachés comme choses reçues dans l'art de guérir, & conséquemment bonnes à suivre. Mais nous nous flattons qu'à la faveur des éclaircissemens que nous venons de donner, les praticiens modernes feront profiter le public du fruit de nos veilles, en soustrayant du nombre des causes des descentes de la matrice le relâchement des ligamens de cet organe, &, par conséquent, l'usage de tous les toniques conseillés dans cette fausse vue.

15^e Par le parallèle des signes des descentes complètes de la matrice & du vagin, tel que nous venons de l'exposer, on peut aisément distinguer ces sortes de maladies; mais il n'en est pas toujours de même des descentes incomplètes de la matrice, sur-tout si c'est de l'espece sans renversement du fond de cet organe dans sa cavité, &c; car, si le degré n'est pas considérable, il seroit très-possible de s'y tromper, suivant telles ou telles circonstances qui en deviendroient les causes déterminantes. Il est donc bon de détailler ces circonstances, pour ne pas s'y laisser surprendre faute de les connoître, ou d'y faire une attention suffisante.

16° Pour parvenir aisément à ces connoissances, il ne faut point perdre de vue que, sitôt qu'il y a *prolapsus*, n'importe à quel degré les ligamens de la matrice souffrent plus ou moins de divulsion tant que cet organe les tiraille. La femme qui est debout, souffre donc alors de la part du tiraillement de ces ligamens, souffrances qui cessent presqu'aussitôt que la malade se place horizontalement; d'où il résulte que, si la femme étoit toujours couchée, elle ne souffriroit plus, & qu'au contraire plus elle restera de bout, & plus les douleurs augmenteront conjointement avec la pesanteur sur le fondement: ce qui peut être allégé ou aggravé par d'autres circonstances passagères, comme de la part de la constipation, de celle de l'évacuation des excréments contenus dans le gros boyeau, ou encore de l'approche des règles, &c.

17° En effet, si la femme est constipée, & que la partie la plus basse du *rectum* soit pleine d'excréments endurcis, les douleurs les plus fortes seront allégées, & si elles étoient légères, elles pourront n'être plus sensibles, quoique la femme soit debout & même depuis long-tems, par la raison que les excréments repoussant la matrice en enhaut, les ligamens de cet organe cessent d'être tirillés, & par conséquent de faire douleur; car, comme nous l'avons dit aux

n^{os} 1 & 2, la douleur naît de la tension contre nature de nos parties, & non de leur relâchement, puisque celui-ci fait cesser celle-là, ce qui indique de faire vider le *rectum* des femmes attaquées d'un commencement de descente de la matrice, de les toucher de bout ou posées sur les genoux, & plutôt le soir que le matin, lorsqu'il s'agit de décider s'il y a *semi-prolapsus* ou non, afin d'en rendre le degré plus aisé à reconnoître : faute de quoi, il seroit très-possible de s'y tromper. En effet, si le bas du *rectum* est plein d'excrémens endurcis, ces excréments pourront faire l'office du pessaire, (comme nous venons de le faire pressentir) en soutenant la matrice dans sa place naturelle, & empêcher alors de reconnoître le *semi-prolapsus*, de même si la femme est couchée horizontalement, surtout si elle a les genoux élevés, lorsqu'on la touche, comme cela est d'usage pour bien des cas ; parce que, dans cette position, les viscères du bas-ventre ne pesant plus sur la matrice, ni les muscles abdominaux ne les comprimant plus, l'*uterus* se replace aisément de lui-même dans son lieu naturel, en suivant la loi de la gravité des corps abandonnés à eux-mêmes dans un milieu incapable de leur résister : enfin, si c'est le matin que l'on touche la malade, les ligamens de cet organe se se-

ront un peu raffermis pendant le repos de la nuit, & seront par conséquent moins allongés à quelques égards que le soir; enforte que de la présence ou de l'absence de ces diverses circonstances, peuvent dépendre la justesse du prononcé, ou son inexactitude. Il étoit donc bien important de nous étendre un peu sur ce point, puisque c'est d'après l'exposé de ce que le tact aura produit, que l'indication curative fera déconvert ou manquée, & d'où pourra dépendre dans ces occasions le sort de la malade & la réputation du chirurgien.

La Suite dans le Journal prochain.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

J U I N 1773.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 6 h. du mat.	A 2 h. & de voit du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	13	21	17	28 1	28	27 11 $\frac{3}{4}$
2	17 $\frac{1}{2}$	22	12 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10	27 9 $\frac{1}{4}$
3	12	14	9	27 9	27 9	28
4	7	12	9 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 1
5	9 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{4}$	10	28 1	28 1	28 1
6	10	16	10 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1	28 1
7	10	18	14	28 1	28 1	28 $\frac{3}{4}$
8	13 $\frac{1}{4}$	17 $\frac{1}{2}$	10	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$
9	10 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{3}{4}$	12	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{3}{4}$	28 1 $\frac{3}{4}$
10	12 $\frac{1}{4}$	18 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2	28 2
11	12 $\frac{1}{2}$	17	14	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	28
12	13 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{4}$	15	27 11	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10
13	16	22 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	27 9	27 9	27 8 $\frac{1}{2}$
14	17	21 $\frac{1}{2}$	14	27 9	27 9	27 9
15	14	22	17	27 11	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$
16	16	21	15 $\frac{1}{2}$	28	28	28 $\frac{1}{2}$
17	15 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{4}$	13 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11
18	12 $\frac{1}{4}$	13	12	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{1}{4}$
19	11 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	10	28 $\frac{1}{4}$	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$
20	9 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3	28 3 $\frac{1}{2}$
21	11 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$
22	15 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{4}$	16	28 2	28 2	28 2
23	13 $\frac{1}{2}$	20	16 $\frac{1}{4}$	28 2	28 2	28 2
24	16	23	16 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$
25	13 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{3}{4}$	28	28 11
26	12 $\frac{1}{2}$	14	9 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{4}$	27 7 $\frac{1}{2}$	27 6 $\frac{1}{2}$
27	8	17 $\frac{1}{4}$	12 $\frac{1}{4}$	27 7	27 7 $\frac{1}{4}$	27 8 $\frac{1}{4}$
28	13 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{3}{4}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
29	13	17 $\frac{1}{2}$	13	27 11	27 11	27 11
30	14	19	13	27 10 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	N-N-E. b. n.	E. nuages.	Beau.
2	E. c. pet. pl.	S-E. n. gr. pl.	Pluie.
3	N. pluie.	N. pluie.	Nuages.
4	N. nuages.	N. nuages.	Nuages.
5	N. nuages.	N. pluie, nua.	Nuages.
6	N. couvert.	N. nuages.	Beau.
7	O. nuages.	O. nuages.	Nuages.
8	N. couvert.	N. nuages.	Beau.
9	N. nuages.	N-N-E. nuag.	Beau.
10	N-N-E. nuag.	N-N-E. c. pl.	Nuages.
11	N-N-O. nua.	N-N-O nua.	Couvert.
12	O. pet. pl. c.	O. nuages.	Beau.
13	E-N-E. nuag.	E. nuag. écl.	Nuages.
14		tonn. pluie.	
	E-S-E. petite	S-E. n. grande	Couvert.
15	pluie. nua.	pluie.	
	S. beau.	S-S-O. b. cou.	Nuages.
16	S-O. couvert.	S-O. b. nuag.	Nuages.
17	S-O. couvert.	S-O. c. gr. pl.	Nuages.
18	O. cou. nuag.	O. nuages.	Pluie.
19	O. nuages.	O. nua. pluie.	Nuages.
20	N-O. nuages.	N-O. nuages.	Beau.
21	N. nuages.	O-N-O. nua.	Nuages.
22	N. couv. nua.	N. couvert.	Couvert.
23	N. nuages.	N. nuages.	Beau.
24	N. nuages.	N. nuag. écl.	
25		tonn. pluie.	Couvert.
	O. pluie cou.	O. couvert.	Pluie.
26	S-O. pl. con.	S. pluie. cont.	Pluie.
27	O. nuages.	O-S-O. n. pl.	Nuages.
28	O. pluie, cou.	O. pluie.	Nuages.
29	S-O. pl. couv.	O. nuag. pl.	Pluie.
30	O. couvert.	O-S-O. c. pl.	Couvert.

188 OBS. MÉTÉOR. FAITES A PARIS.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 23 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de 7 degrés au-dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de 16 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $3\frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abaissement, de 27 pouces $6\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de 9 lignes.

Le vent a soufflé 10 fois du N.

3 fois du N-N-E.

1 fois du l'E-N-E.

2 fois de l'E.

1 fois de l'E-S-E.

2 fois du S-E.

2 fois du S.

1 fois du S-S-O.

4 fois du S-O.

2 fois de l'O-S-O.

9 fois de l'O.

1 fois de l'O-N-O.

1 fois du N-O.

1 fois du N-N-O.

Il a fait 10 jours, beau.

tous les jours des nuages.

16 jours, couvert.

18 jours, de la pluie.

2 jours, des éclairs & du tonnerre.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Juin 1773.

Les maladies qu'on a observées pendant ce mois ont été, pour la plus grande partie, du genre des maladies éruptives; c'étoit des petites

véroles, des rougeoles, & une très-grande quantité d'érysypèles; elles ont toutes paru avoir un caractère assez bénin.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de Mai 1773;
par M. BOUCHER, médecin.*

Le tems a été à la pluie tout le mois. Le tonnerre a grondé plusieurs jours. A peine avons-nous eu six jours bien serains: aussi le mercure dans le baromètre a-t-il toujours été observé au-dessous du terme de 28 pouces, si ce n'est les quatre derniers jours du mois.

Nous avons eu quelques jours de chaleurs au milieu du mois: la liqueur du thermomètre a monté le 18 au terme de 19 degrés. Du 1^{er} au 15, il y a eu néanmoins des gelées blanches, certaines nuits.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 19 degrés au-dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de $3\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du même terme. La différence entre ces deux termes est de $15\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $1\frac{1}{2}$ ligne; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes est de $7\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du Nord.

5 fois du Nord vers l'Est.

4 fois de l'Est.

5 fois du Sud vers l'Est.

7 fois du Sud.

5 fois du Sud vers l'Ouest.

1 fois de l'Ouest.

5 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 24 jours de tems couvert ou nuageux.
 19 jours de pluie.
 4 jours de tonnerre.
 3 jours d'éclairs.
 1 jour de grêle.

Les hygromètres ont marqué de la sécheresse tout le mois, mais légère à la fin.

*MALADIES qui ont régné à Lille, dans le
 mois de Mai 1773.*

Les vents du nord, qui ont régné depuis le 15 Avril jusqu'au 10 de ce mois, ont causé des pleurésies & des fièvres continues-inflammatoires, qui néanmoins, ayant été traitées convenablement & dans le principe de la maladie, n'ont pas été meurtrières. Dans les pleurésies on s'est bien trouvé de l'application d'un vésicatoire sur l'endroit affecté, lorsque le point avoit résisté à un nombre suffisant de saignées, & aux autres remèdes indiqués en pareil cas : dans quelques malades le point a cédé à des sueurs procurées par l'usage du sang de bouquetin. Nous avons eu aussi des angines inflammatoires & des affections rhumatismales.

La fièvre putride maligne régnoit encore dans le petit peuple au nord de la ville. Des familles entières en étoient infestées ; & bien des malades succomboient, plutôt cependant par le défaut des secours convenables, que par la violence de la maladie.

Quelques personnes ont été prises de la petite-vérole : cette maladie s'étoit fait appercevoir dès le mois précédent dans peu de familles. Elle étoit de l'espece bénigne.



LIVRES NOUVEAUX.

Avis à mes concitoyens, ou Essai sur la fièvre miliaire, suivi de plusieurs observations intéressantes sur la même maladie; par M. *Gastelier*, médecin à Montargis. A Paris, chez *Gogué*, 1773, in-12.

Essai historique sur les Eaux de Luxeuil. A Paris, chez *Vincent*, 1773, in-12.

Vocabulaire technique, ou Dictionnaire raisonné de tous les termes usités dans les arts & métiers, tome V^e, servant de suite aux Arts & Métiers; par M. l'abbé *Jaubert*, A Paris, chez *Didot le jeune*, 1773, in-8^o.

On pourra encore souscrire pour cet Ouvrage, jusqu'au 1^{er} Octobre prochain, à raison de vingt livres les cinq volumes en feuilles, après lesquels ils se vendront vingt-quatre livres.

Traité de la nouvelle méthode d'Inoculer la petite vérole; par M. *Vieusseux*. A Genève, chez *Duvillard*, 1773, in-8^o.

Tableau des Maladies vénériennes, suivi de l'exposition des principales méthodes employées jusqu'ici pour les combattre : ouvrage fondé sur l'expérience, & rédigé d'après les principes des plus grands médecins, tant anciens que modernes; par M. *Thion de la Chaume*, médecin de la faculté de Paris. A Paris, chez *Jorry*, fils, 1773, in-12.

Traité des Lésions de la tête par contrecoup, avec des Expériences propres à en éclairer la doctrine; par M. *Méhée de la Touche*, maître en Chirurgie, &c. A Meaux, chez *Courtois*, & se trouve à Paris chez *Didot le jeune*, & chez l'auteur, rue des Prêcheurs, 1773, in-12.



T A B L E.

<i>E</i> XTRAIT. Dictionnaire raisonné universel de Ma- tiere médicale.	Page 99
Observation sur une jeune fille mordue d'un Chien en- ragé, guérie par les frictions mercurielles. Par M. Beauffier de la Bouchardiere.	120
Observation sur un Dépôt enkysté dans le ventricule, &c. Par M. Godot, chirurgien.	145
Observation sur un Os engagé dans l'Œsophage. Par M. Bourienne, chir.	152
Suite des Remèdes proposés contre les Vers frongles.	155
Expérience nouvelle sur la calcination de l'Or, &c.	163
Nouvelles remarques sur des Déplacemens de Matrice, & sur les moyens d'y remédier. Par M. Levret, chi- rurgien.	169
Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Juin 1773.	186
Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Juin 1773.	188
Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Mai 1773. Par M. Boucher, médecin.	189
Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Mai 1773. Par le même.	190
Livres nouveaux.	191

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le
Journal de Médecine du mois d'Août 1773. A Paris,
ce 24 Juillet 1773.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES,

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Monseigneur le Comte
de PROVENCE.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-
ulture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

SEPTEMBRE 1773.

TOME XL.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mst le
Comte de PROVENCE, rue des Mathurins,
hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

SEPTEMBRE 1773.

EXTRAIT.

GERARDI VAN-SWIETEN, *med. doct. Commentaria in Hermannii Boerhaave Aphorismos de cognoscendis & curandis morbis, Tomus quintus*; c'est-à-dire : Commentaires sur les Aphorismes de Boerhaave, de la connoissance & de la cure des maladies; par le baron VAN-SWIETEN, docteur en médecine, Tome V. A Paris, Chez Cavelier, 1773, in-^o.

LES Commentaires dont M. le baron Van Swieten a enrichi les Aphorismes de Boerhaave, sont regardés depuis long-tems comme un des guides les plus sûrs,

pour la pratique de la médecine ; on y trouve réuni tout ce que les médecins anciens & modernes nous ont transmis de plus utile ; aussi les éditions s'en font-elles fort multipliées. Parmi celles qui ont paru jusqu'ici, les connoisseurs ont donné avec raison la préférence à celle de Paris : en effet, on n'a épargné aucun soin pour la rendre aussi exacte & aussi parfaite qu'il étoit possible. Non-seulement on s'est attaché à revoir les épreuves avec l'attention la plus scrupuleuse, mais encore on a porté l'exactitude jusqu'au point de vérifier toutes les citations de M. Van-Swieten, & de restituer les passages qu'il avoit souvent rapportés de mémoire, ou d'après des extraits peu corrects.

Le cinquieme & dernier volume que nous annonçons présentement, n'est ni moins intéressant, ni moins bien exécuté que les précédens. Les maladies qui y sont traitées, sont la petite-vérole, les maladies épidémiques, la pierre de la vessie, la maladie vénérienne, le rachitis & le rhumatisme. On trouve à la tête de l'édition de Paris l'éloge historique de M. Van-Swieten, par M. De Fouchi, secrétaire perpétuel de l'Académie royale des Sciences ; le volume est terminé par une double Table. La première comprend les auteurs cités dans le cours de ces commentaires avec la meilleure édition

de leurs ouvrages ; la seconde est une Table des matieres très-complète , & qui ne peut être utile que pour l'édition de Paris ; enfin, le volume est terminé par le petit Recueil de formules de remèdes adaptés à ces Aphorismes que Boerhaave publia en 1719, sous le titre *de Materia medicâ, & remediorum formulis quæ serviunt aphorismis de cognoscendis & curandis morbis.*

Si je voulois présenter à mes lecteurs tout ce qu'on trouve d'intéressant sur chacune des maladies qui sont traitées dans ce volume , il faudroit passer de beaucoup les bornes d'un Extrait ; je crois donc devoir me borner à une seule d'entr'elles , & je vais tâcher d'exposer le plus succinctement qu'il me sera possible , ce que présente de plus utile le chapitre qui traite des maladies épidémiques.

On observe quelquefois dans les maladies des changemens qui ne dépendent pas de leur nature propre , mais qui sont l'effet d'une cause plus cachée , qui , agissant sur un grand nombre de sujets en même tems , produit en eux des affections très-différentes des maladies en apparence les mêmes ; & qui , par conséquent , exigent un autre régime , d'autres remèdes , un autre traitement. On chercheroit en vain cette cause dans l'abus des six choses non-naturelles ; il faut donc remonter à une cause plus uni-

verfelle, l'air que nous respirons eft le feul agent qui paroiffe pouvoir produire cet effet ; c'eft ce qu'Hippocrate avoit très-bien obfervé, & ce que tous les médecins qui l'ont fuivi ont reconnu après lui. Mais rien n'eft plus propre à le démontrer, que la poffibilité d'éviter ce genre de maladies, en s'écartant des lieux qui en font infectés, ou en rompant tout commerce avec les perfonnes qui en font atteintes. Pendant la peste qui ravagea Alep en 1718 & 1719, & qui fit périr quatre-vingt mille perfonnes en fix mois de tems, quelques familles Angloifes qui eurent foin de fe tenir renfermées dans leurs maifons, n'en éprouverent aucune atteinte. Ruffel, qui nous a donné une excellente Hiftoire Naturelle d'Alep, dit que la même chofe eft arrivée dans la même ville toutes les fois que la peste y a régné, d'où quelques perfonnes avoient conclu que cette prérogative étoit moins dûe à cette précaution qu'à une idiofyncrafie particulière aux Européens ; mais, comme il l'obferve très-bien, les naturels du pays qui s'enferment avec les Européens, jouiffent du même privilège. Il eft vrai que ce même auteur rapporte que ces Européens ainfi renfermés, montent le foir fur les terraffes qui couvrent leurs maifons, & s'y entretiennent avec les habitans des maifons voifines qui y font également renfer-

més, d'où l'on pourroit conclure que la contagion ne réside pas dans l'air. Mais, M. Van-Swieten observe que ces conversations se font seulement dans la partie la plus élevée de ces maisons, & que, selon toutes les apparences, la contagion qui s'exhale des corps pestiférés, se disperse dans toute l'atmosphère, & se délaie, pour ainsi dire, dans toute la couche inférieure de l'air, ce qui l'affoiblit & en détruit l'action. On sçait que les venins les plus caustiques perdent leur activité, lorsqu'on les délaie dans une grande quantité d'eau, d'où il conclut qu'il y a bien de l'apparence que le venin de la peste est d'autant plus nuisible, qu'il est plus rassemblé & plus abondant; & qu'il l'est d'autant moins, qu'il est plus délaié & plus étendu : ce qu'il confirme par un très-grand nombre d'exemples.

Russel considéroit chaque corps attaqué de la peste comme un foyer d'où le venin se répand continuellement; d'où il résulte qu'il doit être beaucoup plus accumulé dans l'air qui avoisine le plus le malade, & être si délaié à une certaine distance, qu'il devient incapable de nuire : par conséquent la contagion doit augmenter à proportion du nombre des malades, sur-tout si elle ne se disperse pas également, & qu'elle s'accumule dans une partie de l'atmosphère,

comme on voit que l'eau s'y accumule quelquefois , & forme les nuées. M. Van-Swieten paroît penser qu'elle peut adhérer à cette eau ; il se fonde sur les observations de Schréiber, qui dit qu'un chirurgien digne de foi l'avoit assuré avoir remarqué qu'on ne voyoit voler aucun oiseau au-dessus des lieux infectés ; & que , quoique le ciel fût très-serein, on voyoit toujours au-dessus de ces lieux une petite nuée suspendue. Le même auteur rapporte qu'étant entré au mois de Décembre à l'heure de midi dans une petite ville qui avoit été fermée pendant trois mois , & dans laquelle il vit un jeune homme qui venoit de mourir & qui avoit un charbon , il apperçut une semblable nuée , quoique le tems fut très-serein : d'où il conclut qu'il y a bien de l'apparence que la contagion qui infectoit cette ville étoit rassemblée dans cette nuée , & que peut-être elle auroit fait beaucoup moins de ravage , si elle eût été plus dispersée. Sorbait , célèbre médecin de Vienne , assure que dans le tems de la peste on observa dans cette ville différens globes bleus enflammés ; que , lorsqu'on présentoit une chandelle devant la bouche des moribonds, on en voyoit exhaler une vapeur très-livide. Un curé lui dit qu'il avoit observé plusieurs fois en allant visiter les pestiférés, une espece de fumée bleuâtre qui remplis-

soit les chambres de ceux qui étoient attaqués de l'infection, & qu'il avoit été obligé plus d'une fois, après avoir fait ouvrir les fenêtres, d'y faire brûler de la poudre pour la dissiper.

D'où il est aisé de conclure que les vents sont également propres à propager l'infection en la transportant dans les lieux qui n'en avoient pas été encore atteints, & à la dissiper en la dispersant & la délayant en quelque sorte dans l'atmosphère. Il en est de même du feu; il est propre à la vérité à détruire les miasmes contagieux qui propagent ce genre de maladie; mais aussi il peut très-bien arriver qu'il en augmente l'intensité. Méad rapporte que, dans la dernière peste de Londres, on fit allumer des feux pendant trois jours dans tous les carrefours: la nuit suivante, il périt près de quatre mille personnes, tandis qu'il n'en mourut pas trois fois au delà de ce nombre dans chacune des semaines qui précéderent & qui suivirent cet événement. Dans la dernière peste de Toulon, on alluma également des feux qui ne furent d'aucune utilité. Enfin Erndtel, premier médecin du roi de Pologne, rapporte, d'après des gens dignes de foi, que la peste qui fit périr vingt mille personnes à Varsovie, depuis le 1^{er} du mois de Mai jusqu'à la fin d'Octobre, s'aggrava beaucoup par l'incendie du faubourg

de cette ville; il est vrai qu'on attribua en partie cet effet à la terreur que cet incendie causa à tous les habitans. Si l'on peut espérer de tirer quelque parti du feu, ce ne peut être qu'en le disposant de manière que l'air infecté soit obligé de le traverser, c'est pour cela que Lob conseille de l'allumer dans la chambre même du malade dans une cheminée qui tire très-bien. La combustion des hardes & des meubles infectés de la contagion, demande beaucoup de précautions, parce que le feu ne détruit pas tellement les miasmes contagieux, qu'il ne s'en échappe toujours une partie qui peut porter l'infection à des distances plus ou moins considérables.

L'explosion de la poudre, outre la propriété qu'a le feu en général de détruire le venin, a encore l'avantage de le disperser dans une assez grande étendue de l'atmosphère pour en détruire l'activité : on lit en effet dans l'histoire que la peste qui ravageoit une ville assiégée, cessa tout à coup par l'explosion que fit un magasin à poudre auquel le feu prit par hasard.

C'est dans l'air que réside la cause qui produit les maladies épidémiques, mais il n'est pas aisé de déterminer quelle est cette cause : il est assez évident que ce ne sont pas les différentes vicissitudes de chaud & de froid, de sec & d'humide auxquelles

l'air est exposé, qui produisent ces épidémies funestes qui ravagent quelquefois la terre.

Un grand nombre d'observations démontrent que la peste dispose les corps de ceux qu'elle affecte à une putréfaction subite. Comme rien n'est plus propre à produire cette putréfaction qu'une atmosphère chaude & humide, les malheureux affectés de la peste attendent avec impatience le retour de l'hiver, comme devant faire cesser leurs maux; mais la peste de Londres commença au mois de Décembre 1664, & on observe assez généralement à Alep, que la peste cesse lorsque la chaleur est la plus forte, d'où l'on est fondé à conclure que la putréfaction qui accompagne la peste est distincte de celle que produit un air chaud & humide.

Cette matiere qui réside dans l'air dont elle est cependant très-distincte, qui produit les épidémies, doit souvent son origine à des causes assez manifestes. Des animaux putréfiés, des eaux croupissantes, après de grandes inondations, remplissent l'air de miasmes putrides qui donnent souvent naissance à ce genre de maladies. Quelques nuisibles que soient ces exhalaisons putrides, on est cependant forcé de convenir qu'elles ne produisent pas toujours des maladies, on en a la preuve dans les écorcheurs &

dans ceux qui vident les latrines, ces hommes, quoique toujours plongés dans des vapeurs de cette espèce, vivent assez longtemps, & ne sont guères plus exposés que les autres hommes aux maladies de putréfaction : d'où l'on peut conclure que cette matière inhérente à l'air qui donne naissance aux épidémies, n'est pas toujours de la même nature.

On ne peut pas douter qu'il ne s'élève de la terre une très-grande quantité d'exhalaisons, que quelques-unes ne soient très-nuisibles. Il n'est donc pas étonnant que les Vénitiens aient attribué la peste dont ils furent affligés en 1343, à la suite d'un grand tremblement de terre, aux exhalaisons qui s'éleverent alors. Au contraire, on a observé à Otsakow que la terre trembla le jour que la peste cessa : d'où l'on pourroit inférer ou qu'il s'éleva pour lors des exhalaisons antipestilentiellles, ou que celles qui produisoient la peste cessèrent de s'élever. M. Van-Swieten rapporte un grand nombre d'autres exemples de vapeurs qui ont produit ce terrible fléau, & d'autres qui l'ont arrêté.

Il n'est pas jusqu'aux insectes qui remplissent l'air & les eaux, qu'on n'ait cru pouvoir regarder comme la cause des épidémies ; mais, quelque plausible que cette opinion paroisse d'abord, il y a cependant

beaucoup de faits qu'il paroît difficile de concilier avec elle ; parmi ceux que notre commentateur rapporte , je me contenterai de citer le suivant qu'il a pris d'Héister. En 1711, dit ce célèbre médecin, il commença à régner à Altorf une fièvre continue d'un caractère peu bénin, quoiqu'on ne pût pas la regarder comme très-maligne. Elle n'attaquoit que les membres de l'Université, épargnant tout le reste ; quoique les membres de l'Université fussent dispersés dans toute la ville, ce qui lui fit donner le nom de fièvre de l'Université. L'imprimeur de l'Université, qui demeurait à une grande distance, en fut attaqué avec ses compagnons, tandis qu'un autre imprimeur, plus voisin de l'Université que lui, en fut exempt. Quelques citoyens de Nuremberg, sur le bruit qui se répandit de cette maladie, retirèrent leurs enfans qui en furent attaqués chez eux. Ce qu'il y avoit de plus étonnant, c'est que les professeurs qui étoient attaqués de cette maladie la communiquoient à leur famille & à leurs domestiques, au lieu que les étudiants ne la communiquoient pas aux autres habitans chez lesquels ils étoient malades.

Quelque efficaces que soient ces causes pour produire les maladies épidémiques, elles ne sont cependant pas le plus puissant mobile de leur propagation ; il paroît que la

contagion est ce qui les répand le plus promptement. Il n'en faut cependant pas conclure que toutes les maladies épidémiques soient contagieuses. On observa en 1756, dans le *Val-di-Nevola*, que les fièvres d'un mauvais caractère auxquelles les exhalaïsons des marais donnerent naissance, ne se communiquèrent point aux personnes qui respiroient un air plus sain, quoiqu'elles eussent reçu chez elles des gens attaqués de ces fièvres épidémiques, tandis que les habitans des montagnes qui descendoient dans la vallée pour la moisson, en étoient aussitôt affectés. Quelques écrivains en ont inféré que la peste elle-même n'étoit pas contagieuse, & M. Van-Swieten a cru devoir réfuter avec le plus grand soin cette opinion singulière qui avoit été soutenue par un auteur anonyme. Il résulte de la discussion où il entre à ce sujet, que non-seulement les émanations des corps des personnes infectées, & même celles de leurs cadavres, sont capables de communiquer cette cruelle maladie aux personnes les plus saines, mais encore que ces émanations peuvent adhérer à différentes matières, s'y conserver pendant un tems considérable, & produire ensuite des ravages d'autant plus funestes, que les miasmes auront été plus long-tems renfermés : d'où il résulte que ce n'est pas sans fondement qu'on

prend les plus grandes précautions pour empêcher que les marchandises qui viennent des lieux infectés ne portent la contagion dans les lieux sains, & que c'est avec raison qu'on a soin de les exposer long-tems à l'air, afin que tout le venin s'exhale & se disperse dans l'atmosphère.

Ces maladies épidémiques contagieuses cessent enfin plutôt ou plus tard, soit que le venin s'affoiblisse, soit par le changement des causes prédisposantes qui rendoient les corps susceptibles de prendre l'infection. Ce venin, comme je viens de le dire, peut se conserver long-tems, & reprendre enfin une nouvelle activité, pour peu qu'il soit aidé par de nouvelles causes prédisposantes : on a donc grande raison de purifier avec soin toutes les choses infectées, lorsque ces maladies contagieuses ont cessé, & ce n'est sans doute que parce que les Mahométans négligent cette précaution, qu'ils sont si exposés aux retours fréquens de cette cruelle maladie.

Ce sont ces maladies que Boerhaave appeloit proprement épidémiques ; elles sont très-difficiles à connoître dans leur première invasion, & Sydenham avoue qu'il s'est trouvé embarrassé plus d'une fois lorsqu'il survenoit de ces nouvelles maladies ; & qu'à moins qu'il n'apportât la plus grande attention, les premiers malades qui se con-

fioient à ses soins couroient risque de périr, jusqu'à ce qu'il eut pu découvrir le vrai caractère de la maladie, ce qui est une chose extrêmement difficile, & qui demande la plus grande circonspection : voici les règles que M. Van-Swieten donne d'après son maître Boerhaave. 1^o Il faut d'abord examiner quel est le genre de maladie connu dont elle approche le plus. Si, par exemple, au commencement de l'automne, où même avant, un grand nombre de malades se trouve attaqué de fièvres en même tems, il faut bien examiner si ces fièvres ont le caractère des fièvres continues ou celui des intermittentes. Quoique ces fièvres épidémiques paroissent avoir le caractère des intermittentes simples, elles en diffèrent cependant par le nombre & la gravité des symptômes, & sur-tout parce que dès le commencement les paroxysmes se prolongent si fort, qu'on les prendroit d'abord pour des fièvres continues. C'est pour cela que Sydenham avertit que les maladies épidémiques, qui naissent dans une certaine constitution, diffèrent beaucoup de celles d'une autre constitution, quoiqu'elles portent le même nom. Il faut donc dans toutes les maladies faire toujours attention à ce caractère épidémique prédominant.

2^o Quoiqu'Hippocrate fasse mention
non-

non-seulement des maladies du printems & de l'automne, mais encore de celles de l'hiver & de l'été : cependant l'expérience a appris à Sydenham que le caractère épidémique changeoit deux fois l'an, vers l'équinoxe du printems & celui de l'automne. Ce n'est pas qu'il ne convienne que ces maladies peuvent commencer en tout autre tems de l'année, mais il a cru devoir les rapporter à celle de ces deux époques dont elles approchent le plus ; car il arrive quelquefois que la constitution de l'air est telle qu'elles accélèrent ou retardent : aussi remarque-t-il qu'on voit quelquefois les maladies du printems commencer en Janvier, être dans leur plus grande vigueur dans le tems de l'équinoxe, diminuer ensuite insensiblement jusqu'au solstice d'été où elles cessent tout-à-fait. On observe assez généralement que les fièvres du printems commencent en Février, & celles de l'automne en Août, tantôt plutôt, tantôt plus tard. Une remarque de Sydenham qu'il ne faut pas passer sous silence, c'est que, lorsque dans une constitution il règne plusieurs maladies, il y en a toujours une qui domine ; c'est pour cela que Boerhaave prescrit pour seconde règle, de faire surtout attention à la maladie qui est la plus fréquente à l'équinoxe du printems & de l'automne, afin de connoître le caractère

de l'épidémie régnante. M. Van-Swieten ajoute avec Sydenham, qu'il est sur-tout essentiel de faire la plus grande attention à la maladie qui fait le plus de ravage vers l'équinoxe d'automne, parce que c'est celle qui donne le caractère à la constitution annuelle.

3^o La troisième règle de Boerhaave, est qu'on observe attentivement les phénomènes spontanés qui précèdent, accompagnent ou suivent la guérison ou la mort, & ceux qui semblent adoucir ou aggraver la maladie. Par ce moyen, le médecin qui a observé qu'un tel symptôme précédoit ou accompagnoit le changement de la maladie en pis, fera tous ses efforts pour le prévenir avant qu'il n'arrive, ou pour y remédier, s'il n'a pu le prévenir : d'un autre côté, s'il voit paroître tel symptôme qui annonce que la maladie prend une meilleure tournure, il se contentera d'être spectateur, ou du moins il se gardera bien de troubler les efforts de la nature par l'administration indiscrete d'aucun remède un peu actif.

4^o Par la quatrième, il prescrit d'examiner avec soin l'effet bon ou mauvais que produisent les choses que le malade est forcé de prendre, & celles qu'il évacue spontanément. M. Van-Swieten étend même cette règle à tout ce qu'on tente pour la guérison des maladies; il veut qu'on en ob-

serve le bon ou le mauvais effet, pour en continuer ou en rejeter l'usage. Galien ayant réussi à guérir une peste qui ravageoit l'Asie, par d'amples saignées, Sydenham a recommandé ce moyen au commencement de la vraie peste, c'est-à-dire celle qui est accompagnée de bubons, d'anthrax, de taches livides pourprées ; mais il l'interdit dès qu'il a paru quelque tumeur pestilentielle ; il assure que ce moyen lui a réussi toutes les fois qu'il a pu l'employer à tems : il rapporte même que dans le tems des guerres civiles d'Angleterre, la peste qui régnoit ayant attaqué un petit camp avancé, un chirurgien demanda au commandant la permission de traiter à sa manière, ceux qui en avoient les premiers symptômes ; ce qui lui ayant été accordé, dès qu'il voyoit quelqu'un atteint, & avant qu'il ne parût aucune tumeur, il lui faisoit une saignée très-copieuse, jusqu'à le laisser tomber en défaillance ; & sans aucun autre remède, il guérit tous ceux qu'il traita de cette manière. D'un autre côté, Diamerbroeck & plusieurs autres auteurs, ont observé que la saignée étoit nuisible dans certaines pestes, même lorsqu'on l'employoit comme préservatif : d'où il aisé d'inférer que les maladies épidémiques, en apparence les mêmes, exigent des traitemens différens, & que l'expérience & l'observation

seules peuvent faire connoître la méthode la plus convenable dans chaque constitution.

5° Mais, c'est principalement par la comparaison des symptômes communs que l'on observe dans des sujets différens, sur-tout au commencement de la maladie, que l'on peut découvrir la nature de l'épidémie; car il est bien évident qu'ils doivent tenir pour lors à une cause commune, & rien n'est plus propre à faire connoître le caractère de la constitution.

6° La règle la plus essentielle est, sur-tout dans les commencemens, de ne faire usage d'aucun remède douteux ni très-actif, dont l'action se confondant avec les phénomènes de la maladie, doivent nécessairement augmenter la difficulté de bien connoître celle-ci. Mais, en proscrivant les remèdes actifs, Boerhaave ni son commentateur n'ont pas prétendu interdire tout remède; Sydenham, qu'ils suivent en cela, prescrivoit dans ces circonstances, des délayans, des antiputrides, des boissons propres à étancher la soif, & il mettoit les malades à un régime tel qu'il suffisoit pour soutenir leurs forces sans surcharger la nature.

En suivant ces règles, on peut être assuré de découvrir bientôt le caractère d'une maladie épidémique quelconque; &, par ce moyen, de trouver la meilleure méthode de la traiter.





OBSERVATION

*Sur un Tetanos guéri par des frictions
mercurielles ; par M. DELAROCHE,
docteur en médecine à Genève.*

Le tetanos idiopathique, si fréquent dans les pays chauds, est fort rare en Europe ; & ce n'est que des médecins qui pratiquent dans le voisinage de l'équateur, que l'on peut attendre une bonne description de cette cruelle maladie (a), qui, parmi nous, ne paroît pour l'ordinaire qu'en conséquence de blessures de nerfs ou de tendons, ou comme symptôme d'hystérie & d'autres maladies nerveuses. Nous avons pourtant quelquefois occasion d'en voir des cas qui ne reconnoissent point de semblables causes, & celui que je vais rapporter me paroît être de ce nombre ; mais, comme je n'ai pas été à même de le suivre d'un bout à l'autre, je ne puis le décrire d'une façon bien détaillée : mon but dans ce papier n'est que de confirmer par une nouvelle observation, l'efficacité d'un remède dont l'usage est peu connu encore dans cette maladie. Je sçais

* (a) Voyez-en la meilleure description dans un papier de M. Chalmers, médecin à Charlestown, inséré dans les *London medical, Observations and inquiries*, Vol. I, art. 12.

qu'un fait unique ne doit pas ordinairement être regardé comme ayant un grand poids en médecine ; mais , lorsqu'il est le résultat d'une expérience faite en conséquence du succès de quelques autres de la même nature , lors sur-tout qu'il n'en existe aucun qui le contredise , il devient d'une grande importance , & chaque nouvelle observation de ce genre ajoute beaucoup de force aux conclusions tirées des précédentes.

Etant allé un jour , au mois d'Avril dernier , pour quelques affaires à notre hôpital , je m'y rencontrai avec M. ***, qui en est le médecin , & je fis avec lui la visite des malades. Il m'en fit voir un entr'autres qu'il traitoit depuis une quinzaine de jours , & auquel il avoit déjà donné beaucoup de remèdes sans effet.

Ce garçon nommé Kleinschmidt , âgé d'environ vingt-deux ans , tailleur de son métier , s'étant senti mal à son aise , avec un violent mal de tête , se fit saigner. Immédiatement après la saignée , il eut la mâchoire serrée , & une roideur spasmodique s'empara par degrés de tout son corps. On le porta bientôt après à l'hôpital. Les mêmes symptômes continuèrent , & il s'y joignit des accès de convulsions qui durèrent quelquefois deux ou trois heures. On ne pouvoit qu'avec beaucoup de peine

lui faire fléchir le tronc ou les jointures. Il sortoit constamment de sa bouche une salive écumeuse, & il suoit presque continuellement. La mâchoire ne pouvoit s'ouvrir qu'autant qu'il étoit nécessaire pour admettre un biberon; il n'avaloit qu'avec beaucoup de peine, & toute sa contenance annonçoit la plus grande angoisse. Le même état subsistoit dans toute sa violence quand je le vis, quoiqu'on eût employé les évacuans de toute espèce. Je proposai à M. *** de lui donner de l'opium, en continuant les bains qu'il avoit déjà ordonnés, & dont le malade prenoit deux par jour; il y consentit, & fit prendre un grain de deux en deux heures: mais ce remède n'eut d'autre effet que d'occasionner un peu d'assoupissement. Voyant qu'on ne pouvoit pas en attendre grand effet, & me souvenant de ce que M. Monro avoit publié dans les *Essais de Médecine & de Littérature d'Edinburgh* (a) sur les effets du mercure dans le tetanos; je proposai d'en faire l'expérience, après avoir saigné notre malade, vu qu'il avoit le visage beaucoup plus rouge & le pouls plus plein qu'à l'ordinaire, & de continuer à lui administrer un bain par jour, afin de favoriser l'action du mercure. En conséquence M. *** or-

(a) V. *Physical and Literary, Essais and Observations*, Vol. III, art. 30. & 31.

donna de lui faire tous les jours des frictions avec un gros de pommade mercurelle, où entroient égales parties de mercure & de graisse, ce qui eut tout l'effet désiré. En deux jours le malade se sentit soulagé, ses mâchoires se relâchoient un peu; &, au bout d'une semaine, il commença à pouvoir marcher. Au bout de quinze jours, il fut à peu près délivré de tous spasmes, mais il étoit extrêmement foible. M. ***, pour le fortifier & pour emporter les restes du mal, lui ordonna le quinquina; mais il fut obligé, huit jours après, de revenir aux frictions, parce qu'il y avoit toujours un peu de roideur, & quelques crampes qui se dissipèrent totalement au bout de quelques jours. Il est à présent en parfaite santé.

Il est bon de remarquer que la salivation n'est point du tout nécessaire, & qu'à moins que des symptômes très-urgens n'obligent à administrer une grande quantité de mercure à la fois, il vaut beaucoup mieux la modérer, parce qu'une forte salivation est toujours fâcheuse. Dans le cas que je viens de rapporter, il n'y en eut point du tout; & dans celui que rapporte M. Alex. Monro, où il conseilla le mercure d'après les observations faites en Amérique, que son frere M. Donald Monro avoit publiées, la salivation fut très-confi-

dérable. Mais dans des cas où de violens symptômes annoncent une prompte catastrophe, il ne faut point ménager les doses de mercure & les frictions, & tâcher de modérer la salivation par les bains & les saignées.

Il est étonnant que, d'après ces mêmes observations publiées dans les Essais d'Edinburgh, on n'ait pas plus fréquemment essayé ce remède dans le tetanos, dont les affreuses conséquences ne sont que trop communes; car il est plus que probable qu'on pourroit sauver un grand nombre de personnes qu'on laisse périr misérablement, en ne leur administrant pas ce secours.

M. Sauvages décrit une espèce de tetanos, qu'il appelle *tetanus siphyliticus*, formée sur un fait unique, tiré de Riviere. M. Bollon, dit-il, ayant reçu une blessure d'un boulet de canon, pour laquelle il avoit fallu lui couper le bras, eut, après que la cicatrice fut achevée, des convulsions qui lui tiroient la tête du côté droit, & lui agitoient fréquemment la mâchoire, M. Aimar soupçonna que le virus vénérien pourroit être la cause de ces accidens; &, ayant appris que le malade avoit eu une gonorrhée avant sa blessure, il conseilla des frictions mercurielles, lesquelles excitèrent une salivation, &, bientôt après, firent cesser tous les symptômes. Voilà en-

core un cas qui vient à l'appui de ce que j'ai dit sur les effets du mercure dans le tetanos ; car je pense que M. Aimar ne soupçonna un virus vénérien ; que parce qu'il ne sçavoit plus que soupçonner : il crut, ensuite que son soupçon étoit juste , parce qu'il ne sçavoit pas que le mercure pouvoit être utile dans les maladies spasmodiques ; & ce n'est vraisemblablement que sur son autorité que M. Sauvages a attribué ce tetanos à un principe vérolique. Pour moi je ne crois pas que jamais la vérole produise de semblables symptômes , & je ne puis m'empêcher de regarder ce cas comme la conséquence de la blessure que cette personne avoit reçue.

J'observerai en finissant ce petit Mémoire , qu'aucun remède ne demande plus à présent l'attention des médecins que le mercure , dont tous les jours on découvre de nouveaux usages. Les expériences de MM. Default & Sauvages , & celles d'un grand nombre d'autres médecins , ont montré qu'il étoit un remède assuré contre l'hydrophobie. Il paroît que son efficacité n'est pas moindre dans le tetanos. Un médecin de mes amis m'a communiqué des observations par où il paroît qu'il a eu de bons effets dans quelques cas d'hystérie. Plusieurs médecins qui l'ont employé dans le rhumatisme , ont eu lieu de s'en louer. Il y

à déjà quelque tems qu'on a reconnu qu'il étoit un puissant désobstruent; & de nouvelles observations nous montrent tous les jours ce qu'on peut en attendre dans les cas de tumeurs les plus rebelles, telles que les écrouelles, les squirres de toute espece, & même les cancers où je l'ai employé moi-même une fois avec le plus grand succès. Il est un des remèdes les plus efficaces dans les maladies cutanées; & l'illustre M. Cullen, professeur en médecine dans l'université d'Edinburgh, a trouvé que rien n'égalait son application dans les ophtalmies pleureuses. Je ne finirois pas si je voulois rapporter tous les cas où on l'a employé avec succès. J'invite tous les médecins qui ont à cœur l'avancement de leur art & le bien de l'humanité, à observer avec soin les effets de ce précieux remède, dont vraisemblablement nous n'avons pas encore découvert toutes les vertus; & dont la maniere d'agir nous est si peu connue.

M É M O I R E

*Sur les Ecrouelles, composé en 1769; par
M. MARESCHAL DE ROUGÈRES,
maître en chirurgie à Lamballe.*

Tous les objets que la médecine embrasse sont intéressans pour l'humanité;

mais il y en a qui le font plus les uns que les autres. Il y a des maladies qui affligent si cruellement les hommes, que ce seroit peut-être un problème à résoudre, sçavoir si la vie est un bien pour eux. Je ne parlerai point ici de cette affreuse maladie qui attaque l'homme dans sa génération même ; c'est son intempérance, ce sont ses passions déordonnées qui le font la victime d'un attrait qui ne devoit le porter qu'à sa conservation ; je ne veux parler dans ce Mémoire, je ne veux m'occuper dans cet essai, que de cette autre funeste maladie, connue sous le nom d'*écrouelles*. Je m'embarasserai peu de toutes les dénominations qu'on a bien voulu imaginer : qu'elle soit aussi ancienne que le monde, peu m'importe ; qu'on lui ait assigné des causes ridicules, & qu'on ait proposé pour sa guérison des remèdes plus ridicules encore, cela ne fait rien pour mon objet. . . . Si le zèle pouvoit tenir lieu de lumières, je serois sûr du succès de mon travail ; mais que ne dois-je pas appréhender ? Des sçavans ont traité supérieurement cette matiere ; Les couronnes remportées par ces grands hommes. . . . tout devoit m'imposer le silence : le desir d'être utile, voilà ce qui m'encourage. Crainte d'être ennuyeux, je serai simple & bref ; heureux si je remplis encore bien cette tâche.

Je définis les écrouelles, des tumeurs dures, presque squirteuses, souvent indolentes, formées insensiblement dans les glandes du cou, de la gorge, des aisselles, des mammelles; proche les articulations des os, comme au coude, à la main, aux doigts, aux genoux, &c. qui attaquent souvent les os, tels que les côtes & le sternum, & dont toutes les parties du corps, tant intérieures qu'extérieures, ne sont pas exemptes.

Les écrouelles diffèrent entr'elles par rapport aux parties où elles arrivent; celles qui se forment, par exemple, dans les glandes du cou, ont un caractère différent de celles qui attaquent les articulations. Dans le premier cas; elles sont ordinairement dures, roulantes, sans douleur ni sans inflammation. Dans le second cas, au contraire, la douleur suit presque toujours: il y a distension & gêne dans le mouvement, &c. On peut donc les différencier, & en assigner d'internes & d'externes, de simples, de compliquées, de bénignes & de malignes; on en reconnoîtra de squirteuses & d'ulcérées, d'adhérentes & d'autres qui ne le sont pas, enfin de graisseuses & d'enkystées. Toutes ces différences, qui ne sont peut-être pas tant à considérer qu'on le pourroit bien croire, seront facilement saisies par les connoisseurs.

On reconnoîtra avec la même facilité une personne attaquée d'écrouelles, au maintien, à la figure, à la couleur, à un air particulier d'indolence qu'ont ceux qui sont affectés de cette maladie. Le mal aux yeux, aux oreilles, la lèvre supérieure gonflée, le nez morveux, ordinairement rouge & douloureux, les joues élargies ; de grosses mâchoires, les glandes du cou gorgées, les autres plus ou moins tuméfiées, le ventre tendu, les extrémités amaigries, les os gros ou recourbés, sont les signes qui annoncent les écrouelles commençantes.

Lorsque les symptômes que nous venons d'énoncer commencent à se développer, les yeux deviennent chassieux & s'éraillent, les lèvres se gercent, les oreilles coulent, les glandes entrent en suppuration ; il se forme des ulcères aux articulations. Les tumeurs d'abord peu dures, superficielles, sans adhérence & indolentes, deviennent plus profondes, plus dures, comme squirreuses, excitent de la douleur, arrivent à une suppuration ichoreuse, se changent en ulcères noirs ou livides, ordinairement longs, avec les rebords calleux & relevés. Tel est le second état que nous croyons devoir assigner aux écrouelles. Il en reste un troisième que nous allons exposer en peu de mots.

Le troisième état ou période des écrouel-

les, est celui où tous les symptômes que nous venons de décrire s'aggravent ; c'est quand les humeurs ont acquis un tel degré de virulence , qu'elles occasionnent des ravages rapides par tout le corps ; que les os se carient dans presque tous leurs points ; que la toux, la fièvre se mettent de la partie , tems où les malades succombent d'ordinaire à leur triste situation.

Quelle est la cause de tant de maux ? Le vice général de la lymphe nourriciere nous fournira cette cause d'autant plus vraisemblable, qu'elle est plus naturelle ; & comme , dans tous les cas, il se joint des accessoires, nous dirons que le récrément de la liqueur séminale , une tendance de nos humeurs à l'acide , constituent ensemble , ou plutôt sont les moyens par lesquels la lymphe nourriciere se pervertit, acquiert le degré particulier d'acrimonie auquel nous donnons le nom de vice écouelleux.

Développons un peu ces idées , en établissant trois faits ou principes , d'où naîtront les connoissances nécessaires & suffisantes pour nous conduire aux notions les plus justes sur ce qui regarde les vices écouelleux.

Les enfans sont plus sujets aux écouelles que les adultes.

On voit tous les jours des enfans écouelleux guérir, en arrivant à l'âge de puberté.

Les suc des jeunes animaux contiennent beaucoup plus d'acide que les suc des vieux, & cet acide s'y développe avec une grande facilité.

La laxité & la foiblesse des parties solides dans l'enfance, la surabondance des liqueurs, les humeurs qui se portent avec beaucoup plus de force vers la tête, à cet âge, que dans tout autre, donneront déjà la raison pourquoi les enfans sont plus sujets aux écrouelles que les adultes; mais continuons.

Avant l'âge de puberté, le corps des enfans n'a pas encore le degré de solidité qu'il doit acquérir par la suite; les fluides de toute espece sont alors en plus grande quantité, sans en excepter la liqueur séminale, qui est peut-être celle de nos humeurs qui existe même en plus grande abondance, mais qui, dispersée dans la masse totale des liquides, ne prend son cours naturel & ne devient prolifique qu'après avoir fourni au développement & à l'accroissement de toutes les parties du corps; c'est alors que se séparant d'avec les autres fluides, elle se fait voie au-dehors, que les parties que sa surabondance avoit engorgées se dissipent, & qu'on voit les écrouelles même les plus décidées disparaître avec cet âge heureux de fécondité.

Tous les suc, soit animaux, soit végétaux,

taux, dès qu'ils sont séparés des corps où leur circulation étoit libre, & qu'ils se trouvent stagnans, passent en peu de tems à l'état de fermentation, & cette première fermentation est toujours spiritueuse ou acide. La fermentation putride ou alcaline suit souvent de bien près; ce qui vient alors d'un mouvement rapide qui, en développant l'air fixe, accélère la putréfaction. Connoissances qui nous donneront ou plutôt nous conduiront encore aux causes des écrouelles. C'est ce que nous allons maintenant examiner, en réunissant & combinant sous un seul point de vue les trois faits que nous venons d'exposer.

L'excès dans les liquides en général; l'accroissement ne se faisant pas en raison de l'abondance des sucs nourriciers; les liqueurs se portant en plus grande quantité & plus rapidement vers la tête qu'à toute autre partie; la laxité & le peu de force élastique de la fibre, plus particulièrement encore dans les glandes; enfin l'accrescence des humeurs, tout contribuera à retarder la circulation & à faire naître l'obstruction. Sans aller chercher des causes plus éloignées, sans admettre aucun vice particulier, ne pouvons-nous pas rendre raison de tous les engorgemens écrouelleux? Ces engorgemens commencent & se manifestent toujours vers la tête; les glandes une

fois engorgées, perdent le peu d'action qu'elles avoient; les liqueurs stagnantes entrent bientôt en fermentation; celle-ci, en en développant l'acide, les coagule, les durcit; elles sont souvent long-tems dans cet état, mais le mouvement spontané produit enfin du changement; l'air fixé se dégage, & la putridité commence à se manifester: la liqueur féminale décomposée, pour ainsi dire, se corrompt de plus en plus (& c'est bien celle de nos humeurs qui est le plus susceptible de la fermentation putride) prend un caractère de virulence qui se communique aux autres liqueurs accumulées: de-là l'inflammation, la douleur; suit l'érosion des parties solides, qui, dans leur désunion, forment avec les liqueurs épanchées un abcès qui est plus ou moins long-tems à se faire voie à travers les tégumens, suivant la partie qu'il occupe & le degré de rapidité de fermentation. Une partie de cet amas est résorbé, tant par les vaisseaux que par le tissu muqueux, qui portent ces humeurs perverses dans toutes les autres parties du corps, & forment les différentes especes d'écrouelles dont nous avons parlé ci-devant.

Si l'on joint à ce qui vient d'être dit, les causes suivantes qu'on peut appeler premières, telles que la voracité des enfans, les alimens cruds & indigestes, l'air humi-

de , les eaux crues , stagnantes ou bourbeuses , la mauvaise qualité du lait d'une nourrice , la mal-propreté , les vers , &c. &c. si l'on joint , dis-je , ces causes aux autres , on ne peut manquer d'avoir une connoissance parfaite des affections écroquelles. Développons en peu de mots ces causes.

La voracité des enfans doit nécessairement occasionner un plus grand excès dans les liqueurs. Les alimens cruds & indigestes forment de mauvais sucs nourriciers ; de-là les digestions vicieuses. L'air humide augmentera la laxité & la foiblesse naturelle de la fibre ; raison de l'endémicité , si l'on peut se servir de ce terme , de cette maladie dans quelques contrées , telles que les Alpes. Les eaux crues , stagnantes ou bourbeuses , chargées de parties minérales ou de corps étrangers déjà putrides , augmenteront la coagulation des humeurs , ou en produiront l'alcalescence. La mauvaise qualité du lait d'une nourrice sera encore la cause de bien des maux , puisque le lait bien conditionné peut produire de grands ravages , s'il n'est pas bien administré. Il se coagule dans l'estomac , & passe promptement à la fermentation putride. Que sera-ce donc si la nourrice à quelque vice particulier ? Qu'on joigne à cela la mauvaise qualité des autres alimens qu'on donne à

l'enfant, tels que la bouillie qui est d'une putrescibilité étonnante, on aura la raison surabondante des acides, de la sabure, des glaires, des vers, &c; toutes causes qu'on voit bien être trop favorables à la formation des écrouelles. La mal-propreté, en bouchant les pores de la peau, s'opposera à l'insensible transpiration; de-là l'obstruction des glandes cutanées. Les vers, qu'on sçait être produits par la mauvaise qualité des alimens & de la boisson, augmenteront la fermentation putride, &c. &c. On voit que toutes ces causes tendent à développer le vice écrouelleux; causes, sans doute, qui ont fait avancer à un auteur respectable, que nous avons tous le germe des écrouelles.

Je ne chercherai point à assigner des différences entre les écrouelles, si ce n'est les trois périodes que j'ai décrits; je ne m'amuserai point aussi à faire sentir le peu de rapport que cette maladie a avec d'autres maladies; je ne parlerai point des différens degrés de complication de l'état écrouelleux avec le vérolique, le scorbutique, &c. Les praticiens ne s'y méprendront sûrement pas: ils sçavent d'ailleurs que presque toutes les maladies compliquées demandent à être traitées séparément dans chacune de leur complication. Je puis leur assurer, par exemple, que ce seroit en vain qu'ils

prétendroient guérir la vérole avec les écouelles, & *vice versâ*, que chacune de ces maladies demande un traitement différent, &c.

Pour vouloir être bref, je suis peut-être obscur ; mais je puis assurer avec vérité que tout ce que j'avance est fondé sur l'expérience & l'observation les plus exactes ; & d'ailleurs je ne crois pas qu'on y gagnât beaucoup à être plus prolix.

Je vais maintenant établir un pronostic qui ne sera fâcheux que dans le troisieme période de la maladie, période décrit au troisieme état. En effet, on ne peut attendre une guérison, ni même un grand soulagement, quand les écouelles sont portées à un si haut degré de virulence : mais je puis promettre avec confiance une guérison parfaite dans les deux autres états. La guérison sera plus ou moins de tems à s'obtenir, suivant les progrès du mal. Les écouelles qui affectent les glandes sublinguales, sont les plus difficiles de toutes à guérir ; celles qui attaquent les os, avec carie, se guérissent assez promptement dès que l'exfoliation se fait. Quand les ligamens, les tendons, les aponévroses se trouvent affectés, la cure est plus longue. Les écouelles ulcérées se guérissent aussi promptement que celles qui ne le sont

pas : les nouvelles se guériront généralement plutôt que les anciennes. Le fer guérira presque toujours, sans d'autre secours, les écrouelles enkistées & graisseuses. Malgré ce que nous venons de dire, il ne faut pas assurer aucun terme à la guérison, car les écrouelles les plus bénignes en apparence demandent quelquefois deux ans & plus de traitement, tandis que celles que nous regardons comme de plus difficile guérison, cèdent aux remèdes dans le court espace de trois à six mois. Promettez donc la guérison, car elle est sûre; mais je le répète, n'assignez aucun terme.

Changer la constitution, le tempérament du sujet écrouelleux, en donnant du ton à la fibre foible & trop lâche, en épurant les humeurs perverses, en leur redonnant leur onctuosité, en procurant les sécrétions; obtenir la fonte des suc & des liqueurs épaissies, sont les moyens que l'on doit se proposer dans la curation des écrouelles. Un remède qui seroit en même tems tonique, fondant, vulnéraire, antiputride, dessiccatif, ne seroit-il pas celui des écrouelles? J'en présente un aujourd'hui au public, qui réunit, je crois, ces qualités, & que l'expérience a confirmé, & confirme encore tous les jours. La seule chose que je desire, c'est qu'il ait en d'autres mains le

même succès que dans les miennès. Eh ! pourquoi ne l'auroit-il pas ? Ma vue est foible & courte.... Je ne doute nullement de l'efficacité du remède que je propose ; j'ose assurer, au contraire, de sa réussite, ceux qui voudront le mettre en pratique.

Je vais d'abord donner la manipulation du remède ; j'entrerai ensuite dans les détails que demande son administration ; j'indiquerai les autres secours qu'il convient d'employer dans des cas différens. Voici donc le remède, qui ne sera peut-être pas une nouveauté pour bien des praticiens.

<i>R. Savon de Starkey</i>	℥ iv
<i>Alcali de tartre</i>	{ aa } ℥ j
<i>Sel ammoniac</i>	
<i>Limaille de fer</i>	℥ ij
<i>Sassafras</i>	{ aa } ℥ j
<i>Savonnaire</i>	
<i>Fleurs de digitale</i>	

Je mets en poudre mon alcali de tartre & mon sel ammoniac, ainsi que le sassafras, la savonnaire & les fleurs de digitale ; je passe simplement par un tamis fin la limaille de fer. Toutes ces choses étant prêtes, je triture bien mon savon dans un mortier de fer ou de marbre ; j'y ajoute le sel de tartre, ensuite le sel ammoniac, la limaille de

fer, enfin les poudres des trois plantes ensemble. J'ai soin à chaque mélange de bien triturer ; &c, quand toutes les drogues sont bien unies, je les bats encore pendant une heure de tems : cela étant fini, je fais une masse du tout, que je renferme dans un bocal de verre que je couvre d'un parchemin ou d'une vessie. C'est de cette masse dont je forme des pilules, que je dose suivant l'âge & le tempérament des malades, c'est-à-dire depuis quinze grains jusqu'à un gros.

Je commence le traitement par dégager l'estomac, soit avec l'ipécacuanha ou le tartre stibié. Dès le lendemain, je purge par en bas avec le jalap, auquel j'ajoute le double de son poids de sucre, bien triturés ensemble, & délayés dans un verre de thé ou de petit-lait. Après cette purgation, je fais commencer mes pilules, qu'on prend le matin à jeun, enveloppées dans du pain à chanter, ou sans lui, ce qui est le mieux ; je fais avaler par-dessus un verre d'infusion de savonnaire ou simplement de réglisse. Je n'interromps l'usage des pilules que quand la fonte arrive ; je recours alors au purgatif, qui est toujours le même que le premier, c'est-à-dire le jalap & le sucre. Dès le lendemain on reprend les pilules, qu'on continue jusqu'à ce qu'une nouvelle fonte d'humeurs demande le purgatif, &c.

Je ne mets ordinairement rien sur les tumeurs quand elles ne sont point ouvertes ; l'emplâtre dont je me sers cependant quelquefois , est celui de céruse , mais que je fais simplement en mettant une livre de céruse en poudre dans une livre d'huile d'olives , sur un feu extrêmement doux , remuant continuellement avec une spatule de bois , jusqu'à ce que l'emplâtre soit parfait , ce que l'on reconnoît par les procédés ordinaires. Cette manipulation demande au moins sept ou huit heures. Cet emplâtre étendu sur un morceau de peau , de l'épaisseur au moins d'une ligne , aide beaucoup , contre le sentiment généralement contraire , à la fonte de ces sortes de tumeurs. Je me sers encore avec succès d'un autre emplâtre , quand il s'agit d'une tumeur dure & indolente , pour en obtenir la résolution. Cet emplâtre est celui de ciguë & de gomme ammoniacque. Je mets pour cet effet , neuf livres de suc de ciguë dans une bassine , avec trois livres de gomme ammoniacque ; je procède à la cuisson de cet emplâtre , à peu près comme si je voulois faire l'extrait de ciguë , qui en effet en est un , & dont on pourroit peut-être user intérieurement avec autant & même plus d'efficacité que de l'extrait simple. J'emploie , comme je viens de le dire , cet emplâtre ,

ou cet extrait pour résoudre les tumeurs dures & même squirreuses. Si les tumeurs sont abscedées & ulcérées ; je les touche avec l'huile de tartre par défaillance ; j'y applique même des plumasseaux trempés dedans ; c'est peut-être le meilleur topique qu'on puisse employer dans ces engorgemens : on n'a rien à craindre de son activité, les parties où on l'applique étant d'ailleurs indolentes par elles-mêmes. Leur sensibilité ne m'empêche pas de m'en servir lorsque je vois qu'il peut m'aider à obtenir une fonte plus prompte des humeurs épaissies. Je l'emploie alors avec sécurité, dans les tumeurs ligamenteuses, tendineuses & aponevrotiques : les douleurs momentanées qu'il occasionne ne me le font pas discontinuer, parce que ses effets, quoique douloureux, sont toujours salutaires. C'est dans la carie où le deliquium de tartre fait encore des merveilles. Les écrouelles enkistées sont les seules qui demandent le fer ; elles cèdent encore facilement à l'application de la pierre à cauter ; & la fonte en sera beaucoup plus aisée, si on emploie encore ici l'huile de tartre. La curation est un peu plus longue que lorsqu'on emporte ces sortes de tumeurs avec le fer, parce que on en fait alors une plaie simple, & qu'en outre, la masse des humeurs n'est

pas infectée comme dans les autres cas. J'ai dit que je n'employois ordinairement aucun topique quand les tumeurs n'étoient point ouvertes ; qu'on pouvoit cependant se servir avec succès de l'emplâtre de céruse ou de celui de ciguë ; que ces emplâtres aidoient beaucoup , soit à la maturation , soit à la résolution des tumeurs écroeuilleuses ; & je puis ajouter de quelconque. J'emploie aussi l'emplâtre de céruse dans tous les états des écroeuilles , parce que c'est celui qui m'a paru remplir le mieux l'objet qu'on se propose.

Personne n'ignore les mauvais effets de l'air & du froid dans les plaies : nous en avons encore plus à craindre dans les écroeuilles ; c'est pourquoi on ne peut être trop prompt dans les pansemens qu'on sera obligé de faire. Il faut absolument tenir les parties affectées dans une douce chaleur. Je crois qu'il seroit assez inutile de s'étendre davantage sur cet objet ; il n'en est peut-être pas ainsi , d'ajouter que je fais user pour l'ordinaire d'une tisane légère de savonnaire & de réglisse , dont on prend trois à quatre verres par jour.

A l'égard du régime , il doit être très-simple. On ne doit manger aucune chose crue , trop salée ou épicée ; les viandes rôties sont préférables aux autres : la boisson

ordinaire fera d'eau & de vin. On doit éviter les grandes passions, faire un exercice modéré; & il faudroit mieux encore que l'exercice fût jusqu'à la fatigue, que de n'en point faire du tout. Il faut se tenir vêtu chaudement & très-proprement. Voilà les seules choses essentielles à observer; mais il faut qu'elles le soient. En suivant de point en point ce qui vient d'être exposé, je réitere encore ici la promesse que j'ai donnée d'une guérison certaine, si ce n'est dans le cas excepté, je veux dire le troisième période de la maladie.

J'aurois peut-être dû, pour donner plus de force à ce Mémoire, appuyer les faits énoncés par des observations. La partie théorique est celle sur laquelle on pourra trouver le plus à redire. Ce n'est en effet que des assertions. Il m'eût été très-aisé de m'étendre d'avantage; j'aurois pu même faire un très-gros livre de ce Mémoire; mais c'est ce que je n'ai eu garde d'entreprendre: d'ailleurs, si quelqu'un me fait l'honneur de me critiquer, je me ferai un devoir de lui répondre, & d'éclaircir alors les points qu'on peut me contester. Quant à la partie curative, je prie les praticiens de la suivre avant de me rien objecter.



L E T T R E

A M. ANTOINE DE HAEN, professeur en médecine à Vienne, sur la Mortalité de la Petite-Vérole à Londres, &c; par M. LOUIS ODIER, de Genève, docteur en médecine.

MONSIEUR,

Sans avoir l'honneur de vous connoître personnellement, je crois pouvoir prendre la liberté de vous communiquer publiquement les observations qu'un séjour de quelques mois à Londres a pu me mettre en état de faire sur la mortalité de la petite-vérole, parce que vous êtes le premier, si je ne me trompe, qui ayez avancé que l'inoculation de cette maladie avoit jusqu'à présent fait plus de mal que de bien, à la considérer sous un point de vue politique; parce que les preuves que vous en donniez me frapperent & me portèrent à souhaiter de les vérifier; & enfin parce que vous avez vous-même invité tous les gens de Lettres & tous les Médecins à entrer avec vous dans ces détails, par la seconde de vos *Questions sur l'Inoculation*, publiées en latin à Vienne, en 1757.

Je ne m'arrêterai point, Monsieur, à

discuter avec vous la question des avantages de fait & de spéculation que l'inoculation procure aux particuliers sur lesquels on la pratique ; il y a long-tems qu'il ne me reste plus de doute à cet égard : mais je n'ai rien de neuf & d'intéressant à vous offrir sur ce sujet ; & ce seroit abuser de votre patience, que de vous répéter des argumens qui ne sçauroient vous avoir échappé. Quelque convainquants qu'ils me paroissent, vous ne leur trouvez pas la même force : à la bonne heure, chacun a sa façon de penser ; & ce n'est pas à moi de prétendre vous persuader. Je me contenterai donc d'examiner ici s'il est vrai que la mortalité de la petite vérole ait beaucoup augmenté à Londres depuis l'introduction de l'inoculation, ainsi que vous l'assurez. Dans une autre lettre, je rechercherai s'il faut dater cette augmentation de cette époque ; & en général si elle a correspondu aux progrès de l'inoculation. Ensuite j'examinerai ce qu'on pourra conclure de ces recherches pour ou contre cette opération : car enfin les intérêts particuliers doivent céder à ceux du public ; & chaque ami de l'humanité doit se dire :

Non sibi, sed toti natum se credere mundo.

Vous assurez, Monsieur, que la morta-

lité de la petite-vérole a beaucoup augmenté à Londres depuis l'inoculation, parce que, par des calculs faits d'après les extraits-mortuaires pendant 38 ans avant & après cette époque, vous trouviez que le nombre de ceux qui étoient morts de cette maladie, depuis que l'on cherche par l'inoculation à en prévenir les funestes effets, surpassoit au moins d'un sixième celui de ceux qu'elle avoit emportés pendant le même nombre d'années avant l'introduction de cette pratique. Vous ajoutiez que quelques patrons de l'inoculation en Angleterre, étonnés du résultat de vos calculs, les avoient non-seulement vérifiés, mais encore poussés jusqu'à quelques années en ça, afin de s'assurer si la nouvelle méthode d'inoculer n'y changeroit rien; &, que trouvant la différence beaucoup plus grande encore que vous ne l'aviez annoncée, ils avoient été forcés de convenir que l'inoculation avoit jusqu'ici fait plus de ravage que la guerre, la peste ou la famine.

- Dans une question de cette importance, je ne crois point vous faire injure, en avouant que je doutois de la vérité de ces faits, de l'exactitude de vos calculs, de l'authenticité de vos preuves. Je doutois de tout, plutôt que de me livrer à une conclusion en apparence aussi opposée aux idées que je métois formées de l'inoculation ;

à celles des excellens maîtres sous lesquels j'avois eu le bonheur d'étudier en Ecoſſe, & généralement à celles de tous les médecins que j'avois eu l'honneur de connoître dans la Grande-Bretagne. Cependant, la candeur que vous avez fait paroître dans vos écrits, l'enthouſiaſme avec lequel tous ceux de vos diſciples que j'avois vus faiſoient votre éloge, la réputation que vous vous êtes acquiſe à ſi juſte titre, ne me permettoient pas de m'en tenir à douter, ſur-tout puiſqu'il ſ'agiſſoit de faits qui me paroifſoient tenir directement aux intérêts publics de tous les pays, à ceux du mien en particulier, au bien de l'humanité & aux lumières qu'il étoit de mon devoir d'acquérir. Heureuſement, j'étois à portée de vérifier juſqu'à un certain point tout ce que vous avanciez, & je crus devoir faire tout ce qui ſeroit en mon pouvoir pour éclaircir mes doutes à cet égard. Après bien des recherches inutiles, je parvins enfin à me procurer tous les extraits-mortuaires qui ont été publiés à Londres. Ceux qui m'intéreſſoient particulièrement dans l'objet que j'avois en vue, étoient ſur-tout ceux des 112 années qui ſe ſont écoulées depuis 1661, juſqu'à 1772 incluſivement, afin d'avoir par-là une table détaillée du nombre des morts en général pour chaque année, & de celui des victi-

mes

mes de la petite-vérole pendant 56 ans , avant & après l'époque à laquelle on cominença à l'inoculer. Permettez-moi , Monsieur , de mettre ces deux tables sous vos yeux & sous ceux du public ; mais auparavant , j'ai quelques remarques à faire pour faciliter leur intelligence.

Ce ne seroit pas assez d'examiner simplement combien la petite-vérole a tué de personnes , pour juger de sa mortalité ; il faut encore comparer le nombre de ses victimes , avec celui des enterremens en général , & former des résultats relatifs plutôt qu'absolus. Autrement , comme on l'a très-bien observé , on s'exposeroit à de très-grandes erreurs , selon les révolutions que doit naturellement souffrir le nombre des habitans d'une ville telle que Londres , la mortalité des maladies en général , & même l'exactitude des Extraits-mortuaires. C'est à quoi vous n'avez pas fait attention , Monsieur , non plus que bien d'autres qui tirent , ainsi que vous , des conclusions fort précipitées de nombres , qui étant absolus , ne prouvent rien. D'un autre côté cependant , il exista à Londres depuis 1661 jusqu'à 1680 , une cause de mortalité qui n'y existe plus depuis ce tems-là ; c'est la peste. Elle y coûta la vie , en 1665 , à 68596 personnes. Il seroit injuste sans doute , de ne pas retrancher le nom-

bre des morts occasionnées par ce terrible fléau , de celui des enterremens dans la premiere table ; c'est aussi ce que j'ai fait : autrement , l'on auroit pu croire la proportion du nombre des morts de la petite-vérole , à celui de la totalité des morts , comme moins considérable qu'elle ne le fut en effet.

Une autre difficulté se présente encore , c'est que depuis 1687 jusqu'à 1700 , la rougeole fut confondue , je ne sçais pourquoi , avec la petite-vérole dans les extraits-mortuaires.

Il s'agiroit donc de séparer du nombre de ceux qui moururent de ces deux maladies pendant ces 14 ans , ceux qui moururent de la rougeole ; & je ne puis m'empêcher de vous faire remarquer ici l'inexactitude des auteurs , quand ils s'empressent de tirer des conséquences de leurs calculs , sans les avoir vérifiés. En 1763 , M. Rast le fils publia à Lyon un Mémoire sous le titre de *Réflexions sur l'Inoculation, &c.* où , pour débrouiller un peu cette obscurité de 14 ans dans le Nécrologe Anglois , il prit en considération le nombre des morts de la rougeole , pendant les 12 années qui précéderent & qui suivirent ce période. Il en résulteroit , pour année commune , à peu près 94 ; & , suivant le calcul de l'auteur , c'étoit-là ce qu'il falloit retrancher

Du nombre marqué dans le Nécrologe , pour avoir celui des victimes de la petite-vérole seule , pendant chacune de ces 14 années douteuses. En 1764 , on imprima à Genève une réfutation de l'ouvrage de M. Raft , sous le titre d'*Observations sur la nature , les causes & les effets des Epidémies varioliques &c.* dans laquelle l'auteur anonyme , blâmant beaucoup l'inexactitude de M. Raft à cet égard , crut faire mieux en déduisant son année commune de 20 ans avant & 22 après le période en question , sur les morts de la petite - vérole même. Il en résulteroit 1583 pour l'année commune , & non 1550 comme il l'affirme ; c'est-à-dire que , suivant son calcul , il étoit mort , pendant ces 14 ans , 22162 personnes de la petite-vérole seulement , & non pas 21700 ; comme il l'avance. Mais peut-on s'empêcher de sourire , quand on voit que le nombre des morts de la petite-vérole & de la rougeole ensemble pendant ces 14 années , ne monte réellement , somme totale , qu'à 16064 , & que , par conséquent , l'année commune ne doit être que 1147 , dont il faut encore certainement faire une déduction , pour avoir le nombre des morts de la petite-vérole seulement ? En vérité , l'on auroit droit de se révolter contre la négligence d'un au-

teur capable de pareilles bévues, quand on considère l'importance de la question qu'il traitoit, s'il n'avouoit lui-même qu'il n'a pas consulté le Nécrologe. La bénignité singulière de la petite-vérole pendant ces 14 ans, fait qu'il est fort difficile de déduire le nombre de ses victimes durant cette période, de l'année commune des précédentes & des suivantes. Il est plus simple, cette me semble, d'estimer, à l'exemple de M. Raft, le nombre des morts de l'une & de l'autre maladie, en prenant l'année commune sur ceux que la rougeole avoit emportés, parce qu'il ne sçauroit en résulter des erreurs aussi considérables. C'est pourquoi, pour ne point étendre le calcul aussi loin qu'il peut aller sans le pousser au-delà du commencement de l'inoculation, (& cela par des raisons que j'exposerai dans une autre Lettre,) je ne considérerai que les 16 ans qui précéderent & suivirent les 14 dont il s'agit ici; & je trouve à peu près 114 pour année commune des morts de la rougeole, au lieu de 94 qui résultent de 24 ans seulement. Je retranche donc 114 du nombre marqué dans le Nécrologe pendant chacune de ces 14 années, & je considère ce qui reste comme le nombre des victimes de la petite-vérole. S'il y a quelque erreur dans cette façon,

de calculer , elle n'est certainement pas d'assez grande conséquence pour influencer beaucoup sur les résultats.

Il y a encore une autre maladie dont on ne fait plus mention dans les extraits-mortuaires depuis 1700. On la joignoit auparavant à la petite-vérole, sous le nom de *Flox*. Personne n'a pu me dire positivement ce que c'étoit ; mais plusieurs raisons me portent à croire que cette maladie-là n'a pu occasionner la mort que de très-peu de personnes ; que ce n'étoit probablement qu'une variété de la vérole volante, & qu'on peut en négliger absolument la considération, sans s'écarter beaucoup du vrai.

Après ces explications, Monsieur, voici les deux tables dont je parle. Je les publie en détail, - parce que vos calculs ne s'accordent point avec les miens, & qu'il faut que le public en juge. On fit en 1759 une collection fort exacte des extraits-mortuaires jusqu'à l'an 1758, imprimée chez Millar : je l'ai suivie ; & pour le reste, j'ai eu recours aux feuilles originales qu'on distribue à la fin de chaque année. La première colonne indique l'année ; la seconde, le nombre des baptêmes ; la troisième, celui des enterremens ; & la quatrième, celui des morts occasionnées par la petite-vérole.

TABLE I.

De la Mortalité de la Petite-Vérole à Londres, depuis 1661 jusqu'à 1716.

<i>Année.</i>	<i>Baptêmes.</i>	<i>Enterremens.</i>	<i>Petite-Vérole.</i>
1661...	8855...	19751....	1246
1662...	10019...	16542....	768
1663...	10292...	15347....	411
1664...	11722...	18291....	1233
1665...	9967...	28710....	655
1666...	8997...	10740....	38
1667...	10938...	15807....	1196
1668...	11633...	17264....	1987
1669...	12335...	19429....	951
1670...	11997...	20198....	1465
1671...	12510...	15724....	696
1672...	12563...	18225....	1116
1673...	11895...	17499....	853
1674...	11851...	21198....	2507
1675...	11775...	17243....	997
1676...	12399...	18730....	359
1677...	12626...	19065....	1678
1678...	12601...	20673....	1798
1679...	12288...	21728....	1967
1680...	12747...	21053....	689
1681...	13355...	23971....	2982
1682...	12653...	20691....	1408
1683...	14735...	20587....	2096
1684...	14702...	23202....	1560
1685...	14730...	23222....	2496
1686...	14694...	22609....	1062
1687...	14951...	21460....	1437
1688...	14588...	22921....	1204
TOTAL.	344418...	551880....	36855

<i>Année.</i>	<i>Baptêmes.</i>	<i>Enterremens.</i>	<i>Petite-Vérole.</i>
<i>ci-cont.</i>	344418..	551880....	36855
1689..	14771..	23502....	1275
1690..	15211..	21461....	664
1691..	15054..	22691....	1127
1692..	14918..	20874....	1478
1693..	15159..	20959....	1050
1694..	13632..	24100....	1569
1695..	13876..	19047....	670
1696..	14861..	18638....	82
1697..	15829..	20970....	520
1698..	16052..	20183....	1695
1699..	15363..	20795....	776
1700..	14639..	19443....	917
1701..	15616..	20471....	1095
1702..	15687..	19481....	311
1703..	15448..	20720....	898
1704..	15895..	22684....	1501
1705..	16145..	22097....	1095
1706..	15369..	19847....	721
1707..	16066..	21600....	1078
1708..	15862..	21291....	1687
1709..	15220..	21800....	1024
1710..	14928..	24620....	3138
1711..	14706..	19833....	915
1712..	15660..	21198....	1943
1713..	15927..	21057....	1614
1714..	17495..	26569....	2810
1715..	17234..	22232....	1057
1716..	17421..	24436....	2427
TOTAL.	778462..	1154479....	71996

Voilà donc, Monsieur, où en étoient probablement les choses à Londres, à l'é-

poque de l'introduction de l'inoculation. Pendant l'espace de cinquante-six ans, la petite-vérole avoit emporté environ la seizième partie de ceux que l'on y avoit enterrés; & le nombre de ses victimes étoit à celui des baptêmes, à peu près, comme un à onze. Ce fut en 1717 qu'une Angloise, plus distinguée encore du commun des femmes par son esprit & ses talens que par sa noblesse, crut, d'après les succès dont elle avoit été témoin en Turquie, rendre un grand service à son pays, en y introduisant l'inoculation de cette maladie. Il y avoit déjà un tems immémorial, à ce que disent les Mémoires de la Société royale, par M. Baddam, tom. VII, pag. 243 & 246, & les Transactions philosophiques, n° 375, qu'on inoculoit dans la partie méridionale de la province de Galles, & avec succès. Mais, soit qu'on ne fût point au fait de cette coutume, soit qu'on méprisât la barbarie de ces montagnards; il est certain que ce ne fut que depuis le retour de Lady Mary Wortley Montague à Londres, qu'on pensa à inoculer dans la partie policée du royaume. Elle en donna elle-même l'exemple sur ses propres enfans. Son fils fut inoculé à Constantinople. Sa fille; aujourd'hui Lady Bute, qui fut la première personne inoculée à Londres, vit en-

core, si je ne me trompe. On avoit cependant déjà ouï parler de cette pratique en Angleterre. Le docteur Emanuel Timoni, des universités de Padouë & d'Oxford, avoit envoyé, en 1713, au célèbre Woodward quelques détails là-dessus. Et le docteur Jacques Pylarini avoit fait imprimer à Venise une Dissertation sur le même sujet en 1715. Quoi qu'il en soit, la fermeté de lady Mary eut beaucoup de succès. Bientôt la famille royale, après quelques expériences satisfaisantes sur des criminels condamnés à mort, ne craignit point d'imiter son courage. La nation entra avidement dans des vues qui lui étoient suggérées par des personnes si respectables, & qui, à l'avantage de la nouveauté, joignoit au premier coup d'œil la flatteuse perspective d'un abri sûr contre les funestes effets d'une maladie aussi effrayante à la beauté, que terrible par le nombre de ceux à qui elle coûte la vie. On s'empressa d'abord d'adopter la nouvelle pratique. On la transporta dans les colonies d'Amérique, d'où, comme vous l'observez, elle repassa ensuite à Londres, où l'on avoit déjà commencé à l'oublier depuis bien des années. Elle reprit bientôt tout son empire. Elle passa rapidement de la métropole aux provinces, & il n'est presque personne aujourd'hui en An-

gleterre qui s'y oppose. Les écrits se sont multipliés; mais on n'y dispute plus sur l'utilité de l'inoculation, on se chicane seulement sur la meilleure manière d'inoculer. Les uns veulent qu'on prépare les sujets avant l'opération; d'autres soutiennent que cela est inutile; quelques-uns assurent même qu'ils en ont vu résulter de très-pernicieuses suites. En général cependant, on ne consulte guères les médecins, & les chirurgiens les plus accrédités; on se défie, très-mal-à-propos, de leur jalousie & de leur esprit de parti; on va jusqu'à les soupçonner de manque de lumières, parce qu'ils ne prétendent pas à des secrets: enfin le gros de la nation se livre, à cet égard comme à bien d'autres, à de hardis charlatans: la manie de l'inoculation va même si loin, qu'il y a nombre de personnes, d'ailleurs très-sensées, qui ne se font aucun scrupule d'inoculer elles-mêmes leurs enfans, sans daigner consulter ni médecins, ni chirurgiens, ni les inoculateurs proprement dits; & cela n'est pas surprenant, puisqu'il y a eu des gens de la faculté (a) qui ont eu l'imprudence de vouloir persuader au public qu'une opération qui, de l'aveu même de ses plus zélés partisans, met la vie en danger, ne

(a) Buchan, Bienville, &c.

requiert ni lumières, ni expériences, est à la portée de tout le monde, & peut se pratiquer par les peres ou meres sur leurs enfans, sans y mettre plus de façons que s'il ne s'agissoit que de leur donner à manger & à boire. Tel est, Monsieur, l'étonnant crédit que l'inoculation a gagné chez une nation d'ailleurs renommée pour la sagesse de ses institutions. Ceux qui la gouvernent n'ont pas encore vu que la question de l'inoculation est une des plus importantes qui puissent occuper l'attention du souverain. On n'a pris aucune mesure, ni pour s'assurer de son utilité publique, ni pour dégoûter les particuliers des charlatans dont ils sont le jouet, ni pour engager les médecins & chirurgiens à prendre sur eux seuls le soin de l'étudier, & de la pratiquer selon leurs lumières. Vous avouerai-je même que je n'ai pas assez de foi à leur humanité, pour imaginer qu'on pût les déterminer aisément, dans aucun pays, à le faire avec ce désintéressement & cette générosité qui seule peut engager les pauvres à recourir à eux, à moins que de multiplier les hôpitaux qui ne sont peut-être déjà que trop communs, qui ont une infinité de désavantages, (soit par une suite des préjugés de l'opinion, soit par l'air impur qu'on y respire, soit enfin par les maladies sans nombre auxquelles une in-

finité d'accidens y exposent) & qui, après tout, ne se soutiennent pour la plupart que par les contributions précaires des particuliers. Dans cette confusion, il seroit bien difficile que l'inoculation, telle qu'on la pratique aujourd'hui en Angleterre, eût universellement réussi auprès des particuliers, aussi bien qu'on voudroit nous le faire croire. Il est cependant reconnu qu'elle a sauvé la vie à une infinité de personnes, quoique vous ne veuilliez pas en convenir. Mais, sans entrer dans ces détails, il seroit à présumer, ce semble, que si son utilité publique étoit bien constatée, les extraits-mortuaires en feroient foi; & que depuis cinquante-six ans qu'on inocule des milliers d'hommes à-la-fois, l'on verroit diminuer sensiblement la mortalité de cette maladie, dont cette opération étoit destinée à les garantir tout-à-fait. Et c'est ce que l'évêque de Worcester ne craignoit pas d'avancer publiquement dans son sermon, trompé sans doute, comme tant d'autres, par des calculs faits sur un petit nombre d'années, & par des circonstances auxquelles il ne faut pas s'étonner qu'un prélat, qui n'étoit pas médecin, ne fit pas attention. Voyons si les faits correspondent à de si brillantes promesses. Voici ce que les extraits-mortuaires disent depuis 1717 jusqu'à 1772 inclusivement.

TABLE II.

De la Mortalité de la Petite-Vérole à Londres, depuis 1717 jusqu'à 1772.

<i>Année.</i>	<i>Baptêmes.</i>	<i>Enterremens</i>	<i>Petite-Vérole.</i>
1717..	18475..	23446....	2211
1718..	18307..	26523....	1884.
1719..	18413..	28347....	3229
1720..	17479..	25454....	1440
1721..	18370..	26142....	2375
1722..	18339..	25750....	2167
1723..	19203..	29197....	3271
1724..	19370..	25952....	1227
1725..	18859..	25523....	3188
1726..	18808..	29647....	1569
1727..	18252..	28418....	2379
1728..	16652..	27810....	2105
1729..	17060..	29722....	2849
1730..	17118..	26761....	1914
1731..	17830..	25262....	2640
1732..	17788..	23358....	1197
1733..	17465..	29233....	1370
1734..	17630..	26062....	2688
1735..	16873..	23538....	1594
1736..	16491..	27581....	3014
1737..	16760..	27823....	2084
1738..	16060..	25825....	1590
1739..	16181..	25432....	1690
1740..	15231..	30811....	2725
1741..	14957..	32169....	1977
1742..	13751..	27483....	1429
1743..	15050..	25200....	2029
TOTAL.	466772..	728469....	57835

254 LETTRE SUR LA MORTALITÉ

<i>Année.</i>	<i>Baptêmes</i>	<i>Enterremens.</i>	<i>Petite-Vérole.</i>
<i>de l'au-</i> <i>trepart.</i>	466772...	728469....	57835
1744...	14261...	20606....	1633
1745...	14078...	21296....	1206
1746...	14577...	28157....	3236
1747...	14942...	25494....	1380
1748...	14153...	23869....	1789
1749...	14260...	25516....	2625
1750...	14548...	23727....	1229
1751...	14691...	21028....	998
1752...	15308...	20485....	3538
1753...	15444...	19276....	774
1754...	14947...	22696....	2359
1755...	15209...	21917....	1988
1756...	14830...	20872....	1608
1757...	14053...	21313....	3296
1758...	14209...	17576....	1273
1759...	14253...	19604....	2596
1760...	14951...	19830....	2187
1761...	16000...	21063....	1525
1762...	15351...	26326....	2743
1763...	15133...	26143....	3582
1764...	16801...	23202....	2382
1765...	16374...	23230....	2498
1766...	16257...	23911....	2334
1767...	15980...	22612....	2188
1768...	16042...	23639....	3028
1769...	16714...	21847....	1968
1770...	17109...	22434....	1986
1771...	17072...	21780....	1660
1772...	17916...	26053....	3992
TOTAL.	912235...	1383971....	121436

Oui, Monsieur, telle est la somme des

malheureuses victimes de la petite-vérole, qu'au lieu que, comme nous l'avons vu, elle n'emporta, pendant les 56 ans qui précéderent l'introduction de l'inoculation, que la seizième partie de ceux qui moururent à Londres, elle en a emporté depuis cette époque, pendant le même nombre d'années, plus de l'onzième partie; & que tandis que l'on baptisoit dans cette capitale environ onze fois autant de personnes qu'elle en faisoit mourir, l'on en baptise à peine aujourd'hui huit fois autant.

Si la mortalité n'avoit pas augmenté, il n'auroit dû mourir à Londres, proportionnellement aux enterremens, que 86307 personnes de la petite-vérole, depuis 1717 jusqu'à présent. Il en est mort 121436; c'est donc 35129 personnes à qui cette augmentation a coûté la vie; & si nous supposons qu'elle a fait le même progrès à la campagne & dans les provinces, comme il y a lieu de le présumer, ainsi que nous le verrons ensuite, nous trouverons qu'en Angleterre seulement, près de 300000 personnes sont mortes en conséquence.

Il est donc certain que la petite-vérole a fait plus de ravage pendant 56 ans en çà, que pendant le même nombre d'années auparavant. Mais ce n'est pas assez pour en conclure que c'est de l'époque de l'introduc-

tion de l'inoculation, qu'il faut dater le commencement de cette augmentation de mortalité : il est possible qu'elle soit due à des accidens, à des épidémies plus longues ou plus funestes qu'à l'ordinaire, plutôt qu'à une augmentation graduelle & régulière ; & même, quand il seroit démontré que de pareils accidens n'y ont eu que très-peu de part, il n'en resteroit pas moins incertain, si elle n'a pas commencé dès l'introduction de la petite-vérole même parmi nous, comme on a cru l'avoir prouvé ; si cette maladie ne tend pas à se multiplier sans cesse, indépendamment de l'inoculation ; si elle n'est pas, en un mot, dans le cas de la Renommée de Virgile, & si l'on ne peut pas lui appliquer ce qu'il en dit :

Mobilitate viget, viresque acquirit eundo.

C'est ce qu'il s'agit de rechercher, & c'est ce qui fera le sujet d'une autre Lettre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATION

*Sur l'Epiderme de la Baleine ; par M.
LOUIS ODIER, docteur en médecine.*

Entre les différentes substances qui ont la propriété d'être bien sensiblement mises

en

en mouvement par les plus légères vicissitudes de l'humidité, il en est une à laquelle je ne me rappelle pas qu'on ait jusqu'ici fait attention : c'est l'épiderme de la baleine, ou Phisiter Catodon de Monsieur Linnæus. Je ne sçais si celui des autres animaux cétacées, & peut-être de bien d'autres encore, ne présente pas aussi les mêmes phénomènes. Cela me paroît fort probable ; mais je ne l'ai vérifié que de cette espèce-là : & voici comment.

Il y trois ou quatre ans que, me trouvant à Edinbourg en Ecosse, j'allai voir une de ces baleines qui avoit échoué depuis quelques jours sur la rive méridionale du Forth, & dont on retiroit le spermaceti. Comme la putréfaction de ce monstrueux animal étoit déjà fort avancée, l'épiderme commençoit de toutes parts à se séparer fort aisément de la peau. L'organisation m'en paroissant singulière, je voulus l'examiner de plus près. J'en détachai quelques lambeaux, & les emportai pour les regarder au microscope ; après quoi, je les mis dans un livre pour les faire sécher & les conserver.

Quelque tems après, comme je les montrais à deux ou trois médecins de ma connoissance, nous apperçûmes qu'ils se recoquilloient sur notre main ; que la surface qui la touchoit, tendoit constamment

à devenir convexe ; que , si on les retour-
noit dans cet état , la surface convexe de-
venoit sur le champ concave & récipro-
quement.

La promptitude de ce mouvement nous
surprit beaucoup. Nous crûmes devoir l'at-
tribuer à la chaleur de la main , ou à la
vapeur de la transpiration insensible. Pour
nous en assurer , nous mîmes un de ces
lambeaux sur une feuille de papier , sous
laquelle nous passâmes ensuite un fer
rouge. Il se recoquilla sur le champ. Nous
étions prêts d'en conclure que le phéno-
mène étoit dû à la chaleur. Quelqu'un sug-
géra cependant que le papier pourroit bien
n'être pas parfaitement sec , & que le fer
rouge devoit , en ce cas , en élever des va-
peurs , qui occasionnoient peut-être le re-
coquillement. Pour examiner si l'objection
étoit fondée , nous fîmes sécher parfaite-
ment une autre feuille de papier ; & , après
avoir mis dessus le morceau d'épiderme ,
nous passâmes le fer rouge comme aupara-
vant. Pour le coup , il ne se fit plus
de recoquillement. Il n'avoit lieu , que lorf-
que le papier avoit resté suffisamment ex-
posé à l'air pour y acquérir tant soit peu
d'humidité.

Il paroît donc que la vapeur du papier
& celle de la transpiration insensible affec-
toit la surface en contact , de façon à oc-

caſionner la contraction de celle qui lui étoit oppoſée. Plus la tranſpiration étoit abondante, & plus la contraction étoit prompte & conſidérable. La vapeur de l'eau chaude avoit le même effet. Il ſuffiſoit même de reſpirer une fois ſur l'une des ſurfaces pour faire contracter l'autre.

Pour eſſayer ſi les vapeurs ſèches produiroient ce mouvement, j'expoſai le même morceau d'épiderme à celle du charbon de pierre ; il n'en réſulta aucune contraction. Il n'y avoit que les vapeurs humides qui puſſent la ſuſciter.

Je voulus voir enſuite ſi en faiſant évaporer de l'eau de deſſus l'une des ſurfaces, l'autre ſe contracteroit. Pour cet effet, j'y paſſai un pinceau mouillé ; mais, quoiqu'il y eût bien quelques mouvemens, cependant ils étoient ſi irréguliers, que je n'en pus rien conclure, & même cette opération répétée pluſieurs fois rida le morceau d'épiderme qui en avoit été le ſujet, de façon à lui ôter beaucoup de ſa ſenſibilité à la vapeur. Cependant il l'a recouvrée à la longue, quoiqu'imparfaitement.

Je n'ajouterai rien à ces expériences. Je pourrois peut-être en tirer quelques conſéquences qui ne ſeroient pas ſans utilité ; mais j'aime mieux, pour le préſent, en laiſſer le ſoin à d'autres. Je remarquerai ſeulement que le recoquille ment de l'épi-

derme des feuilles & des petales, si bien observé par Messieurs Ch. Bonnet & de Saussure, pourroit jetter du jour sur la théorie de celui des animaux, & de l'effet que l'application des vapeurs a sur lui.

Il faudroit, à l'exemple de ces illustres observateurs, en examiner plusieurs, suivre avec attention toutes leurs variétés, les comparer soigneusement entr'elles, sur-tout ne former aucune règle générale qu'après s'être bien assuré en détail que les exceptions ne font que la confirmer.

L E T T R E

De M. OSTEND, docteur en médecine, & ancien chirurgien des camps & armées du Roi, à M. DE LATANÉ, médecin à Bergerac, touchant quelques Effets de la poudre dite purgative du sieur AILHAUD.

Vous serez peut-être surpris, Monsieur, que je prenne une place dans le Journal de médecine pour vous faire part de quelques faits que j'ai eu lieu d'observer. Le pernicieux usage du remède universel qui produit depuis trop long-tems deux effets bien différens, la fortune de son auteur, les titres de son successeur, & les maux dont gémit cette partie de l'humanité, dont la

foiblesse & l'entêtement accréditent & perpétuent l'erreur & la sottise que sement l'intérêt & l'ignorance : je m'imposerai silence sur toute autre matiere ; mais ce qui regarde mes amis , mes concitoyens , mes compatriotes , l'univers entier , ce qui influe sur ce qui constitue leur vrai bonheur , la santé , intéresse tous les médecins , & j'avoue que c'est avec autant d'étonnement que d'indignation que j'en vois qui ne craignent pas de s'avilir par une basse flatterie. Quant à moi , la tête levée , je porte ma pierre pour contribuer à élever un monument à la vérité , & je suis glorieux de mêler ma voix à celle d'une foule de personnes respectables ; heureux le public si elles réussissent à arrêter le prestige & à faire que la crédulité se tienne en garde contre ses pièges.

Vous pouvez vous rappeler , Monsieur , que , lorsque j'eus l'honneur de vous voir pour la première fois à Narbonne , en 1770 , nous nous entretînmes long-tems sur l'abus qu'on fait en certains pays des poudres du fleur Ailhaud : je formai dès-lors le projet d'éprouver cette poudre purgative , & d'en observer les effets avant de me décider à en permettre l'usage à mes malades. Je me suis cru obligé de vous rendre compte de mes observations.

Le premier cas frappant produit par ce

remède , que j'ai eu occasion de voir , fut aux environs de Vienne en Autriche. Un riche particulier , attaqué depuis nombre d'années d'obstructions au foie , de maux de tête violens , portant à la jambe gauche un cautere qui y avoit été pratiqué pour le soulager de fréquens accès de suffocations auxquels il étoit sujet , & dont en effet il s'étoit garanti par ce moyen , fut porté à user du remède du sieur Ailhaud sur la foi qu'il ajouta aux pompeux éloges que son auteur en fait , & aux certificats & lettres dont il a fait une ample collection. Après la première prise, le malade se trouva assez tranquille , quoique plus échauffé qu'à son ordinaire ; le troisième jour après , son mal de tête devint plus violent qu'avant l'usage de ce remède ; il ressentit des piquêtes , des tiraillemens dans l'estomac & les entrailles , l'appétit disparut : il crut , d'après ce qu'avance le sieur Ailhaud , que cette seule prise n'avoit opéré qu'une espèce de fermentation dans les humeurs , qui tendoit à leur exacte dépuracion , & que , pour la faciliter , il devoit en prendre une seconde , ce qu'il fit. Cette seconde prise , après l'avoir beaucoup fatigué , produisit des déjections peu abondantes , & la nuit suivante , après avoir éprouvé dans l'estomac & les intestins les douleurs les plus cruelles , il fut attaqué d'un flux de ventre

sanguinolent , avec fièvre : dès ce moment le cautere ne donna plus , le jour suivant les douleurs recommencerent , le flux d'un sang vermeil continua pendant trois jours ; le quatrieme , les déjections furent d'une couleur noire , & répandirent une odeur insupportable ; le bas-ventre se météorisa , le hoquet survint , le pouls s'affoiblit , devint tremblottant ; & , malgré tous les remèdes qu'on mit en usage , le malade mourut le cinquieme jour.

Ne pouvant douter que la mort du malade ne fût l'effet du remède du fleur Ailhaud , je proposai aux parens l'ouverture du cadavre , ils me l'accorderent : nous y procédâmes le chirurgien & moi , & voici ce que nous y observâmes.

Le foie se trouva très-volumineux , & presque squirreux dans certains points de son étendue , l'estomac & tout le tube intestinal fort gonflés comme si on avoit pris soin de le souffler , ce qui est l'effet de la putréfaction , de dégager l'air ; le pilore étoit d'un rouge foncé , & nous parut enflammé & tendre à la gangrène ; toute l'étendue intérieure de l'estomac étoit parsemée de taches noires , & on y observoit des endroits légèrement entamés , d'où il transudoit une sanie purulente & fétide. De tous les intestins , le duodenum nous parut avoir le

264 LETTRE TOUCH. QUELQ. EFFETS
plus souffert, & la tunique veloutée avoir
été détruite presque en son entier.

Qui pourroit nier que tous ces ravages
ne soient le produit de ce remède ? D'après
un tel exemple, quel est le médecin qui,
avec sécurité, oseroit l'ordonner ? Si pa-
reille catastrophe lui arrivoit, pourroit-il
éviter d'imputer la mort du malade à son
imprudence ?

J'observe en passant que le sieur Ailhaud
se tire assez mal de la nécessité où on le
met chaque jour de reconnoître l'insuffi-
sance de sa poudre dans plusieurs cas, &
les malheureux effets qu'elle ne cesse de
produire dans d'autres. Un nombre d'ob-
servations concluantes, le débat qu'il a eu
avec un médecin de Paris, recommanda-
ble & par ses talens, & par son mérite per-
sonnel, qui a convaincu le public par le
fait le plus authentique ; rien, dis-je, ne
peut-il contribuer à diminuer l'intérêt qu'il
trouve à abuser le vulgaire de tous les états ?
Mais, ce que je trouve de plus singulier, est
l'avantage dont jouit M. Ailhaud de trou-
ver assez souvent des personnes animées,
je ne sçais trop par quel motif, qui épou-
sent sa querelle au moment où le combat
littéraire se livre avec le plus d'ardeur, &
où l'on commence à voir la raison s'éclip-
ser dans les raisonnemens qu'il fait pour

combattre son adversaire : on en devine assez la cause , ce dernier est presque toujours médecin , & le premier n'est jamais que baron de Castelet. Revenons à notre sujet.

Etant à Lyon l'année dernière au mois de Janvier pour des affaires qui m'obligeoient d'y séjourner quelque tems, je logeai chez un artisan, dont la fille, atteinte de pâles couleurs, faisoit des remèdes depuis près d'un an sans aucun succès ; enfin elle se détermina par le conseil d'une femmelette à prendre la poudre purgative à l'insçu de son pere & du médecin qui la voyoit ; elle en étoit déjà à la sixieme prise lorsqu'elle fut saisie de violentes douleurs dans l'estomac, avec vomissement de sang. Son pere, qui en ignoroit la cause, fut beaucoup alarmé ; la fille elle-même l'étoit si fort, qu'elle me confessa la conduite qu'elle avoit tenue, & me demanda instamment le secret. Je lui fis prendre tout de suite beaucoup de lait, précédé d'une potion calmante ; ce régime, continué pendant huit jours, la soulagea de cet accident. On croit bien d'avance que je n'eus pas besoin de lui défendre la récidive.

Je pourrois citer une autre observation qui relève la témérité de l'auteur de la prétendue poudre polycreste, qui, pour rendre son remède plus universel, persuade

266 LETTRE TOUCH. QUELQ. EFFETS

qu'on peut fans danger le faire prendre aux enfans même dans l'âge le plus tendre ? Est-il rien de plus délicat que leur estomac , & , puisque plusieurs personnes d'un tempérament robuste ont peine à en supporter la violence , que ne doit-on pas craindre pour un viscere dont la foiblesse assujétit la premiere enfance à la nourriture la plus douce ? J'ai vu , dis-je , depuis peu deux enfans , l'un de l'âge de dix mois , & l'autre de deux ans & demi , à qui on avoit donné au premier à peu près le quart d'une prise , & à l'autre tout au plus la moitié , tomber l'un & l'autre dans des convulsions qui faisoient craindre des suites fâcheuses , & qui cessèrent à l'aide de quelques gouttes anodines mêlées avec le lait.

Depuis , j'ai tenté la poudre d'Ailhaud sur deux chiens. Le premier qui a servi à mon expérience , étoit un mâtin de dix-huit mois , que j'avois fait jeûner pendant un jour pour l'engager plus facilement à manger une assiette de soupe à laquelle j'avois mêlé une prise de cette poudre , qui y avoit donné un goût que la faim lui fit vaincre ; trois heures après , le chien fut saisi d'un vomissement violent ; il parut fort abattu , & refusa toute nourriture pendant deux jours.

Le second étoit un petit épagneul du même âge , à qui je fis avaler par force une égale dose de poudre dont j'avois formé

de petits bols. Ce chien a resté pendant six heures sans paroître rien ressentir , mais après il a fait plusieurs tours dans la chambre , s'est roulé , & s'est mis en devoir de rendre par le bas ; ses efforts ont été vains , il a été agité par intervalles de violentes convulsions qui ont duré deux heures : voyant que mon chien ne revenoit point , que les flancs lui battoient , craignant d'ailleurs de le perdre , je pris le parti de lui faire avaler trois onces d'huile d'olive ; une heure après , il se débonda , ses déjections d'un noir foncé furent très-abondantes : il a eu depuis assez de peine à recouvrer son appétit.

Voilà deux chiens du même âge sur lesquels le remède du sieur Ailhaud a produit deux effets différens. Dans les animaux comme chez nous , il existe une variété de tempérament qui obligeroit , si on les droguoit , d'y avoir égard ; je crois bien qu'il est des personnes parmi nous sur lesquelles ce remède produit peu d'effet : il en est de même de l'émétique , dont deux grains donnés à certains malades , remplissent au mieux les plus pressantes indications , tandis que quatre à d'autres font à peine un effet sensible. J'ai connu un soldat au régiment de Beauvoisis , à qui non-seulement il fallut donner huit grains d'un bon émétique pour provoquer le vomissement , mais

encore lui chatouiller le gosier avec les barbes d'une plume, & cela sans succès. Il en fut légèrement purgé.

La saine médecine, la droite raison devoient imprimer sur l'usage de ce remède un caractère de sagesse & de discernement, si on ne pouvoit y joindre celui d'un plus grand désintéressement ; j'avoue qu'il est des cas où ce remède seroit utile, si les différens ingrédiens qui entrent dans sa composition étoient mieux dosés, si le mélange en étoit plus parfait, si on en restreignoit l'usage à certaines maladies, à certains tempéramens ; si enfin on observoit de le défendre aux personnes qui, par un vice héréditaire ou autre cause, ont une disposition décidée à la phthisie pulmonaire ; voilà ce que le sieur Ailhaud auroit dû faire s'il avoit voulu que son remède eût eu l'approbation des médecins éclairés : voilà ce qui auroit distingué sa conduite de la charlatanerie ; mais auroit-il pu grossir sa fortune s'il se fût ainsi comporté ? Rarement la droiture y parvient-elle, plus rarement encore joint-elle les honneurs aux richesses.

J'ai l'honneur d'être, &c.



S U I T E

Des Nouvelles remarques sur des Déplacements de la Matrice & sur les Moyens d'y remédier; par M. LEVRET, accoucheur de madame la Dauphine, &c.

S E C O N D E P A R T I E .

Sur un Déplacement particulier de la Matrice, dont les auteurs n'ont point parlé.

1^o Le déplacement de la matrice, dont il va être ici question, n'a presque rien de commun avec ceux dont nous venons de parler; aucun des auteurs qui sont parvenus à ma connoissance, n'en a pas même fait mention. Je l'ai d'abord méconnu, moi-même, comme bien d'autres; mais l'ouverture du corps d'une femme morte à la suite d'une taille qui lui fut faite dans le dessein de la délivrer d'une pierre que l'on croyoit châtonnée dans la vessie, me dessilla les yeux: en effet, on trouva la matrice située en travers dans le bassin, son museau appuyant sur la partie moyenne du rectum; & le haut de la partie antérieure de son corps sur le bas-fond de la vessie, faisant bosse au-dedans de ce viscere, en y repoussant ses tuniques, bosse que l'on avoit pris du vivant de cette infortunée pour une pierre châtonnée qu'on

Grin pour
une pierre

le vivant
délivrée

ne pouvoit toucher à nud avec la sonde ; on avoit d'autant plus aisément été induit en erreur alors , qu'au dire de toutes les personnes que cette malade avoit appelées à son secours , elle avoit la plupart des symptômes des pierreux. L'ouverture de son corps prouva qu'elle n'avoit eu la vessie malade à aucuns égards , & que le déplacement de la matrice avoit fait toute la maladie. On fit des recherches sur le cadavre pour trouver la cause de ce déplacement , & on n'en put reconnoître d'autres qu'un engorgement peu considérable dans la propre épaisseur de la parois antérieure du corps & du fond de cet organe : les ligamens ronds étoient plus gros & plus courts qu'ils ne devoient l'être naturellement.

2^o Je fis diverses questions aux assistans pour m'instruire du commencement & de la durée de cette maladie ; le peu que j'en pus apprendre , fut que cette femme , dont l'âge étoit de trente ans , n'avoit jamais été bien réglée ; qu'il y avoit plus de dix ans qu'après une chute sur ses genoux , elle s'étoit plainte de difficulté d'uriner & d'aller à la selle ; & que , quoiqu'elle n'eût pas eu d'enfans , on l'avoit souvent crue grosse , tant par le dérangement de ses règles , que par des douleurs qu'elle avoit presque toujours plus ou moins fortes dans le bas-ventre , sur-tout lorsqu'elle restoit long-

tems de bout. Tout ce que je venois de voir & d'entendre me faisant réfléchir sur le passé, me fit soupçonner qu'il se pouvoit bien faire que j'eusse déjà vu ce cas sans l'avoir reconnu, ce qui me rendit plus attentif par la suite, & voici ce que j'ai observé depuis.

3^o Je fus appelé en 1743 pour voir une femme de près de cinquante ans, qui me dit avoir eu plusieurs enfans sans qu'il se fût passé rien d'extraordinaire dans aucun de ses accouchemens ni dans leur suite; que, depuis le dernier, qui dattoit de dix ans, elle étoit devenue sujette à des écoulemens de fleurs blanches & à des dérangemens dans ses règles, lesquelles l'avoient quittée entièrement depuis un an ou environ; qu'à cet époque, il lui étoit survenu des douleurs sourdes dans le bas-ventre, & qu'elles étoient accompagnées de pesanteur dans le rectum (a), sur-tout lorsqu'elle avoit besoin d'aller à la selle; que, d'ailleurs, elle urinoit souvent avec peine, & que ses urines étoient devenues peu-à-peu glaireuses, ardentes & pleines de sédiment graveleux. La région de la vessie étoit en effet tendue & très-douloureuse au tact, sur-tout du côté des aînes, lieu où elle disoit sentir deux

(a) La sensation d'un poids considérable est alors presque entièrement illusoire, la pression de la matrice la produisant en plus grande partie.

especes de cordes tendues, qui l'obligeoient de rapprocher ses cuisses de son ventre lorsqu'elle étoit couchée, & de se pencher un peu en-devant quand elle étoit levée; de plus, cette femme assuroit que toutes les fois qu'elle se mettoit debout, elle sentoit tomber un corps dur dans la vessie, qui, en même tems qu'il lui donnoit envie d'uriner, l'en empêchoit : mais que, lorsqu'elle se couchoit, ce corps se retiroit, & les urines sortoient alors avec moins de difficulté; ce qui fit penser à M. Soumain (a), que cette femme avoit précédemment appelé à son secours, qu'elle pouvoit être attaquée de la pierre. En conséquence, il la sonda d'abord couchée; mais, n'ayant rien trouvé, il la fit mettre sur ses genoux sans avoir retiré la sonde, & sentit en effet un corps comme charnu, qui vint heurter son algalie : cet événement lui fit croire qu'une excroissance quelconque faisoit toute la maladie. Il in'en fit part; alors, me rappelant tout ce que j'avois appris quelques années avant l'ouverture du cadavre qui fait le sujet de l'observation précédente, j'en fis part à mon collègue, qui m'avoua qu'il avoit si peu de notion de ce que je

(a) Membre du Collège & de l'Académie royale de chirurgie de Paris, accoucheur célèbre, & qui méritoit la réputation dont il jouissoit de son vivant.

lui disois, qu'il n'avoit pas même pensé à toucher cette femme par le vagin; mais, d'après mes remarques, il la toucha en ma présence, & ne put atteindre au museau de la matrice, quoique le *rectum* fût vuide, que ce fût le soir, & que cette malade fût couchée horizontalement sur le dos, les jarets pliés; j'eus aussi de la peine à y parvenir par le vagin, mais non pas par l'*anus*; car, de ce côté, j'y arrivai facilement: &, aussitôt que j'eus rencontré la bosse que faisoit le museau de la matrice, en repoussant la parois de l'intestin *rectum* au-dedans de sa cavité, la femme sentit le besoin d'uriner. M. Soumain vérifia ma découverte, & sa vérification produisit le même effet sur la vessie, ce qui me confirma dans mon idée. En conséquence, nous proposâmes l'usage du pessaire; ce moyen fut accepté, & employé si utilement que, peu de tems après, cette femme qui n'étoit venue à Paris que pour sa maladie, s'en retourna très-satisfaite dans sa province, d'où elle nous écrivit, quelques semaines après, qu'elle étoit guérie de sa maladie de vessie, mais qu'elle étoit fort incommodée des fleurs blanches qui l'avoient ci-devant quittées en même tems que ses règles, & qu'on lui conseilloit d'ôter son pessaire, les personnes qui lui donnoit ce conseil, prétendant que c'étoit ce pessaire qui occasionnoit les fleurs

blanches. Ce ne fut point mon avis : mais mon confrere, étant plus indulgent que moi, le lui permit; elle ne fut pas long-tems à s'en repentir, ce qui l'obligea de revenir à Paris, n'ayant trouvé personne dans son pays qui pût lui replacer le pessaire; que, d'ailleurs, celles à qui elle s'étoit adressées pour cela, ne pouvant se persuader qu'ouïl n'y avoit point de descente réelle de matrice, un pessaire pût être de quelque utilité, elles refuserent d'autant plus de lui rendre ce service, qu'elles croyoient, comme nous venons de le dire, que c'étoit cette application du pessaire qui étoit cause du retour des fleurs blanches : bref, le pessaire fut remis ici, & la malade repartit bien persuadée que l'avis de ses compatriotes ne valloit pas le nôtre. En effet, les fleurs blanches s'étant peu-à-peu épuisées, la santé s'est rétablie, & un an ou environ après, étant devenue constipée, en faisant des efforts pour aller à la garde-robe, le pessaire se déplaça non-seulement, mais il tomba dans les commodités, ce qui chagrina beaucoup cette femme, ceci arriva le matin; tout le jour se passa en préparatifs pour revenir dans peu à Paris. Cependant, le lendemain ne se sentant aucunes des incommodités pour lesquelles le pessaire avoit été mis, elle se contenta de nous écrire; nous lui conseillâmes de re-

tarder son voyage, pour s'affurer s'il deviendrait indispensable de remettre un autre pessaire : un mois ou environ après nous reçûmes une lettre par laquelle nous apprîmes la guérison parfaite.

4^o Depuis ce tems, j'ai été consulté plusieurs fois pour des femmes éloignées de Paris, qui m'ont paru être attaquées de cette espece de déplacement de la matrice, dont, n'ayant pu convaincre les personnes, je n'ai point eu la satisfaction de sçavoir ce que ces maladies sont devenues ; mais, comme feu M. Coutaveaux (a) me fit appeler sur l'Estrapade pour y voir une demoiselle attaquée d'un pareil déplacement, je vais en faire la description.

5^o Cette personne, qui étoit fille, avoit alors quarante-cinq ans ou environ, elle étoit sur le point de perdre ses règles ; en conséquence, sa santé s'étoit dérangée de puis plusieurs années, au point qu'elle ne pouvoit presque plus marcher, à cause des douleurs considérables qu'elle souffroit dans les aines & dans le bas-ventre, lieu où elle avoit la sensation d'un poids qui lui paroissoit plutôt dans la vessie qu'ailleurs : les difficultés d'uriner qu'elle éprouvoit, sur-tout lorsqu'elle étoit debout, ou sur ses genoux,

(a) Du Collège & de l'Académie royale de chirurgie, & chirurgien en chef de l'hôpital général de Paris, &c.

la confirmoient dans cette idée, au point que, s'étant persuadée qu'elle avoit la pierre, elle fit appeler M. Coutaveaux, qui, l'ayant sondée, ne la trouva pas. Il reconnut néanmoins avec le bout de la sonde quelque chose de rond qui n'étoit point naturel à ce lieu ; d'ailleurs , comme cette demoiselle souffroit moins couchée que debout , & qu'alors il lui sembloit que le poids incommode de par-devant se portoit en arrière, mon confrere la toucha pour s'assurer s'il n'y auroit point de descente de la matrice ; mais , n'ayant pu parvenir à toucher le museau de cet organe , il ne reconnut pas le déplacement : en homme prudent , il dit à la malade qu'il étoit nécessaire qu'un accoucheur la touchât. Après avoir vaincu sa répugnance , je fus appelé ; & , par mon examen, je reconnus que cette malade étoit dans le cas que nous traitons actuellement ; mon collègue eut de la peine à se laisser persuader de l'espece de déplacement en question, cependant il se rendit en quelque sorte à mes raisons : en conséquence, je posai un pessaire approprié à cet état ; un mois ou environ après , la malade vint de son pied me trouver chez moi pour me remercier , ce qui me surprit bien agréablement ; car il faut près d'une heure à un bon marcheur pour faire ce trajet, trajet que cette malade étoit bien

éloignée de pouvoir faire un mois avant ; car il lui étoit impossible alors de faire trente pas sans tomber en foiblesse , à force de douleur.

Cette demoiselle me communiqua néanmoins qu'elle avoit de l'inquiétude sur un écoulement de fleurs-blanches qui l'incommodoit , sur-tout par les cuissens qu'elles lui occasionnoient ; je la rassurai sur l'événement , & lui donnai des conseils pour alléger cette incommodité ; l'écoulement a duré plus d'un an , il diminua ensuite peu-à-peu , & la santé se rétablit : tous les symptômes précédens s'étant enfin dissipés , j'otai alors le pessaire , qui , devenu inutile , incommodoit dans la partie comme corps étranger. Ce pessaire ne seroit vraisemblablement point sorti comme celui de la malade précédente , quand bien même une cause pareille auroit agit pour l'expulser , parce que le cercle de l'hymen existoit encore lorsque nous touchâmes cette demoiselle pour la première fois , & que les rides du vagin étoient toutes dans leur intégrité , au lieu que celles de la malade précédente s'étoient toutes effacées par les accouchemens qu'elle avoit eus.

6° Si on compare présentement ces trois faits les uns aux autres , on ne pourra méconnoître la parité qu'il y a entre eux. En effet , dans ces trois observations, les mala-

278 SUITE DES NOUV. REMARQUES

des avoient la matrice déplacée de la même maniere ; toutes les trois avoient aussi le fond de cet organe renversé, ou incliné sur la vessie, ce renversement avoit de même pour cause apparente l'engorgement de l'*uterus* & de ses ligamens ronds. Engorgement démontré palpablement dans la premiere, & sensé tel dans les deux autres, tant par les symptômes qui en avoient imposé, & avoient fait présumer la présence d'une pierre châtonnée dans la vessie, que par le dégorgement survenu à la matrice pendant l'usage du pessaire ; ce qui fait présumer avec fondement que si la maladie de la premiere de ces trois personnes avoit été connue, & qu'on y eût remédié comme j'ai fait aux deux autres, on auroit pu la guérir de même.

7^o Si l'on réfléchit présentement, tant sur la cause que sur les effets de ce déplacement de la matrice, & sur le remède qui y convient le mieux, on verra d'abord par les trois faits que nous venons de donner que l'engorgement de la partie antérieure du corps de cet organe, conjointement avec celui de ses ligamens ronds, peuvent produire le déplacement de ce viscere, tel que nous l'avons décrit. Mais ces engorgemens le produisent-ils toujours ? Et n'y a-t-il qu'eux qui puissent en être cause ? c'est ce qu'avec le tems on découvrira

peut-être, & c'est dans cette vue que nous faisons part aux praticiens de ce que le hasard nous a d'abord mis sous les yeux, sans quoi nous ignorerions vraisemblablement encore la cause de cette maladie, &c.

8° On verra ensuite en quoi diffère ce déplacement de la matrice de tous ceux dont ont parlé les auteurs, & qu'on ne peut mettre ce déplacement dans la classe des descentes, puisque l'organe n'est point descendu; on ne pourroit tout au plus le ranger que dans celles des renversemens à raison de l'inclinaison antérieure du corps de l'*uterus*: mais, ne conviendrait-il point en ce cas d'ajouter le mot de transversal à celui de renversement, afin de ne pas confondre cette dénomination avec celle qui est reçue pour désigner une autre renversement connu depuis long-tems, & dont nous avons parlé ci-devant au n° 4 de la première partie de ces remarques.

9° On verra aussi que ce déplacement de la matrice a des signes qui lui sont propres, comme la sensation douloureuse qu'il occasionne presque continuellement à la vessie urinaire, & souvent jusqu'au point de suggérer l'idée de la présence d'une pierre dans la cavité de cet organe, ce que semblent confirmer les recherches qu'on fait avec la sonde; sensation qui est plus considérable quand la femme est debout

ou sur ses genoux, que lorsqu'elle est couchée sur le dos : si à toutes ces choses l'on joint que par le tact immédiat, on a beaucoup de peine à atteindre au museau de la matrice, & qu'il faut toucher quelquefois par le *rectum* pour y parvenir, on sera convaincu que ces signes, qui ne sont décrits nulle part que je sçache, pour caractériser les déplacemens de la matrice, sont propres à celui que nous rendons public aujourd'hui.

10^o On verra encore, & peut-être avec étonnement, que le pessaire, qui de tout tems a été un moyen indiqué pour remédier aux déplacemens ou descentes de la matrice, est utile à cette espece de renversement ; mais en tout cas la surprise cessera, à ce que nous croyons, lorsqu'on fera attention que si, pour poser le pessaire, on fait coucher la femme sur le dos, le bassin un peu plus élevé que la poitrine, & les jarrêts pliés, comme cela est d'usage, le corps de la matrice quitte celui de la vessie pour se jeter dans la cavité de l'os *sacrum*, & qu'alors l'*uterus* est redressé en plus grande partie suivant l'axe du petit bassin, ce qui fait descendre le museau utérin vers le centre du vagin : or, si dans ce moment on parvient à placer ce museau au milieu du pessaire (a),

(a) En s'y prenant comme nous l'avons décrit, page 444 & suiv. du tome 34 de ce Journal,

& que ce pessaire soit construit de manière à le retenir en place (a), on sent que le corps de la matrice ne pourra plus appuyer comme il le faisoit ci-devant sur celui de la vessie, &, par conséquent, que les douleurs de ce viscere cesseront.

11^o Voilà les faits & les conséquences directes qu'on en peut tirer jusqu'ici ; mais il se présente naturellement à l'esprit un éclaircissement à desirer, qui est de sçavoir comment le seul usage du pessaire a pu guérir nos deux malades des engorgemens que nous avons dit être la cause du renversement transversal de la matrice dans le bassin de ces mêmes malades : nous ne tenterons point de rendre raison de ce phénomène ; nous nous bornerons seulement à rappeler que l'une & l'autre de ces malades ont eu très-long-tems un écoulement en blanc, & qu'après l'épuisement spontané des fleurs-blanches, elles se sont trouvées guéries, & cela nous suffit pour nous autoriser à conseiller le même moyen pour le même mal.

(a) Comme sont ceux dont nous avons donné la forme & la composition, page 428 & suiv. du même tome de ce Journal.

La Suite dans le Journal prochain.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

J U I L L E T 1773.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 6 h. du nat.	A 2 h. & demie du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	11 $\frac{1}{2}$	13	10 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 10	27 11
2	9 $\frac{1}{2}$	16	10 $\frac{1}{2}$	28	28 1	28 2
3	12	17 $\frac{1}{4}$	11	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{3}{4}$	28 3
4	12 $\frac{1}{4}$	16 $\frac{1}{4}$	12 $\frac{1}{2}$	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2
5	14 $\frac{1}{2}$	15	11	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2
6	12	16	13	28 1	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$
7	12	16 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1
8	11 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	11	28 1	28 1	28 1
9	11 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	12	28 1	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$
10	12 $\frac{1}{2}$	17	12 $\frac{1}{2}$	28 2	28 3	28 3 $\frac{1}{4}$
11	13	20	15	28 4 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{4}$	28 5
12	14	22 $\frac{1}{2}$	17	28 5	28 4 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$
13	15	23 $\frac{1}{4}$	18 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$
14	17	25 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{4}$	28	28	28
15	14 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	15	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$
16	13 $\frac{1}{4}$	20 $\frac{1}{2}$	17	28 3	28 2 $\frac{3}{4}$	28 3
17	15	23 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2	28
18	18 $\frac{1}{2}$	21 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28
19	15 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$
20	14 $\frac{1}{2}$	21	16 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1	28
21	14 $\frac{1}{2}$	20	14 $\frac{1}{2}$	28	28	28
22	13	21	16	28 1	28 1	28 1
23	14 $\frac{1}{2}$	21 $\frac{3}{4}$	14 $\frac{1}{4}$	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2
24	13	20 $\frac{1}{2}$	17	28 2	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$
25	14 $\frac{1}{2}$	21	16 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$
26	14 $\frac{1}{2}$	22	17 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1
27	16	18	12	28 $\frac{1}{2}$	28	28
28	12	15	11 $\frac{3}{4}$	28	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11
29	11	16 $\frac{1}{4}$	11	28	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$
30	10 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{4}$	13 $\frac{1}{2}$	28 1	28 $\frac{1}{2}$	27 11
31	13 $\frac{1}{4}$	19	13	28	28 1	28 2

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	N-O. pl. cou.	N-O. c. pluie.	Couvert.
2	O. cou. pluie.	N. nuages.	Beau.
3	O. nuages.	O. nua. pluie.	Nuages.
4	O. nuages.	O. nuages.	Nuages.
5	O-N-O. nua.	N-O. nuages.	Nuages.
6	O. pluie. nua.	N-O. vent , pl. nuages.	Nuages.
7	S-E. nuages.	S-E. n. pluie.	Pluie.
8	S-S-E. pluie continue.	S-E. pluie.	Pluie.
9	E. nuages.	N. nuages.	Nuages.
10	N. nuages.	N. nuages.	Beau.
11	N. nuages.	N. nuages.	Beau.
12	N. beau.	N. léger n. b.	Beau.
13	N-N-E. beau.	E. beau.	Beau.
14	E. beau, nuag.	N. nuag. écl. tonn. pluie.	Pluie.
15	N. nuages.	N. nuages.	Beau.
16	N-N-E. b. nua.	E-N-E. beau.	Beau.
17	N-F. nuages.	N-E. nuages.	Couvert.
18	O. pl. nuag.	O. nua. pluie.	Beau.
19	S-O. couv. pl.	O. tonn. pl.	Nuages.
20	N-N-E. nuag.	S. nuages.	Nuages.
21	O. couvert.	O. pl. couv.	Couvert.
22	O. nuages.	O. nuages.	Beau.
23	N-N-E. nuag.	N-E. n. couv.	Beau.
24	N. nuages.	N. nuages.	Nuages.
25	N-N-O. nua.	O. nuages.	Beau.
26	N-O. nuages.	N-O. nuages.	Couvert.
27	O-S-O. pluie.	O-S-O. pl. n.	Couvert.
28	O. couvert.	O. pluie.	Couvert.
29	O. nuages.	O. nuages.	Beau.
30	O-S-O. nua.	S-O. pl. cont.	Pluie.
31	O. nuages.	O. nuages.	Nuages.

284 OBS. MÉTÉOR. FAITES A PARIS.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 25 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de 9 $\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de 15 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 5 lignes; & son plus grand abaiffement, de 27 pouces 9 $\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de 7 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 8 fois du N.

4 fois du N-N-E.

2 fois du N-E.

1 fois du l'E-N-E.

3 fois de l'E.

2 fois de l'E-S-E.

1 fois du S-S-E.

1 fois du S.

2 fois du S-O.

2 fois de l'O-S-O.

12 fois de l'O.

1 fois de l'O-N-O.

4 fois du N-O.

1 fois du N-N-O.

Il a fait 13 jours, beau.

26 jours, des nuages.

9 jours, couvert.

13 jours, de la pluie.

1 jour, du vent.

2 jours, des éclairs & du tonnerre.

*MALADIES qui ont régné à Paris,
pendant le mois de Juillet 1773.*

On a continué à observer, pendant tout ce

mois, les mêmes maladies éruptives qui avoient régné le mois passé; il s'y est joint des fièvres bilieuses & quelques fièvres putrides, dont le caractère n'avoit cependant rien de particulier, ni de bien dangereux.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de Juin 1773;
par M. BOUCHER, médecin.*

L'air a été tempéré tout le mois. La liqueur du thermomètre ne s'est porté qu'un seul jour, le 24, à la hauteur de 20 degrés. Depuis le 24, il ne s'est point élevé au-dessus du terme de 14 degrés.

Le tems du 10 au 30 a été pluvieux. Il n'y a eu néanmoins de pluie forte que les cinq à six derniers jours du mois.

Le mercure dans le baromètre a été observé presque tout le mois au-dessous du terme de 28 pouces.

Les vents ont varié.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 20 degrés au-dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 8 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 12 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $1\frac{1}{2}$ ligne; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces $4\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de 8 lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du Nord.

2 fois du Nord vers l'Est.

2 fois de l'Est.

5 fois du Sud vers l'Est.

4 fois du Sud.

286 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

5 fois du Sud vers l'Ouest.

5 fois de l'Ouest.

10 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 22 jours de tems couvert ou nuageux.

17 jours de pluie.

2 jours d'éclairs.

1 jour de tonnerre.

1 jour de grêle.

Les hygromètres ont marqué de la sécheresse au commencement du mois, & une légère humidité à la fin.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de Juin 1773.

La fièvre miliaire, qui s'étoit manifestée au mois de Mars dernier, dans une petite ville située à trois lieues au nord de la nôtre, a été observée ici dans quelques familles du peuple. Tous ceux qui composoient une même famille en étoient ordinairement infestés; ce qui n'est point surprenant parmi les pauvres nécessiteux, qui sont pour ainsi dire entassés les uns sur les autres dans une même chambre, & souvent dans un souterrain humide. Quelques-uns de ceux qui ont été attaqués de cette maladie ont eu des parotides, dont la suppuration n'a pas toujours garanti les sujets de suites funestes. Le meilleur moyen de les en mettre à l'abri, étoit de nettoyer les premières voies au commencement de la maladie par des émético-cathartiques. Les récidives, tant de cette fièvre, que de la continue putride, ont été très-communes, effet, selon toute apparence, de l'intempérie du tems. Il y a eu encore, ce mois, des angines & des fluxions de poitrine. Les femmes enceintes ont été sujettes à divers accidens : plusieurs ont fait des faux germes; quelques-unes ont avorté.

A V I S

Au sujet des prix de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon.

L'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon avoit annoncé dans ses Programmes, qu'elle distribuerait cette année, après la fête de S. Louis, deux prix dont les sujets ont pour objet la *lymphe* & le *vice cancéreux*; sur le rapport de MM. les Commissaires, chargés d'examiner les Mémoires qui ont été envoyés aux concours, elle a délibéré que, vu le nombre des Mémoires, l'importance des sujets & la nécessité de répéter plusieurs expériences, l'adjudication des deux prix sera renvoyée, sans autre délai, à la séance publique qu'elle tiendra à sa rentrée, le 7 Décembre de la précédente année.

L I V R E S N O U V E A U X.

La Génération ou Exposition des Phénomènes relatifs à cette fonction naturelle, de leur mécanisme, de leurs causes respectives & des effets immédiats qui en résultent, traduit de la physiologie de M. de Haller, augmentée de quelques notes & d'une Dissertation sur l'origine des eaux de l'Amnios. A Paris, chez Desventes de la Doué, 1773, in-8°, 2 vol.

Eloge historique de la faculté de médecine de Paris. Discours pour les lauriers académiques, traduit du latin, prononcé aux écoles de médecine, le 16 Octobre 1770; par M. Haxon, docteur-régent de ladite faculté. A Paris, chez Buisson, 1773, in-4°.



T A B L E.

<i>E</i> X T R A I T. Commentaires sur les Aphorismes de Boerhaave. Par le baron Van-Swieten, méd.	Page 195
Observation sur un Tetanos. Par M. Delaroche, méd.	213
Mémoires sur les Ecronelles. Par M. Mareschal de Rougeres, chir.	219
Lettre à M. de Haën, méd. sur la Mortalité de la Petite-Vérole à Londres. Par M. Louis Odier, méd.	237
Observation sur l'Épiderme de la Baleine. Par M. Louis Odier, méd.	256
Lettre de M. Ostend, méd. à M. de Latané, méd. touchant quelques effets sur la poudre dite purgative du sieur Ailhaud.	260
Suite des nouvelles Remarques sur des Déplacemens de la Matrice, & sur les moyens d'y remédier. Par M. Levet, chirurgien.	269
Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Juillet 1773.	282
Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Juillet 1773.	284
Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Juin 1773. Par M. Boucher, médecin.	285
Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Juin 1773. Par le même.	286
Avis	287
Livres nouveaux.	ibid.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Septembre 1773. A Paris, ce 24 Août 1773.

Signé POISSONNIER, DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Monseigneur le Comte
de PROVENCE.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-
ulture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

OCTOBRE 1773.

TOME XL.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M^{te} le
Comte de PROVENCE, rue des Mathurins,
hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

OCTOBRE 1773.

EXTRAIT.

Traité des Lésions de la Tête par contre-coup, avec des Expériences propres à en éclairer la doctrine ; par M. MEHÉE DE LA TOUCHE, maître-ès-arts & en chirurgie, &c. A Meaux, chez Courtois ; & se trouve à Paris, chez Didot, 1773, in-12.

LES coups portés avec quelque violence sur la tête, ont été regardés de tout tems comme un des objets les plus importants & les plus difficiles de la chirurgie pratique. Les lésions qu'ils peuvent causer dans le cerveau, dont les fonctions

292 TRAITÉ DES LÉSIONS DE LA TÊTE
font liées si essentiellement à la vie ; la
difficulté de reconnoître ces lésions assez
à tems pour y remédier , ont attiré de tout
tems l'attention des médecins & des chi-
rurgiens un peu zélés pour les progrès de
leur art. Malgré leurs travaux réunis , il faut
convenir que cette matiere n'avoit pas en-
core été éclaircie autant qu'il seroit à de-
sirer pour le bien de l'humanité. Parmi
ces lésions , les plus difficiles à découvrir ,
sont celles qui résultent des contre-coups ,
c'est-à-dire celles qui arrivent à une partie
quelquefois très-éloignée de la partie qui a
reçu la premiere impression du choc. On
sait que , lorsqu'un coup porte avec vio-
lence sur une partie du crâne qui présente
une résistance supérieure à la force de
cette percussion , toutes les parties conti-
nues en sont nécessairement ébranlées ;
celles dont l'union est plus foible que la
portion de secousse & d'ébranlement qu'el-
les ont reçue , se séparent comme si un
coup de pareille intensité les avoit frappées.
Mais , comme il est impossible de juger
dans le vivant du plus ou moins de force
des différentes parties qui composent le
crâne , il est évident que rien n'est plus
difficile que de découvrir l'endroit où s'est
porté l'effort. Il n'y avoit que l'expérience
& l'observation qui pussent faire juger sai-
nement des accidens qui pouvoient sur-

venir à la suite de la lésion de chacune des parties contenues dans la cavité du crâne, & fournir les signes capables de faire reconnoître ces parties lésées ; c'est elles que M. Mehée a cru devoir consulter ; & son travail jette en effet le plus grand jour sur cette matière importante. Pour mettre le lecteur à portée de juger de l'utilité de ses recherches, je vais d'abord lui présenter le résultat de ses expériences ; ensuite j'indiquerai les conséquences pratiques qu'il en a tirées.

M. Mehée a trépané différens chiens ; & , à la faveur de l'ouverture du trépan , il a comprimé ou blessé tantôt une partie , tantôt l'autre. Il a observé dans une première expérience , qu'une compression légère & passagère sur le lobe droit du cerveau , a fait tomber la tête du chien du côté opposé à la blessure ; les jambes du même côté ont paru affoiblies au point que le chien tomboit sur ce même côté ; un léger attouchement de la dure-mère avoit produit des convulsions universelles. La compression répétée & même augmentée , n'a guère aggravé les accidens.

Dans une seconde expérience, une compression légère a causé la paralysie de la jambe de devant du côté blessé. Cette paralysie a subsisté, quoiqu'il eût ôté la cause

294 TRAITÉ DES LÉSIONS DE LA TÊTE
comprimante ; mais une compression plus forte ne l'a pas augmentée.

Dans une troisieme & quatrieme expériences , une semblable compression n'a produit aucun effet sensible.

Dans une cinquieme , une forte compression n'a produit qu'au bout de douze heures une grande foiblesse , accompagnée d'inspirations fortes & de convulsions universelles , suivies de la mort , arrivée six heures après.

Dans une fixieme , une forte compression qui avoit produit un engorgement & la suppuration de la dure-mere , ce qui avoit détruit la substance corticale de la profondeur de deux ou trois lignes , n'a paru affecter le chien qui l'éprouvoit qu'au bout de deux jours ; jusques-là il avoit mangé d'un bon appétit : le deuxieme jour il parut affoibli , refusa de manger , vomit de la viande crue non digérée qu'il avoit mangée avant l'opération. La foiblesse augmenta au bout de douze heures , au point qu'il fut deux jours sans pouvoir se remuer ; il mourut le fixieme , sans avoir paru plus affecté d'un côté que de l'autre.

Dans une septième expérience , la section de la substance corticale de la largeur d'une pièce de vingt-quatre sous , n'a paru

causer aucune douleur ni aucune paralysie en douze heures de tems.

Dans une huitieme, la lésion de la dure-mere a causé de violentes douleurs ; l'enlèvement d'une portion de la substance corticale n'a pas paru exciter la moindre sensibilité. Une compression soutenue pendant vingt-quatre heures n'a paru rien produire.

Dans une neuvieme, la section de la substance corticale du cerveau n'a paru produire ni douleur, ni aucun autre accident.

Dans la dixieme, la section de la superficie de la partie postérieure de l'hémisphère du côté gauche de la faux de la profondeur de deux ou trois lignes, a paru produire une légère douleur qui n'a pas duré, mais n'a affecté en aucune maniere les mouvemens du chien auquel elle fut faite.

Le chien qui avoit fait le sujet de la premiere expérience, ayant reçu des coups de bistouri qui ouvrirent le ventricule supérieur droit, & firent une blessure à la moelle allongée du même côté, donna des signes d'une très-grande sensibilité, lorsque l'instrument pénétra à une certaine profondeur, il lui survint des convulsions dans toutes les jambes ; il tomba dans un assoupissement léthargique ; lorsqu'on l'en retiroit, il marchoit sur ses jambes de devant qui étoient fort pliées en marchant, il se

296 TRAITÉ DES LÉSIONS DE LA TÊTE
jetoit indistinctement contre les murs.

Un chien auquel M. Mehée avoit ouvert le ventricule supérieur droit, blessé le corps cannellé, & fait une légère piquûre à la moelle allongée, tomba sur le côté opposé à la blessure, & se mit à tourner du même côté.

Une blessure de la substance corticale ne parut affecter en aucune maniere le chien qui l'éprouva; mais la partie latérale de la moelle allongée ayant été atteinte, le chien tomba du côté opposé, sa tête se porta du même côté; il lui survint un sommeil léthargique qui dura un jour & demi, au bout duquel il mourut.

L'ouverture du ventricule supérieur droit a produit dans un autre chien, de la sensibilité, la foiblesse des deux jambes du côté opposé: le chien tomboit de ce côté. Il est mort au bout de deux jours.

L'ouverture des deux ventricules supérieurs a paru très-douloureuse, il en est résulté des convulsions violentes dans les deux jambes gauches. Le chien tomboit également des deux côtés: il a tourné en rond tant qu'il a vécu; cependant il n'a pas paru qu'aucune de ses parties fût affectée de paralysie; seulement il paroissoit plus foible de ses jambes de devant, ce qui le faisoit tomber sur le nez.

L'ouverture des deux ventricules supé-

rieurs , qui a été suivie d'un épanchement , & de la blessure de la partie latérale externe du corps cannelé droit, a paru produire une vive douleur. Il en est résulté une très-grande foiblesse du côté gauche; la jambe postérieure est devenue paralytique; la jambe droite de devant a paru très-foible & en convulsion. Le chien tomboit constamment sur le côté gauche, sa tête étoit tournée du côté droit.

L'ouverture du ventricule gauche, qui a produit un épanchement de sang, la blessure des couches du nerf optique du même côté, a paru causer de la douleur. Il est survenu des convulsions dans tout le côté gauche; la jambe droite de derriere est tombée en paralysie; celle de devant a paru très-foible; le chien est tombé plusieurs fois du côté droit; ses yeux paroissent égarés.

L'ouverture des deux ventricules, suivie d'un épanchement de sang, & une légère blessure à la moelle allongée, ont produit des convulsions générales très-fortes, qui ont été de peu de durée. La jambe droite de derriere est devenue paralytique; les deux jambes de devant ont paru très-foibles.

Une blessure à la partie postérieure droite du corps calleux, l'ouverture de la partie postérieure interne du ventricule droit supérieur, suivie de l'épanchement

298 TRAITÉ DES LÉSIONS DE LA TÊTE
d'un peu de sang, une légère blessure à la
superficie de la moelle allongée & à la par-
tie antérieure du cervelet, ont paru pro-
duire une vive douleur. Le chien a paru
fou, sa tête s'est considérablement tournée
du côté de la blessure; il a tourné pendant
demi-heure en rond du côté gauche; l'œil
gauche étoit tourné du côté droit; l'ani-
mal tournoit quelquefois à droite, mais
tomboit constamment à gauche; la tête se
tournoit quelquefois à gauche, mais re-
venoit constamment à droite. Cet animal
a vécu huit jours en cet état sans boire ni
manger.

Un autre chien en qui l'opération avoit
produit un engorgement considérable à la
dure-mère; & dont le ventricule supérieur
du côté gauche avoit été ouvert, ce qui
avoit produit un épanchement de sang con-
sidérable, & le corps calleux entièrement
coupé, a montré beaucoup de sensibilité;
est tombé sur le côté gauche sans pouvoir
se relever, a eu des convulsions très-fortes
dans toutes ses jambes pendant un quart
d'heure; ensuite il s'est relevé sur ses jam-
bes de devant, ne pouvant se soutenir sur
celles de derrière: il est tombé plusieurs
fois, tantôt à gauche, tantôt à droite.
Demi-heure après l'opération, il s'est re-
levé sur ses quatre jambes, a un peu couru,
a repris à plusieurs fois, mais est souvent

tombé sur le côté opposé à l'opération. Il a eu des convulsions dans les deux yeux qui se sont tournés du côté opéré ; sa tête s'est redressée , (M. Mehée n'avoit point dit qu'elle se fût penchée de l'un ni de l'autre côté ;) il a marché assez tranquillement , mais toujours en vacillant sur le côté opposé à l'opération , & y est même tombé de tems en tems. Deux heures après l'opération , il a commencé à tourner en rond du côté droit , ce qui a continué à différentes reprises pendant deux jours , en tombant de tems en tems du côté droit ; enfin il est mort.

Le corps calleux ayant été percé à sa partie latérale droite , sans lésion d'aucune autre partie , le chien a montré beaucoup de sensibilité , mais n'a éprouvé aucun autre accident pendant deux jours , au bout desquels on l'a tué.

Une plaie qui avoit détruit le corps calleux , ouvert les deux ventricules à leur partie interne , & causé un épanchement d'une cuillerée de sang au-dessous du corps calleux , a produit une vive douleur : le chien , après avoir couru sans accident pendant une heure & demie , tomba tout-à-coup , se débattit , eut des convulsions dans ses quatre jambes ; il se jetoit tantôt d'un côté , tantôt de l'autre , en tâchant de se relever ; ensuite il ne put ni se relever , ni

300 TRAITÉ DES LÉSIONS DE LA TÊTE
se soutenir quand on le relevoit. Au bout
d'un quart d'heure, il se releva cependant
un peu; mais les jambes de devant ont
paru paralysées, sur-tout la droite. Il mourut
le lendemain de l'opération.

Un chien auquel on avoit ouvert le ventricule supérieur droit, blessé la moelle allongée du même côté & un peu la partie latérale droite du cervelet, & légèrement atteint le corps calleux, a tourné pendant quelque tems du côté droit; étoit beaucoup plus foible de ce côté; avoit la tête un peu tournée du même côté, la jambe droite paralytique. Environ deux heures après l'opération, il est tombé quelquefois sur le côté gauche; mais une heure après, il est retombé sur le côté droit, sans pouvoir se relever. Au bout de quelque tems, il a repris des forces au point de pouvoir marcher. Il a tourné pendant cinq jours, décrivant un cercle d'environ quatre pieds de circonférence: pendant ce tems, il est souvent tombé toujours du côté droit. Sa jambe droite de devant, qui, peu après l'opération, s'étoit pliée à l'articulation inférieure, s'est redressée. Il est mort au bout de cinq jours.

Un chien qui, à la suite du trépan & de plusieurs coups de bistouri qu'on lui avoit donnés par cette ouverture, avoit un épanchement de sang sous la dure-mère, dont

la partie latérale gauche du corps calleux étoit blessée, & le ventricule supérieur ouvert proche le corps calleux sans épanchement dans le ventricule, avoit paru très-sensible lorsque le bistouri fut parvenu à la profondeur d'un pouce; lorsqu'on l'eut lâché, il marcha aussi aisément qu'à l'ordinaire; cependant il tomba du côté gauche une seule fois, à la vérité; six heures après l'opération, il parut plus foible, sans cependant tomber d'aucun côté: le lendemain, il marchoit aisément sur toutes ses jambes. On le fit tuer.

Un petit chien auquel M. Mehée avoit plongé perpendiculairement, proche la faux, un coup de bistouri de la profondeur d'un bon pouce, qui blessa la partie postérieure du corps calleux, & traversa les éminences *nates* & *testes*, avoit paru souffrir violemment lorsque l'instrument atteignit le corps calleux. Lorsqu'on l'eut lâché, il marcha avec effort, & en tournant en rond pendant long-tems; il avoit des convulsions dans l'œil gauche, qui durèrent une demi-heure; il tomboit quelquefois indifféremment, tantôt sur le côté droit, tantôt sur le côté gauche. Quand il étoit fatigué, il se couchoit sur le côté droit, & y restoit quelques minutes, après quoi il se relevoit, & recommençoit à tourner; il paroissoit un peu plus foible sur la jambe

302 TRAITÉ DES LÉSIONS DE LA TÊTE
gauche de derriere. Il mourut le troisiemé
jour.

Des coups de bistouri qui avoient coupé
le corps calleux dans tous les sens, & pe-
nétré dans les deux ventricules, dans les-
quels il y avoit un peu de sang épanché,
parurent causer une vive douleur. Le même
animal n'avoit pas paru sensible à quelques
légeres plaies faites dans la substance cor-
ticale. Quand on l'eut lâché, il tomba in-
distinctement, tant sur un côté que sur l'au-
tre, les jambes de derriere étant paraly-
sées; il eut quelques convulsions dans les
différentes parties du corps, qui durèrent
fort peu de tems. Il tomba ensuite comme
mort, n'ayant aucun mouvement, & ne
pouvant se soutenir. Il mourut douze heures
après l'opération.

Une blessure qui avoit traversé horizon-
talement le corps calleux, & pénétré dans
les deux ventricules, dans lesquels il y
avoit environ une cuillerée de sang extra-
vasé, parut produire une vive douleur lors-
que l'instrument atteignit le corps calleux,
& non avant. Le chien ayant été lâché,
tomba comme mort, se débattit un peu,
eut quelques mouvemens convulsifs dans
les jambes, se roula sur le côté droit où il
resta couché, & mourut au bout de quatre
heures.

Une blessure qui avoit produit un en-

gorgement dans tous les vaisseaux de la dure mere , avec un épanchement de sang , ouvert le ventricule droit supérieur , avec épanchement de sang dans sa cavité : divisé toute la base du cerveau & la plus grande partie de la moelle allongée , ce qui avoit été suivi d'un épanchement de sang assez considérable sur la base du crâne , & de l'engorgement de tous les vaisseaux de la base de la dure-mere ; fut suivie immédiatement de la paralysie des quatre jambes , qui étoient roides & tendues , de sorte qu'il ne restoit d'autre mouvement à l'animal que celui de la respiration. Il mourut le lendemain de l'opération.

Un chien auquel M. Mehée fit une plaie qui avoit traversé le ventricule droit , & divisé entièrement toute l'épaisseur de la moelle allongée , jusqu'à l'extrémité antérieure du cervelet , se débattit dès qu'il fut lâché , fit des efforts pour se relever , mais il retomboit aussitôt , tantôt d'un côté , tantôt de l'autre. Six heures après l'opération il devint si foible , qu'il ne put plus se soutenir ; il mourut vingt-quatre heures après l'opération.

Un coup de bistouri plongé perpendiculairement, de la profondeur d'un pouce , par une ouverture faite à la partie moyenne & supérieure du pariétal gauche , ouvrit le ventricule supérieur, occasionna un épan-

304. TRAITÉ DES LÉSIONS DE LA TÊTE
chement de sang dans sa cavité, & blessa légèrement le centre de la partie postérieure & supérieure de la moelle allongée, à quelques lignes de la partie antérieure du cervelet. Le chien qui avoit marqué un peu plus de sensibilité lorsque le bistouri eut pénétré à une certaine profondeur, ayant été lâché, parut fort égaré; il marchoit en rond, étoit plus foible du côté opposé à l'opération. La jambe de derrière du côté opéré se relevoit jusqu'à la hauteur de son corps; celle de devant se plioit & se relevoit aussi, mais moins haut: il ne tomba sur un côté, ni sur l'autre; un quart d'heure après, il devint plus fort sur toutes ses jambes; il tourna long-tems & aisément, décrivant un cercle de cinq pieds de circonférence. En tournant, sa tête étoit un peu pliée du côté opéré; l'œil opposé étoit aussi un peu retourné, il en voyoit fort clair, ainsi que de l'autre; il avoit dans les yeux quelques mouvemens convulsifs. Cet état dura vingt-quatre heures, pendant lesquelles il ne cessa de tourner que quelques momens pour se reposer. Il mourut au bout de ce tems.

La tente du cervelet ayant été brisée du côté gauche avec un ciseau qui pénétra dans ce viscere, l'animal montra beaucoup de sensibilité; sa tête se tourna un peu du côté opposé; ses yeux agités se tournerent
du

du même côté, Il ne pouvoit se soutenir sur la jambe gauche postérieure; les trois autres ne paroissoient pas affectées. Une heure après l'opération ses mouvemens se rétablirent. Une nouvelle blessure qu'on lui fit au cervelet le rendit absolument paralytique du côté opéré, sur-tout de la jambe postérieure. Il mourut au bout de deux jours.

Un chien à qui on avoit brisé la tente du cervelet du côté droit; blessé la partie postérieure de l'hémisphère droit du cerveau, le cervelet de la largeur & profondeur de deux ou trois lignes, & un peu touché la moelle allongée, lorsqu'il a été lâché, a tourné tout aussi-tôt sa tête du côté blessé; a marché en tournant en rond & élevant ses pattes de devant, la droite étoit la plus pliée & la plus paralytique; il est tombé plusieurs fois du côté opéré. Au bout de deux heures, il a paru reprendre des forces; sa tête s'est redressée; il a marché plus aisément sur toutes ses jambes sans aller en rond; cependant il paroissoit plus foible du côté de l'opération: il est mort au bout de deux jours.

Un chien à qui M. Mehée brisa & enfonça la tente du cervelet, percé la partie postérieure de l'hémisphère droit du cerveau & incisé toute l'épaisseur de la partie droite du cervelet, parut très-sensible dans le tems de l'opération; sa tête se tourna

en l'air du côté opéré; l'œil droit avoit de légères convulsions, il étoit aussi tourné du côté opéré; quand on l'eut lâché, il se débattit sans pouvoir marcher ni se relever. Un demi-quart d'heure après, il se releva & marcha, mais tomba très-souvent sur le côté opposé à l'opération.

Un autre chien auquel il enfonça également la tente du cervelet du côté droit, perça l'hémisphère droit du cerveau à sa partie postérieure, & blessa légèrement le cervelet du même côté, ce qui avoit été suivi d'un engorgement dans les vaisseaux de la partie postérieure de la dure-mère, montra aussi de la sensibilité dans le tems de l'opération; sa tête se tourna du côté opéré. Lorsqu'on l'eut lâché, il marcha assez facilement, cependant la jambe postérieure gauche parut roide & fort peu agissante. Il a repris ses forces, & marcha aisément pendant trois jours, au bout desquels il mourut.

Une autre fois il enfonça la tente du cervelet du côté gauche à un chien de moyenne taille, & pénétra dans le cervelet sans aller jusqu'à la base du crâne; dans le moment, l'animal tourna la tête en l'air du côté opéré: on le lâcha, il tomba en se débattant & en roulant; une demi-heure après, il se releva & marcha fort aisément; il le reprit, & enfonça de nouveau l'instrument

qui traversa toute la partie gauche du cervelet, & pénétra de quelques lignes dans la moelle épinière. Le chien tomba tout-à-coup sans mouvement, & mourut aussitôt.

Ayant plongé par une ouverture faite à la partie moyenne du pariétal droit un bistouri qui perça la partie postérieure de l'hémisphère droit, glissa sous la tente du cervelet sans la diviser, & blessa les deux côtés du cervelet dans toute leur épaisseur, ce qui fut suivi d'un engorgement dans toute l'épaisseur de la dure-mère, l'animal, lorsqu'il fut lâché, tomba tout-à-coup & se débattit sans pouvoir se relever; quand on le posoit sur ses pattes, il tomboit indistinctement d'un côté ou de l'autre, paroissant également foible des deux côtés. Il mourut deux jours après l'opération.

Un chien auquel on avoit percé la partie postérieure des deux hémisphères du cerveau, divisé le côté droit du cervelet en tout sens, sans avoir touché la tente, ce qui avoit produit de l'engorgement dans tous les vaisseaux de la dure-mère, ayant été lâché, parut plus foible, tomba quelquefois sur le côté gauche, cependant il marchoit avec assez de facilité, en portant ses deux jambes de devant plus élevées; il avoit la tête tournée du côté de la plaie, & même appliquée sur ses côtes; il tournoit

308 TRAITÉ DES LÉSIONS DE LA TÊTE
du côté droit, & se couchoit sur le côté gauche ; le lendemain de l'opération , il parut plus foible , & tournoit en rond. Il mourut le troisieme jour.

Enfin, M. Mehée enfonça la tente du cervelet d'un gros chien, pénétra dans la partie droite de ce viscere jusqu'à la moitié de son épaisseur ; cet animal tourna aussitôt la tête du côté opéré, en regardant en l'air de l'œil droit. Lorsqu'il fut lâché, il fit effort pour marcher, il tomba souvent du côté gauche. Les jambes du côté opéré paroissoient roides. Une heure après, sa tête revint droite ; il la remuoit aisément de tous les côtés, il marchoit plus facilement sans tomber. On le reprit ; on lui replongea l'instrument dans le cervelet jusqu'à la base du crâne ; on le lâcha, il tomba comme mort, n'ayant plus aucun mouvement, ayant une respiration difficile & longue. Il resta dans cet état l'espace d'une demi-heure, ensuite il mourut. A l'ouverture du crâne, on trouva que le cervelet étoit percé du côté opéré jusqu'à la moelle de l'épine, qui étoit aussi blessée ; que l'hémisphère du cerveau du côté opéré étoit percé tout-à-fait à sa partie postérieure, mais que le ventricule supérieur n'étoit point ouvert.

Telles sont les expériences qu'on trouve répandues dans le cours de l'ouvrage de

M. Mehée ; j'ai cru devoir les rassembler & les présenter sous un seul point de vue. Pour donner à mes lecteurs une idée plus exacte des conséquences qu'elles présentent, j'ai cru devoir en changer l'ordre, & même exposer séparément les événemens d'une même expérience lorsqu'elle a affecté des parties distinctes. Voyons maintenant les conséquences pratiques que notre auteur en tire, je les présenterai dans le même ordre que les expériences desquelles elles découlent.

Il paroît résulter des premières expériences, 1^o que la compression que pourroit faire un épanchement sur le cerveau, ne seroit pas toujours capable d'occasionner la paralysie d'un côté du corps, ni même d'aucun membre. Pour que cet accident ait lieu, il faut nécessairement que la lésion ou la compression porte son effet jusques sur quelque partie de la moelle allongée, le cervelet ou les corps canellés, ou qu'elle pénètre jusques dans les ventricules ; & il est souvent possible qu'un malade succombe à un épanchement sur le cerveau, avant que cet épanchement ait opéré un semblable effet, quand il seroit d'ailleurs capable de le causer avec le tems. M. Mehée en rapporte divers exemples puisés dans les meilleurs observateurs. Il ne faudroit donc pas toujours décider qu'il n'y auroit pas d'épan-

chement sur ce viscere, parce qu'il ne surviendrait pas de paralysie, ni attendre cet accident pour procéder aux moyens curatifs; il est par conséquent nécessaire de chercher quelque autre symptôme capable d'éclairer en pareil cas. M. Mehee croit qu'il n'en est pas de moins équivoque que la douleur, d'autant mieux que dans tous les cas où un épanchement occasionneroit la paralysie, cette paralysie seroit toujours accompagnée d'une douleur plus ou moins vive qui se feroit sentir dans le lieu qu'occuperait l'épanchement, parce qu'il ne peut y avoir d'épanchement sans douleur, quoiqu'il puisse y avoir épanchement sans paralysie.

2^o Il résulte des expériences suivantes, que la substance extérieure du cerveau peut être détruite sans porter immédiatement atteinte à la vie de l'animal : ce qui devient favorable aux tentatives qu'on pourroit faire pour vider des dépôts formés dans l'intérieur du cerveau. Il en résulte encore que les lésions de cette partie ne suffisent pas pour déterminer la paralysie. Dans ce cas, on n'a de signe bien sûr pour déterminer ce genre de lésions, que la douleur dont elles sont accompagnées.

3^o Quand la compression ou la blessure affecte des parties situées assez profondément pour causer la paralysie, cette para-

lysie n'attaque pas constamment le côté opposé à celui qui est affecté, comme cela sembloit résulter des observations & expériences de M. Petit, de Namur & de Valsalva, observations qui avoient déjà été faites par Arétée & Cassius, mais auxquelles M. Morgani avoit entrevu qu'il falloit admettre quelques exceptions, ce dont il n'est plus permis de douter, d'après les expériences de M. Mehee. Il en résulte bien évidemment que, quoique très-souvent la paralysie attaque le côté opposé à la blessure, il peut cependant arriver qu'elle attaque directement le côté blessé; qu'à la vérité quelquefois le côté opposé s'affecte ensuite, mais qu'il y a plus d'un exemple où la paralysie a été permanente du côté blessé sans aucune affection du côté opposé.

4° Que quand il surviendrait à un blessé à la suite d'une chute ou d'un coup violemment appliqué sur la tête, une paralysie, même de tout un côté du corps, on ne pourroit rien conclure sur la nature de la cause qui la produiroit, parce que la paralysie peut dépendre d'un engorgement inflammatoire, de même que d'un épanchement.

5° Un symptôme qui accompagne quelquefois les blessures du cerveau, mais qui ne les accompagne pas toujours, sont les

312 TRAITÉ DES LÉSIONS DE LA TÊTE
convulsions ; lorsqu'elles ont lieu , elles se
manifestent le plus souvent du côté de la
blessure. Elles n'ont guère lieu qu'à la suite
des blessures qui pénètrent fort avant dans
le cerveau , & qui font beaucoup de dé-
labrement dans ce viscere.

6° Quoique dans les lésions du cerveau
la paralysie ne suffise pas pour reconnoître la
partie affectée , ni le genre de lésion qu'elle
éprouve , il n'en est pas de même dans celles
du cervelet , elles sont le plus communé-
ment accompagnées de la paralysie du côté
opposé à la blessure , mais outre cela elles
présentent un symptôme particulier capable
d'écarter toute équivoque sur la lésion de
cette partie ; c'est la chute de la tête du
côté opéré , M. Mehée l'a constamment
observée dans toutes les lésions du cervelet ,
& quelquefois la tête s'est comme colée
contre les côtes de l'animal.

7° Dans tous les cas , M. Mehée regarde
la douleur comme le symptôme le moins
équivoque ; lorsque le cerveau est lésé par
une cause quelconque , la douleur que peut
causer cette lésion doit particulièrement se
faire sentir du côté affecté , soit qu'il s'a-
gisse d'un engorgement inflammatoire ou
d'un épanchement ; & , lorsque la lésion
occasionnée par une cause extérieure qui
n'a pas produit son effet sur l'endroit même
frappé , la douleur doit également se ma-

nifester du côté où la violence de la percussion s'est portée par contre-coup ; c'est ce que notre auteur confirme par plusieurs observations qu'il faut chercher dans son ouvrage même. La douleur n'indique pas seulement le côté du cerveau lésé ; elle peut encore être suffisante pour instruire du lieu où existe l'inflammation ou l'épanchement : car, si une douleur aiguë se fait ressentir plus ou moins profondément, on peut juger que le désordre est ou à la superficie du cerveau, ou plus ou moins avant dans ce viscere, sur-tout lorsqu'on s'est instruit par des incisions convenables, que cette douleur n'est pas causée par le tiraillement du péricrane, & que d'autres symptômes font voir qu'elle ne dépend pas non plus de l'altération de l'os, &c. alors il ne reste qu'à reconnoître quelle est précisément la nature du désordre, afin de trouver les moyens qui peuvent y remédier ; la douleur peut encore, dans ce cas, fournir toutes les lumieres dont on a besoin.

Lorsqu'une douleur aiguë est accompagnée de fièvre, de tension, de plénitude du pouls, d'inflammation du visage, des yeux, que cette douleur occupe un espace plus ou moins considérable, n'est-on pas en droit de présumer qu'elle est causée par un engorgement des vaisseaux du cerveau.

ou de ses membranes, suivant qu'elle se fait ressentir plus ou moins profondément ? Si au contraire la douleur paroît plus fixe, moins étendue, qu'elle soit plus sourde, que la tête soit plus pesante, qu'il y ait de la fièvre, un pouls inégal, des frissons irréguliers, des yeux égarés, la vue fatiguée, des vomissemens, des mouvemens convulsifs, & sur-tout un assoupissement léthargique, ne doit-on pas penser que cette douleur est occasionnée par un épanchement ?

La douleur, en la considérant avec beaucoup d'attention, pourroit même indiquer positivement à la suite d'un coup appliqué sur la tête, une lésion qui ne tiendrait ni de l'inflammation, ni de l'épanchement ; une douleur aiguë accompagnée d'une fièvre plus ou moins violente, d'un pouls petit, dur & concentré, de convulsion, de délire, d'assoupissement, &c. sans aucune marque extérieure d'inflammation, ne laisseroit-elle pas entrevoir une irritation que pourroit causer, par exemple, quelque esquille de la seconde table fracturée seule, ou quelqu'autre corps étranger, & ne seroit-elle pas suffisante pour indiquer le trépan ?

M. Mehée convient qu'une perte de connoissance peut quelquefois s'opposer à la manifestation de la douleur, & même d'une paralysie, dans le cas où un épan-

chement seroit situé de maniere à pouvoir y donner lieu ; mais dans ce cas cette perte de connoissance fournit elle même des indications curatives , & peut instruire sur la nature du désordre qu'il s'agit de combattre , parce que si elle arrive immédiatement après un coup appliqué sur la tête , elle dépend , suivant les remarques de M. Petit , de la commotion du cerveau , & elle indique les mêmes moyens que l'on doit employer dans le cas où la douleur marque l'engorgement des vaisseaux de ce viscere ; on n'auroit pas même d'autre parti à prendre en pareil cas ; quand il seroit possible que cette perte de connoissance dépendit d'un épanchement primitif , à moins que l'on ne fût conduit par quelque symptôme capable d'instruire sur le siège de dépôt , ou par quelque fracture ou enfoncement aux os. Si , au contraire , cette perte de connoissance survient plus ou moins long-tems après le coup , ou si elle succede à une perte de connoissance primitive qui se seroit dissipée pendant un intervalle de tems plus ou moins long , elle paroît dépendre d'un épanchement , & indique les mêmes moyens que l'on doit employer lorsque cet épanchement est annoncé par la douleur ; l'endroit qu'occupe cet épanchement se manifeste alors par la douleur qui précède cette perte de connoissance consécutive.

Tels sont les principaux corollaires que M. Mehée a déduit des expériences qu'il a faites & des observations qu'il a recueillies ; ils nous ont paru de la plus grande importance , & jeter un nouveau jour sur les lésions de la tête : on trouve en outre , dans son ouvrage , un grand nombre de vues & d'observations pratiques qui lui mériteront sûrement l'accueil le plus favorable de la part des maîtres de l'art.



M A L A D I E

*Survenue à la suite d'une Ischurie vésicale ;
traitée d'après les indications du Pouls ;
par M. EMPEREUR , D. M. M.*

L'observation , dont il est ici question , a été faite sur un malade que j'ai suivi jour par jour , ne m'éloignant de son lit que pour dormir & prendre mes repas dans sa maison.

Il s'agit d'un homme célèbre par ses talents , attaqué d'une ischurie vésicale , qui fut méconnue pendant sept ou huit jours , & traitée pour toute autre maladie ; cette rétention d'urine peut faire le sujet d'une observation curieuse par ses circonstances. Ici , je ne me propose de parler que de ses suites qui furent le mélange de l'urine

avec toutes les humeurs, son reflux dans la tête & la poitrine; & des efforts que fit la nature pour chasser au-dehors la matière urineuse.

Les symptômes produits par la distension de la vessie & l'irritation de son col, furent un mal très-général, des anxiétés, constipation, tenesme, cardialgies, nausées, vomissemens, hoquet, gonflement du ventre, borborigmes, tension du poulx, soubresaut dans les tendons du poignet; tous ces symptômes qui paroissoient purement nerveux, se succéderent les uns après les autres pendant les huit premiers jours de la maladie, & les urines qui couloient assez copieusement, furent, pendant tout ce tems, claires, aqueuses & inodores; tous ces symptômes parurent à un vieux médecin, comme le produit d'une saburre dans les premières voies; & les remèdes qu'il prescrivit d'après sa théorie, ne firent qu'aigrir le mal, affoiblir le malade, & irriter les nerfs déjà trop irrités. Aux symptômes précédens succéderent une sueur urineuse, l'oppression & l'assoupissement, effets morbifiques qui n'étoient que le produit du reflux de l'urine vers la peau, la tête & la poitrine; ce fut à peu près vers ce tems que le même médecin s'aperçut que la vessie étoit pleine: ce qu'il y avoit de plus pressant pour lors, étoit l'in-

troduction de l'algalié dans la vessie ; cependant , en attendant que le chirurgien arrivât , le médecin qui traitoit pour lors le malade , attaqua encore vivement cette saburre qu'il se représentoit dans les premières voies , comme cause de la maladie : il fit prendre en conséquence au malade de la crème de tartre qui opéra le soir assez bien , & les évacuations qu'elle procura furent précédées du pouls intermittent. Je fais mention de cette particularité , pour montrer que , quoique le pouls fût pour lors acritique & convulsif , il ne laissa pas de se plier au mode critique par l'effet de cette médecine : il est vrai qu'après cette évacuation , il devint dur , petit & fréquent.

Dès le commencement de la maladie , le pouls fut tendu , fréquent , concentré , en général assez égal , tant dans la force que dans la distance des pulsations ; il étoit comme l'on voit pouls inférieur symptomatique : l'artere avoit la forme des pouls abdominaux : peut-être qu'un habile connoisseur en pouls l'auroit trouvé vésical. J'avoue cependant que dans le courant de la maladie , lorsqu'il y avoit vomissement , hoquet , & que les boyaux étoient distendus par les vents , il étoit assez difficile de distinguer par le pouls , quel étoit l'organe du bas ventre primitivement affecté. Comme les urines couloient , & que le malade

ne se plaignoit point de la vessie, on n'auroit jamais imaginé que la vraie cause de tous les symptômes fût une rétention d'urine. On voit ici de quelle importance sont les découvertes sur les pouls symptomatiques, & de quelle nécessité est la connoissance de ces sortes de pouls, pour ne pas se tromper dans le diagnostic de l'affection de certains organes, qui se présente souvent masquée de façon qu'il est difficile de n'y être pas trompé; car il est de toute certitude que la cause de tous les symptômes mentionnés étoit la rétention d'urine, & que l'organe primitivement affecté étoit la vessie. Le pouls resta tel que je l'ai dit pendant sept ou huit jours; après, je le trouvai pectoral. Le malade commença à être oppressé; l'assoupissement ne tarda pas à paroître, soit qu'il dépendît du reflux de l'urine, ou de l'affection de la poitrine.

Ce fut vers ce tems que le malade fut purgé avec de la crème de tartre, & que sur le soir quelques heures avant l'évacuation, le pouls devint petit & intermittent; je laisse là à présent le pouls auquel je ne connus plus rien qu'un trouble que je ne sçaurois décrire, & des pulsations à peine sensibles.

Le chirurgien appelé pour sonder le malade, trouva des obstacles dans le canal,

qui retarderent l'opération ; après bien des peines cependant la sonde fut introduite dans la vessie , la nuit du 26 Janvier , au moment où le malade paroissoit près d'expirer : il sortit par la sonde environ quatre pintes d'urine trouble , boueuse , & fort odorante ; dans les six premières heures , l'élévation & la tension du ventre diminuèrent assez : mais le malade resta toujours dans l'affoupissement , & l'oppression continuoit.

Sur les neuf à dix heures du matin , le râle survint , le malade ne peut plus rien prendre , son médecin le plus expérimenté se retire pour ne pas se trouver à sa mort , & ordonne pourtant avant son départ , un lavement d'une décoction de quinquina. Me trouvant pour lors seul médecin auprès du malade , voyant que le pouls étoit encore sensible , j'applique un emplâtre véficatoire à la nuque , & un autre au gras d'une jambe seulement , & fais prendre au malade de quart d'heure en quart d'heure une cuillerée à café d'une potion cordiale , dans laquelle je mêlois environ un demi-grain de kermès minéral ; après chaque prise , j'apperçois que les pulsations de l'artère deviennent plus sensibles ; cependant l'affoupissement & l'oppression , ainsi que le râle , continuent toujours : dans ce moment , on fit paroître auprès du moribond
une

une personne qui, à force de crier à haute voix, l'éveilla & lui dit quelques paroles. La vue de cette personne fut pour lui un stimulant des plus actifs, qui le tira pour un moment de cette profonde l'éthargie. Peu de tems après, le malade expectora une gorgée de matieres épaisses, blanchâtres, ce qui termina le râle. La vue de cette personne, aidée de l'action des vésicatoires & du kermès minéral, opéra un tel changement, que depuis ce moment le malade commença à mieux prendre ce qu'on lui donna, & son pouls devint toujours plus sensible.

Galien a dit que la crise étoit précédée d'un dérangement singulier des fonctions; & cela est vrai; car dans les maladies graves fiévreuses, il m'est souvent arrivé de voir le malade dans un état que les assistans prenoient pour l'agonie. En effet, tous les organes des sens & du mouvement sembloient être privés de la vie; on auroit dit que le principe vital s'étoit retiré en dedans du corps, pour n'animer plus que les organes vitaux, qui se trouvoient dans une agitation singuliere; il est vrai qu'il succède pour l'ordinaire à cet état, ou des sueurs, ou des diarrhées, & autres évacuations critiques: c'est le moment décisif, c'est le triomphe de la nature.

Vers les quatre heures après midi du

322 MALADIE SURVENUE A LA SUITE

même jour 26 Janvier, le pouls a trois ou quatre pulsations égales, assez fortes, bien sensibles, auxquelles succèdent sept ou huit précipitées, promptes, subintrantes, & ces pulsations vont en diminuant en force jusqu'à la dernière qui est à peine sensible; ce pouls, qui est l'intestinal critique, combiné avec le pouls des urines, annonce deux évacuations, l'une par les selles, & l'autre par les urines: aussi j'apperçois que les urines coulent abondamment, mais il n'y a point d'évacuation par les selles; ce qui me détermine à prescrire un lavement émollient, au lieu du lavement de quinquina qu'avoit conseillé le médecin qui croyoit le malade déjà mort. Après un quart d'heure, le malade rend le lavement avec une grande quantité de matières brunes, comme couleur de café brûlé, ayant l'odeur de l'urine.

Malgré cette évacuation, le pouls resta tel tout le soir & la nuit; le malade est à la tisane d'orge nitrée & au bouillon. Le matin 27, le pouls n'avoit pas changé; je fis donner un autre lavement qui opéra aussi bien que le premier: dans la journée, le malade expectora quelques crachats épais, gluans, blanchâtres, parmi lesquels il en parut un fort long, d'une couleur de rouille de fer, ayant une très-forte odeur d'urine; le pouls ne parut pourtant pas pectoral/cri-

tique; la respiration étoit assez libre, & le ventre moins élevé. Après midi, le pouls étant toujours intestinal critique, je fis donner encore un lavement qui entraîna beaucoup de matières de la même qualité que les premières. Sur le soir, les trois ou quatre pulsations premières me parurent plus élevées, & augmentant en force & en élévation les unes au-dessus des autres; & celles qui suivoient, étoient plus petites, plus rapprochées, & les dernières des petites à peine sensibles. Les grandes pulsations alloient en augmentant, & les petites en diminuant. Les petites rapprochées étoient au nombre de sept ou huit, & les grandes à égale distance étoient au nombre de trois ou quatre; ce pouls est l'intestinal combiné avec ceux de la sueur & des urines, aussi la sueur survint, ayant l'odeur de l'urine; les urines coulent toujours abondamment étant très chargées, mais il n'y a point d'évacuation par les selles. La sueur finie, le pouls conserva le caractère intestinal & celui des urines; la nuit fut moins inquiète, le malade dormit à différens intervalles.

Le 28 au matin le pouls est le même; pour aider plus efficacement la nature, je fis prendre au malade sur les cinq heures du matin trois onces de manne dans deux verres d'une infusion de fleurs de violettes; il fut purgé comme s'il eût pris une forte médecine.

cine: le pouls, le soir, annonça encore la sueur. On changea deux fois de chemise au malade; à peu près vers le même tems, je m'aperçus que le vésicatoire appliqué au gras de la jambe avoit tellement opéré, qu'il suintoit de cette partie une matiere purulente, épaisse, blanchâtre, ayant l'odeur de l'urine: la plaie fut pansée depuis lors, matin & soir, & à chaque pansement le linge étoit chargé d'une semblable matiere.

Le 29, le malade a passé une assez bonne nuit; la respiration est très-libre, la poitrine paroît totalement dégagée, mais la tête est encore embarrassée; les idées sont sans ordres, il n'y a point de mémoire; le malade connoît pourtant les assistans, & prend ses bouillons & sa tisane avec un peu plus de sensibilité; les organes des sens & du mouvement paroissent avoir acquis un peu plus de force: le pouls est encore comme intermittent, & le caractère des urines n'y est plus si marqué, les urines sont moins chargées: je laissai le malade tranquille tout le jour; le soir, je lui fis donner un lavement qui entraîna encore beaucoup de matieres moins brunes, ayant pourtant l'odeur de l'urine.

Le 30, le pouls est toujours intermittent; il y a trois ou quatre pulsations égales, assez fortes, lesquelles précèdent trois ou quatre plus rapprochées. Je donnai le

même minoratif, qui fit pousser trois ou quatre selles très-copieuses, le ventre est tout-à-fait affaîlé, souple; les yeux sont chassieux, & aux angles on voit une matière épaisse, jaunâtre, qui a l'odeur de l'urine. Après l'effet de la médecine, l'intermittence ne paroît que de loin en loin, & n'est pas même si remarquable; les pulsations sont plus égales, plus fortes & plus sensibles: l'inégalité, l'intermittence, semblent vouloir disparaître, ainsi que le caractère du pouls inférieur. Les urines ne sont plus si foncées en couleur, ni si fortes en odeur: le malade paroît moins stupide, moins accablé; la nuit fut assez tranquille.

Le 31, le pouls est plein, dilaté comme le pectoral; jusques-là, le pouls du malade ne m'avoit point trompé, j'ose pronostiquer d'après ce pouls que le malade crachera, & que la nature va débarrasser la poitrine de quelques humeurs qui s'y trouvent encore; il faut remarquer que depuis trois ou quatre jours le malade n'avoit pas la moindre oppression, ni toux, & alors même le malade respiroit avec la plus grande aisance: cependant je ne laissois pas de tourner mes vues vers la poitrine. Je fis supprimer le nitre de la tisane d'orge & prescrivis des béchiques, comme bourrache, miel, syrop de fleurs de violettes; le pouls resta pectoral tout la journée sans

316 MALADIE SURVENUE A LA SUITE

que le malade crachât la moindre chose. J'allois déjà me repentir d'avoir pronostiqué, lorsque, sur les huit heures du soir, le malade toussa & expectora un grand crachat jaunâtre, épais, ayant encore un peu d'odeur urineuse; il continua d'expectorer, & le pouls fut toujours le même.

Le 1^{er} Février, le pouls est pectoral & le malade crache de tems en tems; ce pouls & l'expectoration se soutinrent le second & le troisième du mois; le soir du troisième, j'apperçus quelques intermittences fort éloignées les unes des autres, je fis donner un lavement qui entraîna beaucoup de matières; après l'évacuation, le pouls fut seulement pectoral: pendant ce tems, les forces du malade augmentèrent, il parut moins hébété, les nuits étoient assez tranquilles.

Le Jeudi 4 Février, le pouls paroît vouloir encore devenir inférieur, & le caractère pectoral a disparu; il est fréquent, assez fort, mais un peu concentré, & de tems en tems, j'y remarque quelques inégalités; je fais donner un lavement le soir, qui fut suivi d'une évacuation assez copieuse.

Le 5, le pouls est le même, je donne un minoratif tel que les premiers, qui opéra comme les autres; le malade paroît avoir recouvert tous ses sens, il parle plus conséquemment, & n'est plus stupide: la tête est totalement dégagée.

Le 6, le malade après avoir dormi presque toute la nuit, a le pouls seulement un peu fréquent, mais les pulsations sont parfaitement égales entr'elles, libres, aisées, les facultés de l'ame sont entièrement revenues, les urines sont naturelles; on prend tout ce qu'on lui donne avec le plus grand plaisir du monde; la langue, qui jusqu'à présent avoit été couverte d'un limon blanchâtre, est presque nette; il a plus de force, il se remue dans son lit, il converse avec ses parens; je lui fis donner sur le soir encore un lavement qu'il rendit avec un peu de matieres jaunâtres, sans odeur d'urine.

Le Dimanche 7 Février, pour nettoyer entièrement les premières voies, & préparer le malade à prendre quelque chose dans ses bouillons, je lui fis donner encore trois onces de manne seulement; il poussa deux selles assez copieuses. Après l'évacuation, le pouls va très-bien, le malade demande qu'on ouvre les rideaux de son lit, & souhaite qu'on lui donne à manger; la langue est belle; il demanda une prise de tabac qu'on lui donna, & qu'il prit avec le plus grand plaisir du monde; il passa une fort bonne nuit; le voilà à la veille de la convalescence.

Tout ce qui survint après, n'a rapport qu'à l'ischurie; je ne me suis point proposé d'en parler à présent, mais d'en faire le

sujet d'une autre observation. Je finis là l'histoire d'une maladie, comme l'on voit, où la nature fit tout ; je n'ai eu que la gloire de lui obéir & de l'aider. Le pouls, son fidèle interprète, que je suivis toujours, me fournit seul toutes les indications à remplir, & plût au ciel que dans l'exercice de la médecine on n'eût d'autre guide à suivre !

OBSERVATION

Sur un Tétanos ; par M. MOLMY, chirurgien à Morache, près Clamecy en Nivernois.

Un jeune homme de dix-huit ans, d'un tempérament sanguin, fut attaqué, ce mois de Janvier 1773, d'un spasme au sternum, qui est un symptôme patognomonique du tétanos, qui dura l'espace de douze heures sans interruption, & allant toujours en augmentant, en dépit même des anti-spasmodiques les plus vantés : l'opium, le camphre, le musc, n'ont servi qu'à engourdir davantage, & à lui causer une rétraction des extrémités tant supérieures qu'inférieures, jointe à une roideur très-douloureuse du cou. Les mâchoires s'appliquèrent fortement l'une contre l'autre, & on ne parvint à les ouvrir qu'avec beaucoup de peine ; les muscles de la déglutition étoient aussi

en convulsion ; la respiration étoit très-gênée, & le jeune homme, en articulant avec beaucoup de peine, faisoit entendre de lui rendre ses maux plus doux, en lui abrégant la vie. Il étoit dans ce déplorable état depuis trois jours, lorsque je fus appelé. L'éréthisme étoit si considérable, que le pouls paroissoit petit, foible & irrégulier : & , sans m'informer si on avoit employé les anti-spasmodiques, les lavemens & les bains émolliens, je proposai la saignée comme le plus grand relâchant connu en médecine, & par préférence celle du pied ; mais il falloit que celui qui lui avoit administré les anti-spasmodiques sans succès, en fût d'accord. C'étoit une chose très-difficile à obtenir d'un antagoniste déclaré contre cette opération, & qui vouloit essayer tous les secours pharmaceutiques & chimiques avant d'en venir à cette opération ; que fera alors un jeune chirurgien contre un vieux praticien ? Tout ce qu'on put décider, ce fut les bains émolliens & des lavemens relâchans, qu'il prit en abondance du trois de sa maladie jusqu'au quatre, mais sans succès ; au contraire, on ne faisoit qu'attendre quelque crise qui devoit l'emporter. Je lui fis le lendemain matin une visite de curiosité, & témoignai aux parens qu'il étoit fâcheux de laisser périr un malade faute des secours qu'on pouvoit lui donner ; & , en

cachetté de notre pharmacien ; de pere con-
sentit à cette saignée. Je la fis donc le quatrième
jour de ses souffrances, à onze heures du
matin, & à mesure que le sang couloit, le
malade se sentoît soulagé ; j'en tirai la
premiere fois environ quatre palettes ; char-
mé de lui avoir fait cette opération, je
fus de voir le soir, où j'appris que le jeune
homme avoit reposé l'espace de trois heu-
res ; qu'il avoit parlé un peu plus distincte-
ment ; mais depuis un heure il n'étoit pas
si bien : je dis qu'il falloit réitérer la saignée
du pied, & sur le champ je l'exécutoi ; il
étoit pour lors cinq heures du soir, j'en reti-
rai environ trois palettes, & dis que dans la
nuit, si ses souffrances augmentoient, de
m'en venir chercher, ce qui fut effectivement
fait ; & lui ayant trouvé le pouls très-dé-
veloppé & très-dur, je le resaignai donc
pour la troisième fois, & le lendemain ma-
tin, le malade parloit très-bien & n'avoit
plus que quelques légers souffrances au poi-
gnét & au doigt ; mais, malgré cela, il fut
le premier à me redemander une saignée.
Je la fis de deux palettes & le soir environ
autant ; ce qui fait environ quatorze bon-
nes palettes de sang, ou deux livres dix
onces de ce fluide. Le pauvre infortuné fut
totalement délivré de ces souffrances qui
depuis quatre jours duroient sans inter-
ruption, dans l'espace de deux jours de

temps, sans aucun autre secours que la saignée, au point que le troisième il vouloit reprendre les travaux ordinaires.

SECONDE LETTRE

A M. ANTOINE DE HAEN, professeur en médecine à Vienne, sur la Mortalitéé de la Petite-Vérole à Londres, &c. par M. LOUIS ODIER, de Genève, docteur en médecine.

MONSIEUR,

Dans la lettre que j'eus l'honneur de vous adresser dans le Journal de Médecine du mois passé, je prouvois par les extraits mortuaires que la mortalitéé de la petite vérole a augmenté dans cette vyle depuis qu'on y a introduit l'inoculation. Je fixois, comme vous, cette époque à l'année 1717, & je calculois en conséquence. Tous les auteurs cependant ne s'accordent pas là-dessus : le plus grande nombre même la fixent à l'année 1721 (a), mais cela ne changeroit presque rien à nos conclusions ; car, depuis 1669 jusqu'à 1720, les registres (a) Ce ne fut pas en 1717 que Lady Bute fut inoculée ; car Lady Mary revint à Londres au mois d'Octobre 1718, Lady Bute avoit un an, son frere, inoculé en Turquie, ne l'étoit pas encore au mois d'Avril 1717.

portent 768713 baptêmes, 1115767 enterremens & 73226 morts de la petite vérole; c'est-à-dire, à peu près la dixième partie des baptêmes & la quinzième des enterremens, tandis que, depuis 1721 jusqu'à 1772, nous avons 839561 baptêmes, 1280201 enterremens, & 112672 morts de la petite verole, c'est-à-dire, la septième partie des baptêmes & la onzième des enterremens.

Je dois encore convenir que les extraits mortuaires, depuis l'année 1708 jusqu'à l'année 1728, & celui de l'année 1741, tels que je les rapportois, ne s'accordent point, pour ce qui regarde l'article des morts de la petite vérole, avec ceux que M. Antoine Relhan, médecin de Londres, publia en 1764, dans la Réfutation des Réflexions de M. Raft; &, pour éviter toute chicane, il faut encore examiner si, dans la supposition que son rapport fût plus exact que le mien, nous aurions des résultats différens, quoique nous pourrions peut-être nous en dispenser, puisqu'il convient lui-même que la collection de laquelle j'ai tiré le mien, est fort exacte depuis 1701. Il paroît qu'elle a été faite d'après les bills de chaque semaine, au lieu qu'il a copié seulement les bills annuels, qui sont certainement plus susceptibles d'erreurs, & auxquels on n'apporte pas la même exac-

titude. Mais n'importe, accordons tout, plutôt que de nous exposer à de mauvaises critiques, & voyons ce qui s'en suivra. Voici donc, Monsieur, les extraits mortuaires pour ces années-là, selon M. Relhan.

1708--1282	1716--2567	1724--1335
1709--1117	1717--2364	1725--3259
1710--3537	1718--2042	1726--1665
1711--1074	1719--3395	1727--2493
1712--2062	1720--1522	1728--2209
1713--1747	1721--2498	
1714--2989	1722--2212	1741--1990
1715--1245	1723--3346	

Nous avons depuis 1661 jusqu'à 1716, 71996 morts de la petite vérole. Suivant M. Relhan, il en est mort 1005 de plus, c'est-à-dire, 73001; &, depuis 1717 jusqu'à 1772, nous avons 121436 morts de la petite vérole. Suivant M. Relhan, il en est mort 1308 de plus, c'est-à-dire, 122744; cela ne changeroit rien à nos conclusions, ou presque rien; au contraire, elle n'en acquerroient que plus de force, & dans la supposition que l'inoculation eût été introduite à Londres en 1721, nous aurions 74790 morts de la petite vérole avant cette époque, au lieu de 73226 & 113421, pendant le même nombre d'années après, au lieu de 112672; ce qui ne

feroit encore qu'une différence imperceptible.

Dans toutes les suppositions, il est donc vrai que d'après les extraits mortuaires de Londres, la mortalité de la petite vérole a augmenté dans cette ville depuis l'introduction de l'inoculation. Personne, que je sache, n'en est encore convenu, pas même M. le Chevalier de Châtelux, ni M. David, ni M. Relhan, ni M. Roux, ni en un mot, aucun des adversaires de M. Rast. Mais il n'est pas également certain qu'il faille dater le commencement de cette augmentation de mortalité de cette époque. Les uns ont dit qu'elle n'étoit qu'accidentelle. D'autres la font remonter beaucoup plus haut, comme par exemple M. Shott, qui prétend qu'elle avoit déjà commencée en 1644. (Voyez le Journal de médecine pour le mois de Novembre 1763.)

Voilà des difficultés, Monsieur, qu'il s'agiroit d'éclaircir. Pour en venir à bout jusqu'à un certain point, il suffira peut-être d'analyser les tables de ma première lettre, & d'y tracer les progrès de la petite vérole, non par la somme totale de ses victimes pendant deux périodes dont la longueur peut nous faire oublier les détails, mais par la comparaison rapprochée de leurs différentes parties. Pour mettre dans cette recherche autant d'égalité qu'il seroit

de souhaiter qu'il y en eût, il faudroit que nos épidémies fussent parfaitement régulières dans leur retour & dans leur violence, comme un auteur (que son long séjour au Bengale, ses malheurs à Calcutta, ainsi que son propre mérite rendent fort intéressant) nous assure qu'elles le sont aux Indes, ou comme Bartholin raconte qu'elles le sont en Irlande. Il ne s'agiroit alors que de calculer d'après nos tables, la somme des morts pendant chaque épidémie & pendant l'intervalle de l'une à l'autre, & de comparer les différens résultats: mais rien n'est plus frappant, au contraire, que l'irrégularité des épidémies dans nos climats sur-tout dans les grandes villes telle que Londres. Dans cette incertitude, je me trouve obligé de partager au hasard les cinquante-six années que j'ai en vue en huit périodes de sept années chacun, tels que ceux des épidémies des Indes. La plupart de ces périodes renferment deux ou trois années épidémiques, quelques-uns même davantage, ce qui prouve que les petites véroles épidémiques sont à Londres beaucoup plus fréquentes qu'aux Indes ou en Irlande: mais aussi, s'il en faut croire M. Holwell & Bartholin, elles ne sont pas à beaucoup près aussi terribles: & en général, comme M. Schultz l'a remarqué, la mortalité des épidémies diminue en raison de leur fré-

quence. Sans rechercher à présent la cause de ces différences, j'imagine qu'à tout prendre, il résultera de l'examen que je vais faire, assez d'égalité dans nos calculs, pour nous aider à en tirer quelques conclusions relatives aux questions précédentes; & , s'il falloit quelque chose de plus, il seroit aisé de partager nos tables en périodes de cinq ans ou de dix ans, & de voir si les résultats seroient à peu près les mêmes. Je dis en périodes de cinq ans ou de dix ans, parce qu'il semble, d'après quelques observations faites en Hollande, qu'un célèbre professeur de Léjde eut la bonté de me communiquer, que la petite vérole est épidémique dans ce pays-là à peu près tous les cinq ans. Plusieurs autres auteurs ont fait la même remarque dans des pays différens. Il est impossible de rien déterminer d'aussi précis à Londres, parce que les épidémies y sont si bénignes, qu'il est plus difficile de distinguer par les bills mortuaires les années épidémiques de celles qui ne le sont pas.

Voici donc, Monsieur, une table de la mortalité de cette maladie dans cette ville tous les sept ans, proportionnellement aux baptêmes & aux enterremens, avant & après l'inoculation. La première colonne indique l'ordre des périodes, à n'en marquer que la première année; la seconde, le terme moyen annuel des morts occasionnées

fionnées par la petite-vérole pendant chaque période; la troisieme, la proportion du nombre de ces morts à celui des baptêmes; & la quatrieme, à celui des enterremens.

TABLE de la Mortalité de la Petite-Vérole, à Londres, de sept en sept ans, depuis 1661, jusqu'à 1716.

I.	II.	III.	IV.
1661, &c...	792.....	1 : 13.....	1 : 23
1668, &c...	1368.....	1 : 9.....	1 : 14
1675, &c...	1496.....	1 : 8.....	1 : 14
1682, &c...	1609.....	1 : 9.....	1 : 14
1689, &c...	1119.....	1 : 13.....	1 : 19
1696, &c...	771.....	1 : 20.....	1 : 26
1703, &c...	1143.....	1 : 14.....	1 : 19
1710, &c...	1986.....	1 : 8.....	1 : 12

Au premier coup d'œil, il paroît difficile de décider d'après cette table, si la mortalité de la petite-vérole étoit allée en augmentant ou en diminuant pendant l'espace de ces cinquante-six années. D'abord, elle paroît très-peu considérable : ensuite elle augmente tout-à-coup, & se soutient pendant, plus de vingt ans, à un degré beaucoup au-dessus de celui du premier période : puis, elle diminue encore. Enfin, elle recommence à augmenter, & dans le dernier période plus que jamais.

Quo teneam vultus mutantem Protea nodo!

Tome XL.

Y

Cependant, Monsieur, si l'on considère que pendant le premier période, la peste exerçoit à Londres toutes ses fureurs; si l'on se rappelle que de l'aveu de tous les médecins, il est fort rare que cette terrible maladie n'exclue pas les autres épidémies, ou du moins ne leur ôte beaucoup de leur violence, si l'on convient, avec M. le chevalier de Châtelux, qu'il faudroit ajouter ici le nombre de ceux que la petite-vérole auroit probablement emportés parmi ceux qui moururent de la peste; & si l'on fait attention à ce qu'elle étoit pendant les deux périodes précédens, sçavoir, depuis 1647 jusqu'à 1660, pendant lesquels elle faucha la dix-septième partie du nombre des morts; on ne s'étonnera pas de ce que la mortalité se réduisit, depuis 1661 jusqu'à 1667, à la vingt-troisième partie des enterremens. Et par rapport au dernier période, il paroît, d'après les Tables de ma première Lettre, que la grande augmentation que l'on y remarque, fut l'effet d'une longue épidémie très-rapprochée de deux autres à peu près de la même violence, qui toutes tombèrent accidentellement sur ce période, plutôt que la suite d'une disposition naturelle à la maladie à se multiplier sans cesse, ou à augmenter toujours de malignité. Car, pourquoi n'appercevrons-nous pas une pareille disposition dans les périodes précé-

dens, s'il étoit vrai qu'elle existât? Et en portant la même observation, mais dans un sens renversé, sur le remarquable période de 1696 à 1703, quoique les registres n'en fassent pas aussi évidemment foi; toujours s'ensuivra-t-il que, soit qu'on ne considère que les huit périodes dont je viens de donner l'analyse, soit qu'on y ajoute les précédens de 1647 à 1653, & de 1654 à 1660, la mortalité de la petite-vérole, bien loin d'aller en augmentant, avoit plutôt sensiblement diminué avant l'introduction de l'inoculation. Mais supposons seulement qu'elle se fût soutenue au même point, & voyons à présent les révolutions qu'elle a éprouvées depuis cette époque.

TABLE de la Mortalité de la Petite-Vérole à Londres, de sept en sept ans, depuis 1717, jusqu'à 1772.

I.	II.	III.	IV.
1717, &c....	2368.....	1 : 8.....	1 : 11
1724, &c....	2176.....	1 : 8.....	1 : 13
1731, &c....	2084.....	1 : 8.....	1 : 13
1738, &c....	1868.....	1 : 8.....	1 : 14
1745, &c....	1780.....	1 : 8.....	1 : 14
1752, &c....	2119.....	1 : 7.....	1 : 10
1759, &c....	2502.....	1 : 6.....	1 : 9
1766, &c....	2451.....	1 : 7.....	1 : 9

Ici, tout change : nous avons plus de régularité, & nous pouvons tracer avec plus de certitude les progrès de cette maladie terrible ; qui emporte aujourd'hui la neuvième partie des habitans d'une ville. Le premier période de cette dernière table, nous offre déjà, non-seulement la continuation de cette mortalité qui signaloit le précédent, mais encore un nouveau degré de fureur dans ses ravages. Si l'on étoit disposé, avec M. Rast & avec vous, à l'attribuer à l'inoculation, il pourroit paroître singulier qu'elle exerçât son influence à cet égard sur les habitans de Londres, dès les premières années, avec plus de violence que dans celles qui suivent. Mais, outre qu'indépendamment du nombre des inoculés, il est quelques circonstances dont je parlerai dans la suite, qui probablement accompagnerent l'inoculation, & ne contribuèrent pas peu à augmenter la mortalité. Outre que les épidémies du période précédent, se renouvelèrent dans celui-ci ; les Lettres de M. Jurin, ainsi que les Mémoires de M. Badam, font foi que l'inoculation avoit déjà, pendant ce période, considérablement gagné prise, & qu'elle tomba bientôt après. La noblesse, la dignité, le sçavoir & l'autorité de ses patrons, l'exemple de la famille royale, & des gens les plus distingués à

la cour ; les expériences faites avec succès sous les yeux du public, la chaleur avec laquelle le Collège des Médecins s'y intéressa ; l'appui de tous les grands hommes qui pratiquoient alors à Londres, & plus que tout cela peut-être l'attrait invincible de la nouveauté, d'une nouveauté dont l'imagination vive & emportée des Anglois se promettoit la réussite la plus heureuse, tout dut contribuer à la rapidité de ses progrès. Cependant, la vivacité de ces premières tentatives se rallentit peu à peu. Quelques événemens malheureux, sur-tout en Amérique, effrayèrent bien des gens ; d'autres oublièrent petit à petit leur ardeur. Quelques prédicateurs même s'élevèrent contre la nouvelle pratique : ils allèrent jusqu'à prêcher publiquement que l'inoculation étoit une invention du diable, à qui Dieu avoit permis, disoient-ils, d'inoculer Job, pour le punir de son orgueil, & qu'en conséquence il avoit eu la petite-vérole confluente. Ils exhortèrent enfin leurs auditeurs à regarder comme athées, & incrédules tous ceux qui ne craignoient point de tenter l'Etre suprême par l'inoculation. Est-il suprenant après cela, qu'elle perdît peu à peu l'éclat avec lequel elle avoit été introduite, & enfin qu'on n'en parlât presque plus jusqu'en 1743 ? Ainsi peu à peu la

342 LETTRE SUR LA MORTALITÉ

mortalité diminua considérablement. Il faut pourtant avouer, d'après la table précédente, que cette diminution de mortalité se soutint fort long tems après que l'on eut recommencé à inoculer. Mais remarquez, s'il vous plaît, comment ses progrès augmentèrent ensuite; & effectivement, l'on venoit de ressusciter, en quelque façon; l'inoculation avec plus de vigueur que jamais. Les hôpitaux pour la petite vérole naturelle & inoculée, furent ouverts pour la première fois le 24 Septembre 1746. Un sçavant & distingué prélat en avoit déjà consacré l'institution par un sermon prêché devant les directeurs, imprimé ensuite pour l'usage du public, & déjà réimprimé jusqu'à cinq fois en 1752: d'autres prédicateurs seconderent ses efforts par tout ce que leur théologie & leur éloquence pouvoient avoir de plus séduisant pour un peuple qui a plus de prétentions qu'aucun autre à la liberté de penser. En même tems, il parut plus d'écrits que jamais sur l'inoculation. Médecins, chirurgiens, apothicaires, philosophes, prêtres, tous se réunirent à l'envi pour lui gagner tous les suffrages. De grands hommes éleverent la voix de toutes parts dans l'étranger, pour appuyer la même cause. M. de la Condamine rapporta sur ce sujet des informa-

tions frappantes du Brésil. M. Tronchin essaya d'inoculer à Amsterdam en 1748, & réussit. Il alla persuader la même chose à Genève, où il a toujours eu une autorité singulière en fait d'hygiène & de médecine : on le crut ; on fit nombre d'essais, & tous heureux. M. Butini, qui commençoit dès-lors à y pratiquer avec honneur, publia en 1752 un Traité apologétique sur l'inoculation. M. Guyot, chirurgien de réputation & de mérite dans la même ville, fit insérer dans les Mémoires de l'Académie de Chirurgie, Tom. II, in-4^o, un détail historique de ses succès. M. Ch. Chais, célèbre prédicateur à la Haye, imprima dans les Actes de Harlem, en 1754, deux écrits en réponse aux objections que quelques personnes tiroient de la religion contre cette pratique. On se rappeloit que M. de Voltaire même n'avoit pas dédaigné de prêter sa plume, en 1728, pour la recommander. Les Journaux & les Mercuriales étoient remplis de Mémoires & de Dissertations dans le même but. En 1750, Peverini & Luradei l'introduisirent en Italie : en 1754, les ouvrages de M. Kirkpatrick & de M. de la Condamine la répandirent presque par-tout : en 1755, on commença à l'essayer en France : en 1756, M. Tronchin inocula les enfans du

duc d'Orléans. On s'emprefsa d'imiter ces exemples en Danemarck, en Suède, en Westphalie, dans l'électorat d'Hanovre, dans le duché de Toscane, dans le Languedoc & dans la Provence; & toute l'Europe retentit des succès de l'inoculation. Tout cela dut faire quelque impression en Angleterre: en falloit-il davantage pour lui rendre tout le brillant avec lequel on l'avoit d'abord introduite? Il y a plus encore, il semble que tout conspirât à la répandre plus que jamais dans ce pays-là. On trouva le moyen de subjuger les esprits une seconde fois par l'appât de la nouveauté. La hardiesse étonnante des Suttons & de leurs associés, ou imitateurs, leur ignorance peut-être, du moins leur charlatanerie, leur prétention à des secrets infailibles, leur popularité, la singularité de leurs méthode, & en même tems leurs prodigieux succès à Londres & dans la campagne, où ils se répandirent, donnerent infiniment de crédit à l'inoculation. Un médecin respectable & éclairé, devenu fameux depuis par l'honneur qu'il eut d'inoculer la Czarine, forma de ce qu'il put recueillir de bon dans la méthode des Suttoniens, & plus encore de sa propre expérience dans une infinité de cas, un système qui fera toujours l'éloge de

son jugement & de ses lumieres. Voilà, Monsieur, les moyens fort naturels & fort simples par lesquels l'inoculation a fait en Angleterre les progrès les plus surprenant : voilà comment il est arrivé que la persuasion de son utilité y est portée aujourd'hui à un degré d'enthousiasme, dont toutes les autres nations sont probablement encore bien éloignées. Mais, je le répète, quoique l'on ne pense plus qu'il soit nécessaire de la justifier, la plus grande partie de la nation, à l'exception de quelques personnes plus sensées que les autres, & de ceux auxquels la charité précaire de quelques particuliers fournit de meilleurs secours, se livre à cet égard à des gens sans lumieres, & qui n'ont pas même assez de mérite ou d'honnêteté pour profiter des observations sans nombre que leur ascendant sur le peuple pourroit les mettre à portée de faire.

S'il est donc vrai que la mortalité de la petite-vérole a été jusqu'ici, toutes choses égales d'ailleurs, proportionnée jusqu'à un certain point aux progrès de l'inoculation à Londres ; il ne faut pas s'étonner que, dans les trois derniers périodes, elle soit montée jusqu'à occasionner d'abord la dixième, & ensuite, pendant quatorze ans

en-çà, la neuvieme partie des morts. Et ce n'est pas seulement dans la capitale qu'elle fait un ravage si considérable : l'on inocule autant dans les campagnes & les provinces ; & , conformément à ce que nous venons de dire , si vous voulez bien vous donner la peine de consulter les Transactions philosophiques , Vol. LI , Part. I , art. 25 ; & Vol. LXI , Part. I , art. 6 , vous verrez que d'après les extraits-mortuaires , que M. William Gorfuck a faits avec la plus grande exactitude depuis 1750 jusqu'à 1770 , dans sa paroisse d'Holy-Cross , il paroît que la petite-vérole y a occasionné la huitieme ou la neuvieme partie des morts.

Il paroît donc bien constaté que la mortalité de cette maladie a considérablement augmenté en Angleterre , qu'il faut dater cette augmentation de l'introduction de l'inoculation , & qu'elle a toujours jusqu'ici correspondu en apparence à ses progrès. Si l'on se refusoit encore à cette conclusion , sous prétexte qu'en calculant de dix en dix ans , ou de cinq en cinq ans ; on auroit peut-être des résultats différens , nous répondrions par la table suivante , qui suit cette derniere progression ; à commencer depuis l'année 1671 jusqu'à l'an 1770. *ALD.*

TABLE de la Mortalité de la Petite-Vérole à Londres, de cinq en cinq ans.

1671, &c..	835.....	1 : 15.....	1 : 22
1676, &c..	1298.....	1 : 10.....	1 : 16
1681, &c..	2108.....	1 : 7.....	1 : 11
1686, &c..	1128.....	1 : 11.....	1 : 20
1691, &c..	1222.....	1 : 14.....	1 : 18
1696, &c..	799.....	1 : 19.....	1 : 25
1701, &c..	980.....	1 : 16.....	1 : 22
1706, &c..	1530.....	1 : 10.....	1 : 14
1711, &c..	1688.....	1 : 10.....	1 : 13
1716, &c..	2238.....	1 : 8.....	1 : 11
* 1721, &c..	1446.....	1 : 8.....	1 : 11
1726, &c..	2163.....	1 : 8.....	1 : 13
1731, &c..	1898.....	1 : 9.....	1 : 13
1736, &c..	2221.....	1 : 7.....	1 : 12
1741, &c..	1655.....	1 : 8.....	1 : 15
1746, &c..	2052.....	1 : 7.....	1 : 12
1751, &c..	1932.....	1 : 8.....	1 : 11
1756, &c..	2192.....	1 : 7.....	1 : 9
1761, &c..	2546.....	1 : 6.....	1 : 9
1766, &c..	2301.....	1 : 7.....	1 : 10

* Inoculation.

Vous voyez, Monsieur, que cette table n'apporte que de bien légers changemens à nos conclusions, & qu'il n'en reste pas moins vrai que la mortalité de la petite-vérole a beaucoup augmenté à Londres, depuis l'introduction de l'inoculation, sur-tout depuis son renouvellement en 1746. Que répondre à tout cela? Il paroît bien difficile

de se refuser à une vérité qui porte avec soi un air aussi frappant de démonstration.

La seule objection qu'il semble qu'on puisse faire encore, c'est que l'on ne sauroit compter sur les extraits-mortuaires dont j'ai tiré les Tables précédentes; qu'ils sont faits avec très-peu d'exactitude; qu'ils sont remplis d'erreurs dans les détails, de ces erreurs qui sautent aux yeux; & qu'en un mot l'ignorance, la négligence ou la mauvaise foi de ceux auxquels on en commet le soin, ne nous permettent pas de faire aucun fonds sur leur rapport. Il faut convenir en effet qu'il y a beaucoup de vrai dans tout cela; mais les erreurs dont il s'agit ne sauroient affecter des calculs tels que les nôtres. Ce n'est pas sur une ou deux années seulement, c'est sur cent douze ans à-la-fois que nous avons pris nos preuves. Nous ne sommes pas arrêtés à des nombres absolus; toutes nos conclusions ont été relatives. On conviendra sans peine avec moi que les erreurs des clercs qui sont chargés de faire les extraits-mortuaires, sont sur-tout des erreurs d'omission & des erreurs de dénomination, parce qu'il y a quantité de gens à Londres dont la mort n'est pas de leur ressort, & dont en conséquence ils ne font aucune mention, & parce qu'ils sont obligés d'attribuer à telle ou telle maladie la mort de telle ou telle

personne, dont les médecins mêmes auroient été embarrassés à ne pas méconnoître la cause. Mais, comme la petite-vérole; du moins quand on en meurt; est une maladie à laquelle personne ne sçauroit se méprendre, sans avoir même la moindre notion de médecine, il n'est pas possible d'imaginer que des erreurs considérables eussent pu se glisser dans leur rapport à cet égard. Et quand il seroit vrai qu'ils se trompent quelquefois, même sur un objet aussi simple, il n'en est pas moins certain que les erreurs d'une année seroient contre-balancées par celles d'une autre; car on ne sçauroit prétendre de bonne foi qu'elles eussent toujours porté du même côté. Par rapport aux erreurs d'omission, elles ne font rien du tout à la question présente, parce qu'il ne s'agit pas de sçavoir exactement combien de personnes sont mortes en général, ou combien la petite-vérole en a emportées à Londres, mais combien elle en a fait mourir parmi ceux dont on a enregistré la mort. Tout cela est si vrai, que non seulement tous les médecins à qui j'en ai parlé en Angleterre sont convenus avec moi que, quelque erronnés que puissent être les extraits-mortuaires, il y a lieu de présumer qu'ils le sont infiniment moins par rapport à la petite-vérole, que par rapport à toute autre maladie; mais

même toutes les entreprises à Londres en fait d'annuités, de réversions & de rentes viagères qui dépendent des calculs sur la vie des hommes, portent sur ces mêmes extraits. On ne doute nullement qu'ils ne répondent parfaitement bien à ce but. On hasarde sa fortune sur les conclusions qu'on en tire, avec les restrictions nécessaires. M. Relhan qui les a examinés particulièrement ces extraits-mortuaires, & qui les a confrontés avec ceux qui se trouvent dans la collection de Sir Hans Sloane, avoue que depuis 1701 ils sont fort exacts; qu'ils l'étoient même auparavant depuis 1657, excepté pendant le court espace de 1696 à 1700. Il ne leur reproche même alors que des vuides de quelques semaines, des erreurs purement d'omission; qui, comme je viens de le remarquer, ne touchent point à la question que nous examinons; & il conclut avec nous, que la mortalité de la petite-vérole a augmenté à Londres depuis l'inoculation. M. le chevalier de Châtelux, M. Roux, M. David, tous les adversaires de M. Raft, en reviennent à la même conclusion. Quelques-uns même, entr'autres M. Relhan, vont plus loin: ils reconnoissent positivement que cette augmentation est due en partie à l'inoculation. Enfin, Monsieur, voici ce qu'un auteur dont la célébrité & l'exactitude ont presque produit

en dernier lieu une révolution générale à Londres, par rapport aux réversions & aux rentes viagères, & qui est, de l'aveu de tout le monde, meilleur juge qu'aucun autre, du fonds que l'on peut faire sur les extraits-mortuaires, m'écrivoit à propos de mes recherches sur la mortalité de la petite-vérole depuis l'inoculation. « L'expli-
 » cation de ces faits, » me disoit-il à la suite de quelques observations de calcul parfaitement analogues à celles que j'ai eu l'honneur de vous exposer, « dépend pro-
 » bablement, conformément à l'assertion de
 » M. de Haën, de ce que l'inoculation a
 » contribué à répandre la contagion. Ce-
 » pendant, ajoutoit-il, malgré la force de
 » cette objection, je suis convaincu de
 » l'utilité de cette pratique; & je ne doute
 » point qu'avec le tems, si elle continue
 » à prévaloir, elle ne diminue enfin le nom-
 » bre des morts occasionnées par la petite-
 » vérole (a). C'est ce qu'il s'agit d'examiner maintenant; & d'abord voyons, Monsieur, s'il faut attribuer en tout ou en partie à

(a) The true account of this fact is probably, as Dr. de Haën asserts, that inoculation has been the means of spreading the contagion. And yet notwithstanding this strong objection, i am convinced of the usefulness of the practice, and i doubt not, but that it will in time, should it continue to prevail, reduce the number of deaths by the small-pox.

352 LETTRES SUR LA MORTALITÉ, &c.

Pinoculation l'augmentation effrayante de la mortalité de cette maladie depuis 1721. On auroit tort de le conclure de ce que nous venons de dire ; car, de ce que deux événemens coïncident où se succèdent immédiatement, il ne s'ensuit pas qu'ils soient la cause l'un de l'autre. Il y a bien des choses à considérer encore avant que de pouvoir raisonnablement décider pour ou contre ; c'est ce qui fera le sujet de mes Lettres suivantes.

J'ai l'honneur d'être, &c.

S U I T E.

Des nouvelles Remarques sur des Déplacements de la Matrice, & sur les Moyens d'y remédier ; par M. LEVRET, accoucheur de madame la Dauphine, &c.

TROISIEME PARTIE.

Sur un Allongement considérable, qui survient quelquefois au col de la Matrice.

J'ai l'obligation de cette découverte à feu M. Hoin (a), avec qui j'étois en corres-

(a) Maître ès-arts & en chirurgie, pensionnaire de l'Académie des Sciences de Dijon, dans la classe de médecine, associé de celle de chirurgie de Paris, chirurgien en chef du grand hôpital de Dijon, &c.

pondance

pondance ; il m'en fit part le 19 Juin 1749. Je vais transcrire ici l'observation qui la contient , non-seulement parce qu'elle est très-curieuse , mais aussi parce qu'elle m'a servi de guide pour reconnoître cette maladie dans d'autres cas de cette espece (a).

» M. Hoin fut appelé, le 20 Avril 1744 , pour secourir une fille âgée d'environ quarante-cinq à quarante six ans , qui lui fit voir un corps cylindrique de la longueur d'environ dix pouces , sur sept de circonférence , qui s'étendoit depuis les grandes lèvres jusqu'à plus de la moitié des cuisses : ce corps avoit la dureté qu'on reconnoît propre au sarcocèle ; il étoit assez uni antérieurement , & de la couleur de la peau

(a) M. Sabatier , Conseiller du comité perpétuel de l'Académie royale de Chirurgie de Paris , professeur & démonstrateur royal d'anatomie aux écoles de chirurgie de la même ville , chirurgien-major de l'hôtel royal des Invalides , &c. a fait usage de cette observation dans son Mémoire sur les Déplacemens de la Matrice & du Vagin , inséré dans le troisieme volume , in-4^o , de ceux de l'Académie royale de Chirurgie ; mais , comme M. Sabatier a omis une particularité essentielle au cas que nous allons traiter ici , & dont M. Hoin m'a fait part dans son tems , on la trouvera rétablie en lettres italiques afin qu'elle soit aisément reconnue ; & nous exposerons dans la suite nos conjectures sur ce qui a pu déterminer M. Sabatier à faire cette omission.

lorsqu'elle est dépouillée de son épiderme, & un peu froid; mais postérieurement il étoit ulcéré dans les deux tiers de sa longueur, & sur-tout dans ses parties latérales: un pus sanieux s'écouloit de cette surface ulcérée, & le linge de la malade en étoit abondamment couvert. Ce corps, un peu plus gros vers le *pubis* qu'à son extrémité inférieure, étoit terminé par un demi-sphéroïde, long presque d'un pouce, d'une couleur plus rouge & plus vive que celle du corps cylindrique, & percé dans son milieu d'une ouverture longitudinale d'environ quatre à cinq lignes, dont les lèvres avoient un petit rebord: ce demi-sphéroïde étoit entouré, près de son plus grand diamètre, d'un autre rebord pareil à celui que forme le prépuce, lorsqu'il ne recouvre pas la couronne du gland. M. Hoin connut qu'un renversement complet du vagin formoit ce corps cylindrique; que la matrice, par sa chute, fournissoit le demi-sphéroïde percé qui terminoit cette tumeur; que le frottement de ce corps contre les cuisses l'avoit écorché dans ses parties latérales & postérieure, & que le pus sanieux n'étoit fourni que par cette exulcération, parce que le demi-sphéroïde étoit assez sec, & qu'il n'en sortoit rien quand il le pressoit. Il introduisit *un fillet long de cinq pouces & demi par l'orifice de la matrice*, & il

n'en trouva pas le fond; ce qui l'étonna beaucoup, & l'engagea à interroger la malade pour sçavoir l'origine & les progrès de cette tumeur. Elle lui apprit que quatre ans auparavant, tandis qu'elle caſſoit de la glace gelée dans une cour, les deux pieds lui ayoient gliffé de côté dans un ſens contraire, ce qui lui avoit fait faire un écart conſidérable, ſuivi d'une douleur vive dans le bas-ventre; que néanmoins elle ne tomba point, & continua ſon ouvrage.»

» Quelque tems après, cette fille ſentit aux parties génitales une tumeur qui, paſſant les lèvres, la genoit en marchant & lui occaſionnoit une douleur ſourde; elle repouſſoit de tems en tems cette tumeur, qui ne ſorſoit que quand elle étoit debout ou aſſiſe. N'oſant parler de cet accident, elle paſſa dix-huit mois en cet état, faiſant toujours rentrer la tumeur d'abord qu'elle étoit dehors. Au bout de ce tems, elle eſſaya en vain de la faire rentrer, le corps gonflé excédoit en largeur l'ouverture ordinaire des lèvres; & peu à peu, plus de deux ans & demi après la dernière fois qu'elle étoit rentrée, la tumeur étoit au point où elle a été décrite. La malade ne ſentoit qu'une peſanteur & une cuiſſon conſidérables à la partie poſtérieure de la hernie; mais ſa marche étoit extrêmement fa-

tigante , par le frottement contre les cuisses de ce corps ulcéré, & par sa grosseur qui l'obligeoit à écarter les jambes; elle ne pouvoit même s'asseoir que sur le bord d'une chaise. »

» Cette fille, dont M. Hoin fait remarquer ici que la vertu n'étoit point suspecte , auroit caché son mal encore plus long-tems, si un sage directeur ne lui eût ordonné de chercher des secours. Nonobstant cette hernie , elle remplissoit les devoirs de son état de domestique , quoiqu'avec beaucoup de gêne ; & elle apprit à notre observateur , que l'évacuation menstruelle n'avoit jamais manqué de se faire à son terme fixe par l'ouverture du demi-sphéroïde de la tumeur , ce qu'il eut occasion de remarquer lui-même , pendant qu'il traitoit cette maladie. »

» M. Hoin ajoute qu'il sentit la nécessité de réduire cette hernie. Les grandes chaleurs de l'été approchant , & ce n'étoit point sans raison , il craignoit que le vagin déjà ulcéré, & la matrice étranglée , ne se gangrenassent ; mais la grosseur & la dureté de ce corps lui laisserent peu d'espérance de le faire rentrer bientôt. En effet, il dit qu'il tenta inutilement de réduire la plus grande portion; le demi-sphéroïde ne bougeoit point , ce qui le détermina à disposer

avec le tems les parties à la réduction.»

» Pour cet effet , il saigna au bras la malade , & lui fit continuellement garder le lit dans une situation convenable à son état , c'est-à-dire , les cuisses & le bassin plus élevés que la poitrine , & la tête à peu près à la hauteur des cuisses : il s'inquiéta peu de l'exulcération de la tumeur , parce que , la malade étant couchée & la tumeur garnie de linge , il ne craignoit plus les frottemens ; c'est pourquoi il se détermina à travailler au relâchement de la hernie , en l'entourant de compresses trempées dans des décoctions émollientes & résolutives , qu'il faisoit renouveler la nuit & le jour , d'abord que les linges séchoient. Au bout de quelques jours , il dit qu'il s'aperçut que les compresses étoient moins tachées du pus sanieux des ulcères , mais que la tumeur n'étoit point diminuée ; qu'il essaya les lavemens émolliens , & les fomentations de même espece sur le bas-ventre , & que trois ou quatre jours après il s'aperçut que la matrice étoit un peu cachée dans le vagin ; qu'il essaya alors la réduction complète ; mais que ce fut aussi inutilement que la première fois. Il espéra cependant de venir à bout de cette hernie : en conséquence , il fit observer une diète très-sévère à la malade ; les bouillons , le lait

& la tisane étoient les seuls alimens qu'il lui permettoit. Il en vit au bout de huit jours de bons effets : la tumeur diminua de volume ; elle se fronça, mais elle ne put point rentrer, quoiqu'il essayât tous les jours d'en faire la réduction. Enfin le 22 Mai, après un mois de traitement, l'ayant trouvée diminuée plus de moitié, il parvint à la réduire entièrement, & à la maintenir réduite par l'usage d'un pessaire qu'il plaça sur le champ, & que la malade a porté très-utilement le reste de ses jours. »

On trouve dans l'Œuvre de Saviard, observation XV, un fait semblable, eu égard aux circonstances essentielles, à celui que nous venons de transcrire. En effet, on voit dans l'un & dans l'autre une tumeur utérine de neuf pouces ou environ de long (a), & de sept de circonférence près de la vulve (b), mais de moindre volume à la partie déclive (c); celle-ci étoit percée, &

(a) M. Hoin dit d'environ dix pouces, & Saviard de huit à dix.

(b) Le premier article positivement sept pouces, & le second, de la grosseur d'un pain d'un fou, ou un peu plus; ce qui, à la vérité, est vague, mais ne l'est pas assez pour ne pouvoir pas approcher beaucoup de la même circonférence.

(c) Le chirurgien de Dijon dit que la tumeur étoit terminée par un demi-sphéroïde presque

par cette ouverture, sortoient tous les mois régulièrement les règles (a) : d'ailleurs, une sonde de cinq à six pouces, introduite par cette ouverture, ne put atteindre le fond (b) : l'une & l'autre de ces tumeurs étoient recouvertes du vagin retourné (c). Les sujets qui étoient affectés de cette maladie utérine, étoient toutes les deux filles : leurs tumeurs étoient anciennes ; elles ont été traitées par les mêmes principes ; la réduction a été faite par le taxis, & les parties réduites ont été maintenues en place au moyen d'un pessaire ; enfin l'une & l'autre de ces filles ont encore vécu long-tems après leur guérison.

Voilà, sans contredit, des rapports si rapprochés, qu'il seroit difficile d'en trouver en pareil cas qui le fussent davantage ; car

d'un pouce, & celui de Paris, que cette partie n'étoit pas plus grosse qu'une noix ; ce qui s'approche encore beaucoup.

(a) Notre contemporain expose que cette ouverture avoit cinq à six lignes, l'autre n'en donne point la mesure ; mais tous deux ont vu sortir les règles par cette ouverture.

(b) Notre correspondant assure n'avoir pu trouver le fond avec un stilet de cinq pouces & demi de long, & Saviard a écrit que Verduc l'avoit trouvé avec une sonde de cinq à six pouces.

(c) M. Hoin articule que le vagin étoit retourné complètement ; Saviard en dit autant.

le plus ou le moins n'exclut point l'essence des choses. En effet, on ne peut pas dire ici, par exemple, que de ce qu'une de ces tumeurs étoit plus ancienne que l'autre, que l'âge des sujets étoient différens, que l'on a eu plus de peine à réduire une de ces tumeurs que l'autre; on ne peut pas opposer, dis-je, que ces différences, qui n'attaquent point le fond des choses, puissent y influencer en rien : ce fond reste donc intact. Mais, comme ces conséquences que tout praticien impartial peut tirer comme nous sont déduites d'après les faits d'autrui, il est bon de les appuyer d'autres qui nous soient propres : nous en donnerons d'abord un qui ne servira que pour le diagnostic seulement, & on verra pourquoi; nous passerons ensuite à un autre fait de cette nature, mais qui étant plus complet, nous conduira à dire librement notre sentiment sur le caractère de cette maladie, laquelle, par sa rareté & son espèce d'analogie avec une autre qui en apparence lui ressemble à bien des égards, a été souvent confondue; ce qui a formé des disputes entre les auteurs que nous tâcherons de concilier par nos remarques.

Il y a dix ans que je fus appelé pour voir une fille demeurant à Paris, cloître Saint-Jacques de la Boucherie, que l'on disoit,

avoir un polype utérin, d'un volume fort considérable. En conséquence de cet énoncé, je me munis d'une sonde de baleine dont je fais usage depuis long-tems, dans les cas où mon doigt ne peut atteindre au fond du vagin, pour connoître le volume ou la circonférence de la partie supérieure de ces sortes de tumeurs, &c. Arrivé chez la malade, que je trouvai dans son lit, au lieu d'avoir un polype utérin, comme on me l'avoit dit, elle avoit entre ses cuisses une tumeur pyriforme, aplatie sur ses côtés, mais plus supérieurement qu'inférieurement, & presque demi-ronde, tant dans sa partie antérieure que dans sa postérieure: celle-ci & ses parties latérales étoient excoriées; il exsudoit de ces excoriations une espece de sanie d'une odeur nauséabonde. La base de cette tumeur, dont la solidité approchoit beaucoup de la musculaire, étoit dans la vulve; je la mesurai; elle avoit près de six pouces de circonférence, & autant de longueur par devant, mais un peu moins par derriere, en sorte qu'elle étoit trois fois ou environ plus longue que large. La couleur de ce qui n'étoit point excorié étoit d'une carnation pâle, semée de taches irrégulieres & livides, sur-tout vers la partie déclive: d'ailleurs, presque toute la surface du corps de cette tumeur étoit irrégulièrement garnie de petites lignes transversales, représen-

tant de petits segmens de cercle de diverses étendues, depuis deux ou trois lignes jusqu'à cinq ou six : il y avoit de ses segmens un peu relevés comme en bourlets, & d'autres creusés en fillons; ce qui donnoit assez bien à toute la tumeur l'aspect d'une très-grosse verge affectée d'un paraphymosis d'une fort grande étendue, & d'autant plus que sa partie déclive représentoit passablement bien le gland. En effet, elle étoit bulbeuse de même, ses dimensions étoient d'un pouce ou environ, prises en tout sens : sa surface étoit un peu plus rouge & plus lisse que le reste de la tumeur; d'ailleurs elle paroissoit dépourvue de la membrane qui en recouvroit tout le corps : elle avoit une ouverture ovale, un peu béante, & enduite de matieres muqueuses; le grand diamètre de cet ovale alloit d'une cuisse à l'autre.

J'introduisis avec ménagement ma sonde bien graissée (a) par cette ouverture; elle y entra presque toute entiere, (excepté le manche,) & sans peine, avant que j'eusse

(a) Elle a huit pouces de long, sur une ligne de large dans un sens, & moitié moins ou environ dans l'autre, excepté sa partie supérieure qui est terminée en bouton olivaire, & sa partie inférieure qui s'ert de prise, ou comme de manche; celle-ci a quinze lignes de long, sur six de large & deux d'épaisseur.

touché le fond ; mais tout cet examen ne servit à rien qu'à connoître par moi-même, que ce qu'avoit avancé Saviard & M. Hoin pouvoit être exact, puisque les observations de ces grands chirurgiens m'avoient éclairé dans cette occasion. Cette pauvre fille étoit hydropique ; on lui avoit déjà fait la ponction plusieurs fois, & elle mourut fix mois ou environ après mon examen (a).

Tout ce que je pus apprendre dans la seule fois que j'ai vu cette malade, fut qu'il y avoit très-long-tems qu'elle étoit attaquée de cette espece de *prolapsus*, dont elle attribuoit la cause à une chute de cheval qu'elle avoit faite : elle ajoute que la tumeur, après avoir pesé au-dedans, s'étoit présentée peu à peu au-dehors ; mais que la pudeur l'avoit toujours détournée d'en parler à personne : elle ajouta qu'avant sa dernière maladie, elle faisoit rentrer cette tumeur toutes les fois qu'elle sortoit ; mais que depuis son hydropisie qui dotoit de plusieurs années, elle n'avoit pu y parvenir qu'après chaque fois qu'on venoit de lui faire la ponction.

A l'égard de la seconde observation de

(a) Ce que j'ai appris depuis par mon confrère M. Cagnard, qui étoit alors son chirurgien ordinaire.

celles qui me sont propres sur ce sujet, elle est plus récente. Madame de Sainte-A.... religieuse au couvent de.... veuve, ayant eu plusieurs enfans, & fort sujette aux fleurs-blanches depuis son mariage, eut diverses incommodités utérines dont elle fut alternativement traitée par différentes personnes, qui toutes échouèrent dans leurs entreprises ; ce qui déterminâ cette dame à faire faire une consultation, dont le résultat fut que ; le mari étant mort dans un état suspecté de virus vénérien, & leurs enfans aussi, le parti le plus sûr pour cette malade étoit de lui administrer sagement & méthodiquement le spécifique approprié à ce virus ; ce qui fut fait, mais sans succès bien marqué : de-là on passa à l'usage du lait d'ânesse, qui sembla avoir mieux réussi ; cependant les fleurs-blanches n'avoient point cédé, si ce n'est que de verdâtres & très-âcres qu'elles étoient avant le traitement, elles s'étoient fort adoucies & devenues lymphatico-séreuses. Etant dans cet état, cette dame eut le malheur de se laisser tomber dans un escalier, & de se luxer le coccyx, dont elle fut extrêmement incommodée pendant plus d'un an ; il se joignit alors à l'incommodité des fleurs-blanches, un poids considérable sur le fondement, qui, se confondant avec les douleurs du crou-

pion, lui firent croire que l'un étant dépendant de l'autre, le tout se dissiperoit ensemble. Ce fut dans cet état que cette dame entra au couvent, d'abord pensionnaire; & par la suite, désirant devenir religieuse, elle fit son noviciat avec tant de douceur & de vocation, que, malgré toutes ses infirmités, on se détermina à l'accepter: en conséquence elle fit ses vœux. Peu de tems après, elle s'appërçut que quelque chose vouloit comme sortir de la vulve; elle y toucha avec beaucoup de scrupule, & en garda le secret: plusieurs mois après, elle fut obligée de relâcher les chauffoirs qu'elle portoit continuellement, tant à cause de l'abondance des fleurs-blanches, que parce que le frottement du linge écorchoit ce qui se présentoit entre les grandes lèvres de la vulve: alors ce corps s'allongea, & à proportion qu'il s'allongeoit, la malade relâchoit de plus en plus les chauffoirs, en sorte qu'à la fin ils ne servoient presque plus de rien, comme moyens contentifs ou suspensoirs; ce qui lui fit prendre le parti de placer ce prolongement charnu dans une espece d'étui de linge un peu ouvert par en-bas, lequel avoit deux languettes dont les bouts étoient attachés par-devant & par-derrriere à une espece de bandage de corps: cet étui étoit changé tous les jours. Ce fut

dans cet état, & dix ans ou environ après la chute qu'avoit faite cette dame, que je fus appelé pour décider ce que c'étoit que ce corps chatnu, ainsi prolongé hors de la vulve. La personne qui vint me prier de faire cet examen, me fit le détail de tout ce qui vient d'être exposé; auquel elle ajouta, d'après mes questions, que cette malade avoit quarante-cinq à quarante-six ans; qu'elle étoit née saine de pere & mere forts & robustes; que ses règles s'étoient déclarées franchement entre quatorze & quinze ans; qu'excepté dans ses grossesses, elle avoit toujours été bien réglée, & qu'elle l'étoit encore fort régulièrement, malgré toutes ses incommodités; mais que ne pouvant presque plus sortir de son lit, & ayant appris que, si sa maladie dépendoit d'un polype, je l'en délivrerois, elle s'étoit enfin déterminée à se laisser visiter, &c.

D'après tous ces éclaircissemens, je me précautionnai de tout ce qu'il falloit pour faire la ligature d'un polype, en cas que c'en fût un; & en conséquence je n'oubliai point ma sonde de baleine. Arrivé auprès de la malade que je trouvai au lit, j'examinai cette tumeur, à laquelle je trouvais tant de ressemblance avec la précédente, que, pour éviter d'être prolix, je n'en ferai remarquer que les différences.

Son aspect étoit le même quant à la conformation extérieure, si on en excepte qu'elle étoit en même tems un peu moins volumineuse & ridée, & que sa surface, qui n'étoit alors excoriée nulle part, n'exfolloit rien d'aussi puant : d'ailleurs la couleur en étoit moins mauvaise, & la sensibilité plus considérable, sans l'être trop. Je la sondai, & lui trouvai un demi-pouce ou environ de profondeur de plus, quoique la longueur fût un peu moindre que dans la précédente. On m'assura que huit jours avant, cette tumeur avoit plus de volume, sur-tout dans sa partie supérieure, & que cela arrivoit tous les mois, aux approches des règles, lesquelles venoient de finir ; & on ajouta que le sang sortoit toujours par l'ouverture qui étoit à l'extrémité de la tumeur ; ouverture qu'on ne pouvoit méconnoître pour être l'orifice du museau de la matrice, par tous les caracteres positifs de la conformation naturelle de cette partie.

Je prononçai ; comme on l'imagine bien, que cette tumeur n'étoit point un polype, mais un allongement du col propre de la matrice, recouvert du vagin retourné comme le dedans d'une poche ; & j'ajoutai que cette maladie n'étoit point tout-à-fait incurable ; qu'à la vérité on auroit pu y remédier avec moins de difficulté dans son

commencement qu'à-présent; que cependant j'espérois en venir à bout, en cas qu'on voulût suivre mes conseils en tout point; ce qu'on promit.

Pour y parvenir, je défendis à la malade de sortir de son lit, jusqu'à ce que la réduction de la tumeur fût faite complètement; je la fis saigner du bras; on lui fit des embrocations sur le ventre qu'elle avoit douloureux: on seconda ce moyen par des lavemens émolliens: on entourra la tumeur avec des linges trempés dans la décoction de graine de lin, animée d'un peu de vin; ce qui réussit si bien, qu'en moins de huit jours je pus réduire entièrement la tumeur, qui alors étoit diminuée de près de moitié en tout sens.

Je ne tentai pas cette réduction plutôt; à cause de la tension du bas-ventre; & je m'en scus bon gré; car, ayant voulu maintenir le col de la matrice & le vagin réduits avec un pessaire, la malade ne put souffrir ce moyen; je fus obligé de l'ôter, & de différer encore une huitaine de jours: ce tems fut employé à continuer les fomentations & les lavemens émolliens, auxquels j'ajoutai l'usage des injections de vin tiède dans le vagin, ce qu'on répétoit toutes les cinq ou six heures. Au bout de ce tems, je tentai de nouveau de placer le pessaire;

peffaire, & cette fois il resta en place sans incommoder : il y a actuellement trois ans qu'il y est. Cette dame a pris du lait d'ânesse pendant long-tems, sa santé s'est beaucoup améliorée ; elle continue d'être réglée, mais avec des incommodités assez semblables à celle qu'elle avoit ordinairement avant son accident, c'est-à-dire avec des douleurs dans le bas-ventre qui annoncent les règles, les accompagnent plus ou moins, mais qui cessent avec elles ; les fleurs-blanches ne sont pas entièrement dissipées, néanmoins elles ne sont plus si abondantes, ni si fereuses qu'elles étoient, enforte qu'à peu de chose près, on peut dire que cette dame est guérie, au moins l'est-elle de l'espece de *prolapsus* qu'elle avoit lorsque je fus appelé à son secours, & je n'avois pas fait espérer plus.

Venons à la conclusion de cette dernière partie de nos remarques. Nous avons avancé dès la première page de cette seconde suite de ces mêmes remarques, que nous décrivions dans celle-ci une maladie utérine *peu connue jusqu'à présent* ; cette maladie est, comme on vient de le voir, un renversement total du vagin, avec un allongement considérable du col propre de la matrice, sans que le corps de cet organe y ait presque part. En effet, on voit que les quatre tumeurs dont il vient d'être

question, avoient de commun entr'elles ; d'avoir 1^o la figure conique, dont le moindre volume étoit en bas ; 2^o qu'à la partie déclive de chacune d'elles étoit situé l'*os tincaë* ; 3^o que de cette ouverture s'écouloient les règles ; 4^o qu'une sonde introduite par cette ouverture a pénétré jusqu'à six pouces de profondeur, & même plus, pour parvenir à toucher le fond ; & 5^o enfin, que ces tumeurs avoient pour membrane extérieure la membrane valvulaire du vagin.

Ces tumeurs different donc, 1^o de celles qui sont formées par le vagin seulement, en ce que dans celle-ci le musée de la matrice n'est jamais à la partie basse de la tumeur, mais tout en haut, & même dans le petit bassin.

2^o Elles different aussi de la descente complete de la matrice sans renversement, en ce que, quoique l'*os tincaë* soit réellement à la partie déclive de la tumeur, si on introduit une sonde par son ouverture, elle ne va guère au-delà de deux pouces de profondeur, tandis que dans notre cas on a vu qu'elle va de six à huit, & quelquefois plus.

3^o Elles different encore de la descente complete de la matrice avec renversement, en ce que dans celle-ci il n'y a point d'ouverture naturelle à la partie dé-

clive de la tumeur, ni même nulle part, & qu'elle n'est point recouverte du vagin, au lieu que les nôtres le sont toutes, mais avec ouverture naturelle à la partie la plus basse de la tumeur.

Or si ces tumeurs different essentiellement, 1^o du vagin retourné seul, & descendu complètement entre les cuisses de la femme, 2^o de la descente complète de la matrice sans renversement, & 3^o de celle qui l'est au même degré, avec renversement de son fond à travers son corps, son col & son orifice, elles ne doivent donc point être confondues avec aucune de ces trois sortes de maladies, aujourd'hui très-connues: d'où il résulte que ces sortes de tumeurs sont une quatrième espèce de tumeur utérine; celle-ci étant composée du vagin retourné, & du col seul de la matrice allongé, sans y comprendre le corps de cet organe.

Voilà de quoi constater suffisamment, à ce que nous croyons, cette espèce de maladie utérine; il nous reste à prouver que cette distinction a été peu connue jusqu'à présent, & que c'est essentiellement faute de cette distinction, que les auteurs se sont disputés sur la descente de vagin, prise pour celle de la matrice, & *vice versa* de celle-ci pour celle-là.

A Commencer par Saviard, au sujet de

la prétendue hermaphrodite de Toulouse, que cet auteur a très-bien reconnu pour une tumeur utérine, & non pour autre chose; l'on voit que Saviard ne fait point la distinction que nous avons faite, & que Verduc, dont il combat avec raison l'opinion, se laisse induire en erreur par cela même qui auroit dû lui dessiller les yeux: ils n'ont donc vu bien clairement ni l'un ni l'autre ce qui fait le sujet de notre remarque. A l'égard de M. Hoin, c'est celui des auteurs qui ont écrit sur ce sujet, qui en a le plus approché, sans cependant l'avoir fait d'un ton assez affirmatif, pour qu'on puisse dire qu'il l'a vu aussi clairement que nous, & c'est ce que nous allons prouver dans un instant. Quant à M. Sabatier qui a fait usage de l'observation de M. Hoin, comme nous l'avons dit dans son lieu (a), il en est si éloigné, qu'il a retranché cette circonstance particulière, à lui inconnue, comme si c'eût été une erreur qu'il vouloit bien passer sous silence, par considération pour M. Hoin, qui de son côté ne s'en est point plaint dans le tems, à raison de ce que cette circonstance lui avoit paru indifférente au fond de son observation, n'ayant eu pour but principal en la décrivant, que de démontrer que cette maladie qu'il n'a-

(a) Voyez ci-devant, page 353, note (a).

voit trouvée décrite dans aucun auteur, pouvoit être traitée utilement en se conduisant comme il l'avoit fait dans cette occasion; c'est ce qu'il me dit lui-même avec candeur, après que je lui eûs fait lecture du tout, en présence de Monsieur son fils, dans un voyage qu'il fit à Paris en 1770; d'où il résulte qu'aucun de ces auteurs n'a point reconnu comme ils l'auroient pu, la différence essentielle de cette maladie utérine d'avec celle connue de nos jours.

Si donc les auteurs (qui se sont disputés pendant fort long-tems, soit pour nier, soit pour affirmer l'existence des descentes complètes de la matrice; l'orifice de cet organe se présentant le premier à la partie la plus basse de la tumeur,) avoient sçu qu'il y a des cas où le col propre de l'*uterus*, qui n'a ordinairement comme on sçait qu'un pouce ou environ de longueur, peut quelquefois s'allonger au point d'en acquérir cinq à six & même plus, sans que le corps de la matrice soit pour ainsi dire déplacé, étant encore alors dans le petit bassin; loin de tant disputer en vain, disons-nous, ils seroient non-seulement tombés d'accord sur l'existence de chacun des faits qu'ils se nioient respectivement, mais de la différence réelle de chacun de ces faits, comme il aisé de le voir par nos remarques, c'est au moins de quoi nous nous

flattons, & d'avoir mis en évidence une maladie utérine, reconnue incomplètement par ceux qui nous ont précédé, & enfin de démontrer la possibilité de guérir cette maladie, tant par des moyens connus que par l'usage du pessaire.

O B S E R V A T I O N S

De M. DESBOIS DE ROCHEFORT, sur deux articles insérés par M. ROUELLE, dans les Journaux de Médecine, mois de Mai & Juillet 1773, dans lesquels il fait connoître l'existence de l'alcali minéral dans le lait & dans le sang.

M. Rouelle a démontré de la manière la plus précise, dans les Journaux de médecine des mois de Mai & Juillet 1773, l'existence de l'alcali minéral dans le lait & le sang. Ses expériences, qui décelent la sagacité de ce chimiste, méritent la reconnaissance des sçavans; elles forment avec celles que M. Cadet a faites sur la bile, & qu'il a communiquée à l'Académie royale des sciences, ce qu'il y a de plus exact sur l'analyse animale. Les faits que rapporte M. Rouelle sont sans doute nouveaux pour lui & quelques chimistes de la plus grande célébrité; mais nous nous faisons un devoir d'observer qu'ils nous

étoient connus avant la publicité des deux Journaux.

M. Bucquet, D. M. P. qui s'est occupé en chimiste médecin, de l'analyse animale, les a tous fait connoître dans ses cours dès 1768. M. Rouffille de Chamferu, D. M. P. est, avec beaucoup d'autres, en état d'attester ce que nous avançons par l'extrait qu'il faisoit alors de ses leçons, & qu'il a eu la bonté de nous communiquer. Au mois de Janvier 1769, M. Bucquet soutint une thèse, (*an digestio animentorum vera digestio chemica,*) dans laquelle il inféra quelques preuves de la présence de l'alcali minéral dans la bile; la délicatesse de ses sentimens ne lui permit pas de donner comme découverte les expériences qu'il croyoit nouvelles, mais qu'il apprit depuis avoir été tentées avant lui par M. Cadet. J'ai vu moi-même aux cours suivans que j'eus l'avantage de suivre, l'existence de l'alcali minéral démontrée par M. Bucquet dans toutes les humeurs animales. Convaincu de la vérité de cette doctrine, j'ai publié dans une thèse, (*an in diætâ lactæ tonicorum usus,*) soutenue aux écoles de médecine le 26 Mars 1773, sous la présidence du célèbre M. Macquer, l'existence de l'alcali minéral dans le lait. A la vérité, je n'y fis pas mention de l'auteur de la découverte, & cette omission très-condam-

nable me met aujourd'hui dans l'agréable nécessité d'avouer ma faute & de la réparer.

Dans le second paragraphe, on peut lire l'analyse du petit-lait, conçue en ces termes : *Serosa pars quæ obtinetur, coagulata butyrosa caseosaque substantiâ, continet tenue oleum cum mucilagine unitum, unde latici aquosa miscibile. Dissolvitur in sero multiplex salium genus, unde sapidum : adsunt sal alcali fixus mineralis, marinus, lactique essentialis ; sal alcali fixus probatur eo quod evaporatâ serosâ parte, sicque majori gaudens energiâ, viridi colore violarum syrupum tingat ; probatur alcali mineralis quia si serosæ parti injiciatur acidum vitriolicum, efformatur Glauberianum sal, si nitrosum nitrum reverâ cubicum quod carbonibus impositum suffioni producendæ minimè est impar.*

Ce titre assure incontestablement à M. Bucquet l'antériorité pour la découverte de l'existence de l'alcali minéral dans le lait : il est vrai qu'il ne nous est pas possible d'apporter en sa faveur des preuves imprimées de l'existence du même sel alcali dans le sang, mais elles existent dans l'esprit & les cayers de tous ceux qui ont assisté à ses cours,



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

A O U S T 1773.

THERMOMÈTRE.				BAROMÈTRE. —			
Jours du mois.	A 6 h. du mat.	A 2 h. & demie du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.	
1	11 $\frac{1}{2}$	19	14 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2	
2	14 $\frac{1}{2}$	20	14 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	
3	14 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$	
4	12 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{4}$	15 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1 $\frac{1}{4}$	
5	13 $\frac{1}{2}$	21	16	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$	
6	15	20 $\frac{1}{2}$	16	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	
7	13 $\frac{1}{2}$	21 $\frac{1}{2}$	15	28 2	28 2	28 2 $\frac{1}{4}$	
8	13 $\frac{1}{2}$	21 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{4}$	28 3	28 3	28 3	
9	14 $\frac{1}{2}$	23 $\frac{1}{2}$	18	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2	
10	16	25 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2	28 2	
11	16 $\frac{1}{2}$	23 $\frac{1}{4}$	17 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{3}{4}$	28 3	
12	15 $\frac{1}{2}$	24	20	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	
13	18 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{1}{2}$	21 $\frac{1}{4}$	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	
14	18 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$	21	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	
15	17	23 $\frac{1}{2}$	18	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$	
16	16	23	17 $\frac{1}{2}$	28	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$	
17	13 $\frac{1}{2}$	20	15 $\frac{1}{2}$	28	28	28	
18	14 $\frac{1}{4}$	17 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	27 9	27 7	27 5	
19	16	16 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	27 5	27 5 $\frac{1}{2}$	27 9	
20	11 $\frac{1}{2}$	17	12 $\frac{1}{2}$	27 11	28	28 $\frac{1}{2}$	
21	12	16 $\frac{1}{2}$	12	28 $\frac{1}{4}$	28 1	28 2 $\frac{1}{2}$	
22	10 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{4}$	12 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3	28 3 $\frac{1}{2}$	
23	11 $\frac{1}{2}$	18	13 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{4}$	
24	12 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{4}$	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	
25	13 $\frac{1}{2}$	20	15	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 1	
26	13 $\frac{1}{2}$	21 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	
27	14 $\frac{1}{2}$	18	13 $\frac{1}{2}$	28	28	28	
28	13	18 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	27 1 $\frac{1}{2}$	
29	11	18 $\frac{1}{4}$	13 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	
30	10	20 $\frac{1}{2}$	15	28 1	28	27 11 $\frac{1}{2}$	
31	10	21 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{3}{4}$	28	28	

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	O. nuages.	O. nuages.	Nuages.
2	O. pluie, cou.	N-O. nuages.	Beau.
3	N. couv. nua.	E-N-E. nuag.	Beau.
4	E-N-E. beau.	E-N-E. n. b.	Beau.
5	N-E. b. nuag.	E. nuages.	Nuages.
6	E-N-E. nuag.	E. beau.	Beau.
7	E. léger nuag.	N-E. nuages.	Beau.
8	N-E. beau.	N-E. nuages.	Beau.
9	N-E. beau.	E-S-E. beau.	Beau.
10	E. beau.	E. beau.	Beau.
11	N-O. cou. b.	N-O b. nuag.	Beau.
12	N-O. beau.	N-O. beau.	Beau.
13	N. beau.	N. léger n. écl.	Beau.
14	S-E. nuages.	O. n. tonn. pl.	Beau.
15	N-E. écl. tonn. pluie. nua.	N-E. nuages.	Beau.
16	S. nuag. vent.	S-S-O. n. v. pl.	Nuages.
17	N-O. nuages.	N. nuages.	Beau.
18	E. couv. pluie.	S-E. c. écl. ton. grêle, pl.	Nuages.
19	S-O. nuag. pl.	O. grande pl. vent, écl.	Gran. Pluie, Vent.
20	O. gr. v. nua.	O. nuages.	Nuages.
21	S. couvert.	S. nuages.	Beau.
22	E. nuages.	E-S-E. nuag.	Beau.
23	E-S-E. nuag.	E-S-E. nuag.	Beau.
24	E. beau.	E. nuages.	Beau.
25	E. nuages.	S-E. nuages.	Beau.
26	E. nuages.	O-S-O. nuag.	Nuages.
27	O. nua. pluie.	O. nuages.	Nuages.
28	N-O. pl. vent.	N-O. nuages.	Nuages.
29	E. nuages.	E-N-E. nuag.	Beau.
30	E. nuag. beau.	E. beau.	Beau.
31	O. couvert.	O. nuages.	Beau.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $28\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de 10 degrés au-dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de $18\frac{1}{4}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $3\frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abaissement, de 27 pouces 5 lignes. La différence entre ces deux termes est de $10\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du N.
 5 fois du N-E.
 4 fois du l'E-N-E.
 11 fois de l'E.
 3 fois de l'E-S-E.
 3 fois du S-E.
 2 fois du S.
 1 fois du S-S-O.
 1 fois du S-O.
 1 fois de l'O-S-O.
 7 fois de l'O.
 5 fois du N-O.

Il a fait 23 jours, beau.
 29 jours, des nuages.
 6 jours, couvert.
 8 jours, de la pluie.
 5 jours, des éclairs & du tonnerre.
 4 jours, du vent.

*MALADIES qui ont régné à Paris,
 pendant le mois d'Août 1773.*

Les maladies éruptives qui règnent depuis quelques temps, ont continué pendant tout ce mois: on a observé un très-grand nombre de petites-véroles, presque toutes du genre des discrètes

380 MALADIES RÉGN. A PARIS.

bénignes ; & des rougeoles qui n'ont présenté rien de dangereux.

Les fièvres bilieuses ont également continué pendant tout ce mois, elles se sont terminées pour la plus grande partie vers le quatorzième jour, sans presque aucune évacuation critique ; les malades étoient seulement affectés d'une surdité qui se dissipoit à mesure que la convalescence avançoit.

Vers la fin du mois, on a commencé à voir quelques fièvres intermittentes, mais dont le caractère n'est pas encore bien développé.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois de Juillet 1773 ; par M. BOUCHER, médecin.

Il y a eu, du 1^{er} au 20 du mois, une alternative de jours sereins & de jours pluvieux : depuis le 20 jusqu'au 27, il n'est pas tombé de pluie ; mais elle a été abondante les cinq derniers jours du mois, au point que l'on a craint beaucoup pour la moisson des bleds.

Le mercure dans le baromètre a presque toujours été observé au-dessus du terme de 28 pouces (a).

Le vent a varié, mais il a été plus souvent nord que sud.

(a) Pour que l'on sçache à quoi s'en tenir positivement sur les diverses hauteurs du baromètre qui sert aux présentes observations depuis nombre d'années, je crois devoir marquer ici qu'il est très-rare que le mercure, dans ce baromètre, se soit élevé au-dessus de 28 pouces 6 lignes, & qu'il ait descendu au-dessous de celui de 27 pouces précis. La distance entre ces deux bornes étant de 18 lignes, il s'ensuit que le point moyen, ou le terme variable pour mon baromètre, est celui de 27 pouces 9 lignes.

OBS, MÉTÉOR. FAITES A LILLE. 381

La liqueur du thermomètre ne s'est point portée, de tout le mois, plus haut que le terme de 20 degrés, si ce n'est le 13 & le 14 : ce dernier jour, elle a monté un peu au-dessus du terme de 22 degrés; le 1^{er} & le 2, elle ne s'étoit pas élevée au-dessus de celui de 11 degrés.

La plus grande élévation du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $1\frac{1}{2}$ ligne; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces $7\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de 6 lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 22 degrés au-dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de $10\frac{1}{2}$ degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de $11\frac{1}{2}$ degrés.

Le vent a soufflé 14 fois du Nord;

5 fois du Nord vers l'Est.

2 fois de l'Est.

3 fois du Sud vers l'Est.

3 fois du Sud.

5 fois du Sud vers l'Ouest.

9 fois de l'Ouest.

4 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 21 jours de tems couvert ou nuageux.

13 jours de pluie.

3 jours de tonnerre.

2 jours d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué une humidité légère au commencement du mois, & de la sécheresse le reste du mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de Juillet 1773.

Les fièvres continues ont été, ce mois, assez répandues, sur-tout dans le petit peuple : elles

étoient plus inflammatoires que ci devant, & portoient à la tête, & même à la poitrine. Souvent on appercevoit dans le progrès de la maladie des symptômes de putridité, qui marquoient de la complication. Les malades en général avoient une pente à l'hémorragie, qui a été critique dans plusieurs, & sur-tout dans les jeunes-gens.

Le commencement du mois a été marqué par des fluxions de poitrine, avec saburre dans les premières voies.

Nombre de personnes ont eu la fièvre-tierce ou la doublé-tierce; dont les accès dans la plupart étoient assez violens pour obliger de recourir de bonne heure au quinquina.

LIVRES NOUVEAUX.

Description méthodique d'une collection de minéraux du cabinet de M. D. R. D. L. Ouvrage où l'on donne de nouvelles idées sur la formation & la décomposition des mines, avec un court exposé des sentimens des minéralogistes les plus connus, sur la nature de chaque espèce, le minéralisateur qui s'y rencontre, & la quantité de métal qu'elle produit; par M. *Romé de Lisle*, Paris chez *Didot le jeune & Knapen*, 1773, in-8.

Tableau chronologique des ouvrages & des principales découvertes d'anatomie & de chirurgie, par ordre des matières; pour servir de table & de supplément à l'histoire de ces deux sciences, avec un index de tous les auteurs qui y ont été cités, par M. *Portal*, tome VI. divisé en deux parties, Paris, chez *Didot le jeune*, 1773, in-8°. 2 vol.

On pourra souscrire pour cet ouvrage, jus-

qu'au premier Janvier prochain, à raison de 24 liv. les 7 vol. in-8^o. en blanc; la reliure ou la brochure se payeront toujours séparément.

Œuvres de M. *Franklin*, docteur es loix &c. traduites de l'anglois sur la quatrième édition; par M. *Barbeau du Bourg*, avec des additions nouvelles & des figures en taille-douce, Paris chez *Quillau l'aîné*, *Esprit*; & chez l'Auteur, rue de la Bucherie aux écoles de médecine, 1773, in-4^o. 2 vol.

Traité de l'Exploitation des mines, où l'on décrit les situations des mines, l'art d'entailler la roche, & la substance des filons, de former les puits & les galeries, de procurer de l'air aux souterrains, d'en vider les eaux, d'élever les roches & les mines au jour, & de percer la terre; avec un Traité particulier sur la préparation & le lavage des mines. Le tout traduit de l'allemand, par M. *Monnet*, Paris chez *Didot l'aîné*, & chez l'auteur rue du Faux-bourg-Monmartre n^o. 20. 1773, in-4^o.

Recueil d'observations de médecine des hôpitaux militaires, fait & rédigé par M. *Richard de Hauteferck*, Ecuyer Chevalier de l'ordre de S. Michel; ancien premier médecin des camps & armées du roi &c. tom. 2. Paris, de l'imprimerie royale 1772, in-4^o.

COURS D'ANATOMIE.

M. Félix Vicq d'Azyr, médecin de la faculté de Paris, ouvrira le lundi, onze Octobre, son cours d'anatomie, & continuera ses leçons les jours suivans à midi précis; dans son amphithéâtre, rue de la Pelleterie, maison du sieur Pagnon, orfèvre.



TABLE.

<i>EXTRAIT. Traité des Lésions de la Tête par contre-coup. Par M. Mebée de la Touche, chir.</i>	Page 191
<i>Maladie survenue à la suite d'une Ischurie vésicale. Par M. Empereur, méd.</i>	316
<i>Observation sur un Tétanos Par M. Molmy, chir.</i>	328
<i>Seconde Lettre à M. de Haën, méd. sur la Mortalité de la Petite vérole à Londres. Par M. Louis Odier, médecin.</i>	331
<i>Suite des nouvelles Remarques sur des Déplacemens de la Matrice, & sur les moyens d'y remédier. Par M. Levret, chirurgien.</i>	332
<i>Observations sur l'existence de l'Alcali minéral dans le Lait, le Sang, &c. Par M. Desbois de Rochefort, médecin.</i>	374
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois d'Août 1773.</i>	377
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois d'Août 1773.</i>	379
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Juillet 1773. Par M. Boucher, médecin.</i>	380
<i>Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Juillet 1773. Par le même.</i>	381
<i>Livres nouveaux.</i>	382
<i>Cours d'Anatomie.</i>	383

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois d'Octobre 1773. A Paris, ce 24 Septembre 1773.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Monseigneur le Comte
de PROVENCE.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-
ulture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

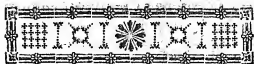
NOVEMBRE 1773.

TOME XL.



A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M^{se} le
Comte de PROVENCE, rue des Mathurins,
hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

NOVEMBRE 1773.

EXTRAIT.

*Traité de la Nouvelle méthode d'inoculer
la Petite-Vérole; par M. VIEUSSEUX,
docteur en médecine. Genève, chez Du-
villard, 1773, in-8°.*

GENÈVE est une des villes de l'Eu-
rope où l'on a le plutôt adopté l'ino-
culation, sous les auspices de MM. Calan-
drini, Butini, Guyot & Tronchin. M. Bu-
tini, entr'autres, avoit inoculé plus de huit
cents personnes sans en perdre une seule
par une méthode qui ne s'écartoit de celle
que M. Dimisdale a publiée, que par la ma-
nière de faire l'insertion, & parce qu'il ne

388 TRAITÉ DE LA NOUV. MÉTHODE
faisoit point usage des préparations de mercure ni d'antimoine ; ce qui n'empêche pas que M. Vieusseux , auteur de l'ouvrage que nous analysons , ne se regarde comme l'introducteur de la pratique suttonienne dans sa patrie. En effet , lorsque ce médecin , & M. Desroches son ami , revinrent des universités étrangères où ils étoient allés perfectionner leurs connoissances , ils furent très-étonnés de voir qu'à Genève on ne connoissoit les noms ni des Suttons , ni de M. Dimisdale. Ils se crurent donc obligés , pour faire jouir leurs compatriotes des avantages que la nouvelle méthode d'inoculer procuroit à ces nations parmi lesquelles elle s'étoit établie ; ils se crurent obligés , dis-je , de la préconiser : & M. de Vieusseux n'a publié son ouvrage que pour s'épargner la peine de répéter sans cesse les mêmes choses de vives voix , & faire connoître quelques faits intéressans pour l'inoculation , qui démontrent que la différence des climats n'en met point dans le succès d'une opération qui leur a réussi aussi-bien à Genève , qu'elle a coutume de réussir en Angleterre.

Dans cet ouvrage , il suppose l'utilité de l'inoculation démontrée , du moins , dit-il , *je n'écris que pour ceux qui croient qu'elle l'est.* Il s'est occupé à recueillir des observations auxquelles il a joint quelques faits qui lui sont particuliers , faits qui , quoiqu'en

petit nombre, ne laissent pas de faire honneur au jugement de l'auteur. Il se permet souvent des discussions théorétiques, dans lesquelles on ne trouve pas toujours une assez grande justesse, mais cela est pardonnable à un jeune praticien encore imbu de la nécessité des théories pour lier ses observations; une plus longue expérience lui apprendra à se débarrasser de ces mauvais échafaudages qui ne servent qu'à étayer des ouvrages peu solides, & toujours prêts à écrouler.

L'ouvrage de M. Vieusseux est divisé en onze sections qui traitent de l'âge, des saisons, de l'année & des tempéramens qu'il faut choisir, de la préparation, de l'opération & de ses effets, du traitement, des avantages de la nouvelle méthode, de quelques inoculations faites par l'auteur, suivant cette méthode, & de son application au traitement de la petite-vérole naturelle.

Par rapport à l'âge, notre auteur remarque qu'il est d'un inoculateur prudent de n'inoculer aucun enfant au-dessous de trois ans, soit parce qu'ils ne peuvent pas marcher, soit parce que les convulsions fréquentes auxquelles ils sont exposés, la difficulté de leur administrer les remèdes nécessaires, les dangers qui accompagnent la dentition, augmentent celui de l'inocu-

390 TRAITÉ DE LA NOUV. MÉTHODE
culation, ou du moins peuvent lui faire
perdre son crédit. Il remarque à ce sujet
que les expériences faites à l'hôpital Saint-
Marc à Vienne, & publiées par M. Locher,
ne sont pas aussi concluantes qu'elles le pa-
roissent au premier coup d'œil, mais qu'elles
sont assez effrayantes aux yeux du public
pour ne pouvoir les répéter que dans les hô-
pitaux. Les vieillards ne sont guères dans le
cas d'avoir besoin de l'inoculation, & d'ail-
leurs ils sont rarement exempts d'infirmi-
tés; c'est pourquoi on fera bien de ne pas
hasarder de les inoculer. On doit faire l'in-
sertion aux femmes d'abord après leurs rè-
gles, parce que la maladie se termine assez
généralement en moins de trois semaines;
mais on ne doit jamais hasarder de les ino-
culer pendant leur grossesse, de peur que
les accidens particuliers à cet état ne trou-
blent le cours de la petite-vérole, que la
disposition inflammatoire qu'elles contrac-
tent alors ne l'empirent, & que le fruit
ne soit atteint de la maladie *qui auroit alors,*
dit M. Vieusseux, *tous les inconvéniens de*
la petite-vérole naturelle.

L'article des saisons est presque entière-
ment théorétique. L'auteur commence par
poser comme une chose démontrée, que
la fièvre de la petite-vérole ne tue que par
l'excès de l'inflammation, & qu'elle est
rarement putride dès le commencement.

Il avance ensuite que le premier effet d'un froid modéré & continué pendant peu de tems , est de rafraîchir tout le corps & de ralentir la circulation ; que , s'il dure plus long-tems , il agit comme un tonique & fortifie considérablement ; mais que , s'il est continué beaucoup plus long-tems , il échauffe & dispose aux maladies inflammatoires , par le trop de tension qu'il procure aux solides , & le trop de densité qu'il donne au sang. La chaleur modérée ranime, dit-il , parce qu'elle agit premièrement sur les fluides & les dilate ; à un plus fort degré , elle affoiblit , parce qu'elle relâche les solides : enfin elle dissout les fluides & donne une disposition putride. L'auteur nous pardonnera sans doute , si nous osons remarquer que toutes ces propositions sont du moins très-hazardées. On reconnoît aujourd'hui généralement que ce sont plutôt les vicissitudes de la chaleur & du froid , que leurs degrés absolus qui disposent aux maladies inflammatoires. Parler d'un sang dense & échauffé , c'est tenir le langage que l'on tenoit il y a cinquante ans , d'après les vieilles théories de Galien & les expériences trompeuses de Langrish. Mais l'on sçait aujourd'hui que les causes & les effets de la densité du sang sont fort obscurs & fort différens de ce que Boerhaave avoit imaginé , comme l'a très-bien

démontré M. Hewson. Dire que la chaleur ranime, parce qu'elle agit premièrement en dilatant les fluides, c'est avancer à la fois deux propositions douteuses ; car on ne conçoit pas trop bien comment la chaleur de l'atmosphère dilateroit directement des fluides qui sont presque toujours eux-mêmes dans un degré de chaleur supérieur, & il est pour le moins aussi difficile de prouver qu'une chaleur excessive dissolvent les fluides autrement que par son action sur le principe vital, dont elle paroît détruire l'énergie. Quoi qu'il en soit, M. Vieussieux conclut de tout cela qu'on peut inoculer dans toutes les saisons ; en hiver, pourvu qu'on ne reste pas trop exposé au froid ; en été, pourvu qu'on puisse se procurer de l'air frais, & que les chaleurs ne soient pas excessives ; au printems, pourvu qu'on ne soit pas sujet à s'enrhumer, comme les enfans le sont à Genève ; & sur-tout dans l'automne qui paroïssoit aux vieilles femmes de Constantinople, & lui paroît presque à lui-même la saison préférable. Il réfute à cette occasion l'objection tirée des épidémies malignes auxquelles cette saison est particulièrement sujette, en avançant que la petite-vérole ne se prend pas deux fois, & que, par conséquent, il n'y a rien à craindre de l'action d'un second venin ; que l'inoculation réussit tout aussi bien dans les

épidémies les plus violentes ; que , par conséquent , il est prudent d'inoculer pendant l'épidémie , à raison de sa malignité , pour en garantir , ce qu'il confirme par un exemple frappant tiré des leçons de M. Cullen ; & qu'enfin si l'épidémie régnante n'est pas la petite-vérole , mais une maladie qui demande le même traitement , il n'y a aucune difficulté au cas que le sujet inoculé en soit attaqué ; que si elle demande un traitement opposé , la petite-vérole inoculée est si bénigne , qu'elle n'en va pas beaucoup plus mal. Il convient cependant qu'il vaut mieux s'abstenir d'inoculer en ce cas , si la petite-vérole est si rare qu'on puisse aisément s'en garantir pendant ce tems-là.

M. Vieussieux croit , d'après les succès des inoculateurs Anglois , que tous les tempéramens sont à peu près également propres à être inoculés. Il n'en excepte que ceux qui sont atteints de quelque maladie violente ou périodique , avec des intervalles courts , ceux qui sont extrêmement foibles , & ceux dans la famille desquels les enfans sont sujets à périr à un certain âge , sans qu'on sçache trop pourquoi.

Toute la préparation qu'il recommande , consiste à corriger les vices du tempérament ; il conseille par exemple de diminuer la disposition inflammatoire , si elle

existe , par quelque laxatifs & un régime peu nourrissant. Si les sujets sont trop foibles , il faut les fortifier par une nourriture plus solide & par les bains froids. La tension que ceux-ci donnent à la peau , n'est pas préjudiciable , vu le petit nombre de boutons , & par la même raison les bains chauds ne servent à rien en aucun cas , si l'on en croit notre auteur. Les adultes demandent plus de préparation , la disposition inflammatoire étant ordinairement plus grande chez eux. L'auteur conclut ce chapitre par quelques réflexions sur l'usage du mercure qu'il donne toujours à la façon de Dimisdale. Il s'appuie de l'autorité de tous les inoculateurs Anglois anciens & modernes , & de celles de Boerhaave, Juncken, Bohnius, Grashuis , Werlhof, Lobb & Van-Swieten , qui le conseillent dans la petite-vérole naturelle. Il réfute l'objection prise de la crainte que le mercure ne cause la salivation , n'augmente la disposition inflammatoire , ou n'attaque les nerfs , en faisant observer que la petite quantité qu'on en emploie ne permet pas de craindre ces effets , & que d'ailleurs le tartre stibié qu'on y ajoute est plus que suffisant pour les prévenir. Il pense cependant qu'on peut les omettre dans beaucoup de cas sans inconvénient , & qu'on ne sçauroit se flatter d'avoir trouvé dans ces remèdes le spé-

D'INOCULER LA PETITE-VÉROLE. 395
cifique que Boerhaave conseilloit d'y chercher.

Après avoir parlé de la préparation, l'auteur traite de l'opération. Nous ne le suivrons pas dans les détails où il entre à ce sujet ; ils ne contiennent rien de neuf, & qu'on ne trouve dans les ouvrages de MM. Dimsdale, Watson, & autres inoculateurs Suttoniens. Nous ne dirons rien non plus du traitement ; mais nous croyons devoir nous arrêter un moment sur l'article qui suit, l'auteur y détaille les avantages de l'inoculation en général, & de la nouvelle méthode en particulier.

Un des premiers est la certitude de l'opération, assurant, après M. Dimsdale, qu'on n'a point d'exemple de récidive ; mais, quand on contesteroit ce fait, on est forcé de convenir que cette méthode est beaucoup plus certaine que toute autre.

Un second avantage, c'est que la communication du venin est plus immédiate. La plupart des maladies qui proviennent de miasmes ou de contagion, sont d'autant plus violentes, que le poison a été renfermé ou resserré plus long-tems dans un petit espace, ce qui augmente son activité. Cela est vrai particulièrement de la peste, mais en conclure comme M. Vieusseux le fait, qu'il n'y a pas de doute que ce ne soit là une des causes qui rendent la petite-

396 TRAITÉ DE LA NOUV. MÉTHODE
vérole si meurtrière, c'est trop généraliser
une observation démentie par la bénignité
des inoculations faites avec le fil desséché,
& de celles qui se font aux Indes avec de
la matière gardée communément pendant
un an, souvent pendant plusieurs années,
& par l'aveu qu'il fait lui-même d'après M.
Bromfield, que le virus de la petite-vérole
ne perd rien de sa force en passant successi-
vement par le corps de plusieurs personnes.
Un troisième avantage de la nouvelle
méthode, c'est qu'il ne se fait point, ou peu
d'écoulement par les incisions, & que,
comme on ne les couvre pas, elles se ci-
catisent plus vite. L'auteur réfute l'objec-
tion tirée de l'utilité des vésicatoires & des
scarifications dans la petite-vérole naturelle,
en avançant qu'elles ne sont utiles que
lorsque l'éruption étant fort abondante,
il n'y a pas de place entre la peau & l'é-
piderme, & que l'on a raison de craindre
que la résorption du pus ne produise une
corruption générale, à moins qu'on ne lui
donne une issue. Mais est-il bien prouvé
qu'il y a des cas où le virus trop abondant
ne trouve pas de place entre la peau &
l'épiderme? Qu'est-ce que l'auteur entend
par une corruption générale? Mais, quoi
qu'il en soit, l'auteur me paroît raisonner
plus conséquemment en argumentant d'a-
près le fait qui me paroît incontestable,

puisque'on n'a pas encore remarqué que le défaut d'écoulement ait produit de mauvais effet.

Un quatrieme avantage de la nouvelle méthode, c'est la liberté qu'on donne aux malades de s'exposer à l'air froid. Il a raison de dire que l'expérience contredisoit à cet égard les préjugés enfantés par de fausses théories ; mais cela n'avoit échappé ni à Rhazes, ni à Sydenham, & on ne peut l'attribuer raisonnablement à la nouvelle méthode des inoculateurs, qu'à raison de la prodigieuse hardiesse avec laquelle ils ont usé de ce moyen. M. Vieusseux remarque avec beaucoup de justesse que c'étoit peut-être une imprudence de leur part, mais enfin le succès les a pleinement justifiés. Pour ne pas rester en arriere en fait de théorie, notre auteur tâche d'expliquer comment l'air froid peut être si utile, en supposant qu'il diminue singulièrement la force de la circulation dans la tête qui produit tout le danger, ce qui ne sera sûrement regardé que comme une hypothèse, il faut convenir qu'il en fait beaucoup. Heureusement, il a la sagesse de ne les faire presque jamais que pour expliquer ce qui est, & non pas pour deviner ce qui sera.

Un cinquieme avantage résulte, suivant l'auteur, des évacuations qu'on procure par

398 TRAITÉ DE LA NOUV. MÉTHODE
les felles, lesquelles, jointes à la transpiration & aux urines blanchâtres, suppléent au peu d'abondance de l'éruption.

Le cinquieme avantage que M. Vieussieux suppose à cette méthode, c'est que l'activité du venin est diminuée selon lui, parce que la préparation a diminué la disposition inflammatoire, &, par conséquent, la quantité de matiere propre à se changer en pus par la fermentation, & parce que le virus n'a pas autant d'âcreté, étant tiré immédiatement du corps humain. Tout ceci, comme on voit, n'est fondé que sur des suppositions. Il auroit fallu prouver d'abord que la préparation diminue réellement la quantité du *serum* propre à se changer en pus, ou, ce qui est la même chose, que la disposition inflammatoire l'augmente; ce qu'il n'a pas fait.

Sur la certitude de ne plus reprendre la petite-vérole, qui est un des plus grands avantages de l'inoculation; principalement lorsqu'on suit la nouvelle méthode, M. Vieussieux observe fort bien que les exemples de récidive sont fort rares & douteux, & qu'ils ne prouvent rien contre l'inoculation.

Il examine ensuite si les boutons sont essentiel^{ls} la maladie, & il décide qu'ils ne le sont pas, d'après l'autorité de Sydenham, Boerhaave, Tissot, Dimisdale,

& d'après une observation analogue qu'il a faite lui-même ; mais les boutons constatent mieux la maladie. A quoi donc, demande-t-il, pourra-t-on la reconnoître ? Quel en est le symptôme caractéristique ? Il répond que c'est la fièvre, mais une fièvre plus ou moins considérable, & qui quelquefois est si légère qu'on ne l'apperçoit pas. Il avance que la petite-vérole la plus douce & la plus belle, est celle où il n'y a point de boutons ; néanmoins il cite, quelques pages plus bas, deux ou trois cas de petite-vérole sans boutons, qui mirent les malades dans un danger évident. On auroit désiré qu'il eût indiqué quelque caractère qui eût pu faire reconnoître cette fièvre particulière ; mais il faut convenir que, dans un très-grand nombre de cas, une petite-vérole sans boutons seroit absolument méconnoissable : aussi semble-t-il n'appliquer ceci qu'à la petite-vérole inoculée, il veut même, pour mieux constater la nature de la fièvre, qu'on tente une seconde inoculation, si elle ne produit pas les mêmes symptômes, on pourra, dit-il, être assuré de la réussite de la première. Il ajoute ensuite quelques réflexions sur la nature de cette fièvre variolique. Il la fait consister dans un ébranlement du genre nerveux, dont la fermentation sensible ne seroit qu'un effet accidentel, quoique fort ordinaire. Il n'ex-

clut cependant point une fermentation insensible dans le sang ; il paroît par-là adopter l'opinion de ceux qui admettent une espèce de germe ou des particules propres à subir cette fermentation, & dont l'expulsion met pour toujours à l'abri de cette maladie ; mais il ne croit pas qu'il soit besoin d'avoir recours à aucun vice dans les fluides, pour expliquer les cas où la fièvre est si légère. Un simple ébranlement du genre nerveux lui paroît suffisant. En voilà assez sur la partie systématique de l'ouvrage de M. Vieusseux.

Il donne ensuite le détail de quatorze cas de petite-vérole artificielle, & de deux de petite-vérole naturelle, traitées suivant la nouvelle méthode. La première de ses observations contient un cas de petite-vérole inoculée qui n'offre rien de particulier, si ce n'est une évacuation critique par les selles au dix-septième jour de l'opération. La même évacuation se présente dans le second cas avec des sueurs fort abondantes. Le troisième est celui d'une jeune fille, qui ayant été inoculée inutilement deux fois avec des fils, le fut pour la troisième fois par la nouvelle méthode, avec le plus grand succès ; sa maladie ne présente rien de particulier qu'une tristesse involontaire dont elle parut affectée. Les quatrième & cinquième sont très-intéressantes. Deux filles dont

dont deux sœurs étoient mortes de la petite-vérole naturelle, & dont la tante avoit péri dans une inoculation faite par les fils, furent inoculées & traitées suivant la nouvelle méthode; le grand air auquel elles furent exposées pendant tout le cours de leur maladie, les mit à l'abri de tout accident, & elles s'en tirèrent fort heureusement. La cadette, qui étoit d'un tempérament fort délicat, s'est beaucoup mieux portée depuis; elle eut aussi une diarrhée critique. L'aînée eut des envies de vomir que rien ne pouvoit arrêter; elle refusa tout, hormis l'eau; & l'eau seule la guérit. Une cousine germaine, inoculée inutilement par les fils, leur tint compagnie, & prit la petite-vérole naturelle le quinzième jour. Le sixième cas est celui d'une fille sujette à des hémorragies fréquentes, & qui avoit une disposition très-prochaine aux maladies inflammatoires, chez laquelle cependant l'inoculation réussit parfaitement bien. Le septième est celui d'une fille issue d'une famille chez laquelle la petite-vérole avoit fait jusqu'alors beaucoup de ravage; aussi eut-elle beaucoup de boutons. L'auteur soupçonne que l'opiniâtreté avec laquelle elle refusa de boire & de prendre des lavemens, contribua encore à aggraver la maladie, ainsi qu'une grande quantité d'éthiops minéral qu'elle avoit pris pendant long-tems,

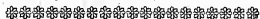
avec d'autres remèdes, pour une tumeur au pied. Quoi qu'il en soit, cette observation forme une exception à la règle établie par M. Dimisdale, que l'éruption est peu abondante lorsque l'inflammation du bras fait beaucoup de progrès. Le huitième est un des plus singuliers. L'inflammation du bras fut fort considérable; mais il n'y eut point d'éruption, excepté quelques petits boutons autour des incisions; point d'apparence de fièvre: malgré cela, une seconde inoculation ne produisit aucun effet; & pendant tout ce tems, le malade fut auprès de sa sœur, inoculée en même tems que lui, chez qui l'inoculation avoit pris, sans contracter la petite-vérole. Le neuvième n'a rien de remarquable qu'une tristesse profonde, dissipée par les purgatifs & le grand air. Le dixième fournit un nouvel exemple des effets salutaires de l'inoculation sur la santé. La jeune fille qui en est l'objet, étoit sujette auparavant aux maux de cœur; elle en eut beaucoup pendant la maladie, & n'en a pas eu depuis. Les boutons des bras étoient aussi beaucoup plus gros qu'ils ne le sont pour l'ordinaire. Le onzième & le douzième sont deux exemples de très-grande inflammation aux bras; il fut nécessaire de panser les plaies, & même d'y appliquer un caustique. M. Vieusseux croit qu'il auroit prévenu cela, s'il eût ou-

vert les vessies, comme il l'a toujours fait depuis avec succès. Le douzième présente un phénomène singulier. Le sujet étoit du meilleur tempérament, aussi l'inoculation réussit-elle fort bien ; mais il se fit, au septième jour, une fausse éruption de boutons plus gros que ceux de la petite-vérole, qui ne contenoient qu'une sérosité fluide, & qui sécherent au bout de quatre jours. Dans le treizième, on observe aussi, le septième jour, une fausse éruption, mais de petites taches seulement & fort nombreuses, qui n'empêchèrent point la réussite de l'inoculation.

M. Vieuffeux termine son ouvrage par quelques réflexions sur l'application de la nouvelle méthode des inoculateurs au traitement de la petite-vérole naturelle, appuyées de deux cas, dans lesquels cette méthode lui a fort bien réussi : ce qu'il en dit est très-juste, mais n'ajoute rien aux observations de M. Dimfdale.

Nous terminerons ici notre extrait, en concluant que cet ouvrage contient de très-bonnes choses, que les observations qui y sont rapportées méritent sur-tout l'attention du public, & qu'il ne sçauroit manquer d'être utile. Nous avons cru devoir nous étendre un peu sur les théories, parce que c'est la partie la moins exacte de l'ouvrage, & la plus particulière à l'auteur.

Nous l'exhortons de préférer l'observation à des raisonnemens, qui ne sont ni si utiles, ni si sûrs.



DESCRIPTION

D'une Maladie épidémique qui a régné en Franche-Comté; par M. DE VILLAINÉ, chirurgien à Champagnole en Franche-Comté.

Notre province est le théâtre des épidémies; & les habitans de nos montagnes, qui depuis long-tems n'avoient essuyé aucunes maladies de ce genre, en sont aujourd'hui spécialement atteints & ravagés. L'hiver est encore la saison où ce fléau destructeur se répand le plus rapidement; aussi peut-on avancer qu'à raison des variations de l'atmosphère, de ses changemens & de son intempérie, les maladies que nous allons décrire ont été plus ou moins longues, rebelles & opiniâtres.

En général, il a fallu combattre des fièvres d'une nature bilieuse, putride & vermineuse, assez souvent compliquées de malignité. Elles ont régné dans plusieurs endroits dont la situation & le climat différent de beaucoup; nonobstant cela, elles ont eu, à peu de chose près, le même

caractère, un dénouement pareil ; s'il y a eu quelque vicissitude dans le succès, ce n'est que par le plus ou le moins d'attention à se bien gouverner.

Des pluies & des neiges abondantes passoient pour favoriser davantage la contagion : le laboureur est alors contraint de garder son propre foyer ; il en est plus exposé à respirer des miasmes délétères croupissans.

D'ordinaire on languit & l'on traîne avant l'invasion de ce mal ; le plus grand nombre se plaint d'embarras & de lassitude ; la tête devient lourde & pesante ; les pandiculations sont fortes, on a par intervalle des frissons incommodes, quoique légers ; les membres sont comme rompus ; l'épine dorsale est d'une roideur extrême ; il semble qu'on a un fardeau énorme aux lombes & aux reins : l'appétit varie ; tantôt il continue, & n'en est même que plus pressant ; tantôt il est perdu, & accompagné d'une répugnance qu'on ne peut exprimer.

Bientôt succède un malaise insupportable ; bâillemens, bourdonnemens d'oreilles, froid par-tout le corps, ptyalisme redoutable, surprenante horripilation ; la concentration & la marche assez lente du pouls caractérisent cette période.

La fièvre se met insensiblement de la partie, & va toujours en augmentant; le malade ne peut soulever la tête; ses douleurs sont frangitives & lancinantes; les éructations, les anxiétés précordiales & les cardialgies sont fréquentes; le visage est haut en couleur chez les uns; le plus communément pâle chez les autres; les yeux sont hardis ou ternes, livides & larmoyans; la langue est blanche, croûteuse, le ventre resserré; les urines coulent souvent avec peine.

Le dernier degré, & le plus fâcheux de tous, est celui où l'affaïssement est considérable, le jeu des tendons du poignet remarquable, & l'assoupissement profond. Dans cet état, on refuse toute boisson; ou, si on en accepte, ce n'est que pour la rendre en maniere de jet d'eau; le râle survient; les bras sont sans cesse dans l'agitation; ils servent à éloigner les couvertures, ou à repousser tout ce qui est offert; le pouls est formicant, déprimé, maintes fois intercédent; le ventre éprouve le météorisme le plus sensible; le visage est bleuâtre; l'enchiiffrement importun; les dents & la langue se noircissent; la bouche fournit une fumée puante & épaisse; la déglutition n'a lieu que difficilement; la face est cadavéreuse; on tombe en agonie, pour passer de-là entre les bras de la mort, qui

le plus souvent est le partage des plus robustes, tandis que des tempéramens frêles & minces s'en tirent plus aisément.

Des secours lents & tardifs sont funestes. Il est également pernicieux de s'écarter du régime prescrit : ceux qui ont négligé les conseils, & se sont livrés à leur caprice, ont succombé à la force du mal.

Peu d'enfans sont épargnés ; la majeure partie néanmoins se soustrait aux règles de l'art ; l'eau est leur nourriture & leur médicament : qu'importe ? il est pour eux une Providence ; & sur trente, un seul ne perd pas la vie.

Les personnes du sexe sont infectées de préférence. Seroit-ce parce que, vacant aux occupations du ménage, & menant une vie presque sédentaire, elles transpirent moins, se répandent moins au-dehors, en respirant moins un air nouveau ; ou que soignant les malades, les changeant & les maniant, elles deviennent par-là plus sujettes à contracter la maladie ? On sçait que les hommes n'ont cet office que par nécessité.

La plupart des femmes enceintes ont accouché, les unes d'enfans vivans, les autres d'enfans morts. Certaines n'ont été délivrées que dans la convalescence ; je ne me souviens pas d'en avoir vu périr.

Les furdités sont presque toujours infé-

parables de ce mal ; souvent elles commencent avec lui , & durent quelquefois long-tems après la guérison. Il en est plusieurs qui ont appréhendé que les organes de l'ouïe ne fussent affectés au point de ne pouvoir plus se rétablir.

Nous avons ouvert quantité de parotides ; d'autres se sont dissipées par résolution ; quelques-unes aussi se sont fait jour dans l'intérieur de l'oreille , & ont flué copieusement.

Les sueurs qui paroïssent avec la fièvre, loin de soulager, plongeient dans l'accessablement : au contraire, celles qui se montrent à son déclin, étoient de bon augure, & dans certaines occurrences donnoient lieu à la sortie d'une éruption miliaire qu'il falloit entretenir, faute de quoi la répercussion s'ensuivoit ; & , avec quelque promptitude qu'on agit à dessein de la rappeler, on ne pouvoit obvier souvent à des métastases funestes, ou à d'autres catastrophes non moins difficiles à prévenir.

Les urines varioient étonnement ; aussi étoient-elles d'un aspect infidèle & trompeur : au reste , il en est peu qui, au progrès du mal, ne les ait rendues avec peine, tandis que d'autres en ont éprouvé l'entière suppression. Ceux qui ont été dans ce cas, ont presque tous succombé. La guérison étoit prochaine, si, le flux en étant

immodéré, elles charioient un limon tirant sur le jaune, ou dépofoient un fédiment blanchâtre plus ou moins épais.

Plusieurs ont vomi des vers, pour l'ordinaire vivans; presque tous en ont rendu confidérablement par le bas.

Ceux qui atteignoient le treizieme ou le quinziesme jour, avec un penchant véhément au sommeil, pouvoient se rassurer; à cette époque, la peau se couvroit d'une moiteur douce & bénigne; le pouls rentroit dans son état naturel, & l'appétit revenoit.

Ceux dont la maladie continuoit au-delà de ce terme, couroient les risques de la vie; ou, s'ils échappoient à la mort, leur rétablissement étoit pénible & long.

Quelques-uns éprouvoient, à leur cinquieme, fixieme & septieme jours, pour le plus tard, des sueurs fumantes qui relâchoient le pouls, procuroient un certain calme, & laissoient entrevoir une espérance de guérison. Ceux-là se croyoient garantis: comme eux nous nous le persuadions; mais, si dans la crainte de déranger & d'arrêter les sueurs, ce qui nous arrivoit dans le commencement, ou s'amusoit à les soutenir, les malades tomboient tout-à-coup dans des lipothymies étranges, & en moins de douze heures de tems ils étoient à l'extrémité. Le plus court étoit de les tenir découverts sans appréhension, & de les ex-

poser au grand air; ce moyen, qui a réussi pour une seule fois que je l'ai tenté, a été d'un plus grand secours à un de mes confreres, qui m'a dit en avoir sauvé beaucoup de la sorte.

Il y a eu nombre d'écorchures au dos dont le remède essentiel étoit la propreté; ceux qui manquoient des linges nécessaires, ce qui n'est que trop commun parmi le peuple, essuyoient des gangrènes meurtrieres, & qu'on ne pouvoit dompter avec assez de célérité.

Parmi les signes les plus mauvais, ceux de saigner du nez dès le principe, de dormir la bouche continuellement ouverte, de se tenir constamment couché sur le dos, sont des plus redoutables.

Nous n'avons malheureusement ouvert aucuns cadavres, quelque bonne envie que nous en eussions. Il seroit pourtant à souhaiter qu'on procédât toujours à leur ouverture, & sur-tout quand il s'agit de quelque épidémie; mais les villageois sont intraitables sur cet objet.

Ne pourroit-on pas croire que le germe de ces maladies auroit pris naissance dans l'usage familier aux gens de la campagne, de vivre d'alimens de toute espece & de tout genre? On est d'autant mieux fondé à le présumer, que les malheureux dont il est ici question, ont souffert pitoyablement

par la disette des grains, & cela pendant deux années consécutivement : or la rareté & la cherté de ceux-ci, conjointement avec la pauvreté & la misère des autres habitans de cette province, les ont mis dans la dure nécessité de manger tout ce qui leur tomboit sous la main, d'où il ne pouvoit résulter que le plus grand mal pour chaque individu.

En effet, combien de digestions dépravées, de sucs mal conditionnés n'ont pas produit l'abstinence & la profusion ! D'une part, c'est le ventricule qui se débilité, les forces qui s'anéantissent, la machine qui tombe dans l'épuisement : de l'autre, c'est l'orgasme, la surabondance & la dégénérescence des humeurs, qui suscite un conflit de désordres & d'inconvéniens.

D'ailleurs, que l'air ait influé sur les corps, qu'il ait répandu dans la masse des liquides ces miasmes corrupteurs dont il étoit imprégné, que les tempéramens aient participé de ses exhalaisons rapides & grossières, cela est incontestable. Car représentons-nous, pour un moment, des villages entourés de montagnes & de bois, des maisons environnées de fumiers, au milieu de leurs égouts, des logemens étroits, remplis de monde, dénués de fenêtres, conséquemment mal aérés; ajoutons la mal-

propreté dans ce qui concerne les linges & les habits; tout cela n'est-il pas capable d'occasionner la fixité de l'air, de le priver de son élasticité & de sa pureté, de conduire enfin, par ses différentes émanations, au comble des maux les plus affreux?

C'est cependant ce que vient d'éprouver la majeure partie des habitans de Molains, Châteauneuf, Saint-Germain & dépendances; je dis la majeure partie, parce que tous ceux qui ont eu le moyen de ne rien retrancher de leur ordinaire, qui occupoient des quartiers salubres bien situés, en un mot, qui se sont éloignés des malades, ne se sont peu ou point du tout sentis de l'épidémie.

Le traitement a été des plus simples, & néanmoins des plus heureux. Par exemple, à l'origine du mal, il étoit essentiel de travailler à l'évacuation des humeurs corrompues; &, par ce moyen, on parvenoit souvent à les épuiser; pour-lors, les accidens s'évanouissoient ou étoient prodigieusement affoiblis. C'est encore dans le même tems qu'on tâchoit d'en corriger l'épaississement & l'acrimonie; ce qui en prévenoit la stase & la malignité.

Au progrès comme au plus fort, on ne pouvoit que s'opposer aux mouvemens tumultueux & fermentatifs des liqueurs,

en appaiser l'effervescence, en ralentir la fougue, en restreindre & limiter l'activité; détruire les vers, combattre la pourriture, parer à la dissolution du sang indispensable.

Dans l'état, au contraire, il falloit redoubler d'attention, d'exactitude & de prévoyance. Survenoit-il de nouveaux phénomènes ? il falloit y remédier au plutôt. La nature étoit-elle dépourvue de forces ? il y avoit à redouter que les crises ne fussent imparfaites ; on étoit contraint de les aider & de les soutenir ; d'un autre côté, il eût été de la dernière imprudence de rien tenter qui fût capable d'en traverser les opérations & d'en altérer la tranquillité.

Les soins requis au déclin de la maladie, n'étoient pas de moindre importance. La fièvre disparoissoit-elle ? on sentoit l'abus de persévérer dans l'usage d'une abondante boisson ; on guettoit l'instant d'entraîner le reste des humeurs ; sans cette précaution, on ne pouvoit compter avec sécurité sur l'emploi des alimens.

C'est pourquoi, si dans le prélude de la maladie on appercevoit des signes non-équivoques d'inflammation, on avoit recours aux saignées du bras ou du pied plus ou moins multipliées : ainsi, toutes les fois qu'on trouvoit au poulx de l'élévation, de

la tension & de la dureté, aux joues des couleurs hautes & vives, à la peau une chaleur brûlante, à la poitrine des tiraillemens, à la langue de la séchereffe & de l'aridité, on étoit forcé de débiter par des saignées du bras proportionnées à l'état de phlogose, à l'âge & au tempérament.

La tête étoit-elle prise ? craignoit-on pour le délire ? on ouvroit la saignée utilement, on appliquoit des ventouses ; les sang-sues appliquées à la temporale n'étoient pas non plus à négliger : c'est encore dans cette circonstance que nous avons retiré des effets salutaires des bains de jambes souvent réitérés.

Après ce cours préliminaire, le tartre émétique faisoit la base du traitement. Je le prescrivois ordinairement en lavage, & lui donnois quelquefois le tems de se précipiter par le bas ; par ce moyen, il tuoit les vers, & dégageoit plus efficacement les intestins.

La toux n'étoit une contre-indication pour ce remède, qu'autant qu'elle dépendoit de l'affection primitive du poulmon. N'étoit-elle que sympathique, aussi-bien que la douleur de tête, je ne l'administrais qu'avec plus d'avantage ; mais, dans le premier cas, j'avois soin d'en émousser l'activité, en le donnant dans une décoction de

· casse ; ou une dissolution de quelques onces de manne choisie.

J'ai presque toujours prescrit pour boisson ordinaire une tisane d'orge pur, que je nitrois légèrement, si l'on avoit quelque difficulté d'uriner ; pourvu qu'il n'y eût point d'irritation à la poitrine.

Souvent je substituois au nitre la crème de tartre, & au défaut de celle-ci j'ajoutois le vinaigre ou un acide à l'équivalent ; à tous les deux j'unissois le miel comme édulcorant, béchique, incisif, diurétique & antiseptique.

La crème de tartre pulvérisée & porphirisée, prise dans un véhicule quelconque, à la dose d'une pincée toutes les deux heures, étoit un excellent apéritif, une antiphlogistique merveilleux, un laxatif puissant, un anthelminthique incomparable. S'agissoit-il de constipation, elle vuidoit les entrailles, sans causer de spasme ni de constriction ; il n'y avoit que des dévoiemens & des diarrhées persistantes qui en interdissoient l'usage.

Une verrée d'émulsion préparée avec moitié amandes douces & moitié amandes amères, donnée tiède toutes les trois heures, amenoit un certain calme, provoquoit au sommeil, & chassoit les vers.

La potion suivante étoit pareillement contre ces insectes, en même tems qu'elle

tempéroit & rafraîchissoit. Je la recom-
mandois tous les soirs, & ne la supprimois
que dans des sueurs critiques.

Eau de laitue & de pourpier, (aa) ℥ij.

Esprit de nitre dulcifié... goutt.... xij.

Syrop de framboises ou de limons... ℥j.

Six grains de mercure doux, le double
de coraline, autant de *semen-contra*, broyés
avec le sucre ou liés avec le miel, étoient
encore un spécifique souverain contre ces
infectes.

Pour pousser du centre à la circonférence,
dans tous les cas d'éruption, de même
que pour appuyer les crises qui s'établif-
soient par la peau, je ne me suis servi que
de la racine de scorfonnière en décoction;
j'y ajoutois quelquefois une pincée de fleurs
de camomille en infusion, comme fébri-
fuge, alexitere & antispasmodique: je m'en
suis toujours assez bien trouvé.

Cette dernière plante m'étoit sur-tout
d'une grande ressource, lors des défaillan-
ces & des évacuations de trop longue du-
rée. Je prenois un peu de sa décoction,
par exemple, deux ou trois onces; j'y asso-
ciois un gros de confection d'hyacinthe,
trente ou quarante gouttes d'eau de fleurs
d'orange, demi-once de syrop d'œillets,
pour mixture à prendre, à la dose d'une
cuillerée, toutes les deux heures, & par-
dessus

dessus un gobelet de tisane avec tant soit peu de bon vin vieux.

Dans un cas urgent, où j'étois dénué de ce cordial, je lui substituois une cuillerée de vin pur, donnée cinq à six fois dans le jour, mais le quinquina l'a emporté sur tous les autres médicamens; il mérite sans contredit d'être distingué. Les solides péchoient-ils par défaut de ton & de ressort, quel meilleur corroborant? Falloit-il réprimer un flux de ventre séreux & excessif, quel antidyssenterique plus sûr?

Ses succès étoient marqués visiblement dans les cas de pourriture & de gangrène. Celle-ci se manifestoit-elle à l'extérieur, on scarifioit au vif la partie, on la couvroit d'un plumaceau enduit d'un digestif convenable, on appliquoit par-dessus des linges trempés dans la décoction d'écorce du Pérou; par cette méthode, on en arrêtoit les progrès, en la terminant d'une manière radicale.

Il est vrai que dans les gonflemens & la tension douloureuse de l'abdomen, on ne pouvoit sagement s'en permettre l'usage; mais on avoit l'attention d'y suppléer par des demi-lavemens & des fomentations émollientes, par les huileux & les adoucissans.

On remarquera que les fomentations émollientes m'ont été du plus grand secours pour dissiper les points de côté &

favoriser les crises qui s'opéroient par les sueurs ; aussi falloit-il veiller de près à ce qu'on ne mît pas trop chaudement les serviettes qui en étoient humectées , ni qu'on n'attendît pas à les ôter , qu'elles fussent entièrement froides : on gagnoit à cette précaution , comme à celle de faire changer de linges à propos.

Pendant tout le cours de la maladie , la nourriture consistoit en crème d'orge peu chargée , & en bouillons de veau. Dans la foiblesse , comme au déclin de la fièvre , on préféroit les bouillons de bœuf. Dans une diarrhée fatigante , je m'en tenois à l'eau de ris.

Ainsi , dans les douleurs violentes de tête , dans l'état comateux , la rentrée des éruptions , l'affaïssement de tout le corps , j'ai employé les vésicatoires & les sinapismes assez avantageusement. Je n'ai jamais été circonspect que dans les cas d'inflammation & d'érétisme ; j'ai respecté , par exemple , le météorisme , la difficulté d'uriner , une grande chaleur , l'âge , le tempérament & le fort de la maladie.

Les soins qu'on prenoit en outre de ne pas laisser étouffer les malades sous le poids des couvertures , n'étoient jamais infructueux. Ceux de travailler à la purification de l'air , en tenant les fenêtres & les portes ouvertes dans la journée , en entretenant

un grand feu , ne défendoient pas peu de la contagion. La vapeur qui s'exhaloit du vinaigre & du genièvre brûlés , étoit un préservatif reconnu.

Quant aux purgatifs , c'est eux qui décidoient de la fin de la maladie & de l'entrée en convalescence. Règle générale ; nous ne les placions jamais que deux ou trois jours après la cessation de la fièvre , encore supposoit-on de la force à les supporter , & nul obstacle à les admettre trop tôt , comme parotides en suppuration , pourpre , dévoiemens , &c ; car il est des cas où , pour avoir voulu purger avec des indications apparentes avant le tems , nous avons entretenu la fièvre , & retardé la guérison.

Il est beaucoup de personnes qui , sans être dérangées , mais uniquement pour se dérober à la maladie , se sont , malgré nos défenses , purgées ou faites vomir ; je n'affirmerai pas si quelques-unes sur le nombre sont parvenues à s'en garantir : ce que je sçais bien , c'est que la plupart l'ont contractée , & n'en ont été que plus maltraités.

Ainsi les moyens prophylactiques ne consistent pas à se médicamenter d'avance. Je pense qu'il vaudroit mieux moins se confier à son appétit , le seconder & l'assouvir ; qu'il seroit plus utile d'écarter toute

tristesse & toute timidité d'esprit ; de lui donner en conséquence un effort plus libre & plus dégagé ; en un mot, qu'il conviendrait d'empêcher aux convalescens de fréquenter de trop bonne heure les églises & autres lieux publics, puisqu'il est démontré avec évidence que leur souffle peut porter la contagion dans les corps, pour peu qu'ils y soient disposés.

Nota. C'est la coutume en Franche-Comté de réclamer les secours de l'intendance, lorsqu'il y a un certain nombre de malades dans un endroit. On peut dire que cette coutume n'est point mal établie, si l'on a égard aux considérations suivantes.

1^o On aide des malheureux qui sont dénués des choses les plus essentielles dans un état de maladie, & dans l'impossibilité physique de se les procurer ; sçavoir, les substances propres à se composer des tisanes & des bouillons.

2^o On leur envoie des personnes de l'art, que leurs facultés ne leur permettroient pas d'appeler ; & il est clair qu'ayant des médecins qui veillent de près à leur salut, ils en sont plus retenus & plus susceptibles de docilité.

3^o Ces personnes de l'art, qui sont appliquées immédiatement à cette partie, sont plus à même de réformer leurs abus &

de réprimer leurs excès, comme de les empêcher de manger sans ménagement, d'user de boissons incendiaires, & d'exciter les sueurs de toutes les façons.

4° Il est sensible encore que ces personnes de l'art n'étant plus obligées de se partager, elles approfondiront davantage le génie de ces maladies, en étudieront avec plus de fruit le caractère, & par leur présence remédieront avec plus d'efficacité aux contre-tems fâcheux qui leur arrivent.

5° On leur fournit les drogues nécessaires, sans les constituer en frais. Je crois cette perspective d'autant plus flatteuse, qu'ils masquent souvent leur intérêt sous la fausse démonstration d'une répugnance absolue pour les médicamens; ceci concerne encore plus les gens commodes, que ceux qui sont tout-à-fait pauvres; ou qui vivent dans la médiocrité.

Finalement, c'est à cette règle pleine de sagesse, que l'humanité souffrante doit son soulagement dans ses maux. Quelle paroisse en a mieux senti les influences, que celle de Saint-Germain! On n'ignore pas qu'avant notre arrivée, on avoit enterré au moins une douzaine de grands corps, les trois quarts péris faute de secours. Combien d'autres auroient subi le même sort, si M. de la Corée, intendant de cette province, n'eût pourvu aux besoins de ces

affligés ! Mais à peine eut-il appris qu'une épidémie ravageoit quelques villages de nos montagnes , qu'il s'empressa de commettre M. Girod (a) & moi, pour y porter le remède le plus prompt. Nous appréciâmes le tems ; & c'est par les directions ci-dessus énoncées , quoique simples , je le répète , que nous sommes venus à bout de conserver cinq à six cents personnes frappées de la maladie , avec la consolation de n'en avoir perdu qu'une quinzaine , dont la bonne moitié étoit des vieillards décrépits , & l'autre des jeunes gens qui se sont guidés à leur fantaisie.

(a) M. Girod est docteur en médecine, inspecteur des épidémies de Franche-Comté, & très-versé dans cette partie épineuse.

O B S E R V A T I O N

Sur un Polype -uterin , extirpé selon la méthode de M. LEVRET, par M. DELAGARDE, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, résidant à Thouars en Poitou.

Quoique M. Levret ait traité complètement tant des polypes utérins que de tous les polypes en général & en particulier, nous croyons cependant nécessaire de confirmer la bonté de sa pratique , respective-

ment aux premiers , par un nombre suffisant d'observations. Les raisons qui nous engagent à penser ainsi , sont 1^o parce que ces maladies ne sont pas aussi connues des ministres de santé , que sembleroit l'exiger le danger qu'elles entraînent avec elles : 2^o parce que les personnes qui peuvent en avoir entendu parler , marquent une indifférence blâmable pour s'en instruire : 3^o enfin parce que les femmes qui ont le malheur d'en être affligées par une futile délicatesse & un vain scrupule , ou les cachent , ou les prennent pour d'autres maladies , ce qui les expose à des risques manifestes de la vie. C'est donc pour remédier aux suites fâcheuses qui peuvent en résulter , que nous avons cru devoir publier l'observation suivante , que nous tâcherons de rendre utile par les corollaires que nous en déduirons.

Il y a environ trois ans que le sieur Menout , marchand Tacheur de cette ville , m'envoya chercher pour voir son épouse qui étoit attaquée de pertes blanches continues & habituelles depuis au moins quatre ans , & pour lesquelles on lui avoit donné en vain nombre de remèdes. Cette dame étoit cachectique , le visage & les pieds étoient légèrement œdématisés , le teint étoit d'un jaune verdâtre , les lèvres pâles , les yeux languissans ; elle se laissoit aisément ;

dès qu'elle montoit, elle étoit éssoufflée, elle se tenoit difficilement sur les jambes; l'appétit étoit languissant, aussi mangeoit-elle peu.

A ces symptômes & aux réponses à mes interrogations, je crus pouvoir regarder comme principe de cette cruelle maladie la foiblesse des digestions, qui, ayant produit des crudités qui avoient vitié le sang, avoit en conséquence excité tous les symptômes ci-dessus rapportés. D'ailleurs, la vie sédentaire de la malade, l'humidité de la maison qu'elle habitoit, les brouillards d'une riviere qui arrose cette maison, me paroissent autant de causes qui prédisposoient cette infortunée à cette maladie. C'est pourquoi je jettai les yeux sur les absorbans, les délayans, les purgatifs amers, pour venir par degrés des plus doux diurétiques apéritifs à de forts & enfin aux stomachiques toniques apéritifs. Je ne connoissois pas de remèdes plus efficaces dans une circonstance où j'avois à traiter une personne fort délicate & presque épuisée. De tous ces remèdes diversément employés, je n'eus d'autres avantages que celui de rendre ces fleurs périodiques, de continuelles & d'habituelles qu'elles étoient; & encore couloient-elles plus copieusement, comme si la nature eût voulu, par un flux prompt & abondant, quoiqu'il durât

peu , compenser ce qu'elle perdoit avant pendant un long-tems , mais lentement. Cependant cela n'empêcha pas qu'il ne se montrât un peu de mieux , car les fonctions s'exécuterent avec plus de régularité ; l'appétit devint meilleur , le teint plus naturel &c. En un mot la malade se disoit mieux ; mais , pour moi , ce mieux me paroissant trop léger , je jugeai nécessaire d'interroger de nouveau la malade , qui me découvrit ce dont elle ne m'avoit pas encore parlé : sçavoir que depuis un assez long-tems elle étoit encore devenue sujette à des hémorragies utérines qui l'affoiblissoient beaucoup. L'aveu de ce dernier symptôme me jeta dans de profondes réflexions & une grande inquiétude ; j'étois incertain si je n'entreprendrois point un nouveau plan curatif. Je flotfois dans cette perplexité , lorsque je vins à recevoir l'excellent Mémoire sur les polypes utérins de M. Levret , & la figure de l'instrument pour les extirper ; qu'il avoit donné au public par la voie de ce Journal, Vol. XXXII, p. 531, qui me dessilla les yeux , & me fit bientôt connoître cette affection : aussi ne fus-je plus surpris ni de la longueur , ni de l'opiniâtreté des fleurs-blanches , ni enfin des hémorragies utérines qui revenoient de tems en tems , & que je n'avois pas arrêtées , parce que je n'allois pas à la vraie cause. D'une inquié-

tude, je tombai dans une autre; car, comment déclarer à la malade les soupçons que j'avois sur sa maladie; de plus, comment lui proposer une visite, connoissant sa délicatesse sur l'article, & qu'elle ne m'avoit avoué ses pertes sanguines qu'après un si long-tems de traitement. Cependant je m'exposai à lui en toucher quelque chose, mais je ne fus pas long-tems à m'appercevoir de l'impossibilité de réussir en mon projet. Je me déterminai à en parler à M. Frogier, chirurgien, & lieutenant de M. le premier chirurgien du roi, qui, selon toutes les apparences, ou n'en aura point parlé, ou n'aura pas eu plus de succès que moi. Je me déterminai à ne plus prescrire de remèdes à la malade, dans la crainte de lui préjudicier.

Cinq ou six mois après on me vint chercher pour aller voir cette dame, qu'on m'annonça baissant dans son sang, & presque agonisante. Y étant allé, je la trouvai on ne peut guère plus mal, le visage étoit pâle, les yeux battus & languissans, la voix foible, entrecoupée de sanglots & de soupirs, à peine pouvoit-on l'entendre; elle étoit dans un abattement général; ne pouvoit plus se mouvoir, le pouls étoit languissant. Comme il étoit tard, & que je ne pensois pas trouver de remèdes ni plus prompts à faire, ni plus spécifiques, j'ordonnai de la confec-

tion d'hyacinthe , délayée dans de bon vin rouge , dont on donnoit de tems en tems à cuillerées , & de bon bouillon , & pour remède en qui je me fiais le plus , je prescrivis de prendre de deux en deux heures , & ensuite de trois en trois heures , si on appercevoit de la diminution dans l'hémorragie , gros comme un pois vert d'alun de roche crud. J'ai employé nombre de fois , sur le conseil de M. Helverius , ce médicament , qui m'a toujours également réussi. Le lendemain , matin ayant été prendre ledit sieur Frogier , nous nous rendîmes auprès de la malade que nous trouvâmes sans perte , & les forces un peu revenues : cela m'engagea à mettre les doses d'alun de quatre en quatre heures. Le danger qu'avoit encouru la malade , la détermina enfin à se laisser toucher. Ce fut M. Frogier , la maladie étant plus de sa compétence , qui , ayant commencé , m'avoua qu'il trouvoit dans le vagin un quelque chose qu'il ne pouvoit définir , & il me pria d'en faire autant. J'introduisis donc mon doigt indicateur de la main droite dans cette partie avec une certaine peine , & découvris en le promenant un corps sphérique un peu ovalaire , attaché au fond de la matrice du côté droit : ce que je reconnus , parce que , pour suivre la marche du pedicule jusqu'à son insertion , j'étois

obligé de porter ledit doigt obliquement de bas en haut, du côté gauche au droit : de-là je conclus que c'étoit un polype utérin de la premiere espece, tel que le décrit ledit auteur en son excellent *Traité* sur cette matiere, page 15. Ces signes, & ceux que M. Levret rapporte dans ledit *Traité*, m'empêcherent de le confondre, ni avec ceux de la seconde & troisieme classe, parce que je passois mon doigt, ou du moins il me sembloit le passer au-delà du col, ni avec ceux du vagin, ni avec le renversement & descente de matrice, ni celle du vagin, ni les différentes hernies qui se font dans cette dernière partie ; ce qui rend le *Traité* en question si recommandable par rapport à la comparaison qui y est faite des symptômes de ces différentes maladies les unes avec les autres.

Le diagnostic une fois bien établi, je méditai la cure suivant la méthode proposée par cet auteur dans le journal ci-dessus cité. Je dois ici l'aveu public d'une faute que mon zèle pour la vie de la malade, & la crainte d'une autre hémorragie me firent faire, ce fut de faire faire un instrument de fer blanc, qui nous servit jusqu'à ce qu'on fût venu à serrer le nœud, tems où une des branches cassa dans le bas, auprès de l'anneau : ce qui m'obligea de re-

courir à une autre d'argent. Pour cet effet, nous nous adressâmes à M. Décérivier l'ainé, qui nous l'imita très-bien. En conséquence, MM. Frogier & Perdriau pour consors, & moi, nous étant rendu chez la malade, après avoir passé un lacet de soie blanche, ciré dans les branches, comme il est indiqué dans ledit Mémoire, & fait placer l'affligée convenablement, M. Frogier porta l'instrument à la faveur de son doigt, & le conduisit tout le plus haut qu'il lui fut possible, jusqu'à l'insertion du pédicule de la tumeur, comme il est à croire, ou après avoir conduit doucement la branche du porte ligature du côté droit de la malade à son côté gauche, en tenant l'instrument un peu obliquement; &, en ayant fait autant à la passe, il fit un tour, au moyen duquel la branche haute devint l'inférieure, & fit le nœud qu'il ne serra que médiocrement, de crainte que la trop grande compression n'occasionnât une inflammation & trop prompte & trop violente dans le polype, ce qui auroit été très-dangereux, & l'attacha à la cuisse gauche. Tous les matins & soirs de chaque jour nous ne manquâmes pas d'aller serrer ledit nœud. Vers le cinquième ou sixième jours, nous sentîmes un peu de mauvaise odeur; en conséquence, nous employâmes pour antiseptique intérieur le tamarin, le

quinquina, le nitre & le citron; &, pour externes, ledit quinquina, les fleurs de camomille, le sel ammoniac & le miel. Par le moyen de ces remèdes & le serrement du nœud, en huit jours, nous eûmes la satisfaction d'avoir cette fâcheuse tumeur qui avoit causé tant de mal, & avoit réduit la malade à deux doigts de sa perte, & dont le pédicule sembloit divisé par le haut en trois; ne seroit-ce point l'effet de la ligature? Comme nous nous apperçûmes d'un peu de pus, nous joignîmes aux injections les balsamiques, telles que la thérebenthine & le baume d'Arcéus. Dès que nous pensâmes qu'il n'y avoit plus de pus, nous nous en tîmes à notre première injection, & la malade fut guérie: dès-lors je la mis à la diète des convalescens & analeptique, & elle fut en état de marcher un mois après. De tous ces symptômes, il ne lui reste actuellement qu'une grande foiblesse, & quelques vertiges qu'elle attribue à des vapeurs, mais sans aucune espèce de perte; les mois ont pris leur cours, & en la quantité ordinaire, ce qui me semble une preuve complète de la parfaite guérison. Depuis la guérison, la dame m'a avoué qu'avant, & pendant ses pertes blanches & rouges, elle s'étoit sentie quelque chose qui pendoit dans ses parties, qu'elle l'avoit pris, ainsi que son mari, pour une

descente , & que quelquefois , comme cela fortoit dehors , cela la gênoit beaucoup pour marcher. L'hémorragie & la perte blanche , sans l'administration de la confection d'hyacinthe , & plus encore de l'alun , eût-elle cessé naturellement ? M. Levret qui insinue que la seule ligature de ces polypes arrête celles qui les ont pour cause , le penseroit-il ainsi ? Pour moi je me crois en droit de penser autrement , puisqu'elle a toujours continué de vexer la malade jusqu'à ce que j'aie eu ordonné lesdits remèdes , & qu'elle n'a cédé qu'à leur continuation : d'ailleurs , les polypes peuvent-ils conduire à la mort ? Si je ne me trompe , je crois que M. Levret en donne des exemples ; de plus , depuis cette observation faite ainsi , j'ai écrit à M. Fribaut , très-bon chirurgien d'une ville distante de celle-ci de trois lieues , qui m'a mandé avoir vu un pareil cas qui n'avoit pas eu un égal succès ; j'ai même ouï dire que la personne étoit réellement morte. Je puis encore ajouter avoir vu périr la femme d'un aubergiste de Coulonge-les-Thouars par une semblable cause , ce que je soupçonne sur ce qu'on me dit qu'elle avoit des pertes blanches continuelles , & de tems en tems de rouges. Elle mourut dans le même jour que je la vis , d'où je crois pouvoir déduire ce qui suit.

Corollaires.

1° Qu'il est important de s'instruire de la théorie & de la cure des polypes utérins, puisque ces infirmités peuvent conduire à la mort.

2° Que ceux qui en ont ouï parler, ont tort de négliger d'en acquérir les connoissances nécessaires, puisqu'outre la raison susdite, on peut confondre ces maladies avec celles dont nous avons fait mention exprès dans notre diagnostic, & que cette confusion peut précipiter les malheureuses victimes au tombeau.

3° Qu'il faut avertir les personnes qui ont le malheur d'en être affligées, ou du moins qu'on augure pouvoir l'être, des risques manifestes de leur vie, si elles refusaient & de se laisser visiter, & de se les faire extirper, puisque le moins qu'il en arrive si on s'y prend trop tard, est que la personne traîne une vie valétudinaire, ainsi qu'il est arrivé à la personne qui fait le sujet de cette observation, quoique je ne désespere pas qu'elle ne recouvre peu à peu dans la suite son ancienne santé.

4° Enfin on peut conclure que les remèdes contre les fleurs-blanches ordinaires, procurent quelques soulagemens dans celles produites par les polypes utérins, ainsi que dans leur hémorragie, & que
l'alun

l'alun & la confection d'hyacinthe arrêtent pour un tems les hémorragies utérines qui en viennent, ce qui est un grand avantage, puisqu'il donne un tems. assez long pour pourvoir à ces sortes de guérisons.

L E T T R E

*A M. DE SARTINE, Conseiller d'état,
Lieutenant général de police, contenant
les épreuves faites de la Méthode du
sieur MAGET, chirurgien des vaisseaux
du Roi pour la guérison radicale des
Hernies ; par M. GAUTHIER, docteur-
régent de la faculté de médecine de Paris,
imprimée par ordre du Magistrat.*

MONSIEUR,

Vous m'avez chargé de faire exécuter la méthode proposée par le sieur Maget, chirurgien des vaisseaux du roi, pour la guérison radicale des hernies ou descentes. Ce traitement a été fait. Les malades sont guéris, & je dois vous en rendre compte.

La hernie inguinale a lieu lorsqu'une partie de l'intestin ou de l'épiploon, ou de tous les deux ensemble, trouve à s'échapper par une ouverture ovale, située naturellement de l'un & de l'autre côté du pubis au-dessus de l'aîne : on l'appelle l'anneau du muscle oblique externe ; dès-lors il existe

en cet endroit une tumeur ovale , semblable à un bubon qui ne change pas la couleur de la peau , qui disparoît à la moindre pression , ou même dès que le malade est couché , & reparoît avec la même facilité dès qu'il est debout.

La hernie en cet état s'appelle incomplète. Si le sujet est jeune, capable de croissance , les brayers ou bandages peuvent être d'une très-grande utilité en soutenant l'anneau & lui donnant le tems de reprendre le ressort qu'il a perdu ; ils peuvent même guérir avant l'âge de dix-huit à vingt ans , mais , passé ce tems , ils ne peuvent que pallier le mal & le soulager tout au plus , s'ils sont bien faits , & contiennent exactement la hernie ; par-là , ils retardent les progrès rapides qu'elle peut avoir , & peuvent même en certains cas empêcher l'étranglement. Mais , pour avoir cet avantage , il faut les porter habituellement malgré la gêne qui en est inséparable , puisqu'ils sont inutiles dès qu'ils ne compriment ou ne gênent pas , ce qui revient au même. Heureux qui sçait s'en faire une habitude !

Si la hernie , passant le pli de l'aîne , descend jusque dans la bourse aux hommes , ou la grande lèvre aux femmes , elle est complète ; la tumeur , d'ovale devient oblongue & d'un volume très-considérable.

Dans ce cas, qui est le plus ordinaire, il est rare que les bandages les contiennent exactement, ce qui les rend plus dangereux qu'utiles, parce que dans les différens mouvemens qu'un malade ne peut se dispenser de faire, il est presque impossible qu'il ne glisse quelque chose de la hernie, sans même qu'on s'en apperçoive; alors plus le bandage sera ferme & élastique, plus il nuira par les douleurs les contusions qu'il causera à l'intestin, & qui pis est, au cordon des vaisseaux spermatiques; les adhérences & les autres maladies qui en résulteront & qui rendront le mal plus incurable sans jamais le guérir.

D'après cela, est-il étonnant de voir les malades affectés de hernies, pâles, tristes & mélancoliques, traîner une vie pénible & souffrante comme séparés de la société, ou enfin périr tout-à-coup en moins de dix, douze, quinze, dix-huit, vingt-quatre heures, par un étranglement qui surprend souvent dans des circonstances où l'on ne peut se procurer le moindre secours, & même; quand on le peut, qui sont insuffisans. Au reste, quelques succès qu'ils puissent avoir, tout se réduit à tirer le malade du danger urgent où il se voyoit, en lui laissant toutefois la cause prochaine d'une récurrence peut-être plus funeste, avec toutes les horreurs de sa propre destruction qu'il

a envisagé de si près , fans que l'art de guérir puisse lui offrir jusqu'à présent d'autre ressource que des moyens palliatifs, souvent très-insuffisans.

Ces considérations, Monsieur, ont touché votre cœur vraiment ami des hommes ; vous avez été frappé de la multitude de citoyens attaqués de cette maladie dans les conditions les plus nécessaires ; je veux dire le militaire , le laboureur , le manoeuvre : vous avez senti la perte réelle que fait l'Etat d'un huitieme de ses sujets qui lui deviennent à charge , & qui périssent tous les jours au milieu des plus affreuses douleurs, en rendant jusqu'aux excrémens par la bouche, ou par la langue où les réduit une incommodité qui déprime l'humanité au point que, dans les colonies un Nègre malade, c'est-à-dire affecté de hernie, est à peine estimé un centieme de son prix ordinaire.

Après donc avoir pris les renseignemens nécessaires des malades même qui ont été guéris, il y a fix , huit , dix , douze ans , & que vous connoissiez Monsieur incapables d'en imposer, après les assurances positives que j'ai cru devoir vous donner , fondé sur une expérience de plusieurs années , & la connoissance particuliere que j'ai de cette méthode que j'ai simplifiée & amenée au point de certitude & de perfection dont

elle peut être susceptible : après, dis-je, vous avoir assuré, Monsieur, que ce traitement étoit absolument sans danger pour la vie, & que s'il étoit possible de manquer quelques guérisons, les malades ne pouvoient courir les risques d'un état pire que celui où ils étoient auparavant.

Après toutes ces précautions que dictent la sagesse & la prudence qui président à vos résolutions, vous avez ordonné que trois pauvres de Bicêtre, de vingt à trente ans, de trente à quarante, & enfin un troisieme de cinquante à soixante ans, ayant chacun une hernie très-complette, seroient choisis & remis au sieur Maget qui les traiteroit sous mes yeux; après que procès-verbal auroit été dressé de leur nom, âge, condition & circonstances de leur maladie.

En conséquence, le 29 Mai dernier; le sieur Maget s'est rendu à Bicêtre, où je l'ai accompagné pour choisir ces trois malades, parmi ceux qui devoient nous être présentés.

Le premier a été Simon-Marie Vincent, âgé de vingt-deux ans, natif de Paris, paroisse S. Paul, ayant une hernie très-complette du côté gauche, d'ailleurs très-volumineuse, qu'il a déclaré porter depuis l'enfance, & n'avoir jamais reçu de soulagement des bandages.

Le second est Jean-Baptiste Ancelin, âgé

de quarante-huit ans, natif de Paris, paroisse S. Sauveur, garçon cordonnier pour femme, ayant une hernie complète au côté gauche. Il nous a dit avoir précédemment souffert un étranglement de cette descente à l'Hôtel-Dieu, & n'avoir pu trouver de bandages qui aient pu la contenir depuis la plus tendre enfance qu'il en a été attaqué.

Le troisième est Marion David, cuisinier, âgé de soixante-onze ans, natif d'Orléans, ayant une hernie complète du côté droit depuis quarante ans, n'ayant jamais trouvé de bandage qui ait pu le soulager.

Ces malades aussi sains d'ailleurs qu'ils pouvoient l'être avec des hernies aussi complètes & aussi anciennes, ont été remis au sieur Maget, après procès-verbal dressé par MM. Brun, chirurgien en chef des hôpitaux de Paris, & Bousquet, chirurgien gagnant maîtrise à Bicêtre.

Après quelques jours de repos, le sieur Maget a commencé son traitement par une incision dans les tégumens ; elle a été faite à tous les trois le même jour, 4 Juin ; elle n'est que préliminaire & sans conséquence.

Le lendemain, lors de la levée de l'appareil, je trouvai de la fièvre au nommé Ancelin, cette circonstance me surprit d'autant plus que la fièvre n'est pas ordinaire en aucun tems du traitement, & que je ne

J'avois pas encore remarqué dans aucuns des malades que j'ai suivis depuis plusieurs années que j'ai donné quelque attention à cette méthode. Les deux autres malades avoient très-bien dormi, & n'avoient pas le moindre mouvement de fièvre. Je fis remettre au lendemain la suite du traitement, & même l'essentiel; cette maladie me paroissant prendre le caractère de fièvre putride maligne, je crus devoir suspendre toute application du caustique. Je me contentai de suivre cette maladie & de la traiter. Je priai même M. Lorry mon confrere, de m'aider de ses avis, après lui avoir rendu un compte exact de ce qui avoit précédé, & du traitement que j'avois employé; je lui fis remarquer la plaie qui étoit en suppuration louable. Il convint qu'elle ne pouvoit être la cause de la maladie présente, & qu'elle lui étoit absolument étrangère.

Indépendamment de cet avis, M. Vieillard, administrateur de l'hôpital général, & chargé par vous, Monsieur, du détail de cette affaire, pensa qu'il étoit à propos de faire constater l'état de ce malade par un chirurgien de l'hôpital général; il en écrivit à M. Brun, qui, par procès-verbal du 23 Juin, constata la maladie, reconnut la nature de la plaie qui étoit simple & en bonne suppuration, & à laquelle, comme

Il en est convenu nettement, il n'y avoit point eu de caustique appliqué.

La fièvre cessa le quatorze de la maladie, se termina par un dépôt aux bourses. Le pus se fit jour de lui-même. M. Brun dilata l'ouverture. Le pansement a été fait à l'ordinaire ; le malade a guéri, il s'est parfaitement rétabli en très-peu de tems, sa hernie même a paru guérie pendant un mois ou six semaines ; c'eût été un prodige, puisqu'il n'a pas été traité pour cela, il en est beaucoup mieux ; car au moins elle est contenue, ce qui n'a jamais été avant, mais enfin il n'est pas guéri, & ne doit pas l'être.

Pendant ce tems perdu pour Ancelin ; nous avons complété la guérison des deux autres par l'application du caustique, tout a été fini à la fin de Juin ; cependant, pour plus grande assurance de guérison, le procès-verbal n'en a été dressé que le 31 Juillet, en présence de M. Vieillard, administrateur de l'hôpital général, par MM. Brun & Bousquet, qui avoient dressé celui du 29 Mai précédent.

Il est dit dans ce procès-verbal que *les hernies de Simon-Marie vincent, âgé de vingt-deux ans, & Marion David, âgé de soixante-onze ans, qui ont éprouvé tous les moyens de la méthode dont il s'agit, n'existent plus malgré les erreurs ordinaires qu'on*

servent à faire reparoître les hernies qui ne seroient que rentrées. Il est de plus reconnu par ce même procès-verbal *que le cordon des vaisseaux spermatiques est sain* dans ces deux hommes du côté où étoit la hernie, ce qui est très-important à remarquer : cependant, ajoute le même procès-verbal, *malgré le succès présent de ce traitement*, on a cru devoir prendre du tems pour porter avec certitude un jugement définitif sur l'efficacité & la durée de ces cures : cela est prudent.

Pour moi, Monsieur, qui connois des personnes guéries depuis dix, douze, quinze ans, & qui ont toujours été dans la plus parfaite santé, que plusieurs engagés dans le mariage jouissent de tous les droits de l'humanité. Pour moi qui, de plus, suis parfaitement au fait de cette méthode, & de tout ce qu'elle peut, ou ne peut pas, je crois pouvoir assurer que si on ne peut dire que la rechute soit absolument impossible, au moins elle ne peut être que très-rare, cette méthode étant physiquement sûre & sans inconvénient. La guérison en effet n'est *radicale* & constante qu'à raison d'une cicatrice qui fait obstacle & empêche l'échappement des parties qui causoient auparavant la hernie. Cette cicatrice doit se fortifier avec le tems, loin de s'affoiblir, dès que le premier mois, qui peut exiger

quelques ménagemens , est passé : cela est si vrai , que quelques malades , parmi ceux qui ont été précédemment traités , ont effectivement repris une hernie , mais jamais du même côté , & toujours du côté opposé.

Le vieillard de soixante-onze ans qui vient d'être traité & guéri , a éprouvé depuis une toux quinteuse très-forte ; elle n'a rien fait pour la hernie , tant elle est solidement & *radicalement* guérie , cela est d'autant plus étonnant , que la plaie a eu toutes les peines du monde à se fermer , parce que , comme l'ont reconnu les chirurgiens , cet homme est plus usé à soixante-onze ans que bien d'autres à quatre-vingt , & même quatre-vingt-dix ans. Cette cure seule en vaut un grand nombre.

Je n'examinerai point ici si le caustique qu'ont employé les anciens pour la guérison des descentes est le même , & leur façon de procéder est semblable ; c'est une discussion absolument inutile , il suffit d'observer que les anciens ont été obligés d'abandonner eux-mêmes leurs propres méthodes , sans doute parce que les désavantages & les inconvéniens qu'ils en ont observé , l'emportoient de beaucoup sur les avantages qu'ils avoient cru pouvoir s'en promettre ; & que n'ayant pas eu une idée nette & précise de ce qu'il falloit faire , ils n'ont pu aller plus avant sans risquer & hasarder beaucoup ,

ce qui eût été contre la conscience & la probité. La méthode au contraire dont il s'agit, a guéri, ce que n'ont pas fait les anciens : on ne peut nous contester ces faits sans aller contre l'évidence, & j'ose dire qu'elle guérira encore plus sûrement actuellement qu'elle est portée au dernier degré de certitude & de perfection.

Mais en supposant, si on le veut, que cette méthode soit la même que celle des anciens, comme on le prétend pour décréditer ce qu'on ne connoît pas, on ne peut au moins dans cette supposition, toute gratuite qu'elle est, nous refuser d'avoir trouvé les moyens sûrs d'éviter les inconvéniens qui ont découragé les anciens, & de guérir, ce qu'ils n'ont pas fait, sans courir aucuns risques pour la vie, la santé ou même la génération : voilà le point essentiel qui seul peut intéresser l'Etat & les citoyens. Tout homme en un mot qui pesera sans prévention les faits que nous mettons en avant sans crainte des démentis sur aucuns, conviendra sans peine que, malgré les assertions de quelques personnes de l'art, qu'il n'est pas possible de guérir les descentes par les caustiques sur-tout, cette possibilité est démontrée par le fait, & que, malgré le préjugé universellement reçu que l'on ne guérit pas les descentes, on les guérit. Quand les faits parlent aussi clai-

rement, les raisonnemens & tout ce qu'on peut dire, doivent être écartés; ils ne peuvent que prouver que l'on ne guérissoit pas autrefois & que l'on guérit aujourd'hui, & que ceux qui tiennent ces propos ne sçavent pas guérir, & sont bien éloignés de comprendre comment cela se fait, ils sont donc dès-lors recusables.

Si cette méthode de guérir a pu par le passé être infructueuse pour quelques malades, au moins elle n'en a ni estropié, ni fait périr aucuns; & ce n'est pas peu de chose, cette méthode n'étoit pas alors ce qu'elle est aujourd'hui, physiquement sûre. Le sieur Maget a la bonne foi & l'honnêteté de convenir que cette méthode étoit bien informée quand il est venu à Paris, & qu'elle a eu besoin des lumières des médecins auxquels il s'est attaché, pour la mettre au point de perfection, où j'ose dire l'avoir mise. J'ai profité des idées de plusieurs de mes confrères qui l'ont connue & vu pratiquer avant moi: tel étoit le célèbre Ferrein avec qui je m'en suis entretenu, & qui ne pensoit pas aussi légèrement sur l'application des caustiques pour la guérison des descentes, que les auteurs qui ont écrit depuis cent ou cent cinquante ans. M. Jean Lethieullier, ancien doyen de la faculté de médecine de Paris, M. Petit, médecin de S. A. S. monseigneur le duc d'Orléans;

M. Morand, chirurgien-major des Invalides, qui disoit que, dans une maladie où on ne guérit pas, & où on ne pense pas même que la guérison soit possible, loin de s'en occuper & d'en rechercher prudemment les moyens, une guérison bien prouvée sur quatre de manquées, feroit une découverte bien précieuse pour l'Etat & l'humanité en général. Qu'auroit dit ce grand chirurgien, s'il eût vu soutenir & prouver l'inverse de sa proposition ? C'est, je crois, l'avantage au moins qu'on peut se promettre de la méthode dont vous m'avez chargé d'examiner les succès, & de vous en rendre compte.

OBSERVATION

D'une ancienne Hernie inguinale adhérente & étranglée depuis trois jours, suivie d'accidens graves, opérée & guérie par M. MAJALTY, docteur professeur en médecine en l'université de Douay, & chirurgien-major de l'hôpital militaire de la même ville.

M. Holler, huissier au cabinet de son altesse royale le prince Charles, âgé de soixante & dix ans, d'un bon tempérament, portoit depuis cinquante ans une hernie inguinale adhérente du côté droit, que

l'on croyoit contenir par un bandage mal fait & mal appliqué. Le 3 Septembre 1769, il eut, à la suite de son souper, une indigestion qui occasionna la chute d'une grande portion d'intestin, qui occupoit la plus grande partie du scrotum ; il tenta inutilement la réduction, & en peu de tems tous les accidens de l'étranglement se manifestèrent ; le hoquet continuél, des vomissemens fréquens, le pouls petit, ferré, intermittent, & la tension douloureuse du ventre, furent les symptômes qui se développerent en moins de vingt-quatre heures, que les saignées, les bains, les fomentations, les cataplasmes de pulpe de plantes émollientes, les demi-lavemens ne purent calmer : je tentai à différentes reprises la réduction sans plus de succès, ce qui me décida à proposer le même jour l'opération ; on s'y opposa jusqu'au cinq du même mois à huit heures du soir : l'augmentation des symptômes décida la famille en faveur du seul moyen qui restoit ; j'y procédai, aidé de MM. Poullez, maître en chirurgie, & chirurgien aide-major en survivance, & Lefvignes sous-aide-major. Aussi-tôt l'ouverture du sac herniaire, je trouvai l'intestin noir, très-gonflé, & dans un état prochain de mortification, qui baignoit dans une sérosité sanguinolente & fétide : ce fut avec la plus grande difficulté que je par-

D'UNE ANCIENNE HERNIE INGUIN. 447
vins à lever l'étranglement, à détacher
toutes les adhérences, & à faire rentrer
dans le bas-ventre le volume prodigieux
d'intestin, qui s'en étoit échappé, après
les avoir fomentés avec le vin tiède; je
pensai à l'ordinaire, en continuant les fo-
mentations: je prescrivis une potion faite
avec l'eau de menthe, le syrop, la liqueur
anodine minérale d'Hoffmann & le cam-
phre; des apofèmes antiseptiques dont le
quinquina faisoit la base, & des demi-lave-
mens dans lesquels on ajoutoit une dé-
coction d'une demi-once de quinquina:
on continua ces remèdes jusqu'à la fin du
traitement. Cette opération nous laissa dans
la crainte de perdre le malade jusqu'au
quinzième jour, que le ventre, toujours
prodigieusement tendu, commença à dimi-
nuer; les déjections qui avoient toujours
été grumelées & fétides changèrent de na-
ture; le hoquet continuuel cessa, le ventre
s'affaissa: tout changea de face à cette épo-
que, & les accidens, si fâcheux depuis l'opé-
ration, se réduisirent au pansément d'une
plaie simple, qui, à l'aide d'un régime con-
venable, a été conduite jusqu'à parfaite
guérison. Le malade partit du 15 au 20
Octobre pour se rendre à Bruxelles.



OBSERVATION

*Sur un Accouchement extraordinaire ; par
M. PINART, Maître en Chirurgie, &
accoucheur à Quincy, près Maux.*

Le 12 Novembre 1771, je fus appelé pour voir la nommée Marie-Magdeleine Papillon, femme de François Bardot, vigneron au hameau de Voisin, paroisse de Quincy, âgée de trente-six ans ou environ, d'un tempérament sanguin, assez robuste ; je la trouvai au lit, attaquée d'une perte considérable : elle m'avertit qu'elle étoit enceinte de cinq mois & demi ou environ. Je la saignai deux fois, je lui prescrivis des bouillons & une tisane balsamique & astringente appropriée à son accident ; je lui fis garder le lit avec toutes les précautions convenables, cette perte fut heureusement terminée.

Le 18 Décembre suivant, elle fut affligée d'une pleurésie, je fus obligé de la saigner jusqu'à huit fois en quatre jours, & elle guérit sans accident.

Le 18 Février 1772, elle sentit des douleurs pour accoucher, je l'accouchai d'un enfant mort, qui probablement mourut dans le tems de la perte : tout se passa très-naturellement, l'enfant étoit corrompu, & comme

comme le cordon étoit conséquemment pourri, je fus obligé d'introduire ma main dans l'utérus afin d'en extraire ce délivre très-exactement, ce qui fut fait; mais une chose qui me parut extraordinaire, ce fut de sentir un second enfant, très-chaud, & qui me parut se bien porter, ainsi qu'un amnios bien solide & bien conditionné: enfin je délivrai cette femme le mieux qu'il m'a été possible, à plusieurs reprises.

Le 1^{er} Mars, treize jours après cette dernière opération, j'accouchai cette femme d'un gros garçon qui a vécu sept mois, & la mère se porte très-bien aujourd'hui 15 Juin 1773. C'est aux sçavans & aux naturalistes à raisonner à présent: pour moi, je me contente de rapporter ce que j'ai observé.

EMPLATRE POUR LES CORPS,

*Communiqué par M. MARESCHAL DE
ROUGERES, maître en chirurgie à
Lamballe en Bretagne..*

P. Cire vierge { — } 2 onc.
Gomme ammoniac en poudre. { aa }

Verd de gris en poudre 6 gros.

amollissez la cire en la maniant dans les mains auprès du feu, & faites lui absorber toutes les poudres qu'on aura bien mêlées auparavant. Pour s'en servir, on en étend

450 **EMPLÂTRE POUR LES CÔRS.**

sur de la peau, ou même du linge, de l'épaisseur d'une pièce de douze sols, & on donne à l'emplâtre un peu plus de largeur que le cor sur lequel on veut l'appliquer. On fait tremper le cor dans l'eau tiède, & on enlève avec un canif la partie la plus dure; on applique l'emplâtre chaud, & on le maintient au moyen d'une bandelette. Au bout de quinze jours, on leve cet emplâtre, & s'il y a encore quelque reste du cor, (ce qui est rare) on met un autre emplâtre pour le même espace de tems, après lequel on est sûr de la guérison. Il n'est pas toujours nécessaire de faire tremper le cor; & quand on en enlève, on doit bien prendre garde d'aller jusqu'au vif, particulièrement quand il se trouve sur les tendons, les aponévroses, les articulations. Je n'ai point vu, Monsieur, de remède plus efficace que celui-là. Il a guéri à ma connoissance plus de deux mille cors. Son application n'est jamais douloureuse, la douleur cesse même ordinairement un quart d'heure après. Je désirerois bien en avoir un pareil à communiquer pour le mal des dents. En voici un bien simple pour les verrues, & que je n'ai jamais vu manquer. Il ne s'agit que de les frotter avec du savon ordinaire trempé dans leau. Le frottement doit être plus ou moins long à se faire, c'est-à-dire jusqu'à ce que les verrues soient blanches

EMPLATRE POUR LES CORPS. 451
& ramollies. On le réitère tous les jours, ce
qui dure de huit à quinze.

OBSERVATIONS

*Sur l'Urine humaine, & sur celles de vache
& de cheval, comparées ensemble; par
M. ROUELLE, démonstrateur en chimie
au Jardin royal des Plantes, &c.*

§. I. *Urine humaine.*

Entre plusieurs observations que je pour-
rois donner sur l'urine humaine, & dont
je réserve le détail pour une autrefois, je
me borne aujourd'hui à la simple exposi-
tion de quelques-unes des propriétés de
cette sécrétion, ainsi qu'à l'action de quel-
ques réactifs sur elle, pour faire voir la
grande différence qu'il y a entre cette urine
& celles de vache & de cheval.

J'exposerai un peu au long toutes les
substances qu'elle contient, afin de com-
parer ses produits à ceux des deux autres
urines, en faisant connoître combien elles
diffèrent entre elles, & le peu d'analogie
qu'elles ont ensemble.

1^o L'urine humaine, lorsqu'elle est nou-
velle & qu'elle provient d'un sujet en pleine
santé, est transparente, & d'un jaune plus
ou moins ambré.

2° L'urine pure ne rougit, ni ne verdit le sirop de violettes, preuve qu'elle ne contient point d'acide ni d'alcali tout développé.

3° Cette urine dépose peu, & le sédiment qui s'en sépare quelques jours après qu'on l'a rendue, a une apparence gélatineuse : il ne contient cependant rien de cette nature.

4° Les acides foibles ne paroissent avoir aucune action sensible sur cette matiere.

5° Les médecins praticiens ont observé dans un grand nombre de personnes malades, sur-tout dans celles qui sont sujettes aux affections hystériques & chez les hypocondriaques, qu'elles rendent souvent dans leurs paroxysmes une quantité d'urine presque purement séreuse, sans odeur ni couleur, & claire comme de l'eau. Je ne sçache aucun chimiste qui ait examiné ces urines par l'analyse.

6° On rend souvent, comme on sçait, dans l'état de la plus parfaite santé, une urine qui peut être comparée à celles prises dans l'état de maladie : telle est l'urine qu'on rend après le repas, & souvent en abondance, dans les premiers momens de la digestion & de la décomposition des alimens ; cette urine est quelquefois aussi claire que de l'eau, & souvent sans odeur.

7° Cette urine évaporée au bain-marie

ne donne tout au plus par pinte qu'un, deux ou trois gros de résidu réduit en consistance de bol, tandis qu'au contraire une pinte d'urine prise fix ou sept heures après le repas, ou de celle qu'on a rendue la nuit, en donne depuis une once jusqu'à une once & demie, & même plus.

8° J'ai observé que l'urine du n° 6, exposée dans un bocal de verre couvert d'un papier, passoit à la putréfaction plus lentement que l'urine ordinaire, & ne prenoit pas comme elle une mauvaise odeur. Il est même souvent très difficile de reconnoître cette liqueur pour de l'urine. Pendant qu'elle se putréfie, elle se couvre d'une croûte de moisissure comme font les suc, les décoctions des substances végétales & la partie gélatineuse des animaux; ce qui n'arrive point à l'urine ordinaire, du moins je ne l'ai point observé, quoique j'en aie exposé à l'air avec celle du n° 6.

§. II. *Des Substances contenues dans l'Urine humaine.*

1° Cette urine contient, comme on sçait, beaucoup d'eau.

2° Elle contient aussi deux substances, l'une savonneuse & l'autre extractive; qui sont très-solubles dans l'eau.

3° Je distingue ces deux substances, parce que l'une est soluble en grande quan-

tité dans l'esprit-de-vin, & que l'autre ne s'y dissout point.

4° Celle qui est soluble dans l'esprit-de-vin, je la nomme savonneuse, à cause de cette solubilité.

5° J'appelle l'autre extractive, parce qu'elle a, comme les vrais extraits, la propriété d'être indissoluble dans l'esprit-de-vin, ou du moins s'y dissout-elle très-peu : l'esprit-de vin chaud a sur elle un peu d'action, mais elle se dépose par le refroidissement.

6° En dissolvant ou extrayant par l'esprit-de-vin la partie savonneuse de l'urine humaine rapprochée en extrait, il se dissout une beaucoup plus grande quantité de partie extractive; mais cette substance se sépare de l'esprit-de-vin & de la partie savonneuse par le repos, c'est même un des moyens que j'emploie pour la séparer des sels de l'urine.

7° La partie extractive est en très-petite quantité dans l'urine humaine. Si on opere en petit, on n'obtiendra que très-peu de cette substance.

8° La partie savonneuse séparée de toutes les autres matieres, est d'une nature saline & susceptible de cristallisation.

Je regarde cette substance savonneuse comme la matiere nutritive des végétaux, qui a changé de nature par la digestion & la circulation, & par les nouvelles combi-

naïsons qu'elle a éprouvées en passant dans l'économie animale avec laquelle elle s'est identifiée.

Cette substance séparée de l'esprit-de-vin est assez difficile à sécher au bain-marie pour être portée à un certain point de solidité.

Si on l'expose au feu dans un vaisseau de terre ou de fer, elle présente assez bien l'effet de plusieurs corps muqueux, tels que le miel & le sucre cuit presque en consistance de caramel.

Elle est onctueuse & d'un brun foncé lorsque l'urine a été évaporée au bain-marie. Si elle ne répandoit pas une mauvaise odeur, on la prendroit, à la seule vue, en bouillant, pour un miel fortement cuit.

Cette substance savonneuse attire assez puissamment l'humidité de l'air, & se liquéfie lorsqu'elle est solide.

Elle contient de l'acide du sel marin. Je ferai connoître par la suite cette combinaison, & dans quel état on y trouve l'acide.

Elle donne par l'analyse beaucoup plus de la moitié de son poids d'alcali volatil, peu d'huile & du sel ammoniac. Le résidu n'est point alcalin; à la vérité il verdit légèrement le sirop violat, mais sa lessive ne fait aucune effervescence avec les acides.

9° La substance extractive ne présente pas tout-à-fait, à bien des égards, les mê-

mes phénomènes que la favonneuse. Elle se dessèche sur une assiette au bain-marie comme les extraits de beaucoup de plantes ; elle est noire, & attire un peu l'humidité de l'air.

Elle donne dans l'analyse tous les produits des matières animales : je la regarde comme la matière extractive des végétaux qui a changé de nature par la digestion, la circulation, & par les nouvelles combinaisons qu'elle a éprouvées en passant dans l'économie animale avec laquelle elle s'est identifiée. Cette substance séparée de la favonneuse & des sels, se dessèche beaucoup plus facilement que la favonneuse. Elle attire peu l'humidité de l'air, & est d'une très-grande solubilité dans l'eau.

10° Outre ces deux substances, l'urine contient différens sels. Les chimistes jusqu'à ce jour y ont reconnu la plupart de ceux qui suivent.

Le sel marin à base de *natrum*, c'est celui qui est plus abondant.

Le sel fusible auquel on a donné différens noms.

Le sel fébrifuge de Sylvius. M. Margraff est le premier qui ait démontré ce sel dans l'urine humaine.

Le sel de Glauber. J'ai démontré ce sel dans l'urine depuis 1770, tant aux corps particuliers que je fais chez moi qu'à celui

du Jardin du roi. Ce sel a été admis dans l'urine par plusieurs chimistes, mais ils n'ont donné ni procédés, ni preuves de son existence. Ce qu'ils en ont dit ne doit passer que pour des assertions, & les assertions en chimie ne sont pas des expériences.

Le sel ammoniac est encore un de ceux qu'on admet dans l'urine. Les chimistes sont assez généralement de ce sentiment, fondés sur ce qu'on retire ce sel par la distillation; & c'est la seule expérience que l'on connoisse en usage pour l'y démontrer; mais j'en ai d'autres qui me font douter de son existence dans l'urine; & me portent à croire que loin d'y être tout formé, il est seulement l'ouvrage du feu, ou si le sel ammoniac est dans l'urine, qu'il y est dans un état de combinaison inconnu: on sçait que ce sel est soluble dans l'esprit-de-vin; aussi en trouve-t-on un peu dans l'analyse de la matière favonneuse.

11^o On retire de l'urine par la distillation une très-petite quantité d'huile.

12^o C'est gratuitement que des chimistes admettent l'alcali fixe dans l'urine: ce qu'on en retire après la dessiccation & la calcination est si peu de chose, que cet alcali ne peut être regardé comme une partie constituante de l'urine.

13^o On y trouve une très-petite quantité

de terre précipitée dans la putréfaction ; ce qu'on en retire après la distillation , ainsi que par la lessive du *caput mortuum* par l'incinération de la matière charbonneuse qui reste , est en grande partie le produit de la décomposition des deux substances savonneuse & extractive , & d'une petite portion des sels contenus dans l'urine ; c'est ce qui fait qu'on ne peut pas dire que toute cette terre fasse partie de l'urine , mais bien des substances qu'elle renferme.

§. III. de l'Urine humaine putréfiée.

1^o Beaucoup de chimistes ont dit que le sel marin contenu dans l'urine se décomposoit par la putréfaction , & devenoit volatil.

J'ai comparé les produits des sels qu'on retire de l'urine putréfiée avec ceux de l'urine fraîche , sans observer des différences assez marquées , pour en conclure qu'ils se décomposent & se volatilisent dans la putréfaction.

2^o Les chimistes qui ont avancé cela , ne l'ont appuyé d'aucune preuve. Ce n'est encore qu'une assertion & un langage abusif dans une science qui n'est fondée que sur l'expérience ; langage qui se perpétue de nos jours , où l'on voit paroître de gros volumes remplis d'inepties qu'on annonce comme des vérités , souvent même comme

de grandes découvertes que l'expérience dément tous les jours, & qui cependant trouvent encore une foule d'admirateurs.

3^o Les substances qui m'ont paru subir le plus d'altération dans l'urine, sont la savonneuse & l'extractive.

4^o L'urine putréfiée depuis six mois, un an, & même plus, mise à évaporer par la méthode ordinaire de l'ébullition, & portée à la consistance d'un sirop, fait effervescence avec l'esprit alcali volatil de l'urine, du sel ammoniac, même avec l'urine putréfiée; effervescence qui est susceptible d'augmentation par le moyen de la chaleur.

5^o Cette observation m'a conduit à démêler pourquoi le sel fusible cristallise quelquefois le premier, & d'autrefois le dernier, ce qui a fait naître parmi les chimistes une espèce de contradiction qui n'en est cependant pas une; car je démontrerai qu'ils ont tous raison. C'est en répétant les expériences de M. Margraff que je suis parvenu à les mettre d'accord, en brisant le nœud de la difficulté.

6^o J'ai dit, n^o 3 & 6, §. 11, que l'esprit-de-vin dissolvoit la substance savonneuse, & une partie de l'extractive à la faveur de la première, ce qui ne se passe pas tout-à-fait de même avec les urines de vache & de cheval. Ce procédé a lieu tant pour l'urine putréfiée que pour la fraîche, rappro-

chée en consistance de miel, & c'est une voie de séparer ces substances & de mettre les sels dans un état de pureté, auquel on ne parvient que très-difficilement par un grand nombre de cristallisations, clarifications & filtrations répétées : il est vrai que par le moyen de l'esprit-de-vin on obtient ces sels bien plus vite ; mais le procédé est dispendieux quand on le fait en grand.

7^o Il y a une autre manière moins coûteuse & plus expéditive, pour débarrasser l'urine putréfiée & fraîche de toutes les substances savonneuses & extractives. Je ne vois point que les chimistes aient fait tout l'usage qu'ils pouvoient faire de ce moyen, qui est de distiller à la cornue l'urine desséchée à une consistance ferme, en modérant le feu pour ne pas décomposer le sel fusible ; on obtient ainsi tous ses sels assez purs. On pourroit employer un troisième moyen qui seroit de calciner l'urine à l'air ; mais l'expérience m'a appris qu'il faut beaucoup d'adresse pour réussir ; & que la distillation est plus expéditive, & n'a pas tous les défauts de la calcination.

§. IV. *Urine de vache.*

1^o L'urine de vache fraîche a une odeur forte qui lui est particulière, & qui diffère beaucoup de celle de l'urine humaine. Souvent elle a peu de couleur, mais elle se

colore de plus en plus en la gardant, sans prendre toutefois cette belle couleur ambrée de l'urine humaine.

2^o J'ai remarqué plusieurs fois qu'en mettant cette urine fraîche dans une terrine, & la laissant à l'air pendant dix-huit jusqu'à trente heures, il se formoit à sa surface de petits cristaux oblongs taillés à plusieurs facettes assez régulièrement.

3^o Cette urine dépose un sédiment qui, au bout de deux ou trois jours, a l'apparence d'une matière gélatineuse, mais elle n'en a pas les propriétés.

4^o Elle est savonneuse au toucher, & onctueuse comme une légère lessive alcaline.

5^o Elle verdit l'infusion des fleurs de violettes, comme fait une lessive alcaline un peu foible.

6^o Elle fait avec les trois acides minéraux affoiblis d'eau, & avec l'acide du vinaigre, une effervescence assez marquée, qui augmente beaucoup par l'agitation, ce qui indique un alcali tout développé.

7^o Lorsqu'on y mêle les alcalis fixes & volatils en liqueur, elle n'en reçoit point d'altération qui soit bien sensible.

8^o L'alcali indiqué n^o 6 dans cette urine, par l'effervescence qu'elle fait avec les acides minéraux & celui de vinaigre, est l'alcali végétal. Pour s'en convaincre, il suffit d'observer qu'en y mêlant de l'acide nitreux

le plus foible jusqu'au point de saturation ; l'évaporant ensuite au bain-marie en consistance de syrop , on obtient par la cristallisation du nitre en belles aiguilles.

§. V. *Des Matieres contenues dans l'Urine de vache..*

1^o Cette urine contient aussi deux substances , l'une savonneuse & l'autre extractive , qui sont solubles dans l'eau , comme celles de l'urine humaine.

2^o La partie savonneuse qui y est en grande quantité , se dissout dans l'esprit-de-vin , & présente assez bien les mêmes effets sur le feu que celle de l'urine humaine ; elle m'a cependant paru un peu moins saline.

3^o Cette substance savonneuse donné dans son analyse beaucoup d'alcali volatil , plus d'huile que celle de l'urine humaine , mais point de sel ammoniac. Le *caput mortuum* est alcalin , & fait une vive effervescence avec les acides , ce qui n'arrive pas à celui de la matiere savonneuse de l'urine humaine.

4^o La partie extractive est beaucoup plus abondante dans l'urine de vache , que dans celle de l'homme. Son analyse donne les mêmes produits que la substance savonneuse , c'est-à-dire de l'alcali volatil , de l'huile & un résidu alcalin.

5^o Ces deux substances savonneuse &

extractive de l'urine de vache different cependant en quelque chose de celles de l'urine humaine, comme je le ferai connoître dans la suite.

6° L'urine de vache contient encore les matieres suivantes :

Un vrai tartre vitriolé en assez grande quantité.

Du sel fébrifuge de Sylvius.

De l'alcali fixe végétal parfaitement semblable au sel de tartre. Cet alcali se trouve abondamment dans l'urine de vache. Je donnerai dans la suite les proportions que chaque pinte contient de ces différens sels (a).

Un sel acide volatil qui a plusieurs propriétés particulieres. Il se sublime à une chaleur à peu près égale à celle qui sublime les fleurs de benjoin auxquelles il ressemble beaucoup. Il est en petites aiguilles ou lames argentinées très-légères, ou il se prend plus en masse, si le feu a été trop fort. Il a un goût assez piquant, & qui approche de celui des fleurs de benjoin. Il est peu soluble dans l'eau, mais très-soluble dans l'esprit-de-vin & dans l'éther. Il teint en

(a) M. Lémery est le premier que je sçache qui ait observé que l'urine de vache contenoit de l'alcali fixe ; mais il n'en a point déterminé l'espece : il n'a pas même vu les deux sels neutres qui sont dans cette urine.

un beau rouge l'infusion des fleurs de violettes. Il fait effervescence avec l'alcali fixe auquel il se combine. Ce sel acide volatil se décompose tellement par la putréfaction de l'urine de vache, qu'on ne l'y retrouve plus après qu'elle est putréfiée.

Je dois faire observer que le sel acide volatil dont je viens de parler ne se trouve pas constamment dans toutes les urines de vache. Je l'ai trouvé, jusqu'à trois fois en assez grande quantité dans des urines différentes; une fois dans un résidu de quarante-deux pintes, une seconde fois dans un résidu de seize, & dans un autre de douze. Cela tient-il à quelque circonstance particulière de la nourriture ou de la boisson, ou à quelque négligence de ceux qui m'ont fourni les urines? J'ai déjà pris des précautions pour en être éclairci.

7° L'urine de vache ne donne point de phosphore, parce qu'elle ne contient point de sel fusible, du moins je ne l'ai pas observé dans mes expériences: d'ailleurs, quand elle en contiendrait, elle ne donneroit point de phosphore, comme je le démontrerai dans la suite. Le premier qui ait dit que l'urine des quadrupèdes n'en donnoit point, est le docteur ***, dans ses procédés chimiques.

§. VI. *Urine de cheval.*

1° On peut appliquer à cette urine les remarques

remarques que j'ai faites sur celle de vache.

2° L'urine de cheval a une odeur qui la distingue de l'urine humaine & de celle de vache; elle approche cependant plus de la dernière.

3° Elle est quelquefois trouble en sortant de l'animal; &, lorsqu'elle ne l'est pas, elle ne tarde pas à le devenir. Exposée à l'air dans une terrine, toute sa surface se couvre d'une pellicule terreuse qui ressemble beaucoup à la crème de chaux, dont elle prend l'arrangement salin. Si on brise cette pellicule en l'agitant un peu, elle se précipite; mais il s'en forme une nouvelle comme à l'eau de chaux; ce qui dure plusieurs jours. Cette pellicule terreuse varie pour la quantité. Il y a des urines qui en donnent fix à sept onces, & même plus sur douze pintes.

4° L'urine de cheval dépose un sédiment terreux, qui, lorsqu'il est au fond de la terrine & qu'il n'a pas été beaucoup agité, paroît être dans un état bien plus gélatineux que ceux des urines humaines & de vache. Cette urine est elle-même très-mucilagineuse, de sorte qu'en la transvasant d'un vaisseau dans un autre, elle file comme un mucilage léger, ou comme un vin gras; mais elle perd cette propriété par l'ébullition, quelquefois aussi par une forte agitation, comme il arrive au vin.

5° L'urine de cheval verdit l'infusion des fleurs de violettes, comme une lessive alcaline.

6° Tous les acides minéraux & l'esprit-de-vinaigre font effervescence avec elle, ce qui démontre une propriété alcaline.

7° Les alcalis fixes & volatils en liqueur, mêlés à cette urine, la troublent, la rendent opaque, & il se fait alors un précipité terreux, comme il arrive à l'eau de chaux.

§. VII. *Des Matières contenues dans l'Urine de cheval.*

1° Cette urine contient également deux substances, l'une savonneuse & l'autre extractive, comme l'urine humaine & celle de vache.

2° La partie savonneuse y est en assez grande quantité, & présente assez bien sur le feu les mêmes phénomènes que la partie savonneuse des deux autres urines; elle est d'un brun foncé.

3° La partie extractive s'y trouve en beaucoup plus grande quantité que dans l'urine humaine, & même dans celle de vache; elle est noire comme de la poix.

4° Ces deux substances, savonneuse & extractive de l'urine de cheval, donnent dans l'analyse les mêmes produits que ceux de l'urine de vache; mais point de sel am-

moniac, ni de phosphore. Le *caput mortuum* de l'une & de l'autre a pareillement son alcali. En un mot, ces deux substances different un peu de celles de l'urine humaine, comme je le ferai voir.

5° Quoique l'urine de cheval ne paroisse pas donner de phosphore, je ne la crois pas pour cela privée d'acide phosphorique.

6° Elle contient assez abondamment un vrai sel fébrifuge de Sylvius.

7° Un tartre vitriolé qui est parfaitement semblable à celui qu'on fait avec un alcali fixe & l'acide vitriolique.

8° Une grande quantité de terre absorbante qui a la propriété d'être soluble dans tous les acides, de se réduire en vrai chaux au grand feu, & de faire un verre transparent au feu de porcelaine.

9° De la sélénite mêlée à la terre absorbante avec laquelle elle se précipite.

10° On n'y trouve point d'alcali fixe tout développé comme dans l'urine de vache; car si elle en contenoit, il n'y auroit point de sélénite.

11° Elle présente dans la putréfaction à peu près les mêmes phénomènes que l'urine humaine & celle de vache. L'expérience démontre que les sels qu'elle contient ne subissent point d'altération bien marquée. Les changemens les plus sensibles s'opèrent sur les substances savonneuse

& extractive. Je les ferai connoître par de nouvelles observations.

EXPÉRIENCES NOUVELLES

*Sur la Platine & sur différens Cobalts
soumis à l'étincelle électrique.*

Il paroît, d'après l'analyse que le fleur Comus vient de faire de la platine par un procédé électrique, que ce demi-métal est, pour la plus grande partie, du fer : voici le procédé. Il a placé entre deux cartes plusieurs portions de platine apportées par différentes personnes. Après en avoir débarassé d'abord avec un bon aimant toutes les parties ferrugineuses, il a ensuite tiré une étincelle sur celles qui ne paroissent point attirables, & toutes ces parties le sont devenues sans exception. Pour ne pas laisser de doutes sur cette opération, il l'a répétée sur de la platine fournie par les sieurs Rouelle & d'Arcet qui ont assisté à l'expérience. Cette platine avoit été traitée de différentes façons. Il y en avoit qu'on avoit dépouillée de son fer par l'esprit-de-sel ; une autre partie avoit été exposée à trois reprises à un feu très-long & très-violent, & y avoit acquis une blancheur & un brillant presque égal à celui de l'argent : une troisième enfin avoit été réduite, par un

grand feu, en une poudre noire, fine, & presque en chaux. Le résultat a toujours été constamment le même.

Toutes ces différentes platines, sans en excepter une seule, se sont trouvées attirables à l'aimant, comme la limaille de fer, après avoir reçu l'étincelle. Le sieur Comus a exposé cette platine pendant six heures à un feu très-fort. Etant refroidie, il ne s'en est pas trouvé une seule partie attirable. Il a tiré dessus une étincelle électrique, & elle est devenue aussi attirable qu'auparavant.

Mais un fait bien singulier, c'est qu'ayant soumis pour la première fois de la platine choisie, en un mot celle qu'on avoit purifiée par l'esprit-de-sel, à l'étincelle électrique, & l'ayant examinée à la loupe, on vit très-sensiblement qu'elle étoit devenue grasse, & comme enduite d'une substance métallique fluide qui avoit transudé à la surface; c'étoit du mercure, de vrai mercure coulant qui prend sur l'or & le blanchit très-rapidement. Ce mercure étoit même, & est encore sensible aux yeux sur les gros grains; mais lorsque cette platine a été passée au feu, elle ne présente plus le même phénomène, on n'obtient plus de mercure. On sçait que M. Margraff a retiré du mercure de la platine par la voie des menstrues. Le sieur Comus en a retiré par

le moyen de l'électricité. Son expérience confirme-t-elle l'opinion de cet excellent auteur? C'est sur quoi on ne peut se décider sans de nouveaux éclaircissemens.

La platine soumise à l'étincelle électrique passée au feu, & réduite ainsi en poudre fine & en état de chaux, donne une couleur olive foncée sur la porcelaine.

On peut donc obtenir par le moyen de l'électricité le même résultat que MM. Margraff & Lewis avoient déjà obtenu des menstrues, & M. d'Arcet par le moyen d'un grand feu. On trouve à la page 81 de son premier Mémoire lu à l'Académie en 1766, qu'il étoit venu à bout de calciner la platine en l'exposant dans un creuset de porcelaine à un très-grand feu. L'ayant triturée ensuite dans un mortier, il obtint sur un gros environ huit grains d'une poudre noirâtre, qui étoit une véritable chaux. Voilà donc une nouvelle voie d'analyse ouverte, puisque l'électricité, surtout lorsqu'elle est bien forte, produit les mêmes effets qu'on croyoit ne devoir attendre que d'un feu porté souvent au degré le plus violent.

Le sieur Comus a procédé également sur différentes mines & régules de Cobalt, & a remarqué différens résultats qui tous confirment que la partie essentiellement constituante de ce demi-métal est le fer.

Il a observé que la mine de cobalt n'est point attirable par l'aimant, mais qu'elle le devient par la calcination, & lorsqu'elle est mise dans l'état de saffre : à plus forte raison le cobalt est-il attirable lorsqu'il a été séparé de sa mine, & réduit en régule par le feu.

Tous les régules de cobalt ne sont pas les mêmes ; le sieur Comus en a trouvé plusieurs qui ne donnoient aucune marque de fer avant de recevoir l'étincelle électrique, & qui ne sont devenus attirables qu'après. L'électricité fond la partie métallique du cobalt qui échappe à la calcination, & écarte en tourbillon la partie ferrugineuse noire & réduite en chaux ; laquelle fait comme un atmosphère autour du lingot métallique, qui dès-lors paroît visiblement fondu. Cette poussière ferrugineuse ainsi réduite en chaux, appliquée avec un fondant à l'ordinaire sur la porcelaine, donne un émail brun foncé, tandis que la partie réguline métallique qui reste donne du bleu.

Le sieur Comus se propose de donner ses idées sur les résultats opposés, que le même procédé électrique produit sur ces substances métalliques ; mais ce ne sera qu'après avoir communiqué au public un assez grand nombre d'autres faits intéressans,

472 EXPÉRIENCES NOUVELLES, &c.
& aussi singuliers que ceux qu'il publie
aujourd'hui.

Post scriptum. Le sieur Comus, depuis
ses nouvelles expériences sur le change-
ment de l'or en poudre purpurine par le
moyen de l'étincelle électrique, a trouvé
dans l'histoire de l'électricité, ouvrage an-
glois, que M. Priestley s'étoit aperçu qu'en
tirant l'étincelle sur une chaîne, il se for-
moit une poussière autour, & qu'il avoit
répété l'opération sur diverses substances
métalliques. D'après cette expérience,
M. Priestley juge que les différentes pouf-
sieres ne proviennent que de l'alliage con-
tenu dans ces différens métaux; il a même
répété son procédé sur l'or renfermé dans
un tuyau de plume qui s'est trouvé teint
d'un rouge de vermillon.

Voici comme il termine le chapitre qui
traite de ces opérations.

» A l'égard de ce phénomène, & des
» autres apparences ci-dessus mentionnées,
» je n'ai aucune conjecture qui soit digne
» d'être communiquée au public. Je n'ai
» suivi que l'analogie des faits seulement,
» encore pas bien loin. Je laisse à d'autres
» à les comparer, les suivre plus loin, &
» s'assurer de leur cause. »



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

S E P T E M B R E 1773.

THERMOMETRE.				BAROMETRE.		
Jours du mois.	A 6 h. Ecluse du mat.	A 2 h. & demie du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin, pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	14 $\frac{1}{2}$	20	15	28	28	28
2	14	19 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	28 1	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$
3	13 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{4}$	16 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1	28 $\frac{1}{4}$
4	14 $\frac{1}{2}$	21	16 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
5	15 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28	27 10 $\frac{1}{2}$
6	16 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	14	27 10 $\frac{3}{4}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$
7	12 $\frac{1}{2}$	19	14 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{3}{4}$	27 11	27 9 $\frac{1}{2}$
8	14 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	12	27 7	27 7	27 7 $\frac{1}{2}$
9	12 $\frac{1}{2}$	17	12 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{3}{4}$	28 1
10	12	18	15	28 1 $\frac{3}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1
11	14 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{3}{4}$	12 $\frac{1}{4}$	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$	28 3
12	9	17	12 $\frac{3}{4}$	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{3}{4}$
13	13	18	13	27 10 $\frac{3}{4}$	27 10	28
14	12	17	11 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3 $\frac{1}{4}$
15	10	17	15	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2
16	12	16 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2	28 $\frac{1}{4}$
17	11 $\frac{1}{4}$	19 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{3}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11	27 10 $\frac{1}{2}$
18	12 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	12	28	28 1	28 2
19	10	17 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3	28 3
20	10	18	14	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$
21	12 $\frac{1}{2}$	21 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	28	27 10	27 8 $\frac{1}{2}$
22	15 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	27 9	27 10	28 $\frac{1}{2}$
23	8	15 $\frac{1}{2}$	10	28 1	28 1	27 11 $\frac{1}{4}$
24	10 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{4}$	27 10	27 9	27 9 $\frac{1}{2}$
25	10 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	27 11	27 11	28
26	8 $\frac{1}{4}$	15 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{4}$	28	28	27 11 $\frac{1}{2}$
27	11 $\frac{1}{2}$	15	10	28	28 1	28 2
28	8 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	12	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{3}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$
29	8	15 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	28 3	28 2 $\frac{3}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$
30	8	15 $\frac{1}{2}$	11	28 3	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	O. pluie, cou.	O. nuages.	Beau.
2	S-O. nuages.	S-O. couv. pl.	Nuages.
3	O-S-O. nuag.	S-S-O. couv.	Nuages.
4	S-S-O. couv.	S-S-O nuag.	Couvert.
5	O-S-O. couv.	S-O. pluie.	Nuages.
6	S-E. pluie.	S-O. nua. pl.	Nuages.
7	S-O. nuages.	S-S-O. nuag.	Nuag. pluie.
8	S-O. pluie.	S-O. pluie.	Nuages.
9	O. vent, n. pl.	O. nua. pluie.	Nuages.
10	S-O. couvert, vent, nuag.	S-S-O. nuag.	Beau.
11	S-O. pl. c. v.	O. nuages.	Beau.
12	O. nuages.	N-E. nuages.	Nuages.
13	S-O. per. pl. nuages.	O-S-O. pluie.	Nuages.
14	O. couv. vent.	O. couvert.	Nuages.
15	S-S-O. b. nua.	O. nua. pluie.	Pluie.
16	O. couvert.	S-O. nuages.	Beau.
17	S-S-O. couv.	S-O. nuag. b.	Nuag. pluie.
18	O. pl. couv.	O. nua. pluie.	Beau.
19	O-S-O. b. n.	S-O. nuag. b.	Beau.
20	S-O. beau.	S-O. nuages.	Nuages.
21	S. léger nuag.	S. nuages.	Beau.
22	S-O. couvert, gr. vent.	S-O. per. pl. couvert.	Beau.
23	O. léger nua.	S-O. couvert.	Nuages.
24	S. pl. couv.	S. pluie.	Nuages.
25	S-O. nuages.	O-S-O. n. pl.	Nuages.
26	S-E. b. nuag.	S-E. nuages.	Nuages.
27	O. nuages.	O. nuages.	Beau.
28	O. b. nuages.	O. nuages.	Nuages.
29	O. b. nuages.	S-O. nuages.	Beau.
30	O. brouill. b.	S-O. beau.	Beau.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $21 \frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur de 8 degrés au-dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de $13 \frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $3 \frac{1}{4}$ lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 7 lignes. La différence entre ces deux termes est de $8 \frac{1}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé 1 fois du N-E.
 2 fois du S-E.
 2 fois du S.
 6 fois du S-S-O.
 17 fois du S-O.
 5 fois de l'O-S-O.
 13 fois de l'O.

Il a fait 16 jours, beau.
 presque tous les jours, des nuages.
 14 jours, couvert.
 15 jours, de la pluie.
 1 jour du brouillard.
 5 jours, du vent.

*MALADIES qui ont régné à Paris,
 pendant le mois de Septembre 1773.*

Les petites-véroles continuent encore, & sont toujours également bénignes. On a aussi vu quelques fièvres bilieuses qui ont paru accompagnées de maux de tête beaucoup plus violens que ceux qui ont coutume d'affecter les personnes prises de ces sortes de fièvres. On a vu en outre quelques érysypèles qui n'étoient suivies d'aucun accident.

Les fièvres intermittentes qu'on avoit commencé à appercevoir à la fin du mois précédent, ont pris le caractère de tierces & de doubles-tierces.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois d'Août 1773;
par M. BOUCHER, médecin.*

Nous avons eu, dans le cours de ce mois, des variations dans la température de l'air. Les chaleurs, modérées d'abord, ont augmenté, du 1^{er} au 14, au point que ce dernier jour la liqueur du thermomètre s'est portée au terme de 25 degrés; mais du 17 au 31 du mois, elle ne s'est pas élevée au-dessus de celui de 18 degrés, & elle a été observée plusieurs jours au-dessous de ce terme.

Les craintes que les pluies de la fin du mois précédent avoient excité pour la moisson, ont été bientôt dissipées. Depuis le 2 jusqu'à la fin du présent mois, nous n'avons essuyé que deux à trois jours de pluie considérable.

Le mercure dans le baromètre ne s'est point porté, de tout le mois, au-dessus du terme de 28 pouces. Les vents ont varié.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 25 degrés au-dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 10 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $\frac{1}{2}$ ligne; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 3 lignes. La différence entre ces deux termes est de 9 $\frac{1}{2}$ lignes.

OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE. 477

Le vent a soufflé 9 fois du Nord vers l'est.

7 fois de l'Est.

5 fois du Sud vers l'Est.

5 fois du Sud.

2 fois du Sud vers l'Ouest.

7 fois de l'Ouest.

6 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 17 jours de tems couvert ou nuageux.

8 jours de pluie.

2 jours de tonnerre.

2 jours d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué de la sécheresse tout le mois.

*MALADIES qui ont régné à Lille, dans le
mois d'Août 1773.*

La maladie aiguë, dominante de ce mois dans la ville, a été une fièvre hémitritée ou double-tierce continue, dont les redoublemens de deux jours l'un ont été dans plusieurs précédés de frissons. Les signes de saburre putréfiée dans les premières voies se manifestoient dans presque tous les malades, & indiquoient dès le commencement de la maladie l'usage des émetico-cathartiques; mais le sang assez souvent inflammatoire & des douleurs vives au creux de l'estomac, obligeoient à avoir recours préalablement à quelques saignées; ensuite de quoi l'on a opposé avec assez de fruit les décoctions de quinquina nitrées ou acidulées à la putridité & à l'opiniâtreté des accès fébriles.

Nous avons vu dans nos hôpitaux quelques personnes attaquées de la fièvre miliaire, à laquelle elles ont succombé en conséquence du mauvais traitement, ou par l'omission des moyens de curation qui auroient dû être employés au

commencement & dans le progrès de la maladie.

Il y a eu aussi quelques personnes attaquées du choléra-morbus. Cette maladie a été plus commune à la campagne que dans la ville ; par l'effet des chaleurs qui ont régné pendant quelques jours de la pleine moisson. On a vu aussi à la campagne des congestions inflammatoires du bas-ventre, qui ont exigé un traitement circonspect.

LIVRES NOUVEAUX.

Assemblée publique de la société des sciences tenue dans la grande salle de l'hôtel-de-ville de Montpellier, en présence des Etats de la province de Languedoc, le 25 Novembre 1771. A Montpellier, chez *Martel l'aîné*, 1772, in-4^e de 56 pages.

Ce morceau contient, outre l'éloge de M. d'Aigréfeuille, premier président de la cour des comptes, aides & finances de Montpellier, l'extrait d'un Mémoire de M. *Venel* sur les effets de la fumée du tabac, & des recherches très-intéressantes sur la situation de la ville de Montpellier, son climat, & les autres causes qui peuvent influer sur les qualités de l'air de cette ville & de son territoire ; par rapport aux maladies qui y régnent le plus communément ; extrait d'un ouvrage plus considérable ; par M. *Henri Fouquet*.

Suite de la guérison de la paralysie par l'électricité, d'après la Méthode de M. l'abbé *Sans*, professeur de physique expérimentale à Perpignan ; par M. *Marigues*, maître en chirurgie à Montfort-l'Amaury. A Paris, chez *Caillaud*, 1773, in-12.

Mémoire sur l'usage où l'on est d'enterrer les

morts dans les églises & dans l'enceinte des villes; par M. *Maret*, docteur médecin-chirurgien de la Faculté de médecine de Montpellier, &c. Dijon, chez *Cauffe*, 1773, in-8°.

Système nouveau & complet de l'art des accouchemens, tant théorique que pratique, avec la Description des maladies particulières aux femmes enceintes & aux femmes en couche, & aux enfans nouveaux-nés, traduit de l'anglois de *J. Burton*; par M. *Lemoine*, docteur-régent de la Faculté de médecine en l'université de Paris, ouvrage enrichi de notes & de figures, Tome II. Paris, chez la veuve *Hérissant*, 1773, in-8°.

Traité des Maladies vénériennes; par M. *Fabre*, maître en chirurgie, &c. troisième édition, revue, corrigée & augmentée par l'auteur. Paris, chez *Didot le jeune*, 1773, in-8°, prix relié 6 livres.

COURS DE CHYMIE.

M. *Rouelle*, démonstrateur de chimie au jardin royal des plantes, commencera son Cours de chimie, le lundi 15 Novembre 1773, à trois heures & demie de l'après midi, & continuera les lundi, mardi, jeudi & vendredi de chaque semaine, à la même heure, dans son laboratoire, rue Jacob, au coin de la rue des deux Anges.



TABLE.

<i>EXTRAIT. Traité de la Nouvelle méthode d'inoculer la Petite-Vérole. Par M. Vieusseux, méd.</i>	Page 387
<i>Description d'une Maladie épidémique qui a régné en Franche-Comté. Par M. de Villaine, chir.</i>	404
<i>Observation sur un Polype utérin, extirpé selon la méthode de M. Levret. Par M. Delagarde, méd.</i>	412
<i>Lettre à M. de Sartine, Conseiller d'Etat, contenant les épreuves faites de la méthode du sieur Magez, chirurgien, pour la guérison des Hernies. Par M. Gauthier, méd.</i>	433
<i>Observation sur une ancienne Hernie inguinale, opérée & guérie par M. Majault. med.</i>	445
<i>Observation sur un Accouchement extraordinaire. Par M. Pinart, chir.</i>	448
<i>Emplâtre pour les Cors, communiqué par M. Mareschal de Rougeres, chir.</i>	449
<i>Observations sur l'Urine humaine, & sur celles de vache & de cheval, comparées ensemble. Par M. Rouelle, démonstrateur de chimie.</i>	451
<i>Expériences nouvelles sur la Platine & sur différens Colbats soumis à l'étincelle électrique.</i>	468
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Septembre 1773.</i>	473
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Septembre, 1773.</i>	475
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois d'Août 1773. Par M. Boucher, médecin.</i>	476
<i>Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois d'Août 1773. Par le même.</i>	477
<i>Livres nouveaux.</i>	478
<i>Cours de Chimie.</i>	479

APPROBATION.

**J' lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le
Journal de Médecine du mois de Novembre 1773.
 A Paris, ce 24 Octobre 1773.**

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Monseigneur le Comte
de PROVENCE.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-
ulture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

DÉCEMBRE 1773.

TOME XL.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M^{sr} le
Comte de PROVENCE, rue des Mathurins,
hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

A V I S

*Pour le renouvellement des Souscriptions
du Journal de Médecine.*

C'est à VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, Hôtel de Clugny, qu'il faut s'adresser, pour se procurer le *Journal de Médecine*, &c. Le prix de la Souscription pour les douze Cahiers où Mois qui se délivrent dans le cours de l'année, est de *neuf livres douze sols* pour les personnes qui demeurent à Paris; & de *douze livres*, pour celles qui demeurent en Province, le port par la poste compris.

C'est à l'Adresse ci-dessus, que l'on envoie les Observations & Ouvrages qui peuvent y être insérés. On avertit que les Lettres & Paquets, qui ne seront pas affranchis, resteront au rebut.

On peut aussi, pour se procurer ce *Journal*, s'adresser aux principaux Libraires de France & des Pays étrangers.

Nota. La Table générale que nous avons promise pour la fin de cette année ne pourra paroître qu'à la fin du mois de Mars prochain.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

DÉCEMBRE 1773.

EXTRAIT.

Système nouveau & complet de l'Art des accouchemens, tant théorique que pratique, avec la description des maladies particulières aux femmes enceintes, aux femmes en couche, & aux enfans nouveaux-nés, traduit de l'anglois de Jean Burton; par M. Le Moine, docteur-régent de la Faculté de Médecine en l'université de Paris, ouvrage enrichi de notes & de figures, Tome II. Paris, chez la veuve Hérissant 1773, grand in-8° de plus de huit cents pages.

LE premier volume de cette Traduction parut en 1771, je l'annonçai dans le Journal d'Octobre de cette année, mais il ne me fut pas possible de le faire connoître plus particulièrement à mes lec-

teurs ; c'est une omission que je crois devoir réparer ici. L'ouvrage de M. Burton a été accueilli en Angleterre, & il méritoit de l'être ; en France, le public a reçu très-favorablement le premier volume de la traduction, & je ne doute point qu'on n'y reçoive avec le même empressement le second. Le traducteur n'a rien négligé pour rendre sa version utile. Non-seulement il a rendu son original avec clarté & précision, mais encore dans des notes très-multipliées qu'il a ajoutées, il a suppléé aux omissions de l'auteur, & toutes les fois qu'il a jugé que son sentiment n'étoit pas fondé, il l'a rectifié en exposant de la manière la plus claire & la plus précise les raisons qui le faisoient s'en écarter. Enfin il a donné à la suite du second volume un *Traité complet des maladies des enfans* depuis leur naissance jusqu'à leur adolescence dont M. Burton n'avoit traité que superficiellement. Dans l'Avertissement qu'il a mis à la tête de son second volume, il a la modestie de prévenir son lecteur que M. A. Petit, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, a été son guide dans tout le cours de cet ouvrage ; qu'il n'a fait que rassembler ses principes, soit relativement à la théorie & à la pratique des accouchemens, soit touchant les maladies des enfans.

Comme rien n'est plus essentiel à un accoucheur que de connoître parfaitement la structure des parties que l'enfant habite avant sa naissance, & sur-tout celle des passages qu'il doit franchir pour voir le jour, M. Burton commence par donner la description du bassin d'une femme bien conformede, & les dimensions de ses différentes parties qu'il compare avec celles de la tête de l'enfant : de-là il passe à celle des parties molles, telles que le vagin. M. Burton recommande sur-tout de faire attention à sa connexion avec la matrice, prétendant que par cette connoissance l'accoucheur parvient à bien juger de quelques cas particuliers & à bien toucher les femmes. Cet auteur ayant négligé de parler des parties extérieures de la génération, le traducteur y a suppléé par une longue note qui contient la description des grandes lèvres, du clitoris, des nymphes ; descriptions qui sont accompagnées de plusieurs remarques très-intéressantes pour la pratique des accouchemens. La description du vagin est suivie immédiatement de celle de la matrice, le traducteur discute encore ici, dans plusieurs notes, la question qui s'est élevée parmi les anatomistes & les accoucheurs sur les différens degrés d'épaisseur des parois de la matrice pendant la grossesse, les uns ayant prétendu qu'elles étoient

plus minces , les autres que leur épaisseur étoit la même , d'autres enfin qu'elles étoient plus épaisses que dans l'état de vacuité ; c'est l'opinion qu'adopte M. Le Moine d'après les meilleurs observateurs , & il fait voir que si quelques anatomistes s'en sont écartés , ce n'est que par la difficulté qu'ils ont trouvé à expliquer comment il pouvoit se faire qu'un organe creux prodigieusement distendu , non-seulement conservât l'épaisseur de ses parois , mais même en acquit une nouvelle. Il fait voir que jusqu'à M. Petit personne n'avoit soupçonné ce mécanisme ; qu'il est le premier & le seul qui ait vu que les fibres qui composoient le col de la matrice étoient comme repliées sur elles-mêmes , & que c'étoit leur développement qui fournissoit à l'extension de la matrice , que par conséquent on s'est trompé lorsqu'on a jugé que la matrice ne s'étendoit que par son fonds. Erreur qui n'est venue que de ce qu'on a cru que les ligamens de cet organe lui étoient unis plus bas dans le tems de la grossesse que lorsqu'il est vuide , ce qui , selon lui , n'est qu'une fausse apparence , prétendant que si l'on y fait attention , on s'assure aisément que les ligamens sont véritablement attachés à sa partie supérieure comme avant la grossesse , mais qu'ils sont couchés alors , & , pour ainsi dire , collés à ses côtés jus-

qu'à une partie plus basse où ils commencent à s'en éloigner; d'où, faute d'une attention suffisante, on a jugé que c'étoit de cette partie qu'ils prenoient leur origine.

Après la description de la matrice, M. Burton donne celle de ses ligamens & des ovaires: de-là il passe à celle de l'œuf, du placenta, du cordon ombilical, des enveloppes du fœtus, des eaux dans lesquelles il nage. Le traducteur a cru encore ici devoir s'écarter de son auteur sur l'origine de ces eaux qu'il fait venir avec Boerhaave, de Haller & M. Levret, des vaisseaux capillaires de la matrice. Il s'en écarte également dans ce qu'il dit sur la manière dont le fœtus est nourri. M. Le Moine veut que le sang passe des vaisseaux de la matrice dans le placenta, & de celui-ci au fœtus; il veut outre cela que le fœtus se nourrisse des eaux de l'amnios.

Ces descriptions dans l'original sont suivies d'une courte digression sur l'existence du fœtus dans l'œuf, & sur les progrès de son développement, pour les rendre plus sensibles, il a fait représenter des fœtus de différens âges, comme il a donné des figures assez exactes des différentes parties dont il a fait la description. On trouve à la suite de cette digression des remarques très-importantes sur la position du fœtus dans la matrice, & sur le changement que souffre cette position dans les derniers tems de la

grossesse. Burton pense après Ould, célèbre accoucheur Anglois, que ce changement ne se fait que lorsque l'accouchement s'apprette & dans le tems des premières douleurs, opinion que le traducteur a cru devoir combattre pour adopter le sentiment de Roederer, qui prétend que ce changement se fait peu à peu, qu'il est l'effet de l'excès de pesanteur de la tête du fœtus sur le reste de son corps, & qu'il commence dès que la tête commence à acquérir cet excès de pesanteur.

Les douleurs qui préparent & annoncent l'enfantement font l'objet dont notre auteur s'occupe ensuite : de-là il passe à la manière de toucher les femmes pour juger des progrès de l'accouchement, & il donne sur ce sujet les préceptes les plus sages, préceptes auxquels le traducteur en ajoute plusieurs dans une très-grande note qu'on ne lira pas sans intérêt, ni sans fruit : cela est suivi des remarques de l'auteur sur la position que l'on doit donner aux femmes pour les accoucher. Il décrit tout de suite les phénomènes qui précèdent, accompagnent & suivent l'accouchement naturel, & expose avec la plus scrupuleuse exactitude toutes les manœuvres que l'accoucheur doit faire pour secourir la femme pendant & après l'accouchement de la manière la plus avantageuse & la plus utile pour elle

& pour son fruit. Il étend ses préceptes aux cas où il y a deux fœtus & à ceux où il survient quelques circonstances qui rendent le travail lent, quoique toujours dans l'ordre naturel. Le traducteur entremêle par-tout ses préceptes à ceux de son auteur, & ses additions sont toutes importantes & propres à jeter le plus grand jour sur un art le plus utile de tous : ce qu'il dit sur la ligature du cordon ombilical m'a paru mériter la plus grande attention de la part de tous ceux qui se mêlent des accouchemens. Je ne dois pas passer sous silence que les préceptes de Burton sont par-tout étayés d'observations, qui viennent à l'appui.

Tel est le précis de la première partie de l'ouvrage de M. Burton. La seconde a pour objet les maladies auxquelles les femmes sont exposées pendant leur grossesse ; cette matière y est traitée d'une manière très-succincte, mais claire ; on y trouve les conseils les plus sages & les mieux entendus sur le régime qu'il convient de faire observer aux femmes dans les différentes circonstances de cet état, & sur les remèdes qu'on peut leur administrer.

La troisième partie traite des accouchemens contre-nature. M. Burton reconnoît avec tous les accoucheurs qu'ils dépendent, 1° de la mauvaise conformation du bassin de la mère ; 2° de la mauvaise

position de la matrice ; 3^o de la foiblesse de la mere, & de la perte des eaux avant l'accouchement ; 4^o de la mauvaise position de l'enfant ; 5^o de ce qu'il est mal proportionné.

Lorsque le bassin est trop étroit par le rapprochement du pubis & du sacrum, il est évident que la tête de l'enfant doit avoir de la peine à franchir ce passage. Au contraire, lorsqu'il est trop évasé, la matrice qui n'est pas soutenue, court risque d'être poussée en avant par le fœtus & d'être déplacée, l'auteur traite à ce sujet des différens déplacemens de la matrice & du vagin, & rapporte deux observations bien singulières des suites fâcheuses de l'impéritie de deux sages-femmes, dont l'une avoit tiré l'intestin rectum hors du corps, le prenant sans doute pour quelque partie des enveloppes du fœtus, & l'autre avoit déchiré le vagin & la vessie par des manœuvres aussi imprudentes. Parmi les obstacles qui s'opposent à l'accouchement de la part de la mere, M. Burton met encore les hémorrhoides, & l'œdème des grandes lèvres.

Il y a des accoucheurs qui nient que la mauvaise position de la matrice puisse contribuer à rendre l'accouchement plus difficile, ce qui a engagé M. Burton à discuter cette question avec plus de soin. Non-

seulement il fait sentir la possibilité de ces positions vicieuses, mais encore il démontre par les observations les plus concluantes qu'elles ont lieu, qu'elles rendent l'accouchement plus laborieux & plus difficile, & indique la manière dont l'accoucheur doit se conduire dans chaque cas particulier pour délivrer la mere & conduire l'enfant à bon port. Il décrit également les différentes manœuvres que l'accoucheur doit faire pour changer la position de l'enfant lorsqu'il se présente d'une manière peu favorable à sa sortie. Ici, comme dans tout le reste de l'ouvrage, M. Le Moine confirme, supplée ou rectifie son auteur. On trouve sur-tout, note 106, une observation neuve, & des préceptes de la plus grande importance sur la manière dont l'accoucheur doit se conduire lorsqu'il a retourné l'enfant & qu'il le tire par les pieds.

Après avoir dit un mot sur les accouchemens des jumeaux, M. Burton traite des accouchemens dans lesquels l'enfant est mort, & d'abord il donne les signes auxquels on peut reconnoître cette mort : de-là il passe à l'examen des cas, où pour sauver la vie de la mere on est obligé de tirer l'enfant de la matrice, entier ou en parties, par le secours des instrumens ; cas qui n'arrive que parce que le bassin de la

femme est mal conformé, que le fœtus est d'une grosseur disproportionnée, ou que la mere a perdu ses forces par quelque hémorragie, ou par un travail long & laborieux. M. Burton passe d'abord en revue les différens instrumens qu'on avoit mis en usage jusqu'à lui, ensuite il propose ceux qu'il a imaginés lui-même. Il rejette le crochet, 1^o parce qu'il ajoute au volume de la tête de l'enfant, 2^o parce que le volume de ce qui doit passer dans le vagin est encore augmenté par la main de l'accoucheur; 3^o parce qu'il dirige le sommet de la tête vers une fausse route; 4^o enfin parce qu'il y a du danger à blesser la mere, ou lorsqu'on fixe le crochet dans la tête, ou lorsqu'y étant fixé il vient à s'échapper. M. Burton indique la meilleure forme qu'on peut donner à ces instrumens pour éviter ces différens inconvéniens lorsqu'on ne peut pas se dispenser de s'en servir: il propose à cet effet de se servir de deux crochets en forme de forceps dont il détermine les dimensions relativement à celles du bassin, à la grosseur de la tête & à l'extensibilité des parties externes de la génération; mais il préfère un véritable forceps; sur-tout lorsque l'enfant est vivant; & il indique la méthode qu'on doit suivre pour s'en servir avec fruit, & les cas où l'on doit éviter de le mettre en usage.

Il rejette également le tire-tête de Moriceau, le trépan caché de Ould, l'anneau scapel du docteur Simpson. Il propose de substituer à tous ces instrumens, qui n'ont été inventés que pour dégager les têtes d'enfans morts, séparées du tronc & restées dans la matrice, un instrument de sa façon au moyen duquel il perce la tête de l'enfant, & y introduit en même tems un extracteur qui lui sert pour la tirer en dehors. Il compare cet instrument à tous les autres, & tâche d'en prouver la supériorité, non-seulement dans le cas proposé, mais encore dans ceux où une hydropisie de poitrine, une ascite, une tympanite ou une hydrocèle mettroient obstacle à l'accouchement.

Il est encore un cas très-difficile dans l'art des accouchemens, c'est celui où un bras de l'enfant est tellement engagé dans le passage, qu'il ne soit plus possible de le faire reculer : après avoir proscrit la pratique de quelques accoucheurs qui ont recours à l'amputation, il propose une espèce de fourchette ou de béquille, au moyen de laquelle il assure qu'on parvient sûrement à faire rentrer le bras, ce qui facilite le moyen d'introduire la main dans la matrice pour aller chercher les pieds de l'enfant & achever l'accouchement. A cette occasion, il fait une observation qui m'a paru assez im-

portante pour ne pas la passer sous silence ; c'est qu'on ne doit pas confondre le resserrement ou contraction de la matrice avec le défaut de dilatation.

» Lorsque la tête de l'enfant , dit-il , qui
 » est la partie la plus étendue en circon-
 » férence , s'arrête ayant passé l'orifice de
 » la matrice , on peut dire que cet orifice
 » se resserre ou se contracte autour du cou ,
 » parce qu'il a été distendu davantage par
 » la tête , & qu'en même tems la pression
 » qui se fait dans la matrice est diminuée.
 » Mais , lorsque l'enfant placé transversale-
 » ment s'étend d'un côté vers l'autre de la
 » matrice , il tire plutôt en haut l'orifice de
 » cet organe qu'il ne le pousse par en bas :
 » par conséquent , les douleurs de la mere
 » ont un fort petit effet sur cet orifice ; &
 » quoique le bras s'avance dans le vagin ,
 » la pression est néanmoins si petite , que
 » l'orifice de la matrice ne se dilate pas
 » autant qu'il le feroit s'il étoit pressé par
 » la tête ; d'où l'on ne peut pas dire qu'il
 » se resserre ou se contracte autour du bras ;
 » car , comme l'enfant est encore presque
 » tout entier dans la matrice , la force con-
 » tractile des muscles abdominaux & de ce
 » viscere lui-même , peut encore agir avec
 » les plus grands efforts , lesquels empê-
 » cheront l'orifice de se contracter , s'il est
 » une fois dilaté , ce qui est confirmé par

» l'expérience ; car tandis que la force reste
 » égale à celle qui a dilaté l'orifice, l'ou-
 » verture reste nécessairement la même,
 » &, par conséquent, il faut que l'accou-
 » cheur prête son secours pour le dilater
 » davantage en suivant la méthode qui doit
 » être mise en usage en pareil cas. »

Le reste de cette partie contient la conduite qu'il convient de tenir lorsque l'orifice de la matrice est squirreux ou rétréci par quelque cicatrice antérieure qui en empêche la dilatation. L'auteur propose l'opération comme le seul moyen de terminer l'accouchement ; le traducteur veut qu'on fasse précéder l'usage des relâchans qui peut quelquefois faciliter la dilatation. L'auteur y traite enfin de l'opération césarienne : il commence d'abord par exposer les cas dans lesquels on propose de la faire ; il réfute ensuite les raisons par lesquelles quelques auteurs ont voulu jeter des doutes sur cette opération, rapporte les exemples qu'il a pu recueillir du succès qu'elle a eu lorsqu'elle a été exécutée par des mains habiles, & décrit la méthode qu'on doit suivre pour l'exécuter. Le traducteur a ajouté dans une note des préceptes particuliers sur trois cas dont il n'est pas fait mention dans l'original, & qui exigent cependant la plus grande attention de la part de l'accoucheur, ce sont ceux où la femme est

prise de convulsions ; ceux où elle a quelque hernie , & ceux enfin où il survient une hémorragie considérable.

La quatrième & dernière partie traite des avortemens & des suites de couches. L'auteur cherche d'abord les causes qui peuvent produire l'avortement ; il les trouve tantôt dans la mere , & tantôt dans l'enfant ; il les parcourt successivement , & indique par-tout les moyens les plus propres à en prévenir l'effet. Je me contenterai de rapporter un seul cas : Une femme , après avoir avorté sept fois vers la fin du troisième mois, fit appeler M. Burton, lorsqu'elle s'attendoit à éprouver le même sort pour la huitième fois : celui-ci n'ayant pu découvrir d'abord par les questions qu'il fit la cause de ces avortemens multipliés , & , par conséquent , ne pouvant y remédier , attendit l'événement. La fausse-couche se fit en effet ; mais ayant reconnu par l'examen qu'il fit de l'embryon & du placenta , que la cause de ces accouchemens prématurés dépendoit de la mere , il lui prescrivit des corroboratifs qui produisirent un bon effet ; & ayant été averti à tems lors d'une neuvième grossesse , il la suivit avec attention ; il remarqua que son poulx étoit foible , qu'une semaine avant le tems où ses règles devoient reparoitre , elle éprouva tous les symptômes qui avoient coutume de

de précéder leur éruption ; c'est pourquoi il lui fit tirer six onces de sang du bras, & lui donna le soir, pendant six jours, un léger opiat sans cesser l'usage des corroborans. Il lui fit encore tirer quatre ou cinq onces de sang la dernière semaine du second mois ; le troisième ou quatrième jour après, quatre autres onces ; quatre jours après, la même quantité ; chaque nuit qui suivoit la saignée, elle prenoit un opiat : elle fut resaignée au sixième mois ; & par ce moyen, elle atteignit son neuvième mois, & mit au monde un enfant vivant. On l'avoit, à la vérité, saignée dans les autres grossesses, mais on lui avoit fait des saignées trop copieuses, & on n'avoit pas observé de choisir le tems convenable pour ces saignées.

Il faut lire dans l'ouvrage même ce que notre auteur dit sur la manière de délivrer la mère toutes les fois qu'il survient des accidens qui démontrent que la fausse-couche est inévitable, & sur-tout la méthode qu'il propose pour dilater l'orifice interne de la matrice lorsqu'il ne se dilate pas suffisamment. Au sujet des avortemens, l'auteur traite de la mole, qu'il considère avec les meilleurs accoucheurs comme une conception avortée. Le traducteur, dans une note très-importante, développe de la manière la plus claire cette idée, en indiquant la différence qu'on doit mettre entre

la mole & certaines masses charnues qui se forment dans la matrice, indépendamment du coït. M. Burton indique ensuite la conduite que doit tenir l'accoucheur lorsqu'il est resté quelque partie du placenta dans la matrice : de-là il passe aux lochies. Le traducteur supplée dans une note tout ce qui regarde la suppression de cette évacuation. Les tranchées sont des accidens qui tourmentent le plus les femmes à la suite de leurs couches. M. Burton assure en avoir délivré plusieurs femmes, en introduisant sa main dans la matrice, & en la distendant un peu pour favoriser l'expression du sang contenu dans les vaisseaux sanguins.

M. Burton n'ayant parlé que très-superficiellement des violences qu'essuyent les parties de la femme dans certains accouchemens difficiles, M. Le Moine a cru devoir en traiter dans une note très-longue & très-intéressante. Il supplée encore, & éclaire d'une manière très-satisfaisante ce que son auteur dit sur la filtration du lait dans les mammelles, sur les différens mouvemens, & sur l'effet de cette sécrétion sur les règles des nourrices ; en un mot, on trouve dans le texte de M. Burton, & dans les notes du traducteur, toutes les connoissances qu'un accoucheur doit avoir pour exercer son art avec succès.

Le second volume est purement polé-

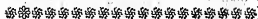
mique ; l'auteur , provoqué par quelques journalistes Anglois qui mettoient l'ouvrage du docteur Smellie beaucoup au-dessus du sien , a cru devoir faire une critique sévère de cet ouvrage dont il suit l'auteur pas à pas ; il ne lui fait pas même grace sur l'érudition. Le docteur Smellie , dans son introduction , avoit cru devoir donner une notice des auteurs qui avoient traité de l'art des accouchemens avant lui. M. Burton lui reproche d'avoir pris toute son érudition dans l'histoire de la médecine de Leclerc , dans celle de Frein & dans Spachius , de les avoir mal entendus , de s'être arrêté où ils s'étoient arrêtés : il relève en outre plusieurs omissions essentielles & considérables , & il discute à ce sujet plusieurs points importans de l'art des accouchemens ; son traducteur , suivant la même méthode que dans le premier volume , confirme ses idées , ou le redresse lorsqu'il n'est pas du même avis que lui : on lira avec fruit une note très-sçavante qu'il a mise sur le tems où il convient de faire la ligature du cordon , & sur la manière de la faire , note dans laquelle il abandonne absolument son auteur pour se ranger du côté du docteur Smellie , dont le sentiment lui paroît mieux fondé. On ne lira pas avec moins de fruit une note du même traducteur sur Deventer , dont le docteur Smellie paroît faire peu de

cas, en quoi il a été repris par Burton. M. Le Moine prend ici le parti de son auteur, en exposant les grandes obligations que l'art des accouchemens doit à ce médecin Hollandois.

M. Burton examine ensuite les connoissances anatomiques, théoriques & pratiques de Smellie, & par-tout où il lui paroît s'écarter de la saine raison ou de la meilleure pratique, il le combat & le redresse. Son traducteur trouve presque toujours l'occasion de faire des remarques très-importantes : telles sont celles qu'on trouve à la page 228 sur l'œdème, les varices, & plusieurs autres accidens qui surviennent aux femmes grosses dont Burton parle trop superficiellement ; celles qu'il a placées à la page 254, sur la manière de distinguer les règles qui coulent par le vagin, de la perte ; celles qu'il fait, page 302, sur la manière de terminer l'accouchement rendu difficile par la disproportion des parties de l'enfant ou par leur mauvaise position ; celles de la page 361, sur l'écartement des os du bassin ; celles de la page 482, sur les tranchées qui surviennent aux femmes accouchées ; celles de la page 509, sur quelques maladies des femmes en couche : en un mot, on trouve par-tout un médecin parfaitement instruit des matières qui font l'objet de son travail, & un commentateur impartial qui ne s'est

DE L'ART DES ACCOUCHEMENS. 501
point laissé prévenir en faveur de l'auteur
qu'il commente.

Les bornes d'une analyse ne me permet
pas de m'étendre sur le Traité des Maladies
des enfans que M. Le Moine a ajouté à la
fin de ce second volume; je me conten-
terai d'observer qu'il ne le cède pas aux au-
tres additions dont je viens de faire l'éloge.



OBSERVATIONS

*Sur quelques Inoculations faites à la nou-
velle Orléans, dans la Louisiane; par
M. LE BEAU, docteur en médecine de
Montpellier, ancien médecin du roi en
Canada & à la Louisiane, entretenu par
S. M. Catholique dans cette dernière
province.*

Un bâtiment venant du Cap François;
dans le printems de 1772, a apporté la pe-
tite-vérole à la Louisiane; elle a fait peu
de progrès jusqu'à l'automne, qui a été
comme l'hiver fort pluvieux; les vents du
nord-est & sud-est ayant presque toujours
dominé.

La contagion s'est promptement étendue
dans ces deux dernières saisons, & la ma-
ladie a enlevé tant de Blancs, de Noirs,
que de Sauvages esclaves, au moins un

tiers de ceux qui en ont été attaqués, enfans ou autres ; ce qui m'a déterminé à inoculer malgré le préjugé, les clameurs des chirurgiens & des moines mal intentionnés.

Les préparations n'ont pu être pratiquées que depuis l'instant de l'inoculation jusqu'à l'invasion de la fièvre ; la contagion étoit si violente, & la communication réciproque si étendue dans un pays étroit, & où il y a beaucoup plus de Nègres que de Blancs, qu'il n'a pas été possible de prendre d'autres mesures ; il n'est cependant mort, de plus de trois mille inoculés, qu'un enfant Nègre de quatorze mois, abandonné à la grossièreté de sa mère. L'inoculation réussissoit aussi-bien sur les Sauvages toujours couverts de dartres, & chez lesquels la petite-vérole est très-cruelle.

Il n'a régné aucune maladie pendant l'automne ; &, pendant l'hiver, la petite-vérole a été crue, indigeste, pourprée. Les malades d'un tempérament robuste, sanguin ; ceux qui avoient le sang phlogistique, sont presque tous morts lorsqu'ils n'ont pas été inoculés.

Les habitans de la Louisiane n'oublieront jamais l'avantage de l'inoculation ; les femmes grosses gardent du levain pour la pratiquer sur leurs nouveaux-nés.

Il y a dix ans que cette contagion a par-

SUR QUELQUES INOCULATIONS. 503
couru cette colonie, & fit périr dans la
ville & dans la banlieue, qui sont peu cou-
sidérables, près de fix cents personnes.

OBSERVATION

*Sur une Passion iliaque, putrido-vermineuse
avec invaginaion des intestins, & mé-
téorisme au bas-ventre ; accompagnée
de fièvre continue, dont les principaux
symptômes ont été calmés par le mer-
cure coulant, & guéris par les autres
remèdes accessoires ; par M. BOUCHET,
docteur médecin de la Faculté d'Angers,
demeurant à Saint-Per en Retz, diocèse
de Nantes.*

Le 31 Août 1772, le sieur Rétiere,
boulangier en cette ville, âgé de vingt-huit
ans, d'un tempérament mélancolico pitui-
teux, me fit appeler pour le voir : m'étant
transporté chez lui, je le trouvai dans un
état déplorable ; au premier aspect, je jugeai
que les douleurs énormes qu'il ressentoit
depuis la grande courbure de l'estomac
jusqu'à la région hypogastrique, sur-tout au
colon, provenoit d'une bile enflammée &
d'une saburre putrido-vermineuse ; le poul-
s spasmodique, la constipation opiniâtre, le
vomissement continuel de matieres érugi-
neuses & porracées, ne laissoient aucun

doute sur la nature du mal , qui me parut être une véritable passion iliaque.

Comme la fièvre étoit de la partie , & que je soupçonnois de l'inflammation dans le canal intestinal, je me décidai à lui faire tirer neuf à dix onces de sang du bras ; deux heures après, je lui fis donner des lavemens composés de feuilles de mauve , de fleurs de camomille , de graine de lin , d'une tête de pavot : on ajoutoit à chaque lavement quatre onces d'huile d'olive , & douze grains de camphre dissous dans quelques gouttes de baume du Commandeur ; ces lavemens étoient répétés de deux heures en deux heures ; le soir je lui prescrivois une potion faite avec quatre onces d'eau de menthe , une once de sirop diacode & un gros de diascordium , dont il prenoit deux cuillerées d'heure en heure.

Je le mis ensuite à l'usage d'un opiat fait avec l'aloès soccotrin , & myrrhe choisie , de chaque un demi-gros ; mercure doux , un scrupule ; camphre , dix grains , le tout incorporé dans une suffisante quantité de sirop d'absinthe , dont il prenoit quinze grains de six heures en six heures.

Avant l'administration de ces remèdes , on l'avoit plongé plusieurs fois dans les bains domestiques : voyant le peu de succès de tous ces secours , & craignant l'augmentation de l'invagination du canal ali-

mentaire, je pris le parti de lui faire avaler le mercure coulant à la dose de trois onces; l'effet répondit à mon attente; je me déterminai d'autant plus volontiers à lui faire passer ce remède, que dans plusieurs cas semblables il m'avoit parfaitement réussi : *Experientia rerum magistra.*

Quelque tems après avoir pris ce minéral, le malade se sentit un peu soulagé; il rendit un ver par la bouche, & le ventre commença à s'ouvrir.

Lorsque je m'apperçus que le météorisme étoit diminué, je fis ajouter à chaque lavement trois gros de liqueur anodine minérale & deux onces de manne, ce qui procura une légère évacuation de bile verdâtre & poisseuse, d'une odeur très-fétide.

Le lendemain, je profitai du calme, & lui fis prendre deux onces & demie de manne dans le petit-lait avec une once de sirop violat, ce qui procura une évacuation assez considérable, & tira pour ainsi dire le malade des bras de la mort.

Le soir, je ne manquai pas de lui faire prendre de sa potion anodine & anthelmintique.

Pendant ce tems-là, on lui donnoit pour boisson ordinaire le petit-lait nitré & acidulé avec le sirop de limon; ses bouillons étoient faits avec une volaille écorchée, farcie d'orge mondé, & altérés avec

le pourpier & la laitue. J'ai répété deux fois son dilutum de manne avec le sirop violat, ce qui a très-bien réussi ; & par ces secours thérapeutiques, le malade s'est entièrement rétabli.

Nota. Cette observation nous montre qu'il faut une grande prudence dans l'administration des cathartiques, dans le tems même qu'il y a saburre dans les premières voies, & qu'il seroit dangereux d'abuser de l'aphorisme d'Hippocrate, qui nous dit *vomitibus, vomitu curatur* ; lorsqu'il a prononcé cet oracle, il supposoit seulement un simple orgasme ou une surabondance d'humeurs dans les premières voies. Consummé dans la médecine clinique, il étoit incapable de nous induire en erreur, & d'élaboriser ses malades, lorsqu'il y avoit météorisme & inflammation dans les organes de la digestion.

Je me suis donc dispensé dans le principe de donner à mon malade ni émétique, ni purgatif violent, attendu que par leurs sels âcres & stimulans, ils auroient augmenté l'irritation & le spasme du système nerveux, loin de les diminuer ; j'ai d'abord eu recours à la saignée pour procurer au sang un plus libre cours ; j'ai passé ensuite à l'usage des antispasmodiques pour détendre les solides & en diminuer l'écrêtisme ;

j'ai aussi employé les anthelminthiques mariés avec les antiputrides ; pour m'opposer aux progrès d'une dépravation septico-vermineuse. Les lavemens émolliens & carminatifs ont fait partie du traitement ; je les regardois comme des bains locaux capables par leurs parties mucilagineuses, carminatives & oléagineuses, de diminuer la tension douloureuse des organes qu'ils arrosoient ; le mercure coulant a fait merveille dans le cas dont il s'agit ; par son poids, il a levé tous les obstacles qui s'opposoient au passage des matieres stercorales, & a calmé comme par enchantement les contractions violentes & spasmodiques de l'estomac & des intestins : l'orage étant dissipé, j'ai fait donner à mon malade un dilutum de manne avec le sirop violat dans le petit-lait, qui a eu tout le succès possible.

Avant de finir mes réflexions sur la manière d'agir des remèdes que j'ai employés dans cette maladie aussi grave, qu'effrayante, je pense qu'on ne me sçaura pas mauvais gré de faire part au public d'un phénomène singulier touchant l'action du mercure coulant que j'ai fait donner au sieur Rétiere.

Quelle surprise pour moi, lorsqu'il m'annonça qu'il avoit rendu par le canal de l'urèthre environ une once & demie de

ce mineral qu'il avoit gardé exprès pour me le faire voir ? Je ne ferai point de réflexions sur ce phénomène singulier dont j'abandonne l'explication aux maîtres de l'art.

L E T T R E

De M. PENISSON, médecin de la Charité à Montpellier, sur les Vers strongles, & quelques remèdes qu'on peut employer pour les détruire.

Le seul motif d'être utile à la personne qui desire se délivrer des vers strongles auxquels elle est habituellement sujette, m'engage à vous communiquer les secours que j'ai employés avec succès dans pareils cas. Quoique dans une pratique assez longue, j'en aie vu constamment des effets heureux ; ils pourroient ne l'être point à cette personne ; c'est le sort d'un grand nombre des remèdes pris dans la même classe : ils réussissent sur certains sujets, tandis qu'ils échouent sur d'autres, quoiqu'il y ait une parfaite égalité dans les tempéramens, dans la nature & les causes de la maladie.

Les remèdes que je propose après une longue expérience, demandent un régime de vie, & un choix d'alimens tels que les médecins que cette personne a consultés,

lui ont sans doute déjà indiqué ; mais ils ne demandent point ces ménagemens & ces attentions qu'exigent plusieurs de ceux qu'on lui a déjà proposés par la voie de votre journal. Je pourrois constater les effets heureux de ceux que je vais vous communiquer par nombre d'observations ; je n'en rapporterai qu'une ; on verra la façon dont je les ai employés.

1^o Potion laxative & anthelmintique.

Prenez *Des feuilles de pêcher, une grosse poignée ; semen-contrà, trois gros ; une orange amere coupée par tranches ; pourpier si la saison le fournit, une grosse poignée.*

Faites bouillir le tout pendant un demi-quart d'heure dans trois verres d'eau pour en avoir deux ; coulez ensuite avec expression, ajoutez à chaque verre une once & demi d'huile, ou de noix, ou d'olive, ou d'amendes ; on les donnera dans la matinée, dans l'espace de deux heures. Si le sujet est difficile à émouvoir, on y ajoute avec succès deux gros de sené mondé.

2^o Bol anthelmintique.

Prenez *Du semen-contrà en poudre, trente grains ; des feuilles de scordium en poudre, vingt grains ; miel de Narbonne, suffisante quantité pour un bol.*

On donne le bol deux, trois, & même

quatre fois dans la journée ; on peut augmenter la dose selon l'âge & le tempérament des malades.

Le nommé Brun , âgé de douze ans , fils d'un travailleur de terre , commença à se plaindre des douleurs vagues de colique ; son ventre étoit tantôt paresseux , tantôt trop libre , & les déjections alvines avoient le plus souvent une couleur argileuse.

Ses parens firent peu d'attention à ses premières plaintes , c'est qu'il jouissoit d'un assez bon appétit , & remplissoit à merveille ses devoirs journaliers. On s'aperçut bientôt que les douleurs de colique devenoient plus vives & plus fréquentes ; qu'il étoit assoupi & fatigué par des envies de vomir , & des vomissemens assez fréquens des matières séreuses , glaireuses , le plus souvent aigres : on le purgea , mais sans succès. A ces symptômes se joignit un ptialisme très-abondant , sur-tout pendant le sommeil , & un dégoût pour toutes sortes d'alimens. Sept ou huit gros vers strongles qu'il rendit par l'effet d'un second purgatif , la diminution des symptômes qui en fut la suite , convinquirent ses parens que les vers étoient la cause du dérangement de la santé de leur fils. On le purgea plusieurs fois , on lui fit prendre le sublimé doux , qu'on associoit avec le diagrède ; on n'oublia point l'huile,

le suc de citron , l'infusion de petite absinthie , de petite centaurée , & de mille-per-tuis : ces remèdes lui firent rendre par intervalles quelques vers , & si les symptômes en étoient calmés , ils reparoissoient de nouveau , & souvent avec plus de vivacité.

Il y avoit près d'un an qu'il languissoit dans cet état ; lorsque je le vis , il étoit d'une maigreur extrême ; son ventre étoit soulevé , gros , tendu , sans être douloureux ; les déjections alvines étoient très-fétides , claires , & d'une couleur argilleuse ; les urines étoient troubles & blanchâtres ; le ptialisme étoit très-abondant ; l'appétit étoit entièrement perdu , on avoit beaucoup de peine à lui faire prendre de la nourriture ; le poulx étoit tantôt petit , vuide & fréquent , tantôt grand , plein & rare ; il avoit les yeux enfoncés , mornes & abattus , & la couleur du visage étoit blême & plombée. Le rapport des parens , la nature des symptômes , la quantité de vers qu'il avoit rendus , & ceux qu'il rendit le même jour que je le vis , ne laissoient aucun doute sur la cause du dérangement opiniâtre de la santé de ce jeune homme. Je lui fis prendre une drame de thériaque délayée dans quelques cuillerées de vin , laquelle calma les envies de vomir dont il étoit fatigué : le lendemain , je lui fis donner les deux verres de

la potion anthelminitique ci-dessus , il rendit dix vers strongles vivans , très-longs & très-gros ; le soir, il reprit la thériaque ; je fis répéter le lendemain la même potion , il rendit huit vers vivans.

Je lui fis prendre ensuite trois fois le jour le bol , sçavoir le matin , à midi , & immédiatement avant souper , qu'il continua pendant six jours ; il ufoit d'un régime convenable , tant pour le choix , que pour la quantité des alimens.

Le septième jour on lui redonna la potion ; il rendit quinze vers , six étoient vivans , les autres morts.

On revint aux bols , ensuite à la potion , laquelle ne lui fit rendre que quelques vers morts , & des lambeaux à demi-pourris de quelques-uns qui donnoient aux matieres fécales une couleur rougeâtre.

L'heureux effet de ces remèdes ne permit pas de les varier , on y insista pendant plus d'un mois , la potion lui faisoit rendre toujours des vers morts , ou à demi-pourris ; enfin il rendit un peloton de vers de la grosseur d'une pomme de reinette.

Après cette excrétion , les symptômes qui avoient diminué , s'évanouirent , la face reprit la couleur naturelle , les yeux devinrent vifs , les veines claires & citrônées , le ventre prit son volume naturel , l'appétit

pétit se rétablit, & le jeune homme reprit en peu de jours ses forces & son embonpoint. Pour prévenir tout retour, je lui fis continuer pendant un mois l'usage du bol; je le lui fis donner d'abord une fois le jour, le matin à jeun; ensuite trois fois la semaine, & ne lui fis prendre qu'une fois dans ce mois la potion, laquelle ne lui fit rendre aucun ver. Depuis ce tems, ce jeune homme a joui de la meilleure santé.

Je ne dois pas oublier qu'on détruit assez efficacement cette espèce de vers, en faisant prendre aux malades deux onces de suc qu'on tire de la tête & des barbes du poireau, auquel on ajoute deux cuillerées d'huile d'olive : on donne ce remède deux, trois fois dans la journée; je l'ai employé avec succès dans les fièvres putrides vermineuses qu'on voit communément dans le printems.

Je me rappelle qu'un jeune homme âgé d'environ huit à neuf ans, sujet à ces vers depuis environ deux à trois ans, en fut entièrement délivré par l'usage du lait à la dose d'une ou deux petites verrées par jour, dans lesquelles on écrasait une ou deux gouffes d'ail, & qu'on couloit ensuite avec expression.



OBSERVATION

Sur les Effets des Feuilles de Lierre , appliquées sur toute l'habitude du corps dans une petite vérole; par M. PEBORDE, chirurgien à Habas, près d'Ax.

Le nommé Subfol, mon élève, étoit attaqué de la petite-vérole; le quatorzième jour, la suppuration se supprima; il lui survint du délire, une toux violente avec crachement de sang, & beaucoup de gêne dans la respiration. On fit bouillir pendant un quart d'heure une grande quantité de feuilles de lierre dans l'eau, on en couvrit toute la surface de quatre chemises ouvertes par devant, & on les y attacha avec du fil comme autant de pièces de rapport. On lui donna une de ces chemises due-ment chauffée, & il en changea quatre fois dans l'espace de trente heures. Ce remède produisit dans ce court espace de tems les effets suivans. 1^o Il attira une si grande suppuration dans toutes les parties externes, que toutes les croûtes dont elles étoient couvertes se séparèrent de la peau. 2^o A mesure que cette suppuration s'établissoit, tous les accidens diminueoient à proportion, de sorte que la toux qui subsista plus long-tems, fut entièrement calmée le quatrième jour. J'ai employé le même remède dans

plusieurs cas semblables, & toujours avec un succès constant.

R É F L E X I O N S

Sur les Pincemens de l'Intestin, à l'occasion d'une Observation de M. DE LAGARDE, sur une prétendue tympanite, insérée dans le Journal de Médecine du mois d'Août 1772; par M. MONBAILON, chirurgien de la marine au port de Bayonne & de l'hôpital.

Voici quelques réflexions qu'un vieux praticien vous adresse pour être insérées dans quelqu'un de vos journaux, s'il ne vous en est point parvenu de meilleure sur le même sujet.

Il est question d'une observation de M. de Lagarde, docteur en médecine, que j'ai lue dans votre journal du mois d'Août 1772, page 124, sur une gangrène intestinale, causée par une tympanite, selon l'auteur; plutôt que par un pincement d'intestin, & à qui il semble indifférent que ce soit l'un ou l'autre, pourvu qu'on lui accorde que son observation est importante dans l'un ou l'autre cas.

La pratique m'ayant appris combien il est essentiel de ne pas confondre un pincement d'intestin, engagé dans quelque ouverture naturelle ou accidentelle du péri-

toine , avec d'autres maladies , & de quels fâcheux événemens pareilles méprises font suivies ; j'aurois voulu que l'auteur nous eût donné des moyens de distinguer les deux maladies dont il nous parle. Je crois qu'une hernie intestinale , avec étranglement , prise pour une tympanite , fera négliger les secours chirurgicaux ; lesquels , employés à propos , guérissent presque toujours , (& souvent dans l'instant ,) une maladie dont tant de sujets sont les victimes , lorsqu'elle n'est pas connue assez tôt.

M. de Lagarde a vu dans la maladie de la veuve Procost une tympanite essentielle , & je ne vois dans cette tympanite qu'un symptôme d'un pincement d'intestin que les dispositions de la malade auront rendu assez considérable pour produire elle-même d'autres symptômes qui lui sont propres. Les deux réflexions qu'il nous propose , pour nous faire adopter sa manière de voir , ne me paroissent nullement convaincantes ; les raisons suivantes m'empêchent d'être d'accord avec lui la-dessus.

1^o Il est dit dans la première de ces réflexions , d'après MM. Arnaud & Sauvages , que « la douleur locale est absolument requise dans les signes qui caractérisent le » pincement d'intestin , & qu'elle ne se » trouve pas dans le tableau fidèle qu'il fait » de la maladie. » Il n'y a pas apparence

que M. de Lagarde ait craint d'être trouvé en contradiction avec lui-même, parce que dans ce cas il nous auroit expliqué ce que c'étoit que la douleur de ventre, qu'il dit que la malade sentoit à sa première visite, dans quel tems & dans quel lieu cette douleur avoit commencé. Peut-être n'avoit-il pas assez questionné la malade sur cet article; il nous apprend néanmoins qu'il y avoit douleur au ventre: or la maladie étant au ventre, il y avoit par conséquent douleur locale; par cette omission, M. de Lagarde se trouve privé de l'appui de MM. Arnaud & Sauvages; j'ajoute de plus qu'on voit quelquefois des hernies d'intestin, suivies de gangrène, sans, pour ainsi dire, que celui qui en est atteint, sente de douleur proprement locale.

2^o Quant à la seconde réflexion de M. de Lagarde, où pour appuyer la première, il nous donne pour preuve le bon effet des répercussifs qu'il a employés, on pourroit penser autrement là-dessus; ces remèdes, à la vérité, peuvent avoir occasionné la détente, non pas peut-être comme il l'entend, mais au contraire en finissant d'éteindre le peu de vie de la petite portion d'intestin pincé; de-là le relâchement, conséquemment l'écoulement des matieres fécales par les voies naturelles; le calme apparent que la malade a éprouvé pendant

fix jours, a fait croire qu'elle étoit guérie ; mais après la chute de la paroi d'intestin mortifié, une petite portion de ces matières ayant passé dans le sac herniere, lequel se fera trouvé plus ou moins participant à la pourriture, aura dans un certain espace de tems permis à ces matieres de s'épancher dans le tissu cellulaire, & occasionné le nouvel orage arrivé le lendemain de la purgation, auquel M. de Lagarde n'a pu remédier comme il l'auroit désiré, par la nécessité de s'absenter pendant huit jours. Il a cru néanmoins avoir paré à cet inconvénient, en conseillant « de reprendre & » continuer le même régime que ci-devant. » Lorsqu'il trouve à son retour la malade avec la gangrène au ventre, il en est étonné, & semble l'attribuer au peu de soin qu'on a eu de suivre son avis. Il est apparent, selon ma façon de penser, que si M. de Lagarde, lors du retour des accidens, eût bien examiné le bas-ventre de la malade, il auroit alors aperçu qu'il falloit autre chose que les moyens qui avoient déjà été employés; il ne me paroît pas douteux que tous ceux qui auroient pu hâter l'issue des matières épanchées n'eussent été les préférés. La nature, heureusement pour la malade, a opéré cet effet toute seule avec un peu plus de tems, & M. de Lagarde est arrivé fort à propos pour fixer les progrès de la gangrène par l'usage

du quinquina. La nature aussi, je pense, n'y pas moins contribué, quoiqu'on n'en dise rien : on l'a vue opérer le même effet, en quelque façon toute seule, c'est-à-dire avec des moyens bien plus simples, & conduits par des mains moins habiles ; entre plusieurs exemples que je pourrois citer, en voici un à ma connoissance qui prouve combien elle est puissante lorsque le sujet est bon, & qu'elle n'est pas troublée par l'artiste à qui elle laisse alors très-peu de chose à faire.

Il y a quelques années que le nommé Lavielle, matelot riverin de Saint-Etienne d'Ortes, vint se faire visiter à moi afin d'obtenir un certificat pour être déclassé des registres de la marine ; je le reconnus pour l'avoir traité quatre ou cinq ans avant dans les prisons de la marine de cette ville, d'une hernie inguinale avec étranglement, & que j'avois contenue par un bandage, après être parvenu à faire rentrer les parties étranglées. Je crus qu'il se présentoit simplement à raison de sa hernie, mais je fus bien étonné lorsque s'étant découvert, il me montra dans cet endroit un anus artificiel. Lui ayant demandé la raison de cela, il m'apprit que son bandage n'ayant pu lui durer qu'environ deux ans, il n'en avoit point fait faire d'autre ; que par ce défaut, il se trouva quelque tems après atteint du

même accident dont je l'avois heureusement délivré, que sa pauvreté ne lui ayant pas permis d'appeler un chirurgien, il avoit tâché d'employer les mêmes moyens qu'il m'avoit vu employer; que malgré cela, après douze jours de souffrances, les matières fécales s'étoient faites une issue par l'aine avec beaucoup de pourriture, qu'il n'avoit eu d'autres secours que celui de sa femme, ni d'autre topique, depuis que cela s'étoit ouvert, que du vin tiède avec lequel il lavoit souvent sa plaie; que par ce moyen il avoit eu le bonheur de parvenir au point de pouvoir gagner sa vie, avec néanmoins la fâcheuse incommodité que je lui voyois. Il auroit pu arriver que, si quelque chirurgien peu expérimenté eût été appelé, il eût tout gâté en voulant trop faire, ou par quelque manœuvre mal entendue. Il n'est pas du moins douteux que, n'eût-il fait que ce que le malade & sa femme faisoient, il ne se fût attribué toute la gloire de cette cure (a).

(a) On voit une nouvelle preuve des ressources de la nature dans votre Journal du mois de Novembre 1772, page 450. L'auteur se trompe aussi, selon moi, en nous donnant cette observation comme une entérocele. La pourriture des végumens n'est, dans ce cas, qu'une suite de celle des parties étranglées, conséquemment si l'intestin eût été de la partie, il auroit été gangrené aussi; c'étoit donc un simple épiplocèle.

3^e Pour nous prouver la possibilité d'un événement aussi extraordinaire que celui que M. de Lagarde nous présente, il auroit dû nous expliquer comment il conçoit que des matieres fécales sorties d'un intestin gangrené par l'effet d'une tympanite épanchée dans le ventre, peuvent se faire jour extérieurement, en se procurant une ouverture convenable par la gangrène du péritoine, des muscles & des tégumens, sans que les parties contenues dans cette cavité, que les matieres épanchées auroient dû toucher plus intimement comme on le conçoit, eussent été gangrenées aussi, & eussent occasionné la mort du sujet avant d'avoir pu détruire tant d'obstacles qui s'opposoient à leur issue.

4^e Supposons cela possible, alors il a dû voir encore une puissance particulière & bienfaisante qui a amené & collé, après l'écoulement entier des matieres, l'endroit ouvert de l'intestin à la circonférence de l'ouverture intérieure, il auroit dû nous dire aussi comment cela a pu s'exécuter.

5^e Si avant de parler du pincement d'intestin, M. de Lagarde eût voulu lire ce qui est écrit sur cette matiere, il ne nous auroit pas dit « qu'il doutoit qu'on eut jamais » vu ni lu, qu'un intestin pincé se soit ouvert, & qu'il soit survenu gangrène aux » parties contenantes. » Il auroit été convaincu au contraire que la plupart des her-

nies terminées par gangrène & auxquelles le sujet a survécu, n'ont été qu'un pincement d'une petite portion de la paroi de l'intestin, sur-tout lorsque dans la suite les matieres fécales ont repris leur cours naturel. Cette connoissance lui auroit, je pense, présenté les choses tout autrement qu'il ne les a vues, & son cas ne lui auroit plus paru un phénomène si extraordinaire.

6° Si le colon eût été ouvert, sur-tout dans l'endroit que nous désigne M. de Lagarde, il n'auroit pas manqué d'en rapporter une circonstance qui en auroit établi la preuve. Je rends trop de justice à sa bonne pratique pour penser qu'il ait négligé l'usage des lavemens après l'ouverture des tégumens & l'issue des matieres fécales par cette ouverture, ces lavemens auroient dû sortir par cet endroit si le colon eût été ouvert où il le dit. Son silence sur cette circonstance qui lui étoit si favorable, & la proximité de l'anneau de l'oblique externe, m'autorise à croire que c'étoit une hernie ou pincement inguinal.

7° M. de Lagarde dit, après nous avoir convaincu qu'il étoit persuadé d'avoir traité une tympanite, « qu'il peut accorder que c'étoit un pincement réel sans diminuer » en rien l'importance de son observation. » On peut conclure de-là qu'il n'a pas réfléchi en présentant les choses ainsi, sur le danger auquel sa malade a pu être expo-

fée par sa méprise ; il paroît qu'il n'a eu en vue qu'à donner de l'importance à son observation dans l'un ou l'autre cas par sa singularité seulement ; comme nous l'avons déjà dit ; mais n'ayant nullement prouvé que la gangrène ici fût l'effet de la tympanite, & la gangrène à la suite d'un pincement d'intestin étant un cas assez ordinaire, cette observation ne présente nulle singularité, ni nul avantage. M. de Lagarde, au contraire, auroit pu la rendre très-intéressante ; en convenant simplement qu'il s'étoit trompé en rapportant les circonstances qui l'ont induit en erreur, & en entrant dans un certain détail sur les précautions à prendre pour éviter de se méprendre en cas pareil. Cet aveu n'a rien qui puisse blesser l'amour-propre de ceux qui connoissent la variation des signes que présente cette maladie ; ils sont tels qu'on peut facilement la méconnoître, quoiqu'on la soupçonne jusqu'à ce que la gangrène ait ouvert un passage aux matières fécales à travers les tégumens. Je viens d'en donner la preuve dans l'histoire d'une hernie de cette espèce, que j'ai adressée le mois d'Avril de l'année passée à l'Académie royale de Chirurgie, qui l'a jugée digne d'être conservée ; afin qu'il en fût fait mention dans les Mémoires de cette Académie lorsqu'elle traitera de cette matière. Si tous ceux qui font des méprises en médecine étoient aussi

soigneux à les rendre publiques qu'ils le font à prouver leurs succès, l'art y gagneroit bien davantage ; en voici une des miennes qui auroit pu devenir funeste au malade, si je ne l'avois reconnue à tems, qui nous prouve encore que les apparences, quelque claires qu'elles nous paroissent, nous trompent souvent.

OBSERVATION. L'été dernier on m'amena un enfant de sept ans, de la paroisse de Sorde, il avoit une hernie au scrotum, presque du volume de sa tête, ce sac s'étendoit jusqu'au bas de sa cuisse ; je l'examinai & sentis des parties molles qui venoit de l'anneau gauche, que je jugeai être une partie de l'intestin iléum ; outre cela, je distinguai une poche qui sembloit occuper plus de la moitié de la tumeur, pleine, en apparence, d'un liquide, avec fluctuation bien sensible ; la verge étoit entièrement effacée. Je jugeai la tumeur une hydro-entérocele, qu'on ne pourroit guérir que par l'ouverture, la destruction du sac, & la rentrée ou réduction de l'intestin. Le tems de la caricule n'étant pas convenable pour une pareille opération, je renvoyai cela à l'automne. Cet enfant me fut ramené à la fin d'Octobre ; les choses me parurent encore alors dans le même état. Je le préparai avant d'opérer par le régime, une purgation & quelques lavemens ; & pendant ce tems-là, je le fis rester au lit pour

m'assurer jusqu'à quel point les parties qui formoient la hernie étoient capables de rentrer par le repos & la situation horisontale ; le second jour, j'examinai la tumeur, & la trouvai diminuée d'un tiers, ou plus, sur tout la poche qui m'avoit paru former l'hydrocèle ; ce qui me donna des doutes sur son existence ; & le lendemain, jour que j'avois pris pour opérer, cette hydrocèle me sembla entièrement disparue, quoique la tumeur eut très-peu diminué depuis la veille. J'avois amené avec moi M. Descamp, mon confrere, pour m'aider dans cette opération. Le scrotum ne nous parut alors contenir que des parties molles, parmi lesquelles on sentoit une espece de corde isolée, dure & ferme, de la grosseur du petit doigt. La poche dont j'ai parlé s'y faisoit sentir aussi, mais vuide & flasque. Ayant vu, après quelques tentatives, que ces parties n'étoient plus susceptibles d'être réduites par le taxis, nous nous déterminâmes à opérer, quoiqu'il ne fût plus question d'hydrocèle ; persuadé que cette hernie augmenteroit toujours, & causeroit enfin la mort de cet enfant par quelque étranglement ou engouement des intestins. Je n'entrerai dans le détail de cette opération, que pour en rapporter ce qui m'en a paru extraordinaire. La premiere partie qui se présenta à l'ouverture du sac herniere, fut cette petite corde dont j'ai parlé ;

mon étonnement ne fut pas petit de reconnoître en elle. l'appendice vermiciforme du cæcum, & le cæcum lui-même dans la poche qui m'en avoit imposé, (gonflée apparemment lors de mon premier & second examen par du liquide & quelque peu d'air.) Il y avoit aussi une partie de l'intestin iléum; les cris & les efforts de l'enfant, pendant l'opération, en firent sortir en si grande quantité, malgré tout ce que nous pûmes faire pour les retenir, que l'anneau qui devoit être bien large, se trouva trop étroit pour les faire rentrer; &, après plusieurs tentatives inutiles, je fus obligé de le débri-der, au moyen de quoi je parvins à réduire le tout. J'emportai autant du sac herni-ere que je le pus; nous secouâmes le ma-lade en le soulevant par les cuisses & lui frottant le ventre; afin que chaque partie reprit sa situation naturelle. Je mis un ap-pareil convenable soutenu d'un spica; je fis observer rigoureusement une situation fa-vorable pour que les parties rentrées ne vinssent point faire de nouveaux efforts sur l'anneau.

L'opération ayant été laborieuse par les peines que nous eûmes à faire rentrer les intestins, & les parties étant, (au moins pour la plûpart,) devenues étrangères par le longtems qu'il y avoit qu'elles ne ren-troient plus, nous devions nous attendre à des suites fâcheuses; ce qui ne manqua pas.

d'arriver par la douleur, la tension du bas-ventre, la fièvre, &c. Deux saignées, des fomentations émollientes, des demi-lavemens fréquens & la diète, calmerent le tout ; & le quatrième jour, notre malade fut hors de danger, & entièrement guéri dans l'espace d'un mois, pendant lequel tems il n'a été pensé que douze fois, & quasi toujours avec de la charpie sèche. Le scrotum de cet enfant & la verge sont aujourd'hui du volume ordinaire aux enfans de son âge. Je lui fais porter par précaution un petit champignon de buis, garni de bafin sur l'anneau, soutenu d'une ceinture & d'une sous-cuisse.

On conçoit que, si j'eusse opéré lorsqu'il me paroissoit y avoir hydrocèle, j'aurois ouvert le cæcum, comme il est arrivé plusieurs fois à ceux qui ont ouvert la vessie urinaire, croyant ouvrir un dépôt au scrotum ou une hydrocèle. Je conviens que dans mon cas, quoique la faute n'eût été en quelque façon que la même, les suites auroient été bien plus graves ; mais aurois-je pu soupçonner que le cæcum, situé aux régions iliaque & lombaire droites, eût pu se trouver dans le scrotum de côté gauche. Il est apparent que la grande quantité d'intestin iléum, contenu dans la hernie, l'aura entraîné peu à peu avec lui, malgré ses attaches & son éloignement de l'anneau gauche.

ECLAIRCISSEMENTS

De M. JOURDAIN, dentiste, sur la Réponse que M. LEVRET, accoucheur de Madame la Dauphine, lui a adressée dans le Journal de Médecine du mois de Juin dernier.

MONSIEUR,

En vous adressant directement mes premières réflexions sur ce que vous avez dit des becs-de-lièvre de naissance, dans le Journal de Médecine du mois de Mars 1772, page 246, Sect. xvj, cette démarche de ma part devoit vous convaincre que je ne prétendois pas faire de mon opinion une loi constante & invariable; néanmoins la publicité de ces réflexions vous a paru nécessaire; vous les avez faites insérer dans le Journal de Médecine du mois de Février 1773, & vous avez cru devoir y répondre par la même voie, au mois de Juin suivant. Je ne présumois pas, à vous dire vrai, que des réflexions pures & simples, & faites sans autre dessein que de vous communiquer comme par hasard des idées succinctes, devinssent la matière d'une discussion entre vous & moi, & sur laquelle je garderois volontier le silence, si la chaleur que vous mettez dans quelques endroits de votre Ré-

ponse,

ponse, ne m'e forçoit pas à m'expliquer plus nettement, & à me justifier aux yeux de nos lecteurs de quelques reproches gratuits qu'il vous plait de me faire.

Lorsque j'ai fait de la gêne que le fœtus peut éprouver dans le sein de sa mère, la base de mon hypothèse pour découvrir s'il étoit possible la cause d'un accident auquel vous n'en assignez aucune bien directe; car ces défauts d'*accroissemens*, de *prolongation*, &c. ne remontant pas au premier principe, laissent la question indécise: il est clair que pour entrer dans mes vues, on ne doit considérer l'accroissement du fœtus, qu'au moment où il peut effectivement se ressentir des causes que j'ai dit pouvoir le gêner. Il est avoué que les premiers symptômes de la grossesse sont si équivoques, quoique les règles manquent une ou deux fois chez une femme qui a eu commerce avec un homme, qu'on ne peut pas prononcer affirmativement sur son état quand il n'y a que ces seules indices. Les maux de cœur, &c. ayant souvent lieu dans la suppression des règles sans cause de grossesse, sont également incertains. La plupart des femmes sont même le plus souvent incertaines sur leur nouvel état, jusqu'à ce que les mouvemens de l'enfant (a), & l'éleva-

(a) On n'entend point ici par mouvemens ces especes de grouillemens que la mere peut res-

tion sensible du ventre ne laissent plus d'incertitude à cet égard. Ces symptômes confirmatifs n'ont guères lieu qu'entre le deuxième & le troisième mois de la grossesse, & quelquefois plus tard (a); parce que la matrice ne se distend que proportionnellement au volume qu'elle contient. Ces faits vous sont connus, Monsieur; & si je prends la liberté de vous en parler, ce n'est que pour vous faire appercevoir que vous ne me m'avez pas suffisamment compris, & que vous m'avez prêté des idées que je n'ai point eu dans mon hypothèse.

D'après cela, Monsieur, ce que vous m'objectés, tant de l'état du fœtus, que des eaux de l'amnios, ne peut pas contrebalancer mon opinion, parce qu'à mesure que l'enfant croît, ces eaux sont en moindre quantité (b): alors le fœtus occupe plus d'espace; ils sont équivoques, même si légers, suivant Moriceau, que le plus souvent les femmes ne s'en apperçoivent pas. Les mouvemens doivent donc être distincts.

(a) C'est le sentiment commun; & c'est à cette époque que l'on peut croire que les effets que j'ai dit peuvent commencer à avoir lieu.

(b) Quand bien même les eaux seroient en quantité égale, elles ne pourroient pas faire obstacle à ce que j'ai dit. Ces eaux peuvent bien intercepter l'effet d'un choc subit, mais elles ne peuvent pas s'opposer à celui d'une dépression continue & suivie pendant l'espace de quatre à cinq mois.

de place dans la matrice ; les parois de celle-ci s'approchant davantage de l'enfant, il sera plus exposé à se ressentir des effets que j'ai dit (a).

Ensuite, Monsieur, & d'après vos idées contraires aux miennes, vous croyez que les derniers mois de la grossesse seroient plus propres que les premiers à produire les effets que j'ai cru pouvoit résulter de la gêne. La moindre quantité des eaux est la base fondamentale de votre opinion ; & , pour la soutenir, vous regardez comme une supposition gratuite de ma part ce que j'ai dit des différentes situations de l'enfant dans le sein de sa mère & de son retournement. Vous m'assurez même qu'il n'en est rien : examinons chacun de ces faits en particulier. J'ai je crois suffisamment répondu à ce qui concerne les eaux & l'extension de la matrice. Quant aux autres chefs d'accusations, il ne me sera pas difficile de vous prouver que je n'ai pas eu besoin de me retourner pour rendre mon hypothèse vraisemblable, & que votre opi-

(a) Si l'on examine attentivement la marche de la nature, on s'appercvra que, proportion gardée, en égard à l'accroissement de l'enfant, la matrice n'est pas plus distendue dans les premiers que dans les derniers mois de la grossesse, c'est-à-dire qu'il y a une proportion égale entre la distention & le corps contenu, qui s'accroît réciproquement.

nion est en tout contraire aux loix de la nature & à celle de la bonne physique. Hippocrate, *de Naturâ Pueri*; Aristote, Liv. VIII, ch. 7; Ambroise Paré, Liv. XXIV, ch. 10 & 14; Guillemeau, *Traité de la Génération*, page 220; Héister, dans son *Anatomie*; Moriceau, tome 1, Liv. III, &c. Tous ces auteurs sont d'accords à dire que l'enfant dans le sein de sa mere ne garde pas toujours la même situation tout le tems que dure la grossesse; ils disent même qu'aux approches des derniers mois, la tête de l'enfant par son propre poids s'incline davantage en devant, & se précipite insensiblement sur l'orifice de la matrice, de façon que la face de l'enfant regarde l'os sacrum de sa mere (a): ils ajoutent encore, & l'expérience le confirme, que la plupart des femmes s'apperçoivent de ce changement; c'est ce qui fait dire que l'enfant se retourne. On observe même alors que le ventre n'est plus aussi saillant, & qu'il tombe davantage sur les cuisses: d'après cela, dès que la situation de l'enfant n'est plus la même; dès que par les loix de la physique, la tête doit entraîner le reste du corps, renverser pour ainsi dire la face de l'enfant; en un mot donner une situa-

(a) Il faut observer que l'enfant est comme suspendu dans la matrice tant qu'il y est contenu, jusqu'au moment où sa tête porte sur l'orifice.

tion toute différente à toutes ses parties, je vous prie de me dire s'il est vraisemblable, comme vous le prétendez, Monsieur, que les derniers mois de la grossesse soient plus propres que les premiers à produire les effets que j'ai cru entrevoir dans la gêne que peut éprouver l'enfant dans le sens de mon hypothèse.

Au surplus, Monsieur, si j'ai donné dans une erreur, je ne suis pas le seul comme vous le voyez; & il y a lieu de croire qu'elle subsistera jusqu'à ce que par des faits constans vous nous obligiez à rejeter des autorités qu'on a cru devoir respecter jusqu'à présent.

Deux raisons m'ont engagé, Monsieur, à vous parler du mécanisme des lèvres pour la succion, sans que pour cela j'aie eu l'idée de faire croire à nos lecteurs que vous ayez avancé une absurdité à cet égard. Je n'ai même pas eu le dessein de vous apprendre quelque chose. Je suis trop pénétré de l'étendue de vos connoissances pour avoir eu des présomptions aussi déplacées. Je ne vous ai donc parlé du mécanisme de la succion, que parce que dans la seconde partie de votre Mémoire (a), vous avez trop généralisé votre proposition, qui semble annoncer que tous les en-

(a) Journal de Médecine, Mars 1772. (c)

fans qui naîtront avec le bec-de-lièvre, ou avec le palais ouvert, ne pourront pas tetter. Voici votre texte (a) : « Il y a des en- » fans qui naissent avec le bec-de-lièvre, » soit qu'il soit simple, soit qu'il soit dou- » ble. La plupart de ces enfans ont aussi » ordinairement alors la voûte du palais » entr'ouverte, ou fendue dans toute sa » longueur, &c. Aucun de ces enfans ne » peut tetter, parce que, &c. . . »

En vous parlant de la succion, j'ai donc seulement voulu vous prier d'observer, Monsieur, que les enfans qui naîtront avec le bec-de-lièvre seulement, soit qu'il soit simple, soit qu'il soit double, sans perforation du palais, pourront tetter presque aussi facilement que si les lèvres n'étoient pas séparées, parce que, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, les lèvres ne sont pas les principaux instrumens nécessaires à la succion. Vous voulez avoir pressenti tout ce que je vous ai exposé dans ma Lettre à ce sujet, peut-être avant que j'aye reçu les premières notions de l'art que j'exerce ; cela est très-possible. Mais devez-vous, Monsieur, me faire en quelque façon un crime de n'avoir pas eu l'art de vous deviner, & de m'être joint à vous pour éclaircir une question qui laissoit subsister quelque doute ? Il est vrai qu'actuellement, & par votre

(a) *Ibidem*,

Réponse, je n'ai plus lieu de douter de votre pressentiment, non que je croie que c'est ma Lettre qui y a donné lieu; mais que vous n'aviez pas cru d'abord que vous fussiez obligé de vous expliquer aussi clairement, tant sur ce objet, que sur la division des becs-de-lièvres, & sur celle des ouvertures du palais. Ce nouvel éclaircissement indiquera plus sûrement le choix de l'opération pour laquelle vous auriez dû encore, suivant moi, indiquer un tems fixe, eu égard aux circonstances (a) : il fourniroit également des lumières pour les secours auxilliaires.

C'est, j'ose vous l'assurer, Monsieur, d'après une lecture réfléchie de la description & des effets que peut produire le bandage de M. Quesnay, que je n'en ai pas conçu une idée aussi avantageuse que vous, surtout dans le cas pour lequel vous le proposez. Je conçois par raisonnement, & je sçais par expérience, que ce qui convient à une chose, peut-être propre à un autre, à quelques restrictions près que les circonstances indiquent. Ce n'est donc point parce que ce bandage n'est pas conseillé pour les ouvertures du palais, que je n'y mets pas toute ma confiance; ses défauts & ses in-

(a) Les auteurs ne sont pas d'accord sur ce point, la question est indécise; il seroit à souhaiter qu'on la décidât.

convéniens , eu égard à l'âge du sujet & à la délicatesse de toutes ses parties, m'ont paru autoriser ma répugnance. Malgré la description que vous en donnez , Monsieur, je suis toujours porté à croire que la position sur la partie la plus proche du centre de l'os y fera compression , &c. En peut-il être autrement dès que « les bouts de la baleine » s'avancent sur la lèvre , & qu'on est encore obligé de mettre entre les gencives » & la lèvre un morceau de linge fin » & doux , & extérieurement une petite » compresse peu épaisse & fort molette , » & par-dessus le tout le bandage unissant. » D'après cela , Monsieur , peut-on ne pas sentir , 1^o combien il sera difficile , & même presque impossible d'ajuster sûrement un appareil aussi compliqué , sur-tout sur un enfant en très-bas âge , & dont les parties , comme je l'ai dit , sont d'une délicatesse & d'une sensibilité singulières : d'ailleurs , Monsieur , vous avez dû vous appercevoir que dans la quantité des observations que l'on trouve dans le Mémoire de M. de Lafaye , il n'y a qu'un seul exemple de l'application de ce bandage ; encore n'y parle-t-on pas de l'âge du sujet ; ce seul exemple ne suffit pas pour autoriser une méthode sujette à des inconvéniens sensibles , ou du moins très-présumables. Mais , pour mieux faire sentir que j'ai eu quelques

raisons légitimes de ne pas adopter le bandage de M. Quesnay, je crois devoir rapporter l'observation suivante (a). « En 1758, » c'est M. Louis qui parle, un homme de » soixante-neuf ans avoit un cancer ulcéré » à la lèvre inférieure (b) près de la commissure droite. Je lui fis l'opération, le » jeudi 27 Avril, à l'hôpital de la Charité. » Pour réunir la plaie sans avoir recours » aux sutures, je m'étois prémuni d'un bandage que j'avois fait fabriquer par M. Pipelet le jeune. *Un demi-cercle d'une bande d'acier, aussi souple & élastique que la baleine recommandée par M. Quesnay,* » étoit garni à chaque bout d'un coussinet » destiné à comprimer les joues.... Les » mesures avoient été prises sur le malade, » afin que le bandage fût bien disposé dans » toutes ses dimensions requises pour être » parfaitement ajusté. Je pris de mon côté » toutes les précautions nécessaires pour » assurer le niveau des bords de la plaie, » & pour assujettir exactement l'appareil, » mais le lendemain, je trouvai l'appareil » dérangé. » Le malade n'avoit pas été le maître de ses mouvemens : *le bandage mécanique le blessait ; j'y substituai une sim-*

(a) Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie, Tome XII, in-12, page 124.

(b) La lèvre est indifférente ici ; les effets du bandage sont ce qu'il est question d'examiner.

ple bande, laquelle en tout point s'ajusta mieux aux parties. Le bonnet auquel les bandes étoient attachées, n'avoit pas formé un point d'appui assez fixe : les lèvres de la plaie, dont la réunion avoit été manquée suivant la première intention.... furent réunies en dix ou douze jours par le bandage unissant simple.

Comme cet exemple n'est pas le seul de l'avantage d'un bandage aussi simple & aussi satisfaisant, je crois qu'on doit le préférer, puisqu'avec moins d'embarras, moins de crainte & d'accidens, on retiendra aussi promptement la réunion des lèvres, qui est je crois, suivant vous, Monsieur, l'objet principal ; car je ne présume pas que vous croyez que le bandage de M. Quesnay contribue en rien au rapprochement des os. Le peu de tems qu'il doit rester, & l'épaisseur des joues rendent inégaux ses points d'appuis ; & ses effets, trop passagers pour y ajouter foi.

Pour me prouver que la réunion des lèvres est l'objet essentiel de l'obturation, & que les secours auxilliaires dont j'ai parlé ne servent à rien, vous me rapportez, Monsieur, une Observation de M. Boudou, &c. lequel fit l'opération du bec-de-lièvre de la première conformation à un garçon de quatorze ans. Ce garçon, ajoutez-vous, avoit toutes les dents de remplacement,

» &c même huit de plus , sans que la fente
 » du palais se fut resserrée : après l'union
 » des lèvres , au moyen de *la future seule-*
 » *ment* , cette fente s'est peu à peu rétrécie
 » au point que , quelques années après , vous
 » trouvâtes l'obturation presque entièrement
 » faite. » Mais , Monsieur , peut-on con-
 clure du particulier au général. Vous voyez
 d'abord , Monsieur , que dans le cas où on
 auroit pu employer le bandage de M. Ques-
 nay , on ne la point fait , quoiqu'il pût être
 connu de l'opérateur. En outre , si vous
 eussiez pris la peine de lire en entier le
 texte de ma Lettre , vous auriez vu , Mon-
 sieur , qu'après avoir dit , page 172 , du Jour-
 nal de Médecine du mois de Février , &c.
 » que je ne crois pas que l'opération exté-
 » rieure des lèvres puisse procurer le rap-
 » prochement des parties osseuses , j'ajoute
 » plus bas : *En effet ne peut-on pas regarder*
 » *les lèvres comme isolées en quelque façon*
 » *de l'os de la mâchoire ; elles y ont à la*
 » *vérité des attaches musculaires qui servent*
 » *à l'exécution d'une partie de leurs mou-*
 » *vemens , mais ces agens ne sont pas direc-*
 » *tement suffisans pour opérer le rapproche-*
 » *ment des parties osseuses. Il faut donc, &c.* »
 Qui ne s'appercevra pas actuellement que
 ce que vous avez supprimé de mon texte
 change tout-à-fait ma proposition. Vous me

faites prononcer affirmativement, lorsque je laisse la chose dans le doute, & que je crois pouvoir puiser dans la nature même de nouveaux secours que la raison & la physique semblent autoriser. Mais, Monsieur, détruisons les faits par les faits même. En 1763, M. Louis fit l'opération du bec-de-lièvre à un enfant de dix à douze ans, qui avoit aussi le palais perforé de naissance. La réunion des lèvres se fit avec succès & en peu de tems, au moyen d'un bandage simple; mais M. Louis ne dit pas que cette opération ait contribué à l'obturation du palais. *Le défaut extérieur a seulement été corrigé (a).*

Vous dites encore, Monsieur, que ceux qui ont le palais perforé avec un bec-de-lièvre, & auxquels on ne fait pas l'opération, ne guérissent pas (b). Vous ajoutez même que si la demoiselle de laquelle j'ai parlé, page 170 de ma Lettre, avoit eu un bec-de-lièvre, & qu'on l'eût opérée, elle auroit peut-être guéri. Voici un fait qui semble contrebalancer votre assertion.

J'ai actuellement entre mes mains un homme de vingt-trois ans, né avec un bec-de-lièvre double, & le palais perforé dans

(a) Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie, Tome XII, in-12, page 142.

(b) Je suis bien éloigné de rejeter l'opération; je l'ai même recommandée dans ma Lettre.

toute son étendue ; ainsi que le voile séparé (a) : d'ailleurs les deux grandes incisives lui manquent. Ce malade n'avoit que neuf ans lorsqu'on lui fit l'opération des deux becs-de-lièvre avec tout le succès possible. Il y a bientôt quatorze ans, comme vous le voyez, Monsieur, que l'opération a été faite ; le défaut de dents paroïssoit être un double avantage, néanmoins, Monsieur, l'écartement du palais est resté dans le même état. En voilà assez, je crois, pour prouver que la réunion des lèvres en bec-de-lièvre n'est pas toujours directement suffisante pour procurer l'obturation du palais ; mais le point essentiel est de savoir si réellement la nature n'a pas quelquefois des ressources auxquelles nous ne faisons pas assez d'attention. Les faits suivans pourront peut-être résoudre la question.

En 1764, l'épouse du sieur Sandvin, loueur de carrosse, accoucha d'une fille née avec le palais perforé dans toute son étendue, avec écartement de son voile sans bec-de-lièvre. Cette petite fille a vécu jusqu'à quatre ans & demi qu'elle est morte d'une esquinancie gangreneuse : sa mere m'a assuré que s'étant s'ensiblement apperçue que la fente diminuoit à mesure que cet en-

(a) Ce malade m'a été adressé par M. A. Petit, docteur en médecine, &c.

fant croissoit & prenoit de l'embonpoint, elle avoit refusé tous les moyens qu'on lui avoit proposés pour remédier à cette difformité.

A l'instant même que j'ai l'honneur de vous faire part de mes nouvelles réflexions, je viens d'être consulté pour une petite fille de neuf ans, née avec le palais perforé & écartement de son voile, sans bec-de-lièvre. Au rapport des parens, l'écartement des parties étoit bien plus considérable qu'il ne l'est actuellement. Elle nazillonne aussi beaucoup moins ; avec un peu d'attention, il ne passe presque plus de boisson par le nez. Ces circonstances m'ont engagé à ne rien entreprendre & à attendre tout de la nature. La première petite fille avoit ses vingt dents de lait ; les premières grosses molaires permanentes commençoient à dilater les alvéoles, & à étendre conséquemment toutes les dimensions de l'os maxillaire.

Quant à la seconde, il y a déjà douze dents de lait de tombées, & remplacées ; il y a encore quatre autres dents de lait qui approchent de leur chute. Les dents de sept ans sont complètement sorties : quatre autres dents molaires commencent à dilater les lames maxillaires. Les dents renouvelées sont bien rangées. D'après cela, Monsieur, si ces deux espèces de réu-

non ne sont pas dues aux seuls effets de la nature ; puisqu'il n'y avoit point de bec-de-lièvre chez ces deux sujets ; j'ignore à quoi on peut les attribuer. Ces réunions prouvent encore que ces effets ne sont point aussi spontanés que vous le croyez.

De plus, on voit tous les jours des effets sensibles des efforts de la nature dans le renouvellement même des dents de remplacement. Si les dimensions de l'os maxillaire ne s'étendent pas en tous sens, les dents se rangent mal ; les lames maxillaires se distendent soit en dehors, soit en dedans, suivant les circonstances. Quoique ces effets paroissent insensibles, néanmoins on ne peut pas les regarder comme spontanés ; ils sont assez puissans pour égaler tous les autres secours étrangers qui dépendent de l'art. Comme j'ai eu l'honneur de vous parler des perforations du palais, avec ou sans bec-de-lièvre, & que j'ai cru pouvoir en attribuer la cause à la situation de l'enfant dans le sein de sa mère, à raison de la gêne qu'il y éprouve par quelque cause que ce soit, vous me faites la question suivante, page 547, de votre Réponse.

« Quand bien même on vous accorderoit que les poings du fœtus, en appuyant fort & long-tems, (n'importe dans quel terme de la grossesse,) sur la lèvre su-

» périeure, pourroient être la cause du
 » bec-de-lièvre & de l'écartement de la
 » future palatine. . . . ou seroit l'agent qui
 » fendroit le voile du palais ? *lui qui est*
 » *presque tout membraneux ; & par consé-*
 » *quent aussi coriace & extensible que du*
 » *parcemin mouillé ?* ou bien quand il y
 » a écartement des os du palais, & qu'il
 » n'y a pas de bec-de-lièvre, qu'on fait
 » les poings ? »

Permettez-moi, Monsieur, de vous observer d'abord que c'est toujours faute d'avoir bien voulu m'entendre, que vous m'avez condamné. En outre Monsieur, vous ne faite pas attention qu'il y a une très-grande différence entre la nature du voile du palais d'un enfant encore renfermé dans le sein de sa mere & celle de l'homme fait. Au surplus, Monsieur, cette qualité coriace que vous croyez appartenir au voile du palais, & sur-tout chez l'enfant qui n'est pas encore né, me paroît beaucoup mieux convenir aux aponévroses. Je puis même avoir l'honneur de vous assurer, d'après nombre d'expériences, que le voile du palais des enfans même à terme, se déchire très-facilement, pour peu qu'on le tende. Ainsi, Monsieur, dès que la force, (c'est-à-dire l'écartement des branches du demi-cercle,) sera plus fort que la résistance, cette dernière doit nécessairement céder.

Ensuite

Ensuite quand il y a perforation du palais sans bec-de-lièvre, cela dépend de ce que la symphyse maxillaire étant plus saillante & plus délicate, l'impression y a plus d'accès que sur les lèvres qui doivent d'abord s'affaïsser & s'amincir avant de se séparer. Dans le cas contraire, si la symphyse est plus aplatie, plus rentrée en dedans, la dépression doit se faire d'abord sur les lèvres, qui doivent donc se séparer les premières, sans que quelquefois la convexité du cercle s'en ressente. Aussi observe-t-on que ceux qui n'ont que le palais perforé, ont le cercle maxillaire un peu plus saillant sur les côtés les plus proches de la symphyse, tandis que ceux qui n'ont que le bec-de-lièvre, l'ont à peu près plus égale. Enfin le tems que durera la dépression, le moment où elle commencera, la position des parties qui doivent y contribuer, sont autant de causes qui peuvent différencier l'accident; ce qui prouve aussi que le tems de la grossesse n'est pas indifférent. Quant à la plaque que j'ai proposée, si vous eussiez pris la peine de lire attentivement ce que j'ai dit à ce sujet, vous auriez vu, Monsieur, qu'elle ne doit point entrer dans l'ouverture; mais passer simplement dessus: d'ailleurs la tige étant toujours beaucoup plus petite que le diamètre de l'ouverture, on doit revenir de l'alarme que

vous avez pu faire naître eu égard à la structure des parties, qui sont cependant assez solides pour ne rien craindre. En un mot, Monsieur, si ce moyen vous paroît si dangereux, il y a lieu de croire que vous en avez de plus satisfaisant pour faciliter la succion, jusqu'à ce qu'on puisse pratiquer l'opération, ou que la nature fasse les frais de l'obturation. Leur publicité vous méritera à juste titre une reconnoissance sincère de la part de ceux qui ont donné lieu à notre discussion. Comme je n'ai point proposé cette plaque pour remédier à la division du voile du palais, vous voyez, Monsieur, qu'il étoit inutile de m'en parler : toujours est-il vrai de dire que son usage sera très-utile, en ce qu'il donnera un point d'appui au mammelon, qui ne se logera plus dans l'ouverture. L'enfant pourra donc en extraire le lait, & l'avaler sans qu'il passe en aussi grande quantité dans le nez. Cette plaque servira encore à modifier les effets de l'air, & en donnant une position favorable à la tête de l'enfant, il en retirera des avantages réels, sans inconvéniens & sans craindre qu'elle s'oppose au rapprochement des parties offeuses. Il y a lieu de croire qu'après l'opération même du bec-de-lièvre, le voile du palais ne se réunit pas, du moins vous n'en faite pas mention. Enfin, Monsieur, comme

ma sagacité n'égale jamais la vôtre, j'ose espérer que vous voudrez bien me permettre de ne point entrer d'avantage en lice avec vous; je me restreindrai donc à ce que j'ai eu l'honneur de vous exposer, & à vous prier d'être persuadé des sentimens les plus respectueux, avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

R É P O N S E

De M. ROUELLE, aux Observations de M. DESBOIS DE ROCHEFORT, sur l'Analyse du lait, &c.

On trouve dans le Journal d'Octobre dernier, pag. 374, un article ayant pour titre : *Observations de M. Desbois de Rochefort, sur deux articles insérés par M. Rouelle dans les Journaux de Médecine, mois de Mars & de Juillet 1773, dans lesquels il fait connoître l'existence de l'alkali minéral dans le lait & dans le sang.*

L'auteur débute par dire « que j'ai dé-
 » montré de la manière la plus précise
 » l'alkali minéral dans le lait & dans le
 » sang, puis il ajoute que les faits que je
 » rapporte sont sans doute nouveaux
 » pour moi & pour quelques chimistes de
 » la plus grande célébrité; mais qu'il se

» fait un devoir d'observer qu'ils lui étoient
 » connus avant la publicité des deux Jour-
 » naux, que M. Bucquet D. M. P. qui
 » s'est occupé en chimiste Médecin de
 » l'analyse animale, *les a tous fait con-*
 » *noître dans ses Cours dès 1768, & qu'en-*
 » fin M. Roufille de Chamferu. D. M. P.
 » est, avec beaucoup d'autres, en état
 » d'attester ce qu'il avance par l'extrait
 » qu'il faisoit alors de ses leçons, & qu'il
 » a eu la bonté de lui communiquer. »

Je n'ai garde de prétendre à l'antériorité sur M. Bucquet, pour les découvertes qu'il avoit faites dès 1768. Mais au sortir de l'année 1768, & dès le mois de Janvier 1769, ce professeur donna une thèse *sur la digestion des alimens*, dans laquelle il annonce par une note, qu'il avoit déjà découvert l'alkali fixe minéral dans la bile, lorsqu'il apprit que M. Cadet en avoit aussi consommé & publié l'analyse qu'il croyoit d'abord avoir tenté le premier. Il dit ensuite deux mots de cette analyse, & sans y rien ajouter ni retrancher, il en parle comme s'ils se fussent rencontrés dans tous les points, & déclare que *la nature de la bile nous est maintenant parfaitement connue, graces aux veilles de cet ingénieux académicien.* Est-ce que M. Bucquet auroit, sans s'en douter, marché sur les pas de M. Cadet? Se seroit-il rencon-

tré avec lui dans ses expériences , dans ses résultats , & l'auroit-il même suivi jusques dans son erreur ? Car enfin , s'il eût vû quelque chose de plus ou de moins que M. Cadet , ne l'auroit-il pas dit ? S'il eût apperçu l'erreur de M. Cadet , ne l'eût-il pas dit encore ? Lorsqu'il a brûlé la bile pour retirer l'alkali minéral de ses cendres , y a-t-il retrouvé aussi *ce sel doux de lait , analogue au sucre* , dont il fait mention d'après M. Cadet ? Que diroit-il donc d'un Américain qui proposeroit de brûler la canne à sucre dans sa maturité pour en retirer un sel doux , analogue au sucre ? Si M. Bucquet avoit démontré dès-lors l'existence de l'alkali minéral dans le lait , dans le sang & *dans toutes les humeurs minérales* , prévenu déjà par M. Cadet sur l'analyse de la bile , instruit par cette leçon , il en auroit vraisemblablement dit un mot , & n'auroit pas abandonné le reste de son secret au hasard de le voir encore éventé par un autre.

Mais revenons à ce qui me regarde. Il est de fait que M. Bucquet , après avoir parlé dans sa thèse de sa découverte de l'alkali minéral dans la bile , n'y dit pas le mot de la présence de ce même alkali minéral dans le lait , dans le sang & dans toutes les humeurs animales. Cependant *tous ces faits lui étoient connus dès 1768.*

Sa thèse a été faite , en 1769 , & l'occasion étoit bien favorable.

Il y a mieux encore ; c'est que dans cette même thèse on trouve un paragraphe , c'est le troisieme, consacré tout entier à rapporter les choses vagues, triviales & ordinaires sur le chyle & le lait, qu'il assimile par-tout à une émulsion ; mais rien de neuf , pas un mot de l'alkali minéral. M. Bucquet y garde obstinément le secret le plus absolu sur sa découverte.

Trois mois après, M. Bucquet soutient une seconde thèse, & prend celle de feu M. Geoffroy *sur les avantages du lait de la mere pour l'enfant*. L'occasion s'offroit encore d'elle-même. Depuis un an , M. Bucquet avoit des choses neuves sur le lait, & plutôt que de réimprimer une thèse dans laquelle M. Geoffroy n'avoit fait aucun emploi de ses forces , il auroit naturellement dû la faire lui-même. Il ne l'a pas fait , il n'y a pas glissé un seul mot de sa découverte.

Au mois de Novembre 1772 , un bachelier de la licence actuelle prend & soutient la thèse de M. Bucquet sur la digestion , comme M. Bucquet avoit soutenu celle de M. Geoffroy. Il est d'usage à la Faculté qu'on ne le fait point sans en prévenir l'auteur, s'il est vivant ; on prend son avis , & alors il ajoute ou retranche à sa

thèse ce qu'il juge à propos. Celle du Bachelier est strictement copiée mot à mot sur l'original. Cependant M. Bucquet est plein de vie, & il n'a pas ajouté ni changé un seul mot à son ouvrage.

Enfin au mois de Mars dernier, M. Desbois soutient une thèse sur le lait dont il donne une analyse fausse. Il y parle de M. Baumé, il y parle de moi, il compare ce qu'il appelle nos opinions, & ne dit pas un mot de M. Bucquet. Il tait la découverte de son maître, il oublie ce qu'il a entendu à ses leçons, ce qu'il y a vu, il oublie tout jusqu'à son nom. Il fait plus encore; il parle du sel ou sucre de lait, & dit que ce sel n'est pas encore bien connu. Oh! M. Desbois, quelle étrange éclipse de mémoire pour un homme de votre âge!

En 1770 j'ouvris mon Cours particulier, & j'eus l'honneur d'y avoir pour disciple le frere de M. Bucquet, qui suivit le règne végétal & le règne animal; & j'annonçai dès ce premier Cours ce que j'ai imprimé depuis dans les Journaux.

En 1771 nous avons changé M. Macquer & moi l'ordre du Cours public au Jardin du Roi. M. Bucquet le suivit très-exactement; & là, assis à côté du professeur, il fut témoin lui-même lorsque j'y publiai mes nouvelles observations sur le lait, ainsi que ce que j'ai dit sur le sang &

la férosité, &c. Il entendit & vit tout cela, & cependant il n'a point réclamé. Enfin j'ai publié ces mêmes observations dans les Journeaux de Médecine de Mars & de Juillet derniers, cela a été imprimé dans l'Avant - Coureur, & cependant M. Bucquet n'a point réclamé. Mais aujourd'hui M. Desbois s'élève en sa faveur, & réclame pour lui.

Pour prouver ce qu'il avance, M. Desbois rapporte le passage de sa thèse, où il donne l'analyse du petit-lait. C'est lui-même qui va parler.

» La partie séreuse du lait, dit-il, qu'on
 » sépare par la coagulation, du beurre &
 » du fromage, contient une huile tenue
 » combinée avec un mucilage, ce qui la
 » rend miscible à l'eau. Il y a plusieurs
 » sortes de sels en dissolution dans la sé-
 » rosité; de-là vient qu'elle est sapide. On
 » y trouve l'alkali fixe minéral, le sel ma-
 » rin & le sel essentiel du lait. On prouve
 » l'existence de l'alkali, en ce qu'étant con-
 » centrée par l'évaporation, cette liqueur
 » teint en verd le sirop de violettes; on
 » démontre que c'est l'alkali minéral, en
 » versant de l'acide vitriolique sur la par-
 » tie séreuse, & l'on obtient du sel de
 » Glauber; si c'est l'acide nitreux qu'on
 » emploie, on forme un vrai nitre qua-
 » drangulaire, qui fuse sur les charbons;
 » quant au sel marin, on le reconnoît au

» goût. Le sel essentiel du lait, n'est pas
 » encore bien connu ; cependant , selon
 » M. Rouelle , il contient le sel fébrifuge
 » & l'alkali fixe ; mais, suivant M. Baumé, à
 » l'acide près, c'est un sel analogue au tartre.»

Voilà donc, selon M. Desbois, la doctrine de M. Bucquet ; eh bien ! moi , j'ai dit précisément le contraire. Je vais le suivre pas à pas.

J'ai commencé par évaporer le petit-lait, pour avoir le sel de lait , & j'ai dit que ce n'est qu'à la troisième évaporation & cristallisation que j'avois obtenu du sel fébrifuge , & non du sel marin ordinaire.

J'ai dit que le petit-lait rapproché, où son eau-mère étendue d'un peu d'eau ne change point la couleur du sirop de violettes, & ne donne aucune marque d'alkalicité ; j'ai dit de plus que les acides faibles ne font aucune effervescence avec le petit-lait rapproché. Je prouve encore :

1^o Que l'alkali végétal y est le dominant , & que l'alkali minéral n'y est qu'en très-petite quantité ; il y fait à peine la cinquième ou sixième partie de l'autre tout au plus.

2^o Que le sel marin, s'il y en a, n'y est encore qu'un infiniment petit, & que c'est le sel fébrifuge de Sylvius, après le sel de lait, qui s'y trouve en plus grande abondance.

3^o Que par l'addition de l'acide vitriolique qui décompose ces deux derniers sels, on obtient une grande quantité de vrai tartre vitriolé, & une très-petite, au contraire, de sel de Glauber ; & qu'enfin par l'acide nîtreux, c'est de vrai nitre qu'on retire, & presque point de nitre cubique. Voilà ce que je démontre.

Le moyen que M. Desbois propose tout simplement, pour analyser le petit-lait, d'y verser de l'acide vitriolique, est défectueux & sujet à erreur. Cet acide décompose les sels neutres qui sont dans le petit-lait ; en chasse les autres acides qui étoient unis à l'alkali fixe végétal, & au peu d'alkali fixe minéral qui s'y trouve. De-là vient qu'on retire alors des sels différens de ceux qui y existent, & qu'on finit, comme a fait M. Desbois, par prendre l'alkali fixe minéral pour être dans le lait, comme il est dans le sang & la sérosité, c'est-à-dire libre & sans être combiné ; erreur grossière qu'on ne peut pas raisonnablement mettre sur le compte de M. Bucquet. J'aimerois autant dire qu'une dissolution de potasse contient l'acide vitriolique, parce qu'on y trouve du tartre vitriolé.

M. Desbois dit « que la substance char-
» bonneuse, c'est-à-dire le résidu de la
» distillation du lait entier, mise en Pou-
» dre, porte le caractère d'alkali fixe, » puis-

qu'en évaporant la lessive de ce résidu, l'alcali fixe se montre aux yeux avec le sel marin.

Je dis au contraire que le *caput mortuum* du lait distillé entier, je fais plus, je dis que le résidu de la distillation du petit-lait d'Hoffmann, évaporé, & dans lequel tous les sels sont plus à nud & plus rapprochés, ne font aucune effervescence avec les acides affoiblis. Ces deux matieres charbonneuses verdissent seulement un peu le sirop de violettes. Or ce changement de couleur n'indique tout au plus qu'un vestige d'alkali inappréciable par tout autre moyen ; ou plutôt cela n'indique rien.

Lorsqu'on verse de l'acide vitriolique un peu foible sur du charbon en poudre, il s'y excite un mouvement rapide, qui joint au luisant de ce charbon, & à des bulles d'air qui se dégagent, peut bien en imposer par une apparence d'effervescence ; mais si on se donne la peine de le mouiller, cet acide ne produit plus le même effet.

De ce que l'eau-mere du petit-lait verdit le sirop de violettes, M. Desbois en conclut qu'elle contient l'alkali fixe. Ignore-t-il donc que le mélange seul de la couleur foncée de cette eau-mere avec le bleu du sirop peut produire cette couleur ? Ignore-t-il que les sels à base terreuse & même plusieurs sels à base métallique donnent aussi à ce sirop la même couleur ?

Si le petit-lait contenoit de l'alkali fixe tout développé , auroit-il autant de facilité à s'aigrir, comme il fait dans l'été, souvent dans l'espace de huit, dix, douze heures de tems ? Pour lors, quelques grains de terre absorbante, quelques gouttes d'une liqueur alkaline suffissent pour retarder cet effet ; le lait est vingt-quatre heures sans s'aigrir dans des vaisseaux de cuivre, il se charge sensiblement de cette substance métallique ; cependant à la petite quantité qu'il en faut pour le conserver, on peut juger de celle qu'il suffiroit d'alkali fixe, pour produire le même effet. Il faut observer encore que lorsqu'on clarifie le petit-lait par la crème de tartre, on emploie dix-huit à vingt-quatre grains de ce sel par pinte. Il devoit se faire du sel de seignette, & l'on n'en trouve point. Mais on trouve une partie de la crème de tartre, qui se sépare après la clarification & la filtration ; il en reste encore un peu dans le *coagulum* ; ce qui n'arriveroit visiblement pas, si le petit lait contenoit de l'alkali minéral libre ; & quand je n'aurois pas les faits pour moi, je pourrois conclure encore de ces considérations que l'alkali fixe n'est point développé dans le lait, & que celui qui y est contenu, y est dans un état de combinaison. En effet l'eau-mère du petit-lait ne fait aucune effervescence sensible avec

les acides affoiblis; si on mêle à une once d'eau-mere, une once d'eau aiguisée de sept à huit gouttes d'un acide, cette eau-mere rougira fortement le sirop de violettes & le papier bleu. Où est donc cet alkali fixe tout développé?

Prenez une livre d'eau-mere du petit-lait, concentrée au point de faire la gelée, étendez-là d'une livre d'eau distillée, ajoutez à ce mélange un gros & demi d'acide vitriolique du commerce, cette liqueur rougira le sirop de violettes & le papier bleu aussi fortement que le feroit une pinte d'eau pure, aiguisée d'une pareille quantité du même acide. Cependant cette livre d'eau-mere est le produit de sept à huit pintes de petit-lait.

Cette livre d'eau-mere étendue & acidulée, rapprochée de nouveau par l'évaporation jusqu'à environ dix ou douze onces, fait une gelée d'une forte consistance; mais il n'y crystallise point de sel de Glauber qui soit apparent. Qu'on l'évapore moins ou plus, on n'en obtient point davantage de sel de Glauber, & cependant à la maniere aisée dont M. Desbois énonce ses assertions, on diroit qu'il l'obtient ce sel de Glauber aussi facilement qu'il l'auroit d'une lessive de soude saturée d'acide vitriolique, & qu'on ameneroit à la crytallisation,

« L'acide nitreux traité avec cette eau-mère donne tout aussi peu de nitre quadrangulaire.

« D'ailleurs les difficultés qu'on rencontre en traitant cette eau-mère avec les acides, quand même elle contiendrait un peu d'alkali fixe, prouvent évidemment à quiconque à travaillé, que ceux qui annoncent ces expériences d'un ton si décidé, ne les ont jamais faites ; lorsqu'on prend l'expérience pour guide, on ne s'égare jamais à ce point là.

« M. Desbois dit encore : « J'ai vu moi-même aux Cours suivans, c'est-à-dire, » après celui de 1768, que j'eus l'avantage » de suivre, l'existence de l'alkali minéral » démontrée, par M. Bucquet, dans toutes » les humeurs animales. »

« Je réponds que cet énoncé est une assertion presque dans toute la force du terme. Cette proposition est fautive par rapport au lait ; elle l'est encore par rapport à l'urine, comme je viens de le faire voir dans le Journal de Médecine du mois dernier ; &c, si l'on en croit d'habiles chimistes, elle ne l'est pas moins à l'égard d'autres sécrétions, puisqu'ils en ont trouvé qui sont acides.

« Que faut-il donc conclure de toutes ces bévues ? C'est que M. Desbois s'est avancé fort légèrement ; qu'il me fait dire le con-

traire de ce que j'ai enseigné, & de ce que j'ai écrit; qu'il ne m'a pas entendu, qu'il m'a cité & mis en opposition avec M. Baumé au sujet du sel de lait, sans nous comprendre ni l'un ni l'autre. Car enfin si j'ai une opinion différente de celle de M. Baumé, ce n'est pas parce que j'ai dit que le sel de lait contenoit le sel fébrifuge & l'alkali fixe minéral, mais parce que j'ai dit positivement qu'il ne contenoit point d'alkali, ni aucun sel neutre quelconque lorsqu'il est pur & bien préparé; en un mot il paroît que M. Desbois a tout aussi mal entendu son maître.

Il faut en conclure aussi qu'en 1768 & 1769, M. Bucquet ne donnoit sur les matieres animales que de pures assertions, des opinions vagues, dénuées de preuves, & puisées ça & là dans les physiologistes, & qu'enfin avant mes Cours de 1770 & 1771 il n'avoit rien à cet égard qui fût fondé sur ses propres travaux. On ne trouve pas une trace de ce qui fait l'objet de la réclamation, ni dans ses propres thèses ni dans celles de ses disciples. On y trouve même le contraire. Quoi de plus vague en effet, pour ne pas dire de plus opposé à l'expérience, que toutes ces assertions, & surtout celle de la présence de l'*alkali minéral dans toutes les humeurs des animaux* ?



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

OCTOBRE 1773.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 6 h. du matin.	A 2 h. de demi du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	8	16	11 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1
2	10	14 $\frac{1}{4}$	13	28 1	28	27 11 $\frac{1}{2}$
3	11 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9	27 8
4	13 $\frac{1}{2}$	12	10	27 6 $\frac{1}{2}$	27 7	27 7 $\frac{1}{2}$
5	6 $\frac{1}{2}$	10	8	27 8 $\frac{1}{2}$	27 10	27 11 $\frac{1}{4}$
6	6 $\frac{1}{4}$	13	10 $\frac{1}{4}$	28 1	28 $\frac{1}{4}$	27 11
7	10	14	11 $\frac{1}{2}$	27 10	27 11	28 $\frac{3}{4}$
8	10	14 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	28 1	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
9	10 $\frac{1}{4}$	13 $\frac{1}{2}$	10	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
10	9	14 $\frac{1}{4}$	9 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11	28 1
11	7	13 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	28 3	28 4	28 3
12	7 $\frac{1}{4}$	14 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	28 2 $\frac{1}{2}$
13	7 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{4}$	8 $\frac{1}{2}$	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2
14	7	12	7 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 3	28 4
15	6	12 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	28 5	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4
16	5	13	8 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{3}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$
17	6 $\frac{1}{4}$	12 $\frac{1}{4}$	10	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1 $\frac{1}{4}$
18	8 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$
19	10	13 $\frac{1}{2}$	7	28 2 $\frac{1}{2}$	28 3	28 4
20	4 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	28 4	28 3	28 2 $\frac{3}{4}$
21	4 $\frac{1}{2}$	13	7 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1 $\frac{1}{4}$
22	5	14 $\frac{1}{4}$	10 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2	28 2
23	9 $\frac{1}{4}$	16 $\frac{1}{2}$	11	28 2	28 1 $\frac{3}{4}$	28 1 $\frac{3}{4}$
24	9	16 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2
25	10	13 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2	28 1 $\frac{3}{4}$
26	10 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
27	10 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{4}$	14 $\frac{1}{4}$	28	27 11	27 11
28	13	13 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 1
29	8 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	9	28	27 11	27 10 $\frac{1}{2}$
30	9	11 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	27 8	27 8	27 8
31	7 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	7	27 8	27 8	27 8 $\frac{1}{4}$

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	S-O. beau.	S-O. beau.	Beau.
2	O-S-O. nuag.	O. nua. pluie.	Couvert.
3	S-S-O. pluie.	S. pluie.	Pluie.
4	S. pluie.	S. pluie.	Couvert.
5	S. nuag. pluie.	S. pluie. nua.	Beau.
6	S-O. nuages.	S. couv. pluie.	Pluie.
7	S. pet. pluie.	O-S-O. pl. n.	Couvert.
8	S-O. nuages.	S. nuages.	Nuages.
9	S. nuag. pluie.	S. pluie, couv.	Beau.
10	S-E. nuages.	S-O. nuages, gr. pluie.	Beau.
11	S-O. beau.	S-O. nuages.	Beau.
12	E-S-E. b. cou.	S-O. nua. pl.	Couvert.
13	O. brouill. n.	O-S-O nuag.	Beau.
14	O. nuages.	O. nuages.	Beau.
15	O. brouill. n.	O. nuages.	Beau.
16	S. beau.	S. beau.	Beau.
17	S. brouill. b.	S. beau.	Beau.
18	S-S-O. beau.	S-S-O. lég. n.	Beau.
19	N. couv. nua.	N. nuages.	Beau.
20	N. beau.	E-N-E. beau.	Beau.
21	E-N-E. brouil. beau.	E-N-E. beau.	Beau.
22	E-N-E. beau.	E-N-E. b. n.	Nuages.
23	E-N-E. beau.	S. beau.	Beau.
24	S. beau.	S. beau.	Nuages.
25	S. beau.	S. nuages.	Beau.
26	S. nuages.	S-S-O. nuag.	Nuages.
27	S. nuages.	S-S-O. nuag.	Nuages.
28	O-S-O. pluie.	N-O. nuages.	Beau.
29	S. pet. pluie continue.	S. pluie, nua.	Beau.
30	S-S-O. c. pl.	S. nuages.	Beau.
31	O-S-O. b. n.	S-O. nuag. pl.	Nuages.

562 OBS. MÉTÉOR. FAITES A PARIS.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 17 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur de $4\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de $12\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 5 lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces $6\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de $10\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du N.
 4 fois de l'E-N-E.
 1 fois de l'E-S-E.
 1 fois du S-E.
 16 fois du S.
 5 fois du S-S-O.
 7 fois du S-O.
 5 fois de l'O-S-O.
 4 fois de l'O.
 1 fois du N-O.

Il a fait 23 jours, beau.
 23 jours, des nuages.
 8 jours, couvert.
 4 jours, du brouillard.
 13 jours, de la pluie.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois d'Octobre 1773.

On a observé sur la fin du mois, des thoux opiniâtres accompagnées de chaleur à la poitrine, sans fièvre, qui n'étoient suivies d'aucune expectoration, ou dans lesquelles les malades expectoroient très-difficilement; ce qui a obligé de recourir à la saignée & aux délayans.

On a vu aussi un assez grand nombre de fièvres intermittentes & continues remittantes, qui prenoient le type de fièvres doubles tierces; pour lesquelles, après les remèdes généraux & les délayans, continués plus ou moins long-tems, on employoit avec succès le quinquina en opiat, uni aux appétitifs & aux purgatifs.

Les petites-vérole ont continué encore pendant tout ce mois; quoiqu'il y en ait eu quelques-unes de confluentes, elles ont été cependant assez généralement bénignes: il n'en a pas été de même dans quelques villages des environs de Paris, où cette maladie a enlevé un assez grand nombre de sujets.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de Septembre 1773;
par M. BOUCHER, médecin.*

Les vents du sud, qui ont soufflé constamment tout le mois, ont maintenu le tems dans une température agréable, & nous ont procuré même plusieurs jours de chaleur, ce qui est assez peu ordinaire en cette saison dans notre contrée. La liqueur du thermomètre s'est élevée plusieurs fois au-dessus du terme de 16 degrés. L'air a été rafraîchi de tems en tems par des pluies, qui, le plus souvent, ont tombé par grosses ondées.

Le mercure dans le baromètre a été constamment observé au-dessous du terme de 28 pouces pendant tout le mois; mais il n'est point descendu plus bas que celui de 27 pouces 6 lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 17 $\frac{1}{2}$ degrés au-dessus

364 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de $7\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du même terme. La différence entre ces deux termes est de 10 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces précis; & son plus grand abaissement a été de 27. pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes est de 6 lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du Sud-Est.

19 fois du Sud.

14 fois du Sud vers l'Ouest;

6 fois de l'Ouest.

1 fois du Nord-Ouest.

Il y a eu 24 jours de tems couvert ou nuageux.

16 jours de pluie.

1 jour de tonnerre.

Les hygromètres ont marqué de la sécheresse tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de Septembre 1773.

Nous avons vu ce mois nombre de malades travaillés de la fièvre continue, dont il a été fait mention dans le mois précédent. Cette maladie, presque bornée d'abord à la classe des citoyens indigens, gagnoit les autres. Elle étoit généralement vermineuse dans les jeunes sujets, circonstance qui donnoit plus de poids aux indications d'évacuer les premières voies par les émético-cathartiques; mais quelque prudence & quelque circonspection que l'on apportât dans le traitement, la fièvre ne cédoit pas aisément: il étoit néanmoins à désirer qu'elle ne désistât point sitôt, & avant qu'il y eut des signes caractéristiques

de coction , sans quoi la récidive étoit infaillible.

Les diarrhées séreuses & bilieuses ont été communes ce mois : il en a été de même des quintes-toux parmi les enfans.

La fièvre tierce est devenue commune vers la fin du mois. On voyoit aussi des fièvres doublées-tierces ou quotidiennes. Le traitement de l'une & de l'autre devoit être circonspect , & consister principalement dans l'emploi constant des apopsemes fondans ou incisifs , & des laxatifs.

L I V R E S N O U V E A U X.

Anatomie des parties de la génération de l'homme & de la femme , représentées avec leurs couleurs naturelles , selon le nouvel art , jointe à l'Angéologie de tout le corps humain , & à ce qui concerne la grossesse & les accouchemens ; par M. *Gautier d'Agoty* pere , anatomiste pensionné du roi. A Paris , chez *Brunet & Demonville* , Libraires ; chez l'auteur , rue des Martyres Montmartre , & au Bureau Royal de la Correspondance-générale 1773 , in-fol. prix 18 liv.

Exposition anatomique des maux vénériens sur les parties de l'homme & de la femme , & les remèdes les plus usités dans ces sortes de maladies ; par le même , aux mêmes adresses. 1773 , in-fol. prix 9 liv.

Je me propose de faire connoître plus particulièrement , dans quelques-un des Journaux suivans , ces nouvelles productions des presses de M. Gautier , qui m'ont paru mériter l'accueil du public.

Supplément à l'Avis aux Meres qui veulent nourrir , ou Observations sur le danger & l'inutilité de

préparer , pendant la grossesse , le sein des femmes qui se proposent de nourrir leurs enfans.

COURS D'HISTOIRE NATURELLE, ET DE CHYMIE.

M. *Bucquet* , docteur régent de la Faculté de Médecine de Paris , a commencé ce Cours , le lundi 8 Novembre à midi très-précis ; il le continue les lundi , mercredi & vendredi de chaque semaine à la même heure.

Dans le laboratoire de M. de la Planché , maître apothicaire , rue de la Monnoie.

On trouve chez madame la veuve *Hérissant* , imprimeur du cabinet du roi , rue Saint-Jacques , près celle de la Parcheminerie , Introduction à l'étude des corps naturels , tirés du règne minéral , & Introduction à l'étude des corps naturels tirés du règne végétal , ouvrages nécessaires pour suivre ce Cours.

COURS D'ANATOMIE.

M. *Bucquet* , docteur régent de la Faculté de Médecine de Paris , a commencé ce Cours , le jeudi 4 Novembre , à midi précis , il le continue les mardi , jeudi & samedi de chaque semaine , à la même heure.

En son Amphithéâtre , rue basse des Ursins , au coin de celle de Glatigny en la Cité.

Les personnes qui voudront disléquer , pourront s'adresser à M. *Regnaud* , à l'Amphithéâtre.

COURS D'ANATOMIE ET D'OPÉRATIONS DE CHIRURGIE.

M. *Ferrand*, maître en Chirurgie du collège de Paris, professeur royal des Opérations en survivance, conseiller de l'Académie royale de Chirurgie, ancien professeur d'Anatomie & de Chirurgie, à l'école pratique, associé de l'Académie royale des sciences, belles-lettres & arts de Rouen, associé étranger de l'Académie impériale des Apothicaires de Florence, &c. a recommencé le jeudi 21 Octobre 1773, à quatre heures & demie, un Cours complet d'Anatomie, lequel sera suivi d'un Cours de Maladies Chirurgicales, & des Opérations qui leur conviennent, qu'on annoncera dans le tems.

Messieurs les Etudiens qui ont dessein de le suivre, peuvent se faire inscrire en son Amphithéâtre, rue Mâcon, où il y a une Salle pour la Dissection.

COURS D'HISTOIRE NATURELLE, *Concernant les Minéraux, les Végétaux, les Animaux, & les différens Phénomènes de la nature.*

Par M. *Valmont de Bomare*, Censeur Royal, maître en Pharmacie, Démonstrateur d'Histoire naturelle avoué du Gouvernement, Membre de plusieurs Académies des sciences, belles-lettres, beaux-arts, &c. &c.

En son nouveau Cabinet, rue de la Verrerie, près la rue des Billettes, le lundi 6 Décembre

568 COURS D'HIST. NATURELLE.

1773, à dix heures & demie très-précises du matin ; & sera continué les mercredi , vendredi & lundi de chaque semaine , à la même heure.

N. B. On ouvrira un second Cours d'Histoire naturelle , le jeudi neuf Décembre 1773 , à onze heures & demie très-précises du matin. Ce Cours particulier sera continué les samedi , mardi & jeudi de chaque semaine , à la même heure. Ceux qui voudront y prendre part , sont avertis d'entendre le *Discours général sur le spectacle & l'étude de la nature*, qu'on fera le 6 Décembre, à dix heures & demie.



T A B L E.

<i>EXTRAIT. Système nouveau & complet de l'Art des Accouchemens de M. Burton, traduit par M. Le Moine.</i>	Page 483
<i>Observation sur quelques inoculations faites à la Louisiane. Par M. Le Beau, méd.</i>	501
<i>Observation sur une Passion iliaque compliquée. Par M. Boucher, méd.</i>	503
<i>Lettre de M. Penisson, méd. sur les Vers.</i>	508
<i>Observation sur l'application des Feuilles de Lierre. dans la Petite-Vérole. Par M. Peborde, chir.</i>	514
<i>Réflexions sur les Pincemens d'Intestins. Par M. Monbalon, chirurgien.</i>	515
<i>Eclaircissements de M. Jourdain sur les Becs-de-Lievre.</i>	518
<i>Réponse de M. Rouelle, apothic. aux Observations de M. Desbois de Rochefort, sur l'analyse du Lait.</i>	547
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois d'Octobre 1773.</i>	560
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois d'Octobre 1773.</i>	562
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Septembre 1773. Par M. Boucher, médecin.</i>	563
<i>Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Septembre 1773. Par le même.</i>	564
<i>Livres nouveaux.</i>	565
<i>Cours d'Histoire naturelle & de Chimie.</i>	566
<i>Cours d'Anatomie.</i>	ibid.
<i>Cours d'Anatomie & d'Opérations de Chirurgie.</i>	567
<i>Cours d'Histoire naturelle.</i>	ibid.

A P P R O B A T I O N.

J'i lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Journal de Médecine du mois de Décembre 1773. A Paris, ce 24 Novembre 1773.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.



T A B L E
G É N É R A L E
D E S M A T I E R E S

Contenues dans les six derniers Mois du
Journal de Médecine de l'année 1773.

L I V R E S A N N O N C É S.

M É D E C I N E.

- ELOGE historique de la Faculté de Médecine
de Paris.* Par M. Hazon, méd. Page 287
*Tableau chronologique des ouvrages & des prin-
cipales découvertes d'anatomie & de chirurgie.*
Par M. Portal, méd. 382
*Anatomie des parties de la génération de l'homme
& de la femme.* Par M. Gautier d'Agoty,
pere, 565
*La Génération, ou Exposition des phénomènes
relatifs à cette fonction naturelle, traduit de
la Physiologie de M. de Haller.* 287
*Mémoire sur l'usage où l'on est d'enterrer dans
les églises.* Par M. Marret, méd. 478
*Assemblée publique de la Société des Sciences de
Montpellier.* ibid.

TABLE GÉNÉR. DES MAT. 571

- Recueil d'Observations de médecine des hôpitaux militaires*, Par M. Richard de Hauteferck, médecin. 383
- Avis à mes concitoyens, ou Essai sur la Fièvre miliaire*. Par M. Gastellier, méd. 191
- Traité de la nouvelle Méthode d'inoculer la Petite-Vérole*. Par M. Vieusseux, méd. ibid.
- Tableau des Maladies vénériennes*. Par M. Thion de la Chaume, méd. ibid.
- Traité des Maladies vénériennes*. Par M. Fabre, chirurgien. 479
- Exposition anatomique des maux vénériens sur les parties de l'homme & de la femme*. Par M. Gautier d'Agoty, pere. 565
- Gazette de Santé*. Par M. Gardane, méd. 95
- Suite des Guérisons de la Paralyse par l'électricité*. Par M. Marrigues, chir. 478

CHIRURGIE.

- Traité des Lésions de la Tête par contrecoup*. Par M. Mehée de la Touche, chir. 191
- Système nouveau & complet de l'Art des Accouchemens, traduit de l'anglois de Burton*. Par M. Le Moine, méd. Tome II. 479

HISTOIRE NATURELLE, CHYMIE ET PHARMACIE.

- Description méthodique d'une Collection de Minéraux*. Par M. Romé de Lisle 382
- Traité de l'Exploitation des Mines*. Par M. Monnet, 383
- Œuvres de M. Franklin, traduites par M. Barbeau Dubourg, méd.* ibid.

572 TABLE GENERALE

<i>Vocabulaire technique, ou Dictionnaire raisonné de tous les termes usités dans les arts.</i> Par M. l'abbé Jaubert.	191
<i>Chimie expérimentale & raisonnée.</i> Par M. Baumé,	95
<i>Dictionnaire raisonné & universel de Matière Médicale.</i>	ibid.
<i>Essai historique sur les Eaux de Luxeuil.</i>	191

EXTRAITS.

<i>Commentaires sur les Aphorismes de Boerhaave.</i> Par M. le baron Van-Swieten.	195
<i>Traité de la nouvelle Méthode d'inoculer la Petite-Vérole.</i> Par M. Vieusseux, méd.	387
<i>Traité des Maladies vénériennes.</i> Par M. Pressavin, chirurgien.	3
<i>Système nouveau & complet de l'Art des Accouchemens, traduit de l'anglois de Burton.</i> Par M. Le Moine, méd.	483
<i>Traité des Lésions de la Tête par contrecoup.</i> Par M. Mehée de la Touche.	291
<i>Dictionnaire Raisonné universel de Matière Médicale.</i>	99

OBSERVATIONS

MÉDECINE.

<i>Mémoire sur une Maladie épidémique qui a régné à Boulogne sur mer.</i> Par M. Daunou, chirurgien.	24
<i>Description d'une Maladie épidémique qui a régné en Franche-Comté.</i> Par M. de Villaine, chirurgien.	404
<i>Observations sur quelques Inoculations faites à la Louisiane.</i> Par M. Le Beau, médecin.	501

DES MATIERES. 573

<i>Lettre à M. de Haen, sur la mortalité de la petite-vérole, à Londres. Par M. L. Odier, médecin.</i>	237
<i>Seconde Lettre à M. de Haën, sur la Mortalité de la Petite-Vérole à Londres. Par le même.</i>	331
<i>Observation sur une jeune fille mordue d'un chien enragé, guérie par les frictions mercurielles. Par M. Beaussier de la Bouchardiere, méd.</i>	120
<i>Observation sur un Tétanos. Par M. de la Roche, médecin.</i>	213
<i>Observation sur un Tétanos. Par M. Molmy, chirurgien.</i>	328
<i>Mémoire sur les Ecouelles. Par M. Mareschal de Rougeres, chir.</i>	219
<i>Observation sur une Passion iliaque compliquée. Par M. Boucher, méd.</i>	503
<i>Maladie survenue à la suite d'une Ischurie vésicale. Par M. l'Empereur, méd.</i>	316
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant les mois de</i>	
<i>Mai 1773.</i>	92
<i>Juin 1773.</i>	188
<i>Juillet 1773.</i>	284
<i>Août 1773.</i>	379
<i>Septembre 1773.</i>	475
<i>Octobre 1773.</i>	562
<i>Maladies qui ont été observées à Lille, par M. Boucher, médecin, pendant les mois d'</i>	
<i>Avril 1773.</i>	94
<i>Mai 1773.</i>	190
<i>Juin 1773.</i>	286
<i>Juillet 1773.</i>	381
<i>Août 1773.</i>	477
<i>Septembre 1773.</i>	564
<i>Remèdes contre les vers strongles.</i>	76-155
<i>Lettre de M. Penisson, médecin, sur les vers strongles.</i>	508

574 TABLE GENERALE

Observation sur l'application des feuilles de Lierre dans la Petite-vérole. Par M. Peborde, chir.

514

Lettre de M. Ostend, médecin, touchant les effets de la poudre purgative du sieur Ailhaud.

260

CHIRURGIE.

Lettre de M. Descemet, méd. sur la Méthode de traiter la Goutte seréine.

50

Eclaircissémens de M. Jourdain, chir. sur les Bescs-de-lièvre.

528

Observation sur un Os engagé dans l'ésophage. Par M. Bourienne, chir.

152

Observations sur un dépôt enkisté dans le ventricule. Par M. Godot, chir.

145

Réflexions sur les pincemens d'Intestin. Par M. Monbalon, chir.

515

Lettre sur la Méthode du sieur Maget, pour la guérison des Hernies. Par M. Gautier, méd.

433

Observation sur une ancienne Hernie inguinale. Par M. Majault, chir.

445

Observation sur un Accouchement extraordinaire. Par M. Pinard, chir.

448

Observation sur un Polype utérin, opéré selon la méthode de M. Levret. Par M. de la Garde, méd.

412

Nouvelles Remarques sur les déplacemens de la Matrice, & sur les moyens d'y remédier. Par M. Levret, chir.

169

Suite.

269

Suite.

352

Observation sur une Tumeur anévrysmale de l'avant-bras. Par M. Bourienne, chir.

86

Emplâtre pour les Cors aux pieds. Par M. Marechal de Rougeres, chir.

449

HISTOIRE NATURELLE,
CHIMIE, &c.*Observations météorologiques faites à Paris, pendant les mois de*

Mai 1773. 90

Juin 1773. 186

Juillet 1773. 282

Août 1773. 377

Septembre 1773. 473

Octobre 1773. 560

Observations météorologiques, faites à Lille, par M. Boucher, médecin, pendant les mois d'

Avril 1773. 93

Mai 1773. 189

Juin 1773. 285

Juillet 1773. 380

Août 1773. 476

Septembre 1772. 563

Observation sur l'Epiderme de la Baleine. Par M. Odier, méd. 256*Observation sur les Fécules ou Parties vertes des plantes. Par M. Rouelle, apothicaire.* 59*Expériences & Observations sur le Sel qu'on trouve dans le sang de l'homme & des animaux. Par le même.* 68*Observations sur l'Urine humaine, & sur celles de vache & de cheval. Par le même.* 451*Observation sur l'existence de l'alcali minéral dans le lait & le sang. Par M. Desbois de Rochefort, méd.* 374*Réponse de M. Rouelle, apothic. à ces Observations.* 547*Expérience sur la Calcination de l'Or, &c.* 163*Expériences nouvelles sur la Platine & sur différents Cobalts soumis à l'étincelle électrique.* 468

576 TABLE GENER. DES MAT.

AVIS DIVERS.

ANNONCES DE COURS.

Avis au sujet du prix de l'Académie de Lyon.

287

Cours d'anatomie. 383-566

Cours d'anatomie & d'opérations de chirurgie. 567

Cours de chimie. 479

Cours d'histoire naturelle & de chimie. 566

Cours d'Histoire naturelle. 567

Fin de la Table;